BnF Gallica

Études sur l'américanisme. Le P. Hecker est-il un saint ? par Charles Maignen,...

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Maignen, Charles (1858-1937). Auteur du texte. Études sur l'américanisme. Le P. Hecker est-il un saint ? par Charles Maignen,.... 1898.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisation.commerciale@bnf.fr.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

313

ÉTUDES SUR L'AMÉRICANISME

Le Père Hecker est-il un saint?

PAR

CHARLES MAIGNEN

Prêtre de la Congrégation des Frères de Saint Vincent-de-Paul

Docteur en Théologie

ROME

LIBRAIRIE CATHOLIQUE INTERNATIONALE

DESCLÉE, LEFEBVRE ET Cie

PARIS

LIBRAIRIE DE VICTOR RETAUX

82, RUE BONAPARTE, 82

LE PÈRE HECKER

EST-IL UN SAINT ?

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
IMPRIMÉS

P z
889

ÉMILE COLIN — IMPRIMERIE DE LAGNY

DÉPÔT LÉGAL
Seine-et-Marne
N° 313
1898

ÉTUDES SUR L'AMÉRICANISME

LE PÈRE HECKER EST-IL UN SAINT?

Par Charles MAIGNEN

Prêtre de la Congrégation des Frères de Saint Vincent-de-Paul,
Docteur en Théologie.

ROME
LIBRAIRIE CATHOLIQUE INTERNATIONALE
DESCLÉE, LEFEBVRE ET Cie.

PARIS
LIBRAIRIE DE VICTOR RETAUX
82, RUE BONAPARTE, 82

1898

Droits de traduction et de reproduction réservés.

Cum opus, cui titulus « LE P. HECKER EST-IL UN SAINT? ÉTUDES SUR L'AMÉRICANISME », *duo Doctores e Congne F. F. S Vincentii a Paulo, quibus id commissum fuit, recognoverint et in lucem edi posse probaverint; facultatem concedimus ut typis mandetur, si ita iis ad quos pertinet videbitur.*

Parisiis, die 26 april. 1898, in fest. B. M. V. a Bono Consilio nuncupatae.

A. LECLERC,
Sup. gén.

IMPRIMATUR
FR. ALBERTUS LEPIDI, O. P., *S. P. Ap. Magister.*

IMPRIMATUR
FRANCISCUS CASSETTA, PATRIARCA ANTIOCH., *Vicesg.*

CORDIBUS SS^mis JESU ET MARIAE

OPUS QUOD IPSA

OPERATA SUNT IN NOBIS

VOTO VOVEMUS

Deduc nos, Domine, per vias rectas, et ostende nobis regnum Dei, et da nobis scientiam sanctorum, et honesta nos in laboribus, et comple labores nostros ; custodi nos ab inimicis, et a seductoribus tuta nos, et certamen forte da nobis ut vincamus et sciamus quoniam potentior est omnium Sapientia tua.

Beata Virgo Maria, cœli Regina, quæ cunctas haereses sola interemisti in universo mundo, succurre miseris, juva pusillanimes, ora pro populo, interveni pro clero.

AVIS DE L'ÉDITEUR

Ce livre était déjà imprimé lorsque l'Auteur, qui devait garder l'anonyme, a été amené par la polémique à signer de son nom. C'est ce qui expliquera les passages où il est fait allusion à l'anonymat de l'écrivain.

PRÉFACE

Ce petit livre n'est pas une œuvre de parti. Si des dissentiments d'école et des divergences d'opinions ont occupé quelques instants notre esprit, au début de ces études, elles ont bientôt disparu devant les préoccupations plus hautes qui naissaient en nous de la grandeur du mal et de l'imminence du péril auquel l'Église nous apparaissait exposée.

Dès lors, nous avons pris à tâche d'effacer d'un premier travail ce qui portait l'empreinte de la personnalité de l'auteur ; nous nous sommes appliqué à contenir l'expression souvent trop vive de nos sentiments ; nous avons parfois imposé silence à nos convictions les plus chères, renonçant à une victoire qui pouvait sembler facile, et nous avons entrepris de parler une langue qui fût entendue et comprise, même au delà des frontières de notre pays et de nos idées.

Au milieu de l'incroyable confusion, du désarroi intellectuel, et de la perturbation morale qui caractérisent notre temps, il nous a semblé que beaucoup d'esprits étaient encore capables de reconnaître et d'accepter la vérité, pourvu qu'elle ne leur fût pas présentée par un adversaire et imposée, en quelque sorte, par la raison d'autrui.

C'est pourquoi nous n'avons point laissé paraître notre visage, et nous n'avons pas cherché à formuler nos conclusions, ni à trancher de suite certaines questions doctrinales; notre rôle s'est borné, pendant la plus grande partie de ce travail, à exposer des faits, à dissiper des équivoques, à déjouer des artifices de style, des procédés de mise en scène, à *décrocher* de la muraille et à détacher de leurs cadres les tableaux placés en faux jour, enfin à suggérer au lecteur, en une forme atténuée, les réflexions qui, d'elles-mêmes, jailliront de son bon sens délivré.

Nous avons beaucoup cité, trop peut-être, au gré des maîtres en l'art d'écrire ; mais l'on accuse d'ordinaire le critique de trahir la pensée de l'auteur en le citant mal, et nous avons voulu enlever tout prétexte à ce reproche. Ne pouvant reproduire en entier le volume, nous avons toujours renvoyé le lecteur à la page laissée incomplète, afin de rendre aisé le contrôle de nos textes, et manifeste, s'il y en avait, l'innocence de nos erreurs.

D'ailleurs, la tâche nous était facile. Sous la plume

du P. Hecker et de son biographe, les erreurs foisonnent; elles sont si variées, si nombreuses, si singulières, que leur énumération remplit la plus grande partie de ce livre.

Il était moins utile de réfuter que de reproduire, de mettre en relief certains traits, de rapprocher certains textes, qui, l'un par l'autre, s'éclairent et se condamnent.

Nous n'avons pas suivi l'ordre chronologique, parce que nous ne faisions pas une biographie : nous retouchions un portrait.

Sans confondre les époques et sans attribuer au prêtre, ce que le laïque et le protestant avaient écrit, nous avons signalé chez le premier plus d'un trait de ressemblance avec le second.

Le lecteur, averti par nos notes, ne pourra s'y méprendre; mais il nous saura gré, nous l'espérons, d'avoir constamment fait ressortir l'unité de cette vie dont le héros et les historiens ont toujours fait *un bloc*.

Jamais, en effet, le P. Hecker n'a attribué les inspirations qui le guidèrent pendant la première période de sa vie, à un autre Esprit qu'à celui dont il se croyait inspiré dans la dernière. Aussi, ses deux biographes, l'anglais et le français, ont-ils placé, avant la conversion d'Isaac Hecker, le chapitre de leur livre où ils traitent du *mystique* et du *philosophe*. C'était une hardiesse singulière et qui eût pu nous autoriser à des rapprochements plus compro-

mettants encore pour le fondateur des Paulistes.

Nous venons de parler des deux biographes d'Hecker. Nous n'avons à nous occuper ici que du second. L'ouvrage anglais a été peu remarqué et n'est pas sorti du cercle restreint des amis américains de l'homme et de ses disciples. L'ouvrage français, au contraire, a fait sensation. Lancé, avec une parfaite entente des moyens de succès, il a saisi l'opinion, et sa diffusion, dans l'état actuel des esprits en France, était le symptôme d'un mal qui appelait le remède.

C'est ce remède que nous offrons aujourd'hui au public. Nous le disons sans fausse modestie, comme sans vaine gloire, parce que, en vérité, nous ne nous attribuons ni le mérite, ni même la paternité de cet écrit.

Comment on peut faire un livre, sans le vouloir, c'est ce que nous pourrions raconter, s'il nous était permis d'entretenir le public de choses qui l'ennuieraient, sans doute. Nous n'avions jamais eu la pensée, même quand ce travail était à moitié fait, qu'il en pût sortir un volume.

Les documents, les encouragements, les concours nous sont venus de toutes parts, et d'où nous les attendions parfois le moins.

Nous voici donc auteur d'un livre où nous avons mis le moins possible de nous-même, et le plus possible de ceux que nous prétendons réfuter et combattre. Il ne nous coûte nullement de recon-

naître que nous devons à nos adversaires le principal attrait de ces pages. Nous étions sûr, en les citant, de ne pas fatiguer la patience du lecteur ; jamais leurs écrits ne sont ennuyeux, banals, pesants ou rocailleux, comme tant d'autres. Si le fond est souvent original, la forme l'est toujours et cela soutient l'attention.

Nous devons donc beaucoup à ceux-là mêmes que nous combattons le plus. Oserons-nous ajouter qu'ils nous devront aussi quelque chose ?

Ils nous devront ce que l'on se doit dans l'Église : la vérité. Ils l'entendront de notre bouche, peut-être avec rudesse, jamais du moins avec amertume et violence. Si quelques paroles plus mordantes ont échappé à notre plume, durant ce long et rapide travail, elles étaient provoquées par leur propre langage. Contre le P. Hecker, nous ne croyons pas avoir dépassé les bornes d'une juste et discrète critique.

Est-il un saint ? Nous ne serions pas étonné d'apprendre que pour avoir posé, en public, cette seule question, certains de ses admirateurs nous accusent de diffamer sa mémoire.

Ce ne serait pas, cependant, un faible argument en faveur du titre que nous avons choisi, que l'opportunité de rompre en visière avec l'abus qui prévaut de nos jours, et dont le moindre tort est de devancer les jugements de l'Église, sinon de pervertir le sens des fidèles.

Ne savons-nous plus ce que c'est qu'un Saint ? ou

bien ne savons-nous plus ce que nous sommes, nous-mêmes, pour mettre à ce point au rabais de l'opinion un titre que l'Église tient à si haut prix et qui suppose, non seulement des vertus, mais l'héroïcité des vertus chrétiennes ?

On peut être un homme accompli, un chrétien fervent, un prêtre zélé, pieux, exemplaire, et ne pas être un SAINT. On peut s'élever très haut au-dessus de l'honnêteté et de la vertu communes, et l'on est encore bien au-dessous de ces sommets où règnent ceux que, de toute éternité, Dieu a discernés pour en faire les princes de son peuple, en la céleste patrie.

Ce qui n'est pas permis c'est de dire, avant le jugement de l'Église, qu'un homme est un SAINT, un DOCTEUR, un PÈRE DE L'ÉGLISE.

Les trop enthousiastes admirateurs du P. Hecker l'avaient fait, et c'est afin de rétablir la juste appréciation des termes, que nous posons, en vedette, au frontispice de ces pages, la question, à laquelle l'Église seule se réserve de répondre, quand il y a lieu, par l'affirmative : LE PÈRE HECKER EST-IL UN SAINT ? Quant à répondre négativement, tout chrétien en a le droit, et nous dirions presque le devoir, jusqu'à preuve certaine du contraire.

Cette preuve, nous l'avons cherchée dans la *Vie du P. Hecker* et nous ne l'avons pas trouvée.

Nous avons appris à connaître un homme de bonne volonté, très original, sympathique même, à plus d'un titre, mais illusionné, mal instruit de sa reli-

gion et de ses devoirs. Il méritait l'estime et l'affection de ses amis, qui eussent agi sagement en conservant dans leur cercle restreint le culte discret de son souvenir.

Dès lors que l'on voulait le faire sortir de l'ombre et le poser sur le chandelier pour darder à travers le monde les rayons d'une gloire usurpée, c'était l'exposer à toutes les critiques et risquer de voir s'éteindre l'éclat modeste de ses qualités réelles.

La faute n'en est point à nous. Nous sommes restés sur la défensive, en vengeant le bon sens offusqué et la vérité compromise par des éloges vraiment inouïs, si l'on en pèse les termes et si l'on met en balance, avec les idées qu'ils expriment, la valeur du héros et le mérite de ses services et de ses œuvres.

Ce que nous disons, ici, du P. Hecker, on peut le dire également des Paulistes qu'il a fondés.

Que des prêtres américains se réunissent, aux Etats-Unis, pour vivre en commun suivant leurs attraits, et exercer le ministère qui leur convient, cela intéresse les évêques dont ils dépendent et ne nous regarde en rien. Mais, si l'on prétend nous donner cette société pour modèle, et la présenter comme le type des religieux de l'avenir, nous avons le droit et le devoir de connaître et de discuter leur conduite et leur méthode.

Venons maintenant à la troisième partie de cette étude : celle qui concerne, non plus seulement le

P. Hecker et ses idées, mais l'*américanisme*, ses chefs et ses campagnes.

Nous sommes ici sur un terrain brûlant et la polémique y devait prendre une autre allure.

Bien qu'il se réclame, et à juste titre, de l'autorité du P. Hecker, l'*américanisme* n'a pas tous les traits de son caractère. Nous n'avons plus devant nous la naïve candeur d'un rêveur de bonne foi, et nous avons, en outre, des erreurs plus menaçantes, plus précises, plus pratiques et surtout plus proches.

Et puis, ceux qui les propagent, ne sont pas morts depuis dix ans, incapables de répondre et de défendre leur cause ; ils sont bien vivants, ils parlent et ils écrivent ; toutes les tribunes des deux mondes leur sont accessibles et ils ne se privent guère d'y faire entendre leurs voix.

Nous n'avons donc pas lieu de craindre la faiblesse d'adversaires désarmés ; il fait bon, au contraire, se sentir en face des forts, et leur offrir le combat.

Nous avons pensé qu'il convenait d'élever la voix avec une libre hardiesse, contre l'*américanisme* contemporain et ses chefs avoués ou secrets. Si quelqu'un se sent blessé par les coups que nous portons à leur école ou leur doctrine, nous l'étions avant lui, et d'autres avec nous, par l'audace de ces nouveautés.

Nos paroles sont les accents d'une âme offensée par les blessures faites à sa foi, et par le mépris inconscient peut-être, mais outrageant pour les cœurs

fidèles, de tout ce que l'Église a aimé et enfanté en ce monde depuis qu'elle porte en ses bras, à travers les temps, la postérité du nouvel Adam.

Il y a toujours eu, il y aura toujours dans l'Église, une force à laquelle le monde ne croit pas et qui triomphe de lui, parce qu'elle arme toute faiblesse pour sa défense : la foi !

C'est elle qui garde nos âmes contre le prestige des vérités provisoires d'une science toujours revisable et contre la fragile puissance d'un monde en travail de mort.

C'est elle qui soutient, dans son fécond et obscur labeur, ce clergé américain que l'Europe ignore, mais que Dieu envoie aux troupeaux sans pasteurs et aux moissons sans ouvriers.

C'est elle qui conserve au cœur du vieux monde l'étincelle de vie et qui ferait sortir de dessous les dalles de nos cathédrales un peuple chrétien.

La foi, c'est notre force, le fondement de notre espérance, la lumière de notre charité. Par elle, nous tournons nos regards, non plus vers les biens périssables d'un siècle qui finira ; mais, appuyés sur l'infaillible promesse de Celui qui nous a éternellement aimés, nous chantons par avance le triomphe que la mort prépare et nous appelons de nos désirs le siècle qui ne finit pas. *Et exspecto resurrectionem mortuorum et vitam venturi sæculi. Amen. Alleluia !*

Paris. En l'octave de Pâques 1898.

45-1903.

LE PÈRE HECKER

EST-IL UN SAINT ?

PREMIÈRE PARTIE

LE PERE HECKER ET LES PAULISTES

I

UN PÈRE DE L'ÉGLISE AMÉRICAIN

SOMMAIRE. — Les deux préfaces de la *Vie* du P. Hecker. — Les rapports intimes de Dieu avec l'âme moderne. — Un nouveau docteur mystique. — L'idéal du prêtre moderne. — Jugement de M. l'abbé Klein, de Mgr Ireland et de M. l'abbe Dufresne sur le P. Hecker. — Aperçu de la vie du P. Hecker.

Un livre dont on parle beaucoup et sur lequel il y a, en effet, beaucoup à dire, c'est la *Vie* du P. Hecker, fondateur de la communauté des Paulistes, aux États-Unis.

Ce livre est présenté au public par Mgr Ire-

land, archevêque de Saint-Paul de Minnesota, et par M. l'abbé Félix Klein, professeur à l'Institut catholique de Paris.

Ce n'est pas un ouvrage ordinaire : les auteurs des deux préfaces nous en avertissent dès le début :

« Pas un livre paru depuis cinquante ans, dit M. l'abbé Klein, ne projette peut-être une lumière plus vive sur l'état présent de l'humanité ou sur l'évolution religieuse du monde ; sur les rapports intimes de Dieu avec l'âme moderne, ou sur les conditions actuelles du progrès de l'Église. »

Un tel préambule mérite la plus sérieuse attention. Les noms de l'archevêque de Saint-Paul et du jeune professeur à l'Institut catholique de Paris nous avertissaient déjà que ce livre avait trait, sans doute, aux questions sociales et politico-religieuses dont ils se sont fait une spécialité, comme écrivains ; mais, voici qu'on annonce de nouvelles lumières sur les rapports intimes de Dieu avec l'âme, « spécialement avec l'âme moderne ».

Qu'est-ce à dire? Les rapports de Dieu à l'homme sont-ils changés, comme sont changés, dans le monde nouveau, les rapports des hommes entre eux? « L'âme moderne » diffère-t-elle si essentiellement de l'âme humaine, de l'âme chrétienne, de tous les temps, que Dieu ait modifié,

en quelque manière, l'économie mystérieuse de ses rapports intimes avec elle ?

Telle est la grave et délicate question que soulève, dès ses premières lignes, le livre dont il s'agit.

Et, en effet, c'est bien là le côté nouveau, et, pour parler moderne, l'*attraction* de ce livre ; il s'agit d'une mystique nouvelle, d'une lumière surnaturelle qui se serait levée à l'occident de notre vieux monde, et qui porterait, qui étendrait jusque dans le domaine des vertus surnaturelles et des phénomènes intérieurs de la grâce ce vent de réforme, cet esprit nouveau qui souffle de la libre Amérique sur l'Europe ébranlée.

Aux États-Unis, pays du progrès matériel et de la lutte pour la vie, c'est-à-dire pour l'argent, un saint est né, pénétré de l'esprit moderne, confiant dans l'avenir, passionné pour la gloire et la liberté américaine. Et, tout de suite, ce saint paraît digne de prendre rang parmi les maîtres de la théologie mystique et les Pères de l'Église, de l'Église de l'avenir, plus radieuse et plus belle que « l'Église acquise », l'Église du présent et du passé.

Laissons la parole à M. l'abbé Klein :

« Après les écrits où sainte Thérèse constate, avec la rigueur d'un savant moderne, les phénomènes surnaturels dont elle est le sujet, il n'est guère de livre qui nous puisse renseigner plus

nettement sur les faits de cet ordre que le journal et les écrits de cet Américain du dix-neuvième siècle.

» Dieu l'a élevé à un état d'âme qui est en dehors du commun, mais que justifie la mission extraordinaire qu'il lui destinait. Comme tous les grands élus de la Providence, il avait parfaitement conscience d'une pareille vocation.

» Il a été et il restera, dans le sens profond du mot, un docteur, un de ceux qui apprennent à des séries de générations humaines ce qu'elles ont à faire. »

C'est aussi le vœu de Mgr Ireland qui estime seule « digne d'être vécue, la vie des hommes qui veulent imprimer le cachet de leur action personnelle sur l'âme des contemporains ».

Quel est donc le cachet que le P. Hecker, « ce docteur », « ce grand élu de la Providence », va imprimer sur l'âme des générations à venir? M. l'abbé Klein nous l'apprend en ces termes :

« Il a tracé et réalisé en lui l'idéal du prêtre pour l'avenir nouveau de l'Église ; sur le roc ferme de la doctrine essentielle, sur les immuables dogmes des communications de Dieu et de l'âme, il a établi les principes intimes de la formation sacerdotale pour les temps qui commencent.

» Et encore n'est-ce pas assez dire, car, d'une part, sa mystique s'applique à tout chrétien dans

la vie moderne, et, d'autre part, elle atteint jusqu'à l'adaptation positive de la vie conventuelle aux besoins nouveaux du monde.

» En est-il un autre qui ait, de notre siècle et dans le domaine religieux, embrassé à la fois dans ses travaux et dans ses études un pareil champ d'opération ?

» Son œuvre unique et originale est d'avoir montré, plus clairement que jamais on ne l'avait su faire, les harmonies profondes qui rattachent le nouvel état de l'esprit humain au véritable christianisme et aux plus intimes rapports de l'âme avec Dieu. »

C'est donc bien d'une mystique nouvelle qu'il s'agit ; fondée, il est vrai, « sur les immuables dogmes des communications de Dieu et de l'âme », mais, en même temps, *établissant les principes de la formation sacerdotale pour les temps qui commencent*, et *atteignant jusqu'à l'adaptation positive de la vie conventuelle aux besoins nouveaux du monde*.

Aussi, parlant des doctrines spirituelles du P. Hecker, l'auteur de la biographie française, imité en cela par celui de la préface, appelle-t-il ces doctrines : *la Mystique du P. Hecker*, et, comparant la hardiesse de ses thèses doctrinales à celle de ses théories sociales, M. l'abbé Klein le qualifie de :

« Grand et universel pionnier de l'Église,

pionnier vers l'avenir, pionnier vers le dehors, et pionnier même à l'intérieur. »

Et il conclut :

« Nous voilà donc au dix-neuvième siècle et dans un pays neuf, en présence d'une de ces grandes figures religieuses, d'un de ces génies universels que nous aurions cru volontiers ne pouvoir appartenir à de semblables circonstances. »

Mgr Ireland n'a donc pas assez dit, quand il a présenté le P. Hecker comme « l'ornement et le joyau de notre clergé américain » ; la note juste a été donnée par un prêtre de Genève, l'abbé Dufresne, écrivant à l'auteur de ce livre :

« Le P. Hecker reste pour moi le type, non seulement du prêtre américain, mais du prêtre moderne, du prêtre qu'il faut à l'Église pour recouvrer le terrain que lui ont fait perdre le protestantisme et l'incrédulité, aussi bien que pour la rendre capable de reprendre sa marche en avant dans l'accomplissement de sa mission divine. » (Page 392.)

Nous allons apporter maintenant toute notre attention et tout le soin qu'ils méritent à l'examen d'un livre et à l'étude d'un personnage de cette importance.

Nous n'avons pas entrepris de raconter la vie du P. Hecker, mais de faire connaître sa physionomie, telle qu'elle ressort du livre consacré à sa mémoire.

Disons seulement, pour la clarté de cette étude, que la vie d'Isaac Hecker peut être divisée en trois périodes. La première, dans laquelle il cherche la vérité, poussé par une force mystérieuse, à travers toutes les sectes religieuses et politiques des États-Unis ; cette période comprend les vingt-cinq premières années de sa vie (1819-1844). La seconde, où, devenu catholique, il entre chez les Rédemptoristes, est ordonné prêtre, envoyé en mission aux États-Unis, jusqu'à ce qu'il sorte de l'ordre dans des conditions que nous aurons à examiner ; cette période comprend douze années (1845 1857). Enfin, la troisième, qui dura trente ans, s'étend jusqu'à la mort d'Hecker en 1888.

Elle peut se diviser elle-même en deux parties : la première, de 1858 à 1872, pendant laquelle le P. Hecker fonda la Société des Paulistes et entreprit diverses œuvres de propagande religieuse ; la seconde, celle des seize dernières années de sa vie, est une époque de souffrances et d'inaction que la mort termine.

Sur soixante-neuf années que vécut le P. Hecker, il en consacra une quinzaine à l'action extérieure et à la prédication.

II

LE P. HECKER. — CONDUIT PAR L'ESPRIT.

LE FIANCÉ DE L'AVENIR.

SOMMAIRE. — Opinion du P. Othmann sur le F. Hecker. — Opinion du P. Hecker sur ses lumières surnaturelles. — Traits opposés de son caractère. — Préservation merveilleuse. — Par quelle voie Isaac Hecker parvient à la vérité. — Dangers de cette voie. — Le *journal* du P. Hecker en contient la preuve. — Sensibilité nerveuse, rêves, visions, tendance au sommeil. — Bonnes inspirations, mêlées d'erreurs. — Désirs de la vraie vie. — Joie du converti. — Réminiscences méthodistes. — Paroles *dictées* par le Saint-Esprit. — Conversation avec des ombres. — Vision mystérieuse d'une beauté angélique. — Fiançailles d'Isaac Hecker et de l'Avenir.

Lorsque le P. Hecker quitta le noviciat des Rédemptoristes, pour entrer au scolasticat, le R. P. Othmann, maître des novices, lui recommanda, paraît-il, de devenir un *saint fou*. Le fait est, ajoute le biographe, qu' « il fallait une pénétration plus qu'ordinaire pour voir dans le jeune frère autre chose qu'un illuminé ». (Page 199.)

Le besoin qu'il avait, dès lors, de s'instituer comme le promoteur de la conversion de l'Amérique ; les aperçus qu'il développait, sur ce sujet, avec une autorité et une conviction aussi fortes que les termes dont il usait étaient étranges, et le français qu'il parlait, détestable ; tout cela semblait indices de folie.

Cependant le P. Othmann aimait et estimait le F. Hecker, et le P. L'Hoir, supérieur du scolasticat, subit à ce point son influence qu'on lui retira, pour ce motif, les fonctions de maître des études.

C'est le P. Hecker qui nous raconte lui-même ces faits :

« Le P. L'Hoir me demanda un jour, écrit-il dans ses notes, comment il se faisait que moi, récemment converti, j'avais pu arriver à une méthode de prière que lui-même n'avait pas atteinte, quoique toute sa vie il eût vécu dans l'Église et travaillé à sa propre perfection.

» Je lui répondis que la volonté de Dieu choisissait parfois quelques hommes pour une certaine œuvre, et les y préparait d'une manière particulière, en les mettant, dès l'enfance, comme il avait fait pour moi, sous l'influence de grâces toutes spéciales. L'Hoir commença à envoyer vers moi les âmes en détresse, et Dieu me fit la grâce d'aplanir leurs difficultés spirituelles. »

En revanche, le P. L'Hoir fut éloigné, pour un temps, de ses fonctions.

Le caractère du P. Hecker apparaît tout entier dans ce passage de ses notes spirituelles. Profondément persuadé qu'il avait reçu des grâces extraordinaires de Dieu et un don particulier de conduire les âmes, c'est de lui-même que nous tenons le récit des traits les plus édifiants de sa vie.

Fut-il *saint* ou *fou?* Nous laisserons au lecteur le soin de conclure, après avoir lu ce travail; notre avis est qu'il ne fut en vérité ni l'un ni l'autre; mais il y avait en lui un singulier mélange de vertus et d'illusions, de grâces surnaturelles et d'extravagances, qui lui donnèrent plus ou moins, jusqu'à la fin de sa vie, les apparences de l'un et de l'autre.

Son biographe assure qu'il ne perdit jamais l'innocence baptismale, sans oser affirmer, d'ailleurs, qu'il ait été validement baptisé. C'est sur le témoignage d'Hecker lui-même que repose cette opinion. Lui, qui avait passé par toutes les sectes de l'Amérique, et avait été sur le point, à quatorze ans, de perdre jusqu'à sa croyance au Dieu personnel, dit expressément à une amie de sa mère « n'avoir jamais bu à l'excès, n'avoir jamais péché contre la pureté, jamais blasphémé, jamais menti » et, « à coup sûr, il ne manqua jamais d'honnêteté », ajoute cette dame.

Comment expliquer une si merveilleuse innocence, de la part d'un jeune ouvrier boulanger élevé en plein monde du travail, dans la libre Amérique ?

Le biographe du P. Hecker estime qu'il dut aux vertus naturelles la pureté de sa jeunesse, et qu'il faut chercher là l'explication de cette confiance persistante dans la nature humaine qui fut un des traits principaux de son caractère et de son apostolat.

Le P. Hecker nous a fourni les éléments d'une autre réponse :

« Il y a des hommes, écrit-il, pour qui l'influence prédominante vient de l'extérieur : l'autorité, l'exemple, le précepte...

» Chez d'autres, au contraire, elle se fait sentir à l'intérieur sous l'action de l'Esprit-Saint. Pour moi, dès mon enfance, Dieu m'a influencé par une lumière intérieure et par le souffle de son Esprit.

» Ma jeunesse et les premières années de mon âge mûr furent préservées de certaines fautes et de certaines occasions de pécher, d'une manière particulière et remarquable. Je me rendais compte pendant ce temps, et, en réalité, tout le temps de ma vie, que Dieu me conservait pour quelque dessein providentiel. Remarquez que cela avait lieu bien avant mon entrée dans l'Église. » (Pages 12-13.)

Cette dernière phrase mérite une particulière attention.

Le jeune Hecker, ainsi qu'il en témoigne lui-même, a été conduit au catholicisme par une action tout intérieure de la grâce, et sans que nulle circonstance extérieure l'y ait amené. Rien en cela n'est contraire à l'enseignement catholique. Cette voie n'est certainement pas la voie ordinaire, mais elle peut répondre aux secrets desseins de Dieu pour le salut d'une âme. Seulement, hors de l'Église, cette âme sera sans guide et sans principes pour discerner la voix de Dieu des fantaisies de l'imagination et des illusions du démon. Aussi, à moins d'une assistance exceptionnelle de Dieu, ou d'une fidélité constante et parfaite, elle n'échappera pas complètement à ce danger.

C'est ce qui arriva au jeune Hecker. Il reçut, nous n'en doutons pas, des inspirations vraiment surnaturelles, et il y fut fidèle, en somme, puisqu'en les suivant il parvint de l'hérésie à la vraie foi et même à la profession religieuse et au sacerdoce ; mais il fut souvent trompé et arrêté en route par les illusions d'une imagination exaltée, peut-être même par des prestiges diaboliques.

Nous pourrions, à l'appui de cette hypothèse, citer de nombreux extraits de ses écrits.

« 5 novembre 1843. — Comment et pourquoi me semble-t-il toujours sentir autour de moi la

présence d'êtres invisibles qui se révèlent à mes sens et avec lesquels je m'entretiens, pour ainsi dire, en pensée et en sentiment, sans pouvoir jamais leur parler? Par moments, ils me mettent dans un tel émoi que je m'échapperais de l'endroit où je suis. Je puis à peine rester tranquille. Comme dans un cauchemar, il me semble me débattre, extravaguer, saisir je ne sais trop quoi. Ah ! c'est une impression qui n'est pas de ce monde et mon cœur en est tout désorienté.

» Comment m'en délivrer ?

» Je ne sais.

» Si je reste tranquillement où je me trouve, cherchant à en ressaisir les souvenirs épars, ils me brûlent jusqu'au fond de l'âme, m'arrachant des soupirs, des gémissements, parfois des cris d'horreur que toute mon énergie a peine à réprimer. Comment y échapper ? faut-il rester ici et essayer de la supporter ? faut-il voyager ? Quel sera le résultat de tout ceci, je ne pourrais le dire. Mais si je le connaissais, je n'attendrais pas comme je le fis l'an passé que cela prît assez d'intensité pour devenir une véritable torture. Oh ! quelle énergie et quelle force nerveuse je me sens dans de pareils moments ! (Pages 105-106.)

» 20 novembre 1843. — Je me porte mieux que je ne l'ai fait depuis longtemps, mais avec un accroissement de sensibilité nerveuse qui me fait redouter l'approche de qui que ce soit.

» Je suis en même temps conscient d'une communion surnaturelle plus constante, je sens plus vivement et plus distinctement l'influence et la présence spirituelle d'autres êtres.

» Je me couche le soir, je me lève le matin avec les mêmes impressions, j'espère autant des nuits que des jours. Les événements, les émotions et les pensées qui me viennent pendant le sommeil font aussi bien partie de ma vie réelle que ceux du jour. La veille et le sommeil sont les deux formes de l'existence. Pour moi, le dernier état est plein d'intérêt et d'attente. Les deux états agissent mutuellement l'un sur l'autre. » (Page 106.)

Ces lignes nous font assez comprendre comment Hecker a pu passer pour fou. Ce que l'on conçoit moins, c'est que ses deux biographes, le P. Elliot, auteur de la *Vie* en anglais, et le traducteur anonyme qui a publié en un volume français l'ouvrage bien moins remarqué de son devancier, n'aient pas cru devoir expliquer aux lecteurs le caractère de ces phénomènes et d'autres semblables.

Ils ne sauraient cependant appartenir à la mystique divine, personne assurément ne le prétendra. Dès lors, ils confinent à la folie ou à la mystique diabolique et jettent une ombre sur la physionomie de notre héros.

Pour être juste et pour remettre le P. Hecker en son vrai jour, à côté du *fou*, montrons le

saint. Mais ce n'est pas sans combat et sans mélange d'erreurs que les inspirations, même les meilleures, apparaissent soit avant, soit après sa conversion. Témoin le passage suivant de son journal intime, où, après une aspiration vers la retraite et le silence, il se montre encore attaché aux erreurs protestantes sur l'inutilité des bonnes œuvres :

« 24 septembre 1843. — Au lieu d'être sur le chemin de la perfection, je découvre chaque jour la malice de ma nature, sa difformité, son impuissance, son ignorance. Il me manque l'humilité et l'oubli de moi-même. Je ne fais que sortir de l'obscurité profonde et ma vue est encore confuse, de sorte que je ne vois pas mes iniquités telles qu'elles sont.

» Je sens qu'une semaine de silence tranquille ouvrirait mon cœur aux fontaines de la vie. Je voudrais briser toutes relations autres que celles de mon âme avec l'Esprit : toute autre me semble vaine, et frivole.

» Depuis quelque temps j'en suis presque arrivé à croire *que les bonnes œuvres sont un empêchement à l'œuvre du salut*. L'orgueil et le contentement de soi-même s'y glissent si souvent !

» *J'avoue ne pouvoir m'empêcher d'acquiescer à tout ce qui a été dit contre la vaine confiance dans le mérite des bonnes œuvres*. C'est une expérience très nouvelle pour moi.

» Et quand nous sommes usés et las, nous nous tournons vers Dieu et nous mourons peut-être en vue du ciel, au lieu d'avoir vécu parmi les élus futurs et d'avoir trouvé le ciel sur la terre dans la fraîcheur de notre joie de vivre. » (Page 103.)

Quelques semaines après, c'est une ardente prière pour demander à Dieu la lumière, au prix de tous les sacrifices :

« 18 octobre 1843. — Aujourd'hui, j'éprouve dans mon âme le même besoin non satisfait, le même dégoût de mes conditions d'existence, que j'éprouvais l'hiver dernier lorsqu'il me fallut, une première fois, partir de la maison. Cela vient du plus profond de mon être... Oh ! quel trouble ! Si je pouvais donc exprimer le vide douloureux que je ressens ! Si je savais ce qui peut le combler !

» Hélas ! aucune parole humaine ne saurait soulager cette plaie vive ; il faut la souffrir en silence. Je voudrais me plonger dans les ténèbres et détourner mon visage de la lumière ! Oh ! que le Ciel m'aide à sortir de là ! Ce n'est pas la vie que je voudrais mener ; mais comment en changer ? O Dieu ! guidez-moi, dirigez-moi, à travers n'importe quelle peine ou quelle détresse vers la vie que vous voulez que je suive. Je vous remercie de ce que vous m'avez fait souffrir : cela a été pour moi un bienfait inestimable, et,

Seigneur! éprouvez-moi encore, car j'en ai besoin. Comment vivre de façon à être aussi parfait que possible dans n'importe quelle situation? Si celle où je suis maintenant n'est pas la meilleure pour moi, où dois-je aller? Et comment changer? Dites-le moi, Seigneur, et écoutez mon humble prière. » (Page 105)

Quelques mois auparavant, il avait écrit dans son journal ces belles paroles :

« 10 mars 1843. — J'ai erré dans les ténèbres, vous cherchant là où vous n'étiez pas, et je ne vous ai pas trouvé. Mais, ô Seigneur Dieu! *Vous m'avez trouvé*, ne me laissez plus aller.

» Je sens croître en moi la grâce de Dieu ; je me tourne vers lui comme vers mon soutien. Ne me donnera-t-il pas la sagesse aussi bien que l'amour? » (Page 130.)

Dieu certainement l'attirait, et il en avait conscience :

« 23 mai 1844. — Ma vie échappe à ma direction et vogue, indépendante de ma volonté, vers le port qui lui est destiné...

» Il me semble que je ne fais que naître et que je vis dans le sabbat de la création. Je suis tenté de donner à chaque chose un nom nouveau, comme si toute chose avait pour moi un sens différent. Si ma vie devenait... Quoi? Il est singulier, qu'avec la conscience d'une force intérieure plus puissante, je me sente plus de tran-

quillité et moins de volonté que lorsque cette force commençait à poindre en moi. Je suis comme un enfant, joyeux et souple, toute ambition m'a abandonné. Je vois maintenant où j'en étais et je me rends compte du danger extérieur mêlé à toutes les influences auxquelles j'acquiesçais ; danger dont je me sens affranchi désormais.

» Il me semble que l'horizon mondain qui s'ouvrait devant moi est fermé à tout jamais, et je me sens petit, tout petit, aux yeux du monde, et je le suis en effet. Je ne me sens pas plus de force qu'un enfant, cependant j'ai un amour fait d'abandon qui l'emportera en moi et dont, ô Seigneur ! je n'avais jamais rêvé la douceur. » (Pages 132-133.)

A l'époque où il écrivait ces lignes, Hecker était sur le point d'entrer dans l'Église catholique ; à mesure que le moment approche, la joie et la paix de son âme augmentent : il lui semble vraiment qu'il commence à vivre, mais il y a encore dans son langage, dans la manière dont il parle de l'*Esprit* qui le dirige, certaines allures méthodistes dont on voudrait le voir affranchi :

« 27 juillet 1844. — J'ai commencé d'agir ; mon union à l Église catholique est mon premier acte réel et vrai, et, sans aucun doute, l'avant-coureur de beaucoup d'autres dans le même ordre. Jusqu'ici, je ne voyais ni ne sentais sur

quel terrain je pouvais agir avec suite et sécurité. Je le sais maintenant, et sur cette base, j'édifierai ma vie. Ce que seront mes actes, peu m'importe. C'est cette profonde et éternelle certitude qu'il me fallait et je me rends compte maintenant que ne pas la posséder était la raison de mon inactivité.

» Je ne sens pas le besoin de m'appuyer sur mes amis, sur mes parents, sur le monde : seul, l'Esprit me suffit. Sa direction me semble absolue. Si maintenant une erreur se produit dans ma vie, elle ne pourrait venir que d'une désobéissance de ma part » (Page 158.)

Pour bien comprendre ce langage, il faut se souvenir que Hecker avait longtemps appartenu à ces sectes méthodistes dont les membres s'assemblent pour attendre la visite de l Esprit-Saint. Dès qu'un des assistants se croit animé par l'Esprit de Dieu, il se lève et prend la parole au milieu de ses frères, jusqu'à ce qu'une inspiration semblable lui suscite parmi eux un émule ou un contradicteur.

Il y a donc lieu de craindre que Hecker ne fût exposé, alors surtout, à croire trop facilement que l'Esprit de Dieu l'inspirait dans ses paroles et ses pensées.

Il en convenait, d'ailleurs, à la fin de sa vie :

« 30 juin 1886. — Pourquoi n'ai-je pas glissé hors du christianisme comme Carlyle ? Parce que

je crois être resté plus fidèle à la raison naturelle et principalement parce que Dieu m'a donné une telle abondance de lumières infuses et de grâces que j'ai été forcé de choisir un guide sous peine de tomber dans le fanatisme le plus extravagant.

» On me poussait dans la voie de l'illuminisme. Georges Ripley me dit un jour : « Hecker, qu'a-» vez-vous donc à nous révéler ? Dites-nous ce » que c'est, et nous l'accepterons. » (Page 117.)

S'il échappa à ce danger et à cette séduction grossière, Hecker ne fut pas préservé cependant de toute illusion.

Ainsi, la veille même de son entrée dans l'Église catholique et de son baptême, il écrivait ces étranges paroles :

« 30 juillet. — La voix intérieure se fait de plus en plus entendre. Elle dit : « C'est moi, » écoute ! »

» A ce qui est neuf il faut des vêtements neufs.

» Quelle preuve donne-t-on de son existence, si l'on ne fait que ce qui a été fait déjà ?

» Est-ce qu'il peut y avoir du génie à répéter le passé ?

» Un acte vrai donne passage à dix autres.

» L'homme est laissé à sa destinée propre ; la religion ne fait que la sanctifier. » (Pages 158-159.)

L'auteur de la préface française nous assure

que ces lignes furent écrites *sous la dictée du Saint-Esprit.* L'affirmation est grave, et nous voudrions connaître les raisons sur lesquelles on prétend l'étayer.

L'esprit de Dieu n'inspire pas, semble-t-il, à un néophyte, à la veille du baptême, des maximes abstraites sur les caractères du *génie*, la manifestation extérieure de notre existence, la destinée propre de l'individu et autres aphorismes d'allure philosophique, où les habitudes d'esprit d'un lecteur de Kant se font assez sentir.

Il serait oiseux d'insister sur ce point et nous ne voulons voir dans l'affirmation de M. l'abbé Klein qu'un *lapsus* de plume échappé à son enthousiasme pour ce grand américain.

Malheureusement, le P. Hecker ne fut pas assez en garde contre cette voix mystérieuse qui le poussait à n'écouter d'autre inspiration que la sienne ; il en notait soigneusement les paroles dans son journal :

« La condition de mon séjour en vous, c'est que vous vous entreteniez avec moi seul, et sous aucun prétexte avec d'autres.

» Je suis tout, et cela suffit.

» Vous n'avez rien à dire, ni à faire, ni à vous inquiéter de rien. Faites seulement ce que je vous dirai de faire, suivez ce que je vous dirai de suivre, et restez en paix. (Page 111.)

» Je vous parle à chaque instant et suis près

de vous en toute saison; ma joie est d'être avec vous, de vous aimer, et je fais mes délices de l'amour que je vous porte. *Je dirige votre plume, votre parole, vos pensées, vos affections,* bien que ce ne soit pas d'une manière sensible.

» Mais vous connaîtrez plus clairement qui je suis et tout ce qui me concerne si vous suivez mes inspirations.

» Ne craignez rien, *vous ne pouvez errer si vous vous laissez guider par moi.* » (Page 112.)

Il n'est pas nécessaire d'être très versé dans les choses spirituelles pour savoir à quels dangers de telles suggestions peuvent exposer une âme.

Aussi voyons-nous Hecker en proie à des phénomènes étranges qui n'appartiennent nullement à la mystique divine.

« 1844. — J'éprouve une forte inclination au sommeil, dit-il au commencement du second volume de son journal, et, dans ces sortes d'assoupissements, les ombres vagues qui m'apparaissent dans l'état de veille prennent de plus en plus consistance; leur conversation devient étrangement réelle et satisfaisante pour moi. Je me sens dédoublé, dans cet état, et je me demande si tout cela n'est pas vrai. J'appelle cela dormir, mais ce n'est pas du sommeil, car dans cet état je suis plus éveillé que jamais. » (Page 133.)

Il y a plus, et comme saint François d'Assise avait contracté une union mystique avec la pauvreté, Hecker aura aussi une fiancée mystérieuse. Il était encore protestant quand ceci lui advint. Un soir, apparut au pied de son lit une créature « d'une beauté angélique », environnée d'une « lueur semblable au clair de lune ».

« Quand je la regardais, écrit-il, je ne voyais aucune ligne précise, mais quelque chose de divin que je ne saurais décrire. C'est cette image qui a laissé une impression indélébile dans mon esprit. J'ai continué d'en subir l'influence, et maintenant elle s'exerce si fréquemment que le réel autour de moi ne me touche plus : si j'étais resté dans l'état où j'étais avant cette vision, je serais peut-être marié maintenant, car j'ai, depuis, rencontré la jeune fille qui aurait satisfait à toutes les exigences de mon âme. Mais, actuellement, la vision me hante et m'empêche, par sa beauté, d'accepter toute autre qu'elle, car je suis sous son influence et je sens que si je la quittais pour une créature, je perdrais la seule vie qui soit pour moi une vie véritable. » (Page 75.)

L'imagination d'Hecker était surexcitée à cette époque par des austérités effrayantes et un séjour prolongé dans une sorte de phalanstère nommé *Brook Farm*.

Si sérieux que fût, en lui-même, l'effet de cette vision, il y a dans ce fait quelque chose de trou-

blant et d'étrange que les visions des saints n'ont jamais.

D'ailleurs, Hecker contracta plus tard d'autres fiançailles, avec une créature non moins mystérieuse ; il était alors catholique et son biographe ne nous dit pas si cette *fiancée* était la même qu'à *Brook Farm*.

« 18 décembre 1844. — Rèves d'avenir, visions extatiques ! Espoirs et désirs inexprimables qui remplissent l'âme tout entière ! Comme un ange doux, harmonieux et pur, comme la fiancée de l'âme triomphante, parée pour les noces, je vois l'Avenir m'inviter à aller vers lui avec un clair et lumineux sourire ! Ah ! disait mon âme, je te rejoindrai car je suis en ta présence, et, Dieu aidant, je te resterai fidèle. La beauté, la grâce et l'amour qui m'attirent ne souffrent aucune comparaison ! Avenir, éternelle et radieuse vierge, n'arriverai-je jamais à te saisir, à te presser sur mon cœur ? Si je regarde en moi, je me courbe sur la douleur ; mais si je lève les yeux vers toi, je me perds en toi. Ta grâce et ta beauté passent dans mon âme et je devine tout ce que tu es.

» Je suis fiancé à toi, je voudrais que ce fût d'une union éternelle. Mais, lorsque je regarde en moi, je te perds de vue, et je ne vois plus que les taches et les défauts de mon âme. Comment peux-tu m'aimer ? Pour l'amour de toi seul, je me fonds en toi. » (Pages 173-174.)

O rêve d'un esprit troublé ! Le pauvre d'Assise avait épousé une vertu surnaturelle, la sainte pauvreté de Jésus-Christ, né dans une étable et mort nu sur la croix.

Hecker, lui, est fiancé à une abstraction, à une idée indifféremment applicable au bien ou au mal futur, et qui, selon le style de Kant, n'est qu'une catégorie du temps.

III

LE P. HECKER, TÉMOIN DE SA PROPRE SAINTETÉ

SOMMAIRE. — Pas d'études, assez de science. — Parallèle du P. Hecker et du curé d'Ars. — Prédications et écrits inspirés. — Fortune d'un ouvrage du P. Hecker. — Trait de sainteté. — Pas de directeur spirituel. — Vertus *passives* du P. Hecker. — Belles pages écrites en Europe. — Pressentiments déçus. — Distractions innocentes. — Confiance en ses propres idées. — Conseils donnés au Pape par le P. Hecker. — Pourquoi l'Amérique tient à relever de la S. Congrégation de la Propagande. — Pourquoi le P. Hecker ne pouvait plus dire la messe, ni même y assister. — Ce que nous refusons au P. Hecker. — Distinction nécessaire : Monter à l'autel et monter sur les autels.

Nous avons vu le souhait « prophétique » du P. Othmann quand Hecker sortit du noviciat et la disgrâce du P. L'Hoir, trop confiant en ses lumières. La grande épreuve du jeune religieux pendant son temps d'étude fut de ne pouvoir nullement étudier.

Il lui fallut plusieurs semaines pour apprendre

le *Pater* en latin. Lui-même a fait le récit de ses peines :

« Le jour où j'ai senti avoir remporté la plus grande victoire sur moi-même fut celui où, après des semaines de travail, je parvins à réciter le *Pater* en latin. Finalement, la mémoire me fit tellement défaut pour mes études que, de guerre lasse, je portai tous mes livres à la bibliothèque, et je dis au préfet des études que je ne pouvais plus rien acquérir par les livres. Je demeurai dans cet état d'incapacité deux ans en Hollande, et un an en Angleterre. Je ne suivis aucune classe pendant ce temps. Je faisais scandale naturellement dans la maison. Quand j'avais un moment de bon, je travaillais, bien que la plupart du temps je n'eusse pas même un livre dans ma chambre. Cependant, lorsque vint pour moi le temps de l'ordination, j'en savais assez et je fus employé tout de suite au ministère. » (Pages 196-197.)

Cette absence d'études théologiques est une grande et irréparable lacune dans la vie d'un prêtre, surtout s'il est destiné à diriger d'autres prêtres et à fonder une congrégation religieuse. Il faudrait une abondance de lumières surnaturelles tout à fait exceptionnnelles pour y suppléer. Or, quelles que soient les vertus très réelles et la piété sincère du P. Hecker, rien n'autorise à penser qu'il fût, à ce point, favorisé

de Dieu. Et si quelque chose pouvait faire douter du caractère vraiment surnaturel de sa piété, c'est bien la désinvolture avec laquelle il se compare au curé d'Ars, estimant les difficultés que le saint curé rencontra dans ses études de même nature que les siennes et jugeant que personne avant lui, Hecker, n'avait compris cela.

L'*Ami du Clergé*, dans un article d'une excessive indulgence sur la *Vie du P. Hecker*, n'a pu s'empêcher de relever cette prétention. Nous savons d'ailleurs quel soin scrupuleux le vénérable Vianney apportait à la préparation de ses sermons. Le P. Hecker ne prenait pas cette peine : « Pour moi, disait-il, un sermon est toujours une production spontanée. Je ne puis en préparer un seul. »

Et voilà « le type du prêtre moderne, du prêtre qu'il faut à l'Église pour reprendre sa marche en avant ! »

L'inspiration immédiate du Saint-Esprit, dispensant de l'étude, de la préparation prochaine ou éloignée à l'enseignement de la religion, voire même aux écrits politiques, c'est une théorie facile, mais assurément dangereuse ; c'était celle d'Hecker. Il disait à propos d'un de ses ouvrages :

« J'ai écrit l'*Exposé* tandis que de grandes lumières semblaient m'être envoyées par le Saint-Esprit. Je me sentais obligé de l'écrire. » (Page 407.)

Malheureusement, le Maître du Sacré Palais ne sut pas discerner les « grandes lumières » contenues dans ce livre, car le P. Hecker ne put obtenir qu'il fût imprimé à Rome. Il le fit publier à Londres, sans nom d'auteur, par Pikering. Il fut immédiatement traduit en français par madame Craven, l'auteur mieux inspiré des *Récits d'une Sœur*. C'est seulement en 1887, un an avant la mort d'Hecker, que cet écrit fut imprimé à New-York, d'abord dans son journal, puis en tête d'un volume : *L'Église et le Siècle*, compilation de ses dernières œuvres.

Un grave religieux américain, tout aussi américain que le P. Hecker lui-même, nous assure que ce dernier volume ne fut pas plus heureux en Amérique que le premier ne l'avait été à Rome. Condamné par les censeurs diocésains, Hecker ou ses admirateurs passèrent outre à la condamnation, et le livre parut.

Malgré tout, Hecker ne doutait pas qu'il n'eût de grandes lumières, pas plus qu'il ne doutait avoir reçu de Dieu mission pour convertir le peuple américain. Lui-même raconte qu'un vieux Père le défendant un jour contre de jeunes religieux qui, « le prenant pour un idiot, le traitaient comme tel », leur dit ces paroles : « Vous le traitez comme un fou et vous le méprisez. Un jour viendra où peut-être vous vous estimerez heureux de lui baiser les mains. »

Certes, voilà un trait impressionnant et comme on en lit dans la vie des saints du vieux monde ; seulement, d'ordinaire, ce ne sont pas eux qui nous les narrent.

Ce qui achèvera de caractériser, aux yeux du lecteur, la physionomie mystique du P. Hecker, c'est l'aveu qu'il fit vers la fin de sa vie.

« La raison pour laquelle j'ai toujours pris tant d'intérêt à la doctrine de l'action directe du Saint-Esprit en l'âme, est une raison d'expérience personnelle ; vraiment je n'ai jamais eu moi-même d'autre directeur. J'ai plus d'une fois ouvert mon cœur à plusieurs personnes et profité de leurs avis ; cependant personne n'a jamais été réellement un directeur pour moi. C'est pourquoi j'aime tant les saints qui ont eu à lutter seuls, comme sainte Catherine de Gênes, qui fut sans directeur pendant vingt-cinq ans. » (Page 423.)

Ainsi, cet homme qui avait eu à résoudre les problèmes les plus délicats de la vie spirituelle, pour sa propre conduite et pour celle de sa communauté, déclarait que *la direction du Saint-Esprit* lui suffisait et témoignait fort peu de regret d'avoir manqué de ce guide que les plus grands saints ont cherché et désiré ardemment.

En vérité, tout est nouveau, tout est étrange, dans la vie de ce « pionnier à l'intérieur ».

Les seize dernières années du P. Hecker furent remplies par des souffrances physiques et morales

à peu près continuelles, qui l'obligèrent à abandonner ses occupations, sa communauté, pour venir en Europe, et jusqu'en Égypte, chercher le repos.

« Si je me lève avant neuf heures, écrivait-il alors, je m'en ressens toute la journée..... Ecrire un mot m'est un grand effort ; cependant, bien que si faible, mon esprit n'est pas oisif, et je peux lire.

» Un médecin distingué de Paris, qu'il avait rencontré à Ragatz au mois de juin 1895, l'examina soigneusement et, dans une consultation écrite, déclara dangereux pour lui le retour à toute occupation sérieuse, lui conseillant de vivre affranchi de tout souci pendant une année au moins, sans quoi il y aurait à craindre pour son existence. » (Page 411.)

Ces longues souffrances, le P. Hecker les supporta avec patience et en esprit de foi ; c'est alors que les *vertus passives* lui furent d'un grand secours, et nous verrons qu'il sut les apprécier.

« Quant à ma santé, je ne sais trop qu'en dire... Mes épreuves intérieures sont telles qu'il est impossible qu'elle ne s'en ressente pas ; tant qu'elles dureront, je dois m'attendre à souffrir. Je ne vois devant moi que ténèbres, et dans mon âme qu'amertume et désolation. Privé de tout ce qui m'intéressait jusqu'ici, banni, pour ainsi dire, de ma maison et de mon pays, isolé de tout,

les portes du ciel fermées pour moi, je me sens écrasé de tristesse, et réduit en poussière, mon éloignement forcé de mes devoirs n'est qu'un soulagement négatif, mais si j'étais plus rapproché, je crois que l'inaction me semblerait plus lourde à supporter.

» Je n'ai d'autre ressource que de m'abandonner à ce guide qui m'a dirigé dès le commencement. Je lis Job, Jérémie et Thomas-a-Kempis; je médite sur les souffrances de Notre-Seigneur et le caractère de sa mort. Je rappelle à ma mémoire tout ce que j'ai lu de semblable dans les auteurs spirituels et dans la vie des saints. Je réfléchis que, pour la véritable purification de l'âme, cette obscurité, cette amertume, cette désolation sont nécessaires, mais pas une goutte de consolation n'arrive jusqu'à mon âme. Les seuls mots qui me viennent aux lèvres sont ceux-ci : Mon âme est triste jusqu'à la mort! Je me les répète en tout temps, en me levant et en me couchant, à mes repas ou en société, tandis que je m'efforce de paraître joyeux et de me joindre à la conversation. » (Page 382.)

« Il me semble parfois que j'en ai été arraché (de ses travaux) pour être préparé à un ordre d'action différent et plus étendu. Mais ceci est encore dans le secret de Dieu. Ce qu'il faut que je fasse, je le ferai. Ma propre volonté est annulée : agir ou ne pas agir, souffrir ou ne pas souf-

frir, parler ou me taire, vivre ou mourir, tout m'est devenu indifférent Je suis dans les mains de Dieu sans volonté propre, car il l'a prise et fera de moi ce qu'il voudra. Si c'est une source de peines pour les autres, Dieu seul sait ce qu'il m'en coûte. » (Page 383.)

Le pressentiment d'une action nouvelle et plus étendue poursuivait donc Hecker jusque dans son infirmité et son impuissance. Nous ne voyons pas que l'événement ait confirmé son attente. Rappelé en Amérique, il n'y put reprendre la vie commune et dut rester *quatre années hors de sa congrégation.*

« En octobre 1875, écrit son biographe, il était de retour à New-York. Il demanda à être dispensé momentanément de vivre en communauté, ses nerfs étant incapables de supporter le bruit, les exercices et le mouvement de la maison, et lorsque, quatre ans plus tard, il y rentra, il se croyait tout proche de sa fin ; elle se fit attendre neuf ans encore. » (Page 412.)

Le pressentiment d'une mort prochaine n'était donc pas plus justifié chez Hecker que celui d'une action nouvelle et « plus étendue ».

Il cherchait d'ailleurs à ses peines une diversion, fort innocente, mais qui n'indique pas, comme le croit son biographe, que le P. Hecker fût alors dans un « état d'oraison perpétuelle ».

« Parfois, pour distraire son esprit de la

pensée de la mort et du jugement, dont l'arrêt fatal le poursuivait comme une obsession, il cherchait à qui parler, il réclamait un compagnon pour parcourir avec lui les galeries de tableaux ou de sculpture, ou bien il se mettait à raccommoder de vieilles pendules, dont il avait toujours une collection dans sa chambre. » (Page 413.)

On peut être un fort bon prêtre et ne pas se refuser, à l'occasion, des distractions de ce genre. Mais nous avons peine à nous figurer « un docteur » de l'Eglise, un grand mystique, un de ces hommes « qui enseignent à des séries de générations humaines ce qu'elles ont à faire », allant chercher une consolation à ses souffrances au Salon du Champ de Mars ou au musée du Trocadéro.

« Mais, chose admirable, ajoute le biographe, ni le malaise perpétuel où il vivait, ni les épreuves si cruelles de son âme, n'altéraient en rien la confiance de ses théories sur les progrès de la civilisation par la religion. » (Page 414.)

Qu'on nous permette de le dire ; s'il est bon d'espérer le triomphe de l'Eglise, en revanche, la confiance d'un homme en ses idées et en ses théories personnelles pour amener ce triomphe prouve sans doute l'énergie de ses convictions, mais elle n'est pas un signe de sainteté.

Cette confiance en ses idées était telle chez Hecker qu'il ne craindra pas de donner des con-

seils au Pape, sans que personne l'en ait prié. Et quels conseils ? Il préconise exclusivement des moyens humains et politiques : 1° Mettre toute l'Eglise sur le pied des pays de mission et faire de la Propagande le bras droit de l'Eglise ; 2° Choisir les cardinaux parmi toutes les nations afin d'en faire un sénat qui représente la chrétienté tout entière ; 3° Adopter les moyens et les méthodes modernes dans les transactions d'affaires du Saint-Siège.

Que certaines de ces réformes, appliquées dans une sage mesure, puissent avoir leur utilité, personne ne le conteste : mais ce sont là des vues qui n'ont rien de très original ni de très nouveau.

Ce grand amour pour la Congrégation de la Propagande est un trait commun aux Américains. Le régime d'exceptions sous lequel vivent les pays qui relèvent de la Propagande, plaît fort aux Yankees. Ils ne redoutent rien tant que d'être placés sous la loi commune du droit canonique et de la Congrégation des Évêques et Réguliers.

La dernière épreuve de la vie d'Hecker ne fut ni moins singulière ni moins troublante que les autres phénomènes de sa vie mystique.

Son biographe nous la raconte ainsi :

« Les trois ou quatre dernières années, il ne pouvait plus dire la messe, ni même l'entendre,

qu'une fois la semaine et les jours de fête, tant était grande sa faiblesse toute la matinée.

» La célébration du saint sacrifice était devenue pour lui une grande épreuve, et comme une lutte contre ses défaillances intimes.

» Quelques mois se passèrent dans une faiblesse physique et une obscurité spirituelle tellement grandes qu'il ne put ni célébrer, ni même recevoir la sainte communion. Cette épreuve, peut-être la plus pénible de sa vie, se termina vers la Noël de 1885. Alors, pour la première fois depuis le commencement de l'été, le P. Hecker entreprit de dire sa messe. Ce ne fut pas sans être assisté, ni sans passer par des moments fort critiques. » (Page 420)

Quelle était la cause de ces défaillances, qui l'éloignèrent ainsi de la sainte communion et de l'autel ? C'est encore le P. Hecker qui l'a expliqué lui-même à ses disciples :

« Savez-vous, disait-il, ce que c'est que de se trouver spontanément en relations avec Dieu, lorsque le Divin Objet agit directement dans l'âme ? Voilà ce qui m'empêche de dire la messe : je ne puis pas me contenir. Pendant le cours de la messe, il m'arrive d'être si pressé par l'amour de Dieu, que les forces me trahissent jusqu'à en tomber inanimé. Chez mon frère, on s'y attendait et on me donnait une chaise. Assis un moment, je me remets, et je puis continuer. » (Page 420.)

Déjà, en 1867, chez M. de Montalembert, où il fut reçu, le P. Hecker avait causé quelque surprise en ne faisant pas d'action de grâces, à la chapelle, après sa messe. On lui en fit même l'observation. Après un peu d'hésitation, il répondit : « Je suis si ému après la messe qu'il m'échappe malgré moi des pleurs et des sanglots. Alors, vous comprenez, je suis obligé de me cacher. » (*Ibid.*)

Tout cela est fort bien et nous l'admirerions sans réserve si la doctrine et les œuvres du P. Hecker étaient en rapport, par la pureté de l'une et la fécondité des autres avec ces grands élans d'amour de Dieu. Malheureusement, il n'en est rien. Ces phénomènes extérieurs eux-mêmes, qui vont jusqu'à troubler et à empêcher la célébration de l'auguste sacrifice de l'autel, ont quelque chose de désordonné que nous ne trouvons pas chez les Philippe de Néri et autres saints qui eurent des extases pendant la sainte messe.

Et puis, nous l'avons vu plus haut, c'est toujours du P. Hecker que nous tenons le récit et les détails des faits les plus édifiants de sa vie ! Nous ne lui en faisons pas un crime ; ce n'était, sans doute, qu'une naïveté et un travers de cet esprit original, mais quand un homme est présenté en exemple à tout le clergé, comme *un pionnier de l'avenir* et comme *le type du prêtre*

moderne, on a le droit de le regarder de près et de montrer quelque exigence.

Ce n'est pas diffamer un prêtre que de lui contester le titre de Docteur de l'Eglise et de montrer que, s'il fut toujours digne de monter à l'autel durant sa vie, il n'est pas de ceux que l'Eglise place sur les autels après leur mort.

D'ailleurs, pour juger de la valeur d'un homme, il faut considérer ses doctrines et ses œuvres. Nous le ferons, mais auparavant il nous reste à élucider un fait capital de la vie d'Hecker.

IV

L'ESPRIT NOUVEAU DANS UN ORDRE ANCIEN

L'EXODE DU P. HECKER.

SOMMAIRE. — Documents inédits sur l'expulsion du P. Hecker de l'ordre du Très Saint Rédempteur. — L'esprit de saint Alphonse. — L'esprit des Pères américains. — Leurs succès comme rédemptoristes. — Le P. Hecker se croit appelé à convertir le peuple américain. — Ce que pouvait faire alors le P. Hecker. — Ce qu'il fit. — Péril de scission dans la province américaine. — Opinion des laïques américains. — Infractions à la Règle de l'Ordre. — Circulaires du recteur majeur et décrets des Chapitres généraux interdisant aux religieux de venir à Rome sans la permission écrite du Général. — Le P. Hecker part pour Rome. Il est expulsé de l'Ordre. — Motifs juridiques de cette expulsion. — Sa nécessité pour la discipline de l'Ordre. — Le P. Hecker se pourvoit en Cour de Rome. — Toutes ses premières demandes sont rejetées. — Le P. Hecker et ses compagnons sont relevés de leurs vœux par le Saint-Siège. — Interprétations fantaisistes du décret du Saint-Siège.

En retraçant, dans les précédents articles, les traits caractéristiques de la physionomie du P. Hecker, nous avons laissé de côté le fait

le plus considérable de sa vie, après sa conversion ; nous voulons parler de son expulsion de l'ordre des rédemptoristes.

Dieu se plaît d'ordinaire, à éprouver ses saints et un coup aussi rude ne serait pas sans exemple dans la vie de quelques-uns d'entre eux.

Pour bien apprécier le caractère de la mesure qui fut prise contre le P. Hecker par ses supépérieurs légitimes, il faut donc en examiner attentivement les motifs et connaître les faits qui l'ont amenée.

La *Vie* du P. Hecker, l'édition française du moins, laisse assez paraître qu'elle ne dit point tout. D'autre part, il ne nous était pas possible de consulter les pièces du procès qui sont à Rome, soit aux archives de la Sacrée-Congrégation des Evêques et Réguliers, soit dans celles de la Procure générale de l'ordre du Très Saint-Rédempteur.

Les rédemptoristes, par un sentiment de délicatesse que l'on comprendra, n'accepteraient point, bien qu'ils ne soient pas suffisamment ménagés dans ce livre, de remettre en cause devant le public un débat résolu à leur satisfaction, par l'autorité du Saint-Siège. Ce que nous pouvions faire, dans ces conditions, nous l'avons fait. Nous avons pris connaissance, grâce à l'obligeance d'un éminent religieux, des constitutions de l'ordre, des décrets des chapitres généraux et

des circulaires du recteur majeur sur les deux points qui seuls nous intéressaient en ce débat, à savoir : les règles à suivre pour une nouvelle fondation, et l'interdiction de venir à Rome sans la permission du supérieur général.

Ces documents, en nous faisant connaître la loi qui s'imposait, en vertu du vœu d'obéissance, au P. Hecker et à ses quatre confrères américains, suffisent à rectifier les appréciations erronées contenues dans le XIX^e chapitre de la *Vie d'Hecker*.

Nous rappelons seulement, pour l'intelligence de ce qui suit, que le P. Hecker avait été envoyé en Amérique comme missionnaire, par ses supérieurs rédemptoristes, avec quatre autres jeunes pères, tous Américains et protestants convertis comme lui. Ces jeunes hommes formaient un groupe distinct, par leur nationalité et leur éducation, parmi les autres Pères de la province, tous de langue allemande et de naissance européenne.

La pensée de se consacrer à l'évangélisation des protestants devait assez naturellement venir aux jeunes missionnaires. Les autres Pères croyaient devoir prêcher les missions apostoliques aux États-Unis, de la même façon que les rédemptoristes les prêchent dans tous les pays du monde où ils sont établis. C'était d'ailleurs l'esprit de l'institut de saint Alphonse. Le P. Hecker était

rédemptoriste depuis cinq ans et plus, quand il revint en Amérique. Il avait donc eu le temps d'étudier la règle de sa congrégation, son but spécial et l'esprit de saint Alphonse, qui est un esprit de parfaite obéissance.

Quelles que fussent ses idées d'apostolat, avant d'entrer dans l'ordre, il savait qu'il devenait « membre d'une communauté dont la vocation extérieure est la prédication de la pénitence et le rappel des catholiques à une meilleure vie ». Si la volonté du P. Hecker n'avait pas été, à l'origine, de s'absorber dans des travaux de ce genre, il accepta néanmoins ces fonctions avec piété et comme lui ayant été dictées de Dieu. « Il se jeta dans le travail des missions, tel qu'il se présentait à lui, avec la plus grande et la plus sincère ardeur ». (Page 216.)

Il semblerait, d'après le récit du biographe, que l'esprit apostolique des rédemptoristes ne fût pas assez vaste pour le zèle du P. Hecker et de ses compagnons américains. Cependant les rédemptoristes n'ont jamais voulu s'appliquer exclusivement à la conversion des pêcheurs appartenant déjà à l'Église catholique ; ils s'adressent à tous, sans exception. Le P. Hecker, au contraire, voulait se consacrer principalement aux missions de controverse parmi les protestants. C'est donc lui, bien plutôt, qui restreignait le champ apostolique de l'ordre.

Le biographe nous parle ensuite avec enthousiasme des succès du P. Hecker et de ses compagnons américains dans les missions. Non-seulement les catholiques se convertissaient, mais « les non-catholiques eux-mêmes ne pouvaient se refuser de constater le pouvoir surnaturel du catholicisme sur la vie des hommes ». (Page 218.)

On pourrait croire qu'après avoir travaillé pendant cinq ans à un ministère si fructueux pour les catholiques et les non-catholiques, le P. Hecker allait bénir Dieu de l'avoir appelé à sauver tant d'âmes par le moyen des missions apostoliques ; mais non : l'idée lui revint alors que sa vocation était de travailler d'une autre manière à la conversion de ses compatriotes protestants. De plus, il était arrivé « dans son for intérieur, à une conclusion qu'il ne voulait pas exprimer : c'est que les rédemptoristes étaient impropres à l'œuvre qu'il avait entrevue ». (Page 222.) Il écrivit les *Aspirations de la nature* pour se prouver à lui-même que Dieu lui avait donné la vocation spéciale de travailler à la conversion des protestants américains. (Page 223.) Après un discours tiré de cette brochure, « ses compagnons proclamèrent d'un commun accord que sa vocation était bien évidemment de travailler à la conversion des protestants. (Page 223.)

Il faut citer tout ce passage des mémoires du P. Hecker : « Cependant je me croyais certain

et j'étais satisfait de vivre et de mourir rédemptoriste... Puis, je fus pris d'aspirations si fortes, si profondes, si étendues, de convertir le peuple américain, que, ayant découvert mon état intérieur à un des Pères les plus éclairés de la congrégation, il me dit que ces mouvements venaient de Dieu, que je ne devais pas y résister, et que Dieu m'emploierait suivant leur impulsion. Ce furent ses propres paroles. » En vérité, le P. Hecker avait bien choisi son confident, car s'il n'avait consulté que lui-même, la réponse n'eut été différente ni dans le fond, ni dans la forme.

Le P. Hecker reconnut donc qu'en se faisant rédemptoriste il s'était trompé, Dieu l'appelait à une vocation spéciale, à faire « une œuvre à laquelle les rédemptoristes étaient impropres ». Et, en effet, saint Alphonse n'a pas établi directement sa congrégation, pour faire des controverses avec les protestants, mais pour convertir catholiques et protestants par les missions apostoliques où l'on prêche les grandes vérités morales et le rappel des fins dernières de l'homme.

Avec cette persuasion, que devaient faire le P. Hecker et ses compagnons américains? Avouer au Père général qu'ils s'étaient trompés de bonne foi, en entrant dans la congrégation, demander la dispense de leurs vœux, qu'ils auraient facilement obtenue, car on ne retient personne de force dans les congrégations reli-

gieuses. Si le Père général refusait la dispense, ils pouvaient du reste la demander au Pape, ainsi que l'autorisation de fonder un institut nouveau pour la conversion des protestants.

Malheureusement, telle ne fut pas la conduite du P. Hecker. Il avait conçu le projet de fonder à New-York une nouvelle maison, qui serait confiée aux seuls Pères américains, « où l'anglais seul serait parlé et qui deviendrait comme le centre de l'ordre en Amérique ». (Page 227.) Jusque-là, les Pères de langue allemande et de langue anglaise étaient mêlés dans chaque maison, comme le sont dans les villes des États-Unis les catholiques de toutes langues et de tous pays. Le P. Hecker et ses compagnons veulent une maison d'où soient exclus les Pères allemands, qui ont fondé la province américaine, et cette maison, purement anglaise, sera le centre de la congrégation. On voit que ces cinq jeunes gens n'y allaient pas de main-morte.

« Les supérieurs des rédemptoristes, dit ici le biographe d'Hecker, tant ceux des États-Unis que ceux de Rome, — ces derniers étaient d'ailleurs obligés de s'en rapporter à ce que les autres leur communiquaient — ne virent pas sans inquiétude des agissements dont ils ne comprenaient ni le but, ni l'inspiration. En général, du reste, l'esprit entreprenant de ces Américains les troublait quelque peu. » (Page 527.)

En vérité, les supérieurs ne comprenaient que trop bien le bien le but poursuivi par le P. Hecker. Ils se disaient, sans doute, que ces cinq Américains dont on connaissait les idées, laissés à eux-mêmes dans une maison séparée, auraient bien vite changé le but spécifique de la congrégation. Ce qu'il ne pouvait permettre en aucune façon.

Les Américains eux-mêmes ne considéraient pas Hecker et ses compagnons comme de vrais rédemptoristes, ainsi qu'en témoigne l'extrait suivant d'une lettre du poète Georges Miles : « Vous autres, Pères américains, avez toujours eu une force individuelle qui vous distinguait complétement de vos confrères. Pour moi, et pour la multitude, vous n'avez jamais été des rédemptoristes, jamais des Ligoriens, mais simplement Hecker, Walworth, Hewit, Deshon, Baker. Je ne veux pas manquer à la société qui, par son action et son éducation, a doté cette nation d'un nouveau corps de prédicateurs, mais je maintiens que vous étiez complètement à part de cette société, et complétement individuels. » (Page 271.) L'on comprend que dans de telles conditions les supérieurs de l'ordre ne voulussent pas leur confier la direction d'une maison.

Cependant, cette maison, ils la voulaient à tout prix. Au commencement de 1857, le P. Hecker, à l'insu de ses supérieurs, s'entendit avec plu-

sieurs évêques pour fonder à New-York une maison de langue anglaise. (Page 227.)

Tout cela de sa propre autorité, à l'insu du provincial et du général, malgré la règle qui réserve exclusivement au général la question des nouvelles fondations. Et ceci est d'autant plus grave qu'une circulaire du supérieur général, en date du 15 novembre 1850, lue dans toutes les maisons, interdisait formellement aux sujets toute négociation en vue d'une nouvelle fondation.

« Que tous sachent bien, disait la circulaire, que les négociations relatives à de nouvelles fondations nous sont réservées, en sorte que, à raison des inconvénients qui pourraient résulter d'une conduite contraire, même les préliminaires de ces négociations doivent être réservés au Père vicaire général. Les recteurs, les supérieurs et à plus forte raison leurs subordonnés, doivent s'abstenir de toute ingérence en ces affaires, et en informer, de suite, leur provincial qui, lui-même, en référera au Père vicaire général. » (1).

Après avoir négocié, à l'insu des supérieurs,

(1) *Sciant omnes nobis reservatas esse tractationes de novâ fundatione ita quidem ut propter inconvenientia quae secus enasci possent etiam initia praeviae tractationis P. Vicario generali reserventur et rectores superiores, et tanto magis eorum subditi, ab omni interventione abstineant, sed statim superiorem provincialem certiorem reddant qui rem ad P. Vicarium generalem referet.*

cette fondation de New-York, le P. Hecker et ses compagnons demandèrent formellement à leurs supérieurs, à ceux des États-Unis et de Rome, d'établir aussitôt une maison de langue anglaise. Mais on n'accéda pas à leur demande. On comprend, en effet, que dans ces conditions le général ne pouvait consentir à fonder une maison composée exclusivement de sujets américains.

Il n'était nullement opposé à l'établissement d'une maison où les prédications se feraient en anglais, des maisons de ce genre devaient successivement s'établir, à mesure que croîtrait le nombre des Pères de langue anglaise ; il en existe actuellement quatorze de ce genre aux États-Unis ; mais c'était aux supérieurs, non aux sujets, de déterminer le moment où il serait opportun de le faire.

Le P. Hecker et ses compagnons n'avaient donc qu'à se soumettre à la décision du Père général ; mais ils s'étaient trop avancés pour reculer. Le Père général, mal renseigné, selon eux, se montrant opposé à leur avis, ils résolurent « d'envoyer l'un des leurs à Rome pour faire constater au Père général leur entière loyauté et pour lui expliquer, de vive voix, la nécessité de la nouvelle fondation ». (Page 228.)

Ainsi, ces jeunes Pères nouveau-venus dans l'ordre, nouveau-venus même dans l'Église,

puisqu'ils étaient sortis du protestantisme, depuis quelques années seulement, prétendaient, uniquement à titre d'Américains, fonder une maison d'où les religieux anciens et expérimentés qui avaient établi la province seraient exclus, et d'où partiraient l'impulsion et la direction pour toutes les maisons d'Amérique.

On ne comprendrait pas cette présomption, si l'on ne savait (la *Vie du P. Hecker* suffit à le prouver) que certains Américains se font volontiers accroire qu'ils appartiennent à une race supérieure, destinée à porter l'humanité à un degré de civilisation et de progrès dont l'histoire n'offre pas d'exemple.

Là est le secret de la grande mission que s'attribuait le P. Hecker et que les *américanisants* de France lui reconnaissent trop facilement.

Après avoir mis le trouble dans sa province, le P. Hecker partit donc pour Rome, ajoutant à sa première faute une faute plus grave encore.

Pour comprendre toute la gravité de la faute commise par le P. Hecker en entreprenant de venir à Rome, il faut savoir qu'il y avait défense absolue à tous les religieux de la congrégation d'aller trouver à Rome le supérieur général, *sans sa permission écrite*, et peine d'exclusion prononcée contre quiconque contreviendrait à cet ordre.

Déjà, dans les constitutions de 1764, quand

saint Alphonse n'avait encore que quatre maisons, on lisait :

« S'il est permis, dans un cas grave et tellement urgent qu'il ne souffre aucun délai, d'aller trouver le recteur majeur, contre la volonté du recteur local, c'est cependant une démarche fort critique et fort scabreuse. Que les sujets ne se laissent donc pas séduire par le démon. Combien seraient encore dans la congrégation et n'y sont plus, par suite de cette fausse démarche ! Qu'ils écrivent donc, au lieu de se mettre en voyage. Si le recteur majeur juge le voyage opportun, il écrira au recteur local de donner les permissions voulues. Ainsi agiront les hommes sensés, soumis à Dieu et à leurs supérieurs » (1).

La règle de 1764, tout en donnant la permission d'aller trouver le Père général dans un cas grave, urgent, qui ne souffre aucun délai, condamnait déjà la conduite du P. Hecker, puisque lui et ses compagnons pouvaient fort bien expliquer par lettres au Père général les raisons qui, d'après eux, militaient en faveur d'une fondation anglaise à New-York. Il n'y avait point *periculum in morâ*.

Mais il y avait bien d'autres raisons de ne pas faire ce voyage.

(1) Nous devons ce texte et les suivants à la communication qui nous en a été faite par un religieux français de la congrégation de saint Alphonse.

En 1855, c'est-à-dire deux ans auparavant, un chapitre général de l'ordre avait décrété que, vu le grand développement de la congrégation et sa diffusion dans le monde entier, la permission donnée par la règle d'aller trouver, en certains cas, le recteur majeur, serait désormais restreinte aux supérieurs provinciaux. Le chapitre intimait à tous la défense absolue, sous peine d'exclusion, d'aller trouver personnellement le recteur majeur sans sa permission, parce que de pareils recours étaient absolument incompatibles avec la discipline religieuse. Et, en effet, si d'Amérique, si de tous les points du monde, les sujets d'une congrégation peuvent se transporter à Rome, sans aucune permission, selon leur caprice et leur fantaisie, il n'y a plus d'ordre ni de gouvernement possible.

Du reste, le chapitre de 1855 ne faisait qu'appliquer à la congrégation de saint Alphonse un point de discipline générale.

En effet, le Concile de Trente (25^{e} sess. *De Regul.*, c. IX) a formulé une prohibition semblable :

« Qu'il soit interdit aux religieux de quitter leurs couvents, même sous le prétexte d'aller trouver leurs supérieurs, à moins qu'ils n'aient été envoyés ou appelés par eux. Quant à ceux qui, sans cet ordre écrit, seront trouvés hors de leurs monastères, ils devront être châtiés par

les Ordinaires, comme transfuges de leur Institut (1). »

Que l'on ne vienne donc pas objecter que les actes du chapitre de 1855 n'étaient pas encore officiellement promulgués en 1857, parce que les décisions en étaient soumises à l'examen de la S. Congrégation, des Evêques et Réguliers. Car, outre que, sur ce point, ils appliquaient simplement le droit commun de l'Église, ces décisions particulières du chapitre de 1855 avaient été notifiées spécialement aux Pères Américains.

Trois mois avant le voyage du P. Hecker, à l'occasion d'un fait semblable, par une circulaire en date du 9 juin 1857, *adressée à la province américaine*, le recteur majeur avait défendu, sous peine d'exclusion encourue *ipso facto*, de l'aller trouver sans sa permission. Et dans cette circulaire, il déclarait clairement n'avoir pas accepté l'excuse que le coupable voulait fonder sur la règle de 1764 :

« Réprimandé à cause du dit grave délit et scandale, il prétendait avoir usé de son droit et avoir voulu venir vers moi, à Rome. Mais j'ai

(1) *Nec liceat regularibus a suis conventibus recedere, etiam prætextu ad superiores suos accedendi, nisi ab iisdem missi aut vocati fuerint. Qui vero sine prædicto mandato in scriptis obtento repertus fuerit, ab Ordinariis locorum, tanquam desertor sui Instituti puniatur.*

considéré cette excuse comme de nulle valeur (1). »

La circulaire se termine ainsi :

« Dans le chapitre général de 1855, a été déclaré passible de renvoi quiconque, sans la permission préalable du recteur majeur, viendrait à Rome. Quant à moi, je déclare par les présentes expulsé de l'ordre *ipso facto*, quiconque, sans permission, quitterait l'Amérique. » (2).

Il y avait donc, outre les prohibitions générales, un précepte particulier intimé aux Américains par le supérieur général, de ne pas se rendre à Rome sans sa permission, et cela sous peine d'exclusion *ipso facto*.

Si un précepte semblable, donné par le supérieur légitime, n'oblige pas, le vœu d'obéissance n'a plus aucun sens et la profession religieuse n'est plus qu'une vaine cérémonie.

Dans ces conditions, partir pour Rome, sans permission du général, désapprouvé par son supérieur provincial, n'était-ce pas aller délibé-

(1) *De hoc gravi delicto ac scandalo reprehensus, ad se excusandum prætendebat se jure suo uti et ad me Romam, venire voluisse ego vero hujusmodi excusationes nullius esse momenti duxi.*

(2) *In capitulo quidem generali (an. 1855), declaratum fuit. Quemlibet dimissionem mereri qui absque previâ rectoris majoris licentiâ Romam adiret. Ego autem hisce declaro ipso facto dimissum esse qui ex Americâ absque licentiâ discederet.*

rément et de gaieté de cœur, au-devant de l'expulsion ? Quand le P. Hecker s'écrie : « Ils m'ont chassé de la maison de mon cœur et de mon amour ! » il a tort de s'en prendre aux supérieurs, il ne doit s'en prendre qu'à lui-même et dire : « J'ai quitté la maison de mon cœur et de mon amour ».

Cependant le biographe du P. Hecker présente les faits de telle sorte que la sentence paraît imprévue. Le P. Hecker arriva à Rome le 26 août 1857. « Trois jours après (lisons-nous à la page 228), le 29 août, agenouillé dans la salle du Conseil de l'Ordre, il recevait du Père général ou recteur majeur, l'avis qu'il était expulsé de l'ordre du Très Saint Rédempteur, le voyage qu'il avait entrepris de son plein gré et à ses frais étant considéré comme une infraction à ses vœux d'obéissance et de pauvreté. »

Nous lisons à la page suivante : « Lorsque le Père général commença, à la stupéfaction du P. Hecker, à lire la sentence d'expulsion, celui-ci fondit en larmes. »

L'auteur de la vie du P. Hecker ajoute :

« Gardons-nous cependant de blâmer la conduite des supérieurs. L'amour de la discipline et de l'obéissance *qu'ils croyaient sérieusement compromise* par la démarche du Père américain, inspira seule leur sévérité. »

En leur rendant cet hommage, le biographe

n'est qu'à moitié juste. L'infraction au vœu d'obéissance était d'une gravité trop manifeste ; il y avait, en outre, violation du vœu de pauvreté, puisque le P. Hecker avait emprunté de l'argent, sans aucune permission.

Laisser fouler aux pieds un décret intimé spécialement aux Américains quelques mois auparavant, et sous peine d'exclusion, c'eût été ruiner la discipline de l'ordre. Quand donc, après son expulsion, le P. Hecker revint s'agenouiller aux pieds du général pour le supplier de revoir sa cause, celui-ci, « tout en maintenant la sentence, affirma que le sentiment de son devoir ne lui permettait pas d'agir autrement, que, dans le for de la conscience, il n'avait pas l'intention de condamner le P. Hecker, mais seulement d'exercer sa juridiction sur sa conduite extérieure. » (Page 230.)

En parlant ainsi, le général des Rédemptoristes parlait le langage de la sagesse et de la justice. Il n'avait pas à juger le P. Hecker, au for de la conscience, mais à condamner sa conduite extérieure, qui était un vrai scandale pour toute la congrégation et la ruine de la province américaine, si une pareille faute restait impunie. Il se souvenait des paroles de saint Alphonse de Liguori : « Au jour du jugement, je proteste que j'accuserai au tribunal de Jésus-Christ tout supérieur qui, pour ne pas déplaire, tolérera des

fautes préjudiciables à l'obéissance et sera ainsi cause du relâchement dans la congrégation. » (Corresp. I. 257.)

Mais les choses ne devaient pas en rester là. Bien que le supérieur général des rédemptoristes eût simplement rempli un douloureux devoir en expulsant un religieux qui lui avait désobéi gravement, le P. Hecker l'attaqua devant la Congrégation des Evêques et Réguliers comme coupable *d'injustice* et *d'illégalité*. Il demandait, en conséquence, sa réintégration dans l'ordre, c'est à-dire l'humiliation et la condamnation de son supérieur. Le procès dura sept mois pendant lesquels il demanda la réintégration pure et simple, d'abord, puis son incorporation aux rédemptoristes napolitains, qui formaient alors une branche distincte dans la famille de saint Alphonse ; puis une organisation séparée, en Amérique, avec la règle de saint Alphonse. (Page 241.)

Mais il se convainquit bien vite que rien de tout cela ne lui serait accordé. Déjà, le 12 novembre 1857, il écrivait à ses trois compagnons qui s'étaient solidarisés avec lui :

« Mon impression actuelle est que ni la réunion aux Pères cisalpins, ni la séparation comme congrégation de missionnaires rédemptoristes aux Etats-Unis, ne sont approuvées en haut lieu. Il me paraît de plus en plus probable que nous

aurons à partir d'une autre donnée. Peut-être, tout considéré, est-ce le mieux. » (P. 25.)

En janvier 1858, plus convaincu encore que le Pape n'approuverait aucun des plans précédents, il écrit :

« Mon objet, en venant à Rome, était de persuader au général de l'ordre de soutenir et de favoriser nos travaux de missionnaires aux Etats-Unis. Mon but était le bien de l'ordre et les intérêts de la religion et je le présentais de bonne foi. Sous une impression erronée de mes intentions, la congrégation décréta mon expulsion, trois jours après mon arrivée. J'en conçus une profonde affliction, et, jusqu'à ces derniers temps, mon plus grand désir était de rentrer dans la congrégation. A présent il me semble que la Providence a permis ces choses pour me donner la facilité d'entreprendre la mission qui n'a jamais cessé d'occuper ma pensée. »

Le P. Hecker fait encore entendre dans ce paragraphe que son expulsion eut pour cause « une impression erronée de ses intentions ». C'est se méprendre étrangement sur la cause de son expulsion, qui fut uniquement, comme nous l'avons vu, motivée par son voyage à Rome, entrepris contre la volonté formelle de son supérieur. Il fut expulsé pour avoir manqué au vœu d'obéissance et au vœu de pauvreté. Quant à ses intentions d'entreprendre des con-

troverses avec les protestants, il est certain que son supérieur ne les partageait nullement ; la controverse ne répond pas à la mission apostolique telle que l'entend saint Alphonse, mais cette divergence de vues ne fut en aucune façon la cause du décret d'expulsion.

Au commencement de 1858, le P. Hecker avait donc perdu tout espoir de rentrer dans la congrégation. Et, en effet, sa demande fut rejetée, de même que celle de se soustraire, lui, et ses compagnons, « à l'autorité et à la juridiction du recteur majeur et d'être gouvernés par un supérieur qui leur fût propre, immédiatement soumis au Siège apostolique et suivant la règle des rédemptoristes.

« Après avoir attentivement considéré la chose, dit le décret du Saint-Siège (6 mars 1858), il a paru à Sa Sainteté qu'une séparation de ce genre serait préjudiciable à l'unité de la congrégation et ne s'accorderait nullement avec l'Institut de saint Alphonse, et par conséquent ne saurait être permise. »

« Le Saint-Père se contenta de délier de leurs vœux le P. Hecker et ses compagnons et de les retirer de la congrégation, afin qu'ils pussent s'appliquer à poursuivre les œuvres du saint ministère sous la direction des évêques locaux. » (Page 263)

Le général des rédemptoristes fut heureux

d'une solution qui lui permettait de conserver intact l'esprit de saint Alphonse dans sa congrégation, en éloignant des missionnaires animés d'un autre esprit.

Le P. Hecker et ses compagnons furent également heureux de se trouver libres et de pouvoir s'appliquer plus spécialement à la conversion de leurs compatriotes protestants.

Telle est la vérité sur ce douloureux épisode, vieux de quarante ans, et que la *Vie du P. Hecker* a mis sous les yeux du public.

A la fin du chapitre de l'édition anglaise, où cette délicate question est traitée, le P. Hewit, successeur du P. Hecker, a écrit : « Je tiens à ajouter ici que les relations entre rédemptoristes et paulistes sont, et j'en ai la confiance, continueront d'être parfaitement amicales. »

Nous formons, nous aussi, le même souhait, mais nous croyons que le biographe du P. Hecker, en montrant sous un jour peu favorable l'attitude de la congrégation des rédemptoristes vis à-vis des Pères américains leur a laissé tout le mérite de ces amicales relations.

Avant de terminer ce chapitre, il nous faut relever une assertion d'un caractère plus grave.

L'historien du P. Hecker a cédé trop facilement à son enthousiasme pour le grand américain quand il a écrit : « La sentence rendue le 9 mars 1858 fut, on peut le dire, l'œuvre de

Pie IX lui-même. Elle était entièrement conforme aux vues et aux demandes du P. Hecker. » (Page 226.)

Il est singulièrement exagéré de dire, à propos d'un fait d'ordre tout intime et privé, que Rome a envoyé à la république américaine, en la personne du P Hecker, « la preuve décisive et vivante que l'*Eglise mérite la cordiale soumission* » des Américains.

Il y a plus encore ; la fondation par le P. Hecker de la communauté des Paulistes est présentée comme un événement d'une portée doctrinale universelle qui égale en autorité et surpasse quelque peu en opportunité la promulgation du *Syllabus*, « ce *Syllabus* dont chaque terme semble choisi pour torturer l'âme des faux avocats de la liberté. »

« Pour nous, dit le biographe du P. Hecker, la meilleure interprétation du *Syllabus* est la communauté des Paulistes.

» C'est un corps d'hommes libres dont l'origine est due à cette double action : l'impulsion du Saint-Esprit dans l'âme d'un homme qui aimait la liberté civile et politique du plus puissant amour, — et la décision de la plus haute cour de la catholicité venant le déclarer digne de sa confiance comme apôtre de la foi chrétienne. Si le *Syllabus* montre ce que pense l'Église de ceux qui, sous couleur de liberté, conspirent contre la

religion et l'ordre public, l'approbation de la communauté pauliste montre l'attitude de l'Église, vis-à-vis de ceux qui sont dignes d'être libres. » (Page 274.)

Il est permis de penser que la Sacrée Congrégation des Évêques et Réguliers ne se doutait pas qu'il y eût tant de clartés théologiques dans le décret par lequel quelques prêtres américains étaient dispensés de leurs vœux de religion. Cette page du biographe d'Hecker prouve cependant quelque chose, c'est que, à ses yeux, le *Syllabus* a grand besoin d'explications, et puisque la communauté des paulistes en est d'après lui le meilleur commentaire, étudions la communauté des paulistes.

V

LES RELIGIEUX DE L'AVENIR

SOMMAIRE. — Excuses probables à la conduite du P. Hecker. — Changement survenu dans ses idées. — Une nouvelle conception de la vie religieuse. — Type du religieux nouveau : le pauliste. — L'individualité pauliste. — Les lumières surnaturelles du pauliste. — Les débuts pénibles de la nouvelle société. — Particularités de la prédication des paulistes. — Renseignements nouveaux sur la situation actuelle des paulistes. — Exagérations de la presse. — Parallèle entre les paulistes et l'expansion de l'ordre du Très saint Rédempteur aux États-Unis.

Pour comprendre la conduite du P. Hecker dans les graves circonstances que nous avons rappelées et pour apprécier son état d'esprit, il faut se reporter aux deux chapitres où nous avons essayé de reconstituer, d'après ses propres témoignages, la physionomie, vraiment extraordinaire de ce « grand élu de la Providence ».

Tout en lui est impulsion, spontanéité, tout est *subjectif*, suivant l'expression chère à la phi-

losophie de Kant ; il ne distingue pas nettement la réalité d'avec l'objet de ses rêves, ou plutôt ses rêves sont pour lui la seule réalité vraie.

Dès lors, nous ne croyons pas qu'il fût aussi coupable que ses actes, en eux-mêmes, permetteraient de le supposer. Le général des rédemptoristes avait donc raison de s'abstenir de le juger au for de la conscience, et nous nous expliquons parfaitement l'accueil paternel que lui fit le cardinal Barnabo, préfet de la Propagande et Pie IX lui-même, quand il voulut bien l'admettre en sa présence. Comment, d'ailleurs, le cœur de Pie IX aurait-il repoussé un homme qui lui disait, à genoux : « Regardez-moi, Saint-Père, voyez, mes épaules sont larges ; flagellez-moi, je le supporterai. Je vous demande de juger ma cause, et je me soumettrai. » (Page 248.)

Ce n'etaient ni l'ambition ni aucun calcul humain qui avaient poussé le P. Hecker à enfreindre si gravement les prescriptions de sa règle, c'était son exubérante nature, sa continuelle inquiétude d'esprit, toujours en travail de conceptions nouvelles, qu'il prenait aussitôt pour des inspirations de l'Esprit-Saint.

Sa rondeur, sa bonhomie désarmaient les plus sévères et gagnaient à l'homme ceux qui restaient hostiles à ses idées, ou blâmaient ses actes.

La même cause qui avait poussé le P. Hecker hors de son ordre, l'amena bientôt, non seu-

lement à fonder une congrégation nouvelle, mais à prétendre inaugurer une forme de vie religieuse sans précédent dans l'Église et seule capable de répondre aux *aspirations* des temps modernes. C'est ce que M. l'abbé Klein appelle : « l'adaptation positive de la vie conventuelle aux besoins nouveaux du monde ».

Laissons la parole au biographe français :

« Les idées du P. Hecker sur la forme de l'état religieux s'étaient profondément modifiées, depuis qu'il avait écrit les *Questions de l'Ame*... Il les regardait alors comme un des grands moyens d'arriver à la perfection. Mais quand il fut relevé lui-même de ses obligations et mis en demeure de suivre sa vocation, un plus large horizon s'ouvrit devant lui... Ses idées sur la perfection des états de vie différents subirent une modification ; il se dit : « Attendons la manifestation de la volonté de Dieu, avant de nous lier par des vœux au milieu d'un peuple libre ». (Page 288.)

On ne saurait plus nettement indiquer la cause du changement d'idées d'Hecker à cette époque decisive de sa vie. Habitué à chercher en lui-même la règle et le principe, non-seulement de ses actes mais de ceux des autres, il en vient, après avoir été délié de ses vœux, à conclure que les vœux de religion ne sont plus pour lui, ni pour personne, « un de ces grands moyens d'arriver à la perfection ». Ses idées sur la « perfec-

tion des états de vie », se « modifient », et il imagine bientôt une théorie, dont il reporte, de la meilleure foi du monde, tout le mérite à l'Esprit-Saint.

« La question était donc, continue le biographe, de choisir entre deux genres de communautés ; l'une, liée par des obligations extérieures, sous forme de vœux, plaçant ses membres dans des relations particulièrement strictes vis-à-vis de la loi canonique ; l'autre, dans laquelle les membres s'en rapporteraient pleinement à la force de la grâce divine, et à leur résolution inébranlable de ne jamais abandonner la lutte pour la perfection.

» Laquelle de ces deux institutions faciliterait davantage l'action de l'Esprit-Saint pour réaliser les desseins providentiels sur le temps présent ? Laquelle produirait le type d'apôtre le plus apte à évangéliser une nation d'hommes indépendants et pleins d'une juste confiance en eux-mêmes ? Les paulistes optèrent pour la communauté libre. » (Page 289-290.)

L'idée de former une communauté de prêtres dont les membres ne sont pas liés par la profession des trois vœux qui constituent l'essence de la vie religieuse n'est pas nouvelle dans l'Église. Le dix-septième siècle a vu s'établir, en France, sur ce principe, les oratoriens, les sulpiciens, les eudistes. Les fondateurs de ces saintes Compagnies,

qui étaient les vrais initiateurs en ce genre, n'ont pas prétendu changer l'ordre établi dans l'Église, ni créer un type d'apôtres à l'usage des « hommes indépendants ». Il est même bon de remarquer que ces congrégations sans vœux datent précisément d'une époque dont la note dominante des caractères n'était pas l'amour de l'indépendance.

Le P. Hecker, au contraire, voulut créer un type nouveau, adapté aux hommes *pleins d'une juste confiance en eux-mêmes*, c'est-à-dire aux Américains comme lui. Persuadé de la supériorité de son système, il ne sut pas éviter des parallèles qui vont jusqu'à la critique de l'état religieux.

« En fait de stabilité, les hommes d'un caractère ferme *n'ont besoin d'aucun vœu pour garantir leur fidélité à une vocation divine :* Quant aux hommes d'un caractère faible, *ils peuvent bien faire vœu de garder une fidélité extérieure ; mais, outre qu'elle leur est de peu de fruit pour eux-mêmes,* elle devient souvent une charge pour leurs supérieurs et pour leurs frères. » (Page 289.)

S'il en est ainsi, à quelle catégorie d'âme les vœux peuvent-ils être utiles ?

Aussi, pour rassurer le lecteur, s'empresse-t-on d'ajouter : « Du reste, le P; Hecker, ni aucun de ses associés, n'avaient la moindre aversion pour les vœux ». On ne saurait assurément moins dire.

De ces considérations générales, passons

maintenant à la description de l'idéal du pauliste ; c'est le nom de la nouvelle compagnie.

« Le pauliste, comme type du religieux nouveau, est un homme qui, stimulé par les besoins urgents de l'Église dans les temps présents, emploie les moyens spéciaux que ces besoins réclament. Ce qu'un membre de tout autre corps religieux ferait d'après la direction divine manifestée extérieurement, le pauliste le fera sous l'impulsion intérieure de l'Esprit-Saint.

» Le pauliste est un chrétien qui poursuit la perfection chrétienne compatible avec les traits caractéristiques de sa propre nature et avec la civilisation particulière de son pays... » (Page 279.)

Il est aisé de reconnaître d'après quel modèle ce portrait a été tracé. Fidèle à sa méthode, Hecker a voulu donner une forme et une réalité objective à sa propre *subjectivité*. Mais quel singulier idéal de perfection chrétienne est celui qui prend pour mesure : « les traits caractéristiques » de la nature individuelle, et la « civilisation particulière de son pays ! » Comme on sent là l'idéologue, se heurtant à la brutale réalité des faits ! Autre est la puissance surnaturelle de l'idéal évangélique : « Soyez parfait comme votre Père céleste est parfait. »

Sous la plume d'Hecker, les textes sacrés sont plus rares que les réminiscences de Kant : témoin, cette autre définition du pauliste :

« Plusieurs demandent pourquoi la nouvelle institution des paulistes diffère si radicalement des anciennes, qui étaient certainement l'œuvre de Dieu.

» C'est parce qu'actuellement la vie de l'homme, dans l'ordre séculier et naturel, marche irrésistiblement vers la liberté et l'indépendance personnelles, et parce que c'est là un changement radical.

» *L'Éternel-Absolu crée sans cesse de nouvelles formes pour s'exprimer lui-même.* » (Page 286.)

M. l'abbé Klein cite ce passage, dans sa préface, comme un exemple de « la hauteur » à laquelle le P. Hecker était capable de s'élever « d'un coup d'aile ». Nous avouons notre incapacité native à suivre, même du regard, de pareilles envolées.

Mais, écoutons encore une autre description du pauliste idéal :

« Un pauliste doit appuyer sur l'individualité, c'est-à-dire faire de la liberté individuelle son élément essentiel dans tout ce qui regarde la vie ou le bien de la communauté et de ses membres. Ceux qui appuient sur l'élément communautaire sont portés à envisager ceci comme un essai dangereux et impraticable.

» *L'individualité est un élément intégral et dominant dans la vie du pauliste.* Il faut qu'on le sente bien. Un des signes caractéristiques du

pauliste est qu'il aimerait mieux souffrir des excès de la liberté que de souffrir des excès de l'arbitraire.

» L'individualité d'un homme ne saurait être trop puissante, et sa liberté trop grande, quand il est guidé par l'Esprit de Dieu. » (Pages 282-283.)

On le voit, c'est toujours l'Esprit de Dieu qui vient, comme dans la vie d'Hecker, couvrir les extravagances de l'homme. Aussi, tout vrai pauliste doit-il, à l'exemple de son maître, être guidé par l'Esprit-Saint :

« L'absence de lumière surnaturelle est l'indice qu'un homme n'est pas fait pour être pauliste, car il ne comprendrait pas comme il faut, il n'apprécierait pas la valeur des libertés dont on le laisse jouir. Il serait, ou il deviendrait, un élément de trouble dans la communauté. » (Page 284.)

De quel ordre seront les « lumières surnaturelles », nécessaires à tout pauliste? Le P. Elliot, auteur de la biographie anglaise, pauliste lui-même, et par conséquent doué de ces « lumières », nous l'apprendra. Ils doivent être, écrit-il, « des hommes capables d'enseigner aux fidèles à distinguer en eux la voix de Dieu, d'avec les fantaisies de l'imagination ou de la passion, et à répondre promptement, généreusement, à tout appel intérieur de Dieu. » (Page 286.)

Nous ne voudrions pas abuser cruellement de

ce passage pour tourner en ridicule un honnête missionnaire, mais il faut avouer cependant qu'un homme en qui l'on a authentiquement reconnu la présence de « lumières surnaturelles », puisqu'on l'a admis dans une société où elles sont absolument requises, n'aurait pas dû livrer au public, avec si peu de discernement, les pages étranges que nous avons citées au cours de cette étude et qui ne font honneur ni au jugement ni à la sainteté de son héros.

Comment les paulistes peuvent-ils « enseigner aux fidèles à distinguer en eux la voix de Dieu » s'ils la confondent ainsi, chez leur Père, avec « les fantaisies de l'imagination ou de la passion? »

Dès lors, nous ne les voyons pas sans inquiétude disposés à « répondre promptement, généreusement, à tout appel intérieur de Dieu ». Nous craignons qu'ils n'imitent trop fidèlement leur fondateur, dont Mgr Ireland écrit :

« C'était avec une sorte d'impétuosité qu'il accomplissait son œuvre de missionnaire et de pasteur, sortant pour cela de toutes les voies connues. Il haïssait la routine. Peu lui importait ce qu'avaient fait les autres, il ne pensait qu'à ce qu'il pouvait obtenir lui-même. »

D'où le bouillant archevêque conclut :

« Chaque soldat chrétien peut s'élancer à la bataille suivant l'impulsion de cet Esprit de vérité

et de piété *qui souffle en lui*, et sentant que ce qu'il peut il est tenu de le faire. Il y a de l'ouvrage pour tout prêtre, pour tout laïque individuellement, et, *dès que la tâche est aperçue, elle doit être accomplie.* »

Décidément, celui qui conseillait au P. Hecker de donner pour devise à ses paulistes ce seul mot : *Paulatim*, celui-là n'était point sot.

Mais voyons maintenant les paulistes à l'œuvre.

Les débuts de la communauté furent assez pénibles. L'un des fondateurs étant mort en 1865, il fallut, pendant plusieurs années, renoncer aux missions, but premier de l'Institut, et se borner à l'exercice du ministère paroissial, car une paroisse de la banlieue de New-York leur avait été confiée. C'est au bout de sept ans (1872) que les missions purent être reprises, grâce à l'adjonction de deux nouveaux prêtres.

« Les paulistes, dit le biographe, dirigeaient et dirigent encore leurs missions dans le même esprit que lorsqu'ils étaient rédemptoristes : il est malaisé de faire mieux que saint Alphonse... Mais leur prédication se distinguait par de fréquents appels aux qualités et aux vertus particulières que Dieu attend de notre époque : ils parlaient aussi souvent de l'énergie et de l'intelligence que des vertus proprement surnaturelles. On n'était pas seulement édifié de leur zèle et de

leur discipline religieuse : les plus observateurs se sentaient attirés par la liberté d'esprit particulière aux paulistes et par leur application constante à mettre sous le contrôle de la raison les émotions que leur parole pouvait susciter. C'étaient des hommes d'une grande indépendance native et leur influence était faite pour développer cette qualité chez les autres.

» Ils apportaient le plus grand soin aux instructions doctrinales. Quant aux dévotions spéciales, ils n'en recommandaient aucune et se contentaient d'aider les pasteurs dans le choix de ces moyens secondaires de sanctification. Les non-catholiques de toute classe venaient entendre les missionnaires convertis, et la presse séculière leur accordait souvent une attention flatteuse. » (Pages 326-327.)

Il est à souhaiter que ce ne soient pas là les seuls résultats de leurs missions.

Des renseignements puisés aux sources les plus sûres et les plus diverses, émanant de prêtres séculiers et de religieux qui ont occupé ou qui occupent encore de hautes situations ecclésiastiques aux États-Unis, nous permettent de compléter ces informations.

Les paulistes dirigent toujours la paroisse Saint-Paul à New-York ; ils ont en outre une paroisse de San-Francisco à desservir depuis deux ou trois ans. Mgr Keane, l'un des disciples les plus

fidèles du P. Hecker, et qui a passé quelque temps au noviciat des paulistes, a établi leur maison d'études sur le terrain de l'Université de Washington. Cette maison compte actuellement vingt élèves.

Le nombre total des prêtres de la communauté était, en 1897, de trente-deux. En raison de ce petit nombre leur influence aux États-Unis est forcément restreinte.

On connaît beaucoup moins les paulistes en Amérique qu'on ne croit les connaître en France, depuis la publication de la *Vie du P. Hecker*. Il en est de même pour celui-ci. Jamais, quoi qu'en dise son biographe, le P. Hecker ne fut un des personnages les plus en vue des États-Unis. Nous en recueillerons l'aveu tout à l'heure, de la bouche même de Mgr Keane.

On étonnerait beaucoup un Américain en lui tenant ce langage, on le ferait sourire en appelant Hecker : « l'apôtre des États-Unis ». Nous prions le lecteur d'en faire l'expérience;

L'auteur de la biographie que nous analysons reconnaît que le système des *conférences* jadis organisées par Hecker a perdu aujourd'hui beaucoup de sa vogue. (Page 344.) Il semble que de nouvelles tentatives soient faites pour en reprendre la tradition.

Les paulistes ont entrepris depuis quelque temps de donner des conférences aux protestants

avec le concours de prêtres séculiers ; mais ces conférences sont encore trop récentes pour qu'on puisse en apprécier les résultats.

Ils donnent aussi des conférences aux catholiques ; neuf d'entre eux s'adonnent à ce ministère : ce sont les plus jeunes prêtres de la communauté.

Le petit nombre des membres de cette communauté, commencée il y a quarante ans, par cinq prêtres très actifs, peut tenir à diverses causes.

D'abord, à ce qu'elle se recrute, peut-être sans assez de discernement, soit parmi les protestants convertis, soit parmi les sujets sortis d'autres congrégations.

Or, les conversions de protestants sont moins nombreuses aux États-Unis et surtout moins solides qu'on ne le pense généralement. Le fait d'un certain pasteur, Spording, sorti de sa secte avec grand fracas, pour y rentrer après quelques mois de noviciat chez les paulistes, en est un douloureux exemple, et ce n'est pas le seul. Ensuite, « le lien de la charité fraternelle » ne paraît pas leur suffire, quoi que dise le biographe, « comme gage de stabilité ».

S'ils sont actuellement une trentaine, le nombre des anciens paulistes n'est guère moindre dans le clergé américain et ailleurs.

Enfin, trop confiants, peut-être, dans les « lu-

mières surnaturelles » qu'on leur a reconnues, ils sont tentés de ne pas donner à l'étude la place nécessaire à toute vie et à toute formation religieuse.

La publication qu'ils dirigent, le *Catholic World*, dont le biographe du P. Hecker dit : « qu'elle exerça une influence vraiment nationale », n'a pas cessé de paraître, mais l'éloge que l'on vient de lire est une violente exagération. C'est, tout simplement, une *Revue* analogue au *Musée des Familles*, et ne paraissant qu'une fois par mois. Quant à son influence sur le mouvement littéraire, philosophique ou religieux en Amérique, elle n'est pas plus grande que ne l'est, en France, sur le mouvement intellectuel, l'influence des plus modestes feuilles.

Il y aurait encore beaucoup à dire sur les paulistes, dont l'Institut, les méthodes, les doctrines, les actes ne sont incontestés ni dans le clergé, ni dans le peuple catholique des États-Unis. Certaines libertés ne sont pas encore admises, même en Amérique.

Quoi qu'il en soit, les résultats n'ont pas répondu aux espérances enthousiastes d'Hecker.

Cette « adaptation positive de la vie conventuelle aux besoins nouveaux du monde », si contestable en son principe, n'apparaît ni féconde ni irréprochable en ses effets.

Ces indications suffiront, sans doute, au lecteur pour l'avertir que les informations publiées dans les journaux et les revues doivent être interprétées avec une attentive réserve. L'Amérique a la réputation de nous surpasser quelque peu dans l'art extrêmement moderne de la *réclame* et si nous savons, par expérience, que les statistiques et les comptes-rendus présentés aux congrès et aux réunions d'œuvres sont généralement teintés d'optimisme, nous ne serons pas surpris de voir une revue américaine tracer un tableau merveilleux de l'action exercée par les paulistes. M. de Marcey, qui publie ces renseignements dans l'*Université catholique* du 15 décembre 1897 (Lyon), ne semble pas lui-même exempt d'arrière-pensée sur l'exactitude des faits qu'il relate, et il en laisse, avec une parfaite bonne grâce, la responsabilité au journal américain. Voici comment il s'exprime :

« Nous trouvons dans l'American ecclesiastical Review du mois de septembre dernier (1897) et dans une série d'articles sous ce titre : *American Religions fondation*, une étude sur les « mission- » naires de l'apôtre saint Paul, communément » appelés Paulistes », en laquelle nous lisons : « L'activité des Paulistes, en ce qui concerne leur » vocation extérieure, a principalement rayonné » en huit directions. » Suit l'énumération des huit directions, qu'on me permettra de repro-

duire en l'abrégeant, comme un témoignage très actuel et, sans doute, très informé. En tout cas, c'est l'Amérique qui parle. »

Après ce préambule plein d'une sage prudence, M. de Marcey donne les extraits suivants de la *Revue* américaine :

« Les missions. — Alors que l'Institut naissant ne pouvait disposer que de trois prêtres, ces trois prêtres circulèrent à travers les États-Unis et le Canada, et, de 1858 à 1865, donnèrent quatre-vingt-une missions, prêchèrent un nombre considérable de sermons spéciaux, organisèrent beaucoup de conférences publiques et opérèrent des conversions par centaines... De 1870 à nos jours, les Paulistes ont donné à peu près mille missions dans toutes les parties de l'Amérique, et Dieu seul sait le nombre des brebis perdues qu'ils ont ramenées au bercail...

» 2° Le culte et le zèle pour la maison de Dieu. — Leur église de Saint-Paul est devenue tout de suite célèbre par la solennité des offices publics, l'exactitude dans le cérémonial et la liturgie et la splendeur des décorations aux jours de fêtes...

» 3° La réforme de la musique d'église. — Les Paulistes ont introduit chez eux, de très bonne heure, le chant grégorien. Ils ont formé des chœurs spéciaux d'enfants et d'hommes, surtout ils ont organisé et obtenu le chant de toute l'assistance (chant liturgique et chant de cantiques), publiant

et répandant en masse, pour populariser la musique religieuse, des livres de messe, de psaumes et de cantiques...

» 4° La lutte contre l'intempérance et l'alcoolisme. — (Je résume en deux mots : Nul n'a poussé, en cette matière, le zèle plus loin qu'eux. Un zèle, dit l'Américan ecclésiastical Review, *persistent, powerful enthousiastic*.)

» 5° Le relèvement du niveau de la prédication et de la littérature catholiques. — (Je supprime les développements.)

» 6° L'apostolat par la presse. L'une des œuvres les plus chères au P. Hecker et sa grande espérance...

» 7° L'apostolat tout spécial et même exclusif des non-catholiques. — (Je supprime encore.)

» 8° La publication (actuelle) d'une revue trimestrielle : *The Missionary*, et la formation de la *Catholic missionary union*. — Union pour laquelle les Paulistes font appel au clergé séculier, aux laïques, surtout « aux catholiques parents, voisins, amis des protestants ». Quant aux autres revues publiées par les Paulistes, celle du *Catholic World* n'a pas cessé de paraître depuis le P. Hecker, et de faire connaître aux Américains les grands travaux catholiques de l'Europe.

Il serait puéril et méséant de chercher à discuter en détail les faits et les chiffres relatés dans cette statistique; qu'il nous suffise d'observer,

outre ce que nous avons dit précédemment, que ces résultats se doivent répartir entre quarante années d'apostolat et que les Paulistes donnent souvent le nom de *mission* à toute conférence faite dans une ville par l'un d'entre eux. A ce compte, tel de nos conférenciers populaires, qui n'est pourtant pas des moins discutés, aurait fait, à lui seul, plus de besogne, en dix ans, que tous les paulistes depuis 1858.

En regard de ce tableau, plaçons maintenant celui d'un ancien ordre religieux : voyons quels ont été, en Amérique, les développements de la congrégation de saint Alphonse, que Hecker et ses compagnons jugeaient « impropre à l'œuvre » qu'ils avaient entrevue.

A l'époque où la scission fut opérée entre les Pères Américains et l'ordre du Très saint Rédempteur, il y avait huit maisons aux États-Unis.

En 1897, il en existait trente-trois, dont quatorze de langue anglaise. Ces trente-trois maisons, réparties entre deux provinces, comptent deux cent cinquante-quatre prêtres, soixante-six étudiants, onze novices, et cent soixante et onze juvénistes, soit, un total de cinq cent deux personnes.

Nous trouvons à ce parallèle une singulière éloquence. Tandis que l'on mène grand bruit autour d'une petite société de trente prêtres, qui

en est encore, après quarante ans, à *faire ses preuves*, l'ordre du Très Saint Rédempteur poursuit dans le silence sa magnifique expansion.

Il est donc vrai, n'en déplaise aux novateurs, que s'il y a toujours place, dans l'Église, pour de nouvelles milices, les religieux du passé et ceux qui leur ressemblent sont encore et resteront les religieux de l'avenir.

SECONDE PARTIE

LES IDÉES DU P. HECKER

I

POURQUOI L'ON ADMIRE LE P. HECKER.

SOMMAIRE. — Opinion de l'*Ami du Clergé* sur la *Vie du P. Hecker*. — Opinion de la *Revue du Clergé Français*. — A qui M. l'abbé Dufresne compare-t-il le P. Hecker? — Parallèle entre le P. Hecker et saint Augustin, par M. l'abbé Félix Klein. — Rapport de Mgr O' Connell au Congrès de Fribourg. — Un syndicat d'admiration.

Le lecteur s'étonnera peut-être de nous voir poursuivre si patiemment l'étude des idées du P. Hecker, après avoir donné assez de preuves de notre peu de confiance en la valeur de son jugement. Si les idées que nous exposons et que nous discutons ici se présentaient uniquement

sous le patronage d'Hecker, il y a longtemps en effet, que nous aurions jugé superflu d'en entretenir le public. La vie du P. Hecker a passé presque inaperçue en Amérique ; Mgr Keane en faisait récemment l'aveu.

« Rien n'a autant contribué, depuis quelques années, à éclairer les catholiques d'Europe sur la vraie nature de l'américanisme que la publication en français de la *Vie du P. Hecker*. Le livre n'a pas soulevé l'attention aux États-Unis, mais il a été une révélation à l'étranger, et il a atteint sa quatrième édition en quelques mois » (1).

Il n'est que trop vrai, les théories du fondateur des Paulistes ont été accueillies, en Europe, avec une déférence qui nous afflige. En France, surtout, où l'on admire volontiers l'étranger plus qu'on ne cherche à le connaître, de graves *Revues*, rédigées par des prêtres et pour des prêtres, ont rendu compte de la *Vie du P. Hecker* avec un religieux respect, formulant tout au plus quelques réserves timides, bientôt compensées par des éloges chaleureux.

L'*Ami du Clergé* écrivait (23 décembre 1897) :

« Au sujet de ce livre, il suffit de dire, croyons-nous, que malgré de légers défauts, par exemple un peu d'enthousiasme dans la préface, d'ailleurs fort belle, de M. Klein, il ne

(1) *The Literary Digest, 12 mars 1898.*

peut qu'être très profitable aux ecclésiastiques. C'est à eux surtout qu'il se recommande, particulièrement à ceux qui s'appliquent, de n'importe quelle manière, au ministère apostolique. Ils trouveront dans la préface de l'abbé Klein, puis dans l'introduction de Mgr Ireland, et surtout dans la biographie elle-même, *des points de vue nouveaux pour eux, qui grandiront leurs horizons et donneront à leurs idées* PLUS DE JUSTESSE, *en même temps que plus de largeur.* »

Quelle opinion les Américains qui connaissent Hecker auront-ils du clergé français, s'ils apprennent que leur compatriote nous est recommandé comme pouvant donner à nos idées *plus de justesse ?*

La *Revue du Clergé français* publie, en tête du numéro de mars 1898, un grand article de l'abbé Dufresne, ami et confident du P. Hecker. Nous y lisons :

« C'était un homme d'une haute et exceptionnelle valeur », répète encore aujourd'hui un protestant considérable qui l'a beaucoup connu. Il était surtout un penseur ; son intelligence semblait toujours en travail d'idées neuves, et sans cesse elle lui suggérait des rapprochements saisissants. On sentait à certaines lacunes qu'il n'avait pas fait d'études régulières, mais ce défaut était amplement compensé par *l'originalité de ses points de vue.*

Ses aptitudes de métaphysicien faisaient qu'il y avait en lui l'étoffe d'un *théologien de premier ordre*, dans le sens que ce mot revêt *lorsqu'on l'applique à certains Pères de l'Église, tels que saint Justin ou saint Augustin.*

Ce n'est pas tout :

« On peut dire, continue l'abbé Dufresne, que, si saint François de Sales a été suscité par le Saint-Esprit en face de Calvin pour répondre à une doctrine de terreur par une religion toute d'amour, le P. Hecker a eu, lui, pour mission de faire briller, en face de la démocratie incrédule de Rousseau, le type de la démocratie vraiment chrétienne, animée de la flamme de la divine charité et portée jusqu'à la hauteur de l'idéal des saints. »

Saint Justin, saint Augustin, saint François de Sales, mis en parallèle avec le P. Hecker ! Il faut avouer que, pour son coup d'essai, la « démocratie vraiment chrétienne » a fait un coup de maître !

D'ailleurs, l'exemple de cet enthousiasme avait été donné par M. l'abbé Klein : « Avec une différence qui marque bien les temps, dit M. Klein dans sa préface, il (le P. Hecker) fait penser à saint Augustin. Celui-ci était attiré par Dieu de la vie corrompue, de l'orgueil de l'esprit, des doctrines extravagantes du paganisme et du manichéisme, à l'Église : il tra-

versait tout l'espace qui séparait de l'Évangile un Romain de la décadence. Hecker était profondément moral, plein du désir laborieux de la lumière, mais sans règle de foi religieuse et repoussé de l'Église par les dehors que les catholiques conservent d'un âge qui n'est plus, il a traversé tout l'espace qui sépare de l'église d'aujourd'hui un Yankee dégagé des institutions accidentelles du passé.

» Pendant qu'il suivait cette route par où Dieu l'amenait à lui-même, il écrivait son journal comme Augustin écrivait ses *Confessions*.

» Le même Esprit d'amour et de vérité s'y manifeste par des opérations visiblement surnaturelles, par les élans de celui qu'il attire, par toutes les émotions de la sensibilité et de l'intelligence, par tous les combats et tous les triomphes de la volonté »

C'est du *journal* ainsi mis en parallèle avec les *Confessions* de saint Augustin, que nous avons extrait et que nous extrairons encore la plupart des extravagances citées dans ce volume.

Il y a plus encore, et nous reproduisons avec douleur ce passage de l'abbé Dufresne, pour montrer jusqu'où sont allés les panégyristes du fondateur des Paulistes :

« Les entretiens familiers du religieux américain, sur les pentes verdoyantes du Salève, en face de l'étendue azurée du lac de Genève et des

cimes neigeuses des Alpes, faisaient involontairement songer aux discours du Sauveur sur les bords du lac de Génézareth ou dans les montagnes de la Galilée ! »

Voilà jusqu'où l'engouement pour les idées nouvelles peut pousser l'exagération. Car ce n'est pas la sainteté de l'homme qui a fait accepter avec faveur les idées d'Hecker par le public français ; ce sont ses idées, au contraire, qui ont séduit à ce point les esprits qu'ils ont passé condamnation, sans difficultés, sur les rêveries et les bizarreries de l'homme.

Et maintenant, heureux de la fortune inespérée qui leur permet de propager, sous le couvert d'une apparente sainteté, les opinions les moins sûres, les *américanisants* de toutes nuances célèbrent dans les *Revues*, les brochures ou les congrès les « grandes idées d'Hecker. »

Mgr D.-J. O'Connell, ancien recteur du collège américain de Rome, a fait au congrès internationnal des savants catholiques, réuni à Fribourg, le 20 août 1897, un rapport sur l'*Américanisme d'après le P. Hecker*, qui a été reproduit par la *Quinzaine* et publié, ensuite, en une petite brochure de propagande que l'on voudrait faire pénétrer partout. Le P. Hecker y est qualifié de « docte et saint fondateur des Paulistes » ; certaines doctrines, sur lesquelles nous aurons à revenir, sont exposées dans cet écrit,

sous le patronage de ce nom déjà nimbé de l'auréole des saints.

D'ailleurs, l'abbé Dufresne ne craint pas d'aller plus avant; dans l'article déjà cité, après avoir donné son témoignage personnel sur l' « impression de sainteté » qui se dégageait de la personne d'Hecker, le prêtre génevois ajoute :

« Si mes informations sont exactes, des faits significatifs, survenus depuis la mort du P. Hecker, pourraient être invoqués à l'appui de ce que j'affirme ».

S'il en est ainsi, nous souhaitons que la cause de béatification du P. Hecker soit promptement introduite et soumise à un tribunal canoniquement institué. Ce sera le moyen de mettre un terme à toute équivoque et de clore toute discussion; mais on se borne, jusqu'à présent, à agiter l'opinion, à imposer l'admiration par des procédés de réclame industrielle et à présenter au clergé de France, qui a donné à l'Église, en ce siècle, un confesseur comme le curé d'Ars, des martyrs comme les Olivaint, les Planchat, les Seigneret, à ce clergé qui comptait par milliers, il y a cent ans, les martyrs et les confesseurs, on propose aujourd'hui un américain illuminé en lui disant : voilà « le type du prêtre moderne », un « docteur », un « génie universel », un de « ces grands élus de la Providence qui

apprennent à des séries de générations humaines ce qu'elles ont à faire ! »

En vérité, c'en est trop ! Et si ces pages sont lues à l'étranger, puisse-t-on y voir la preuve que le bon sens français n'a pas perdu ses droits !

Que si plusieurs des nôtres ont été dupes de l'engouement d'un jour, entretenu par le syndicat d'admiration qui s'est formé par-dessus l'Atlantique pour le lancement en Europe du saint de ses rêves, il reste encore en France un peuple et un clergé vraiment chrétiens et vraiment français qui se rient de ces simulacres.

Décomposant ce produit exotique : démontant pièce à pièce l'échafaudage savant d'un livre captieux, nous étalons au grand jour ces matériaux suspects et nous disons aux entrepreneurs d'*américanisme :*

Ce que vous proposez à l'admiration des foules, ce que vous vantez à l'égal de nos plus belles gloires, ce que vous voulez placer sur les autels, ce n'est pas le chrétien, ce n'est pas le prêtre, ce n'est pas le SAINT, ce sont vos idées, vos illusions et vos erreurs !

II

APOLOGÉTIQUE NOUVELLE. — SYSTÈME DE LA « JOYEUSE CONFIANCE ».

Sommaire. — Abolition de la douane de l'Église. — Pie IX « bien compris ». — Ce que le P. Hecker entendait par la *douane de l'Eglise*. — La dignité de la nature humaine et l'*évolution* de la grâce en elle. — Sens catholique et sens non-catholique des idées du P. Hecker sur la nature et la grâce. — C'est une erreur de croire que la grâce est *nécessaire* à la nature. — « Joyeuse confiance. » — Annonces des paulistes: Théâtres, bals. — Critiques de Brownson sur le livre du P. Hecker: *Aspirations de la nature*. — Programme des paulistes européens. — Spiritisme catholique.

Parlant, un jour, de sa méthode apologétique, telle qu'il l'a exposée dans un ouvrage intitulé : *Questions de l âme*, le P. Hecker disait :

« Je voudrais ouvrir les portes de l'Église aux rationalistes; elles me semblent fermées pour eux. Je sens que je suis le pionnier qui ouvrira la voie. Je me suis faufilé dans l'Église comme en contrebande. » (Page 348)

Ces dernières paroles, il les prononça, paraît-il, avec une émotion marquée, et son biographe ajoute :

« Il aurait voulu abolir la douane, faire l'entrée de l'Église facile et large à tous ceux qui n'avaient conservé que leur raison pour guide.

» Il approuvait ces paroles d'Ozanam : « Ce » qu'il faut au siècle, c'est une croisade intellec- » tuelle ». Il soutenait que Léon XIII nous avait beaucoup aidés à la prêcher et que Pie IX, bien compris, avait ouvert la voie.

» Je voudrais, disait-il, aider les catholiques de ma main gauche et les protestants de ma main droite. » (Page 348.)

Ce : « Pie IX bien compris » vaut, à lui seul, un long poème !

L'idée exprimée dans cette page mérite toute notre attention ; formulée par Hecker, reprise par son biographe, elle est encore mise en relief par l'abbé Klein dans la préface. Cette métaphore expressive : *abolir la douane !* rend trop exactement la pensée maîtresse de l'école américaine des deux côtés de l'Océan.

Le désir de tout vrai pasteur est assurément d'amener au giron de l'Église les rationalistes et les dissidents. C'est le sens obvie de la parole d'Ozanam, que Pie IX et Léon XIII, compris comme ils le sont par tous les catholiques, n'entendent pas autrement.

Mais Hecker ne serait pas un « pionnier » s'il n'avait eu que cette pensée banale.

Sa théorie, telle que nous la voyons formulée ici et reproduite en maints endroits de ses écrits. c'est que l'Église est « fermée », et que, pour faire entrer les dissidents dans son enceinte, il ne suffit pas de les amener à elle : il faut abaisser les barrières, élargir les portes, supprimer, en un mot, tout ce qui peut gêner la marche de « ceux qui n'ont gardé que leur raison pour guide. »

Quel est l'obstacle ? quelle est *la douane* dont la suppression faciliterait à tant d'âmes, et particulièrement aux Américains, l'entrée de cette Église fermée, où Hecker estimait s'être *faufilé comme en contrebande ?* Son biographe va nous l'apprendre :

« Il savait bien que l'Américain non catholique aspire à traiter avec Dieu avec aussi peu de secours extérieurs que possible. Arriver à Dieu par sa seule activité spirituelle, sans s'arrêter aux formes plus ou moins humaines, telle était son ambition d'âme. Il ne trouvait de satisfaction religieuse que dans une vie spirituelle où il put traiter directement avec Dieu, son Verbe inspiré, son Esprit-Saint.

» Il lui tardait de dire à ses compatriotes que l'Église catholique leur donne une envolée vers Dieu mille fois plus directe que tout ce qu'ils ont

pu rêver. Ils croient que l'autorité de l'Église raidira leurs membres ; il avait hâte de leur expliquer qu'elle leur rend la liberté, affranchit leurs esprits du doute, donne à leur conviction l'intensité d'une certitude instinctive, et porte les facultés intellectuelles à une activité dont la force n'est pas soupçonnée en dehors de l'Église. » (Page 336.)

Nous voyons se préciser dans ces lignes le sens et la portée doctrinale des théories d'Hecker sur la *vie intérieure* et la *direction du Saint-Esprit*. Concilier les aspirations protestantes, qui tendent à « traiter avec Dieu avec aussi peu de secours extérieurs que possible », et la doctrine catholique sur la visibilité de l'Église et la nécessité de l'autorité et des sacrements, ce sera le but principal de ses efforts.

Il comprenait, d'ailleurs, combien cette tâche exigeait de discrétion et de prudence :

« Comment, se demandait-il, donner à la parole de vie une forme nouvelle pour captiver un peuple neuf?

» Comment adapter l'enseignement religieux aux besoins spéciaux du temps, sans s'écarter de l'intégrité vénérable de la vérité. » (Page 332.)

Le défaut d'études théologiques, dont nous avons signalé précédemment les motifs, aurait dû inspirer au P. Hecker une réserve plus grande encore dans des matières qui touchent aux

dogmes fondamentaux de la foi, tels que le mystère de la Sainte-Trinité, l'*inhabitation* du Saint-Esprit dans l'âme juste, les rapports de la nature et de la grâce. Son biographe nous assure que « très instruit sur le dogme » (sans doute par une voie purement surnaturelle), « il avait peu de goût pour *les subtilités théologiques*, à moins qu'elles ne touchassent à la *dignité de l'homme* ou à *l'évolution de la grâce du Christ*, questions essentielles pour lui. » (Page 333.)

La *dignité de la nature humaine*, et l'*évolution de la grâce du Christ en elle*, voilà donc l'objet principal des prédications du P. Hecker, le terrain sur lequel il se place pour tendre aux protestants sa main droite et aux catholiques sa main gauche, les seules questions dans lesquelles les *subtilités théologiques* trouvent grâce devant lui. Sur ce terrain bien délimité, quel est le caractère propre de son enseignement ?

« Sa conclusion était invariablement la même : proclamer sur les toits qu'un homme ne peut satisfaire ses propres aspirations qu'en se faisant catholique, prêcher dans les carrefours que, seule, la religion catholique élève l'homme au delà de ses forces naturelles, même les plus hautes, jusqu'à une union intime, consciente et perpétuelle avec la divinité. » (Page 333.)

Tout ceci est très vrai, très orthodoxe, à condition de préciser, sur deux points, la doctrine :

c'est-à-dire d'ajouter : 1° que cette union *intime* et surtout *consciente* avec la divinité, est le privilège des âmes ferventes parvenues à l'état de perfection relative qui constitue, en cette vie, la sainteté ; 2° que, si la grâce *répond*, d'une façon surabondante, aux *aspirations* de la nature de l'homme, celles-ci, cependant, *ne l'exigent point*, et que l'on ne saurait conclure *a priori*, par la seule raison, de l'existence d'une *aspiration naturelle* à l'*existence nécessaire du bien surnaturel* qui la vient contenter.

C'était le danger de la méthode apologétique du P. Hecker, méthode dont l'esprit est suffisamment indiqué par le titre de son livre : *Questions de l'âme*. Comprise comme elle doit l'être, renfermée dans ses justes limites, cette méthode n'était point nouvelle.

Joseph de Maistre l'avait employée ; Auguste Nicolas et la plupart des apologistes contemporains l'ont adoptée. Si le P. Hecker a cru innover, s'il s'est considéré comme un pionnier, il faut attribuer cette illusion, soit à une certaine ignorance du mouvement intellectuel européen, soit à ce qu'il poussait l'application de cette méthode au delà des limites tracées.

Pourquoi faut-il que l'auteur de la préface ait revendiqué pour Hecker l'honneur d'avoir devancé les modernes apologistes, partisans de la théorie du *fait immanent?*

« Une pareille méthode, écrit M. Klein, ne faisait rien moins que devancer de quarante ans *la grande clarté psychologique* dans laquelle les plus perspicaces des philosophes reconnaissent aujourd'hui que la question religieuse est posée dans l'âme humaine en vertu d'un *fait immanent*, et que *la réponse à cette question intime* se rencontre dans le *fait extérieur de la révélation* : celle-ci, pour démontrer qu'elle émane de Dieu, n'ayant qu'à s'ajuster avec exactitude aux besoins directement sentis par l'âme, de même que la nourriture faite pour l'homme se reconnaît à ce qu'elle s'adapte parfaitement aux besoins de l'alimentation humaine. »

N'en déplaise aux « plus perspicaces des philosophes », cette doctrine ne va à rien moins qu'à la destruction de l'ordre surnaturel, sous prétexte d'en prouver scientifiquement l'existence.

L'essence même de la grâce est d'être un *don gratuit* de Dieu ; elle élève la nature au-dessus d'elle-même, elle la perfectionne, elle *concorde* avec ses aspirations les plus hautes, mais on ne peut remonter par voie de conséquence nécessaire de celles-ci à celle-là.

La nécessité de la grâce détruirait, à la fois, l'intégrité de la nature et la libérale munificence de Dieu.

C'est une réminiscence de la vieille hérésie semi-pélagienne.

Le seul *fait immanent* qui donne droit à un secours surnaturel, c'est *le don* fait à l'âme par le baptême et les sacrements ; la seule *question intime* dont la révélation soit la *réponse extérieure*, c'est la *vertu théologale de foi.*

En dehors de cette pétition de principes, qui seule rend ces formules acceptables, elles ne sauraient avoir un sens catholique.

Nous n'insisterions pas sur ce sujet, si nous ne savions que l'Amérique n'a pas le monopole de ces antiques nouveautés.

Comment M. l'abbé Félix Klein peut-il qualifier de « clartés psychologiques » le système le plus obscur, le plus inintelligible qui puisse être ?

Un homme que le professeur à l'Institut catholique de Paris classera certainement parmi « les plus perspicaces des philosophes », le regretté M. Ollé-Laprune, n'avouait-il pas, bien qu'il les estimât plus que de raison, avoir relu six fois certaines pages des écrits de M. Blondel, sans parvenir à savoir s'il en avait pénétré le sens ?

Or, ces modernes apologistes ont entrepris de démontrer *a priori*, à la seule inspection de la nature : l'existence de la révélation, le fait de la Rédemption, la divinité de Jésus-Christ.

Si telles sont « les perspectives depuis longtemps désirées » que le P. Hecker ouvrait aux catholiques et qui leur faisaient saluer en lui « le chef qui ne s'était pas laissé arrêter comme

eux par la peur des termes nouveaux ou par certaines difficultés de situation », nous comprenons que, parmi les protestants les plus sérieux, un doute se soit élevé sur son orthodoxie et que plusieurs aient dit : « Si j'étais parfaitement sûr que le P. Hecker fût un catholique romain authentique, je crois que j'entrerais tout de suite dans son Eglise. » (Page 347.)

S'il est vrai, enfin, comme le dit son biographe, que le P. Hecker, dans son livre intitulé : *Aspirations de la Nature*, démontre l'*inaptitude de la raison* à aller assez loin *pour satisfaire tous les besoins intellectuels de l'homme*, et qu'il conclue à *la nécessité de la révélation*, nous concevons que les protestants n'aient pas eu pour lui la « joyeuse confiance » qu'il avait lui-même « dans l'honnêteté religieuse des non-catholiques. » (Page 225.)

Cette *joyeuse confiance* envers les dissidents, les paulistes la poussent aux limites extrêmes : ce sont des *minimistes* qui appliquent, en tout, ce que Mgr Isoard appelle : *le système du moins possible.*

L'un d'eux, le P. Clark, écrivait, dans le numéro de novembre du *Catholic World*, qu'un prêtre pourrait se transporter dans une localité où il n'y aurait pas un seul catholique et s'y faire rapidement un troupeau avec les protestants. Les personnes au courant des choses d'Amérique ne partagent pas cet optimisme.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE B.F.

Les évêques des États-Unis n'ont pas davantage cette confiance dans les vertus naturelles du peuple américain. Nous en avons la preuve dans une correspondance adressée de New-York à l'*Univers*, le 12 septembre 1897.

Le correspondant du journal parisien cite d'abord une annonce que les paulistes avaient fait insérer dans les journaux catholiques de la semaine ; elle est ainsi conçue :

« Quand s'ouvrit, en 1880, le théâtre de Madison square, la première pièce que l'on y joua fut *Hazel Kirke*. Elle eut un succès phénoménal. Ce ne fut pas trois jours ou trois mois de suite qu'elle tint l'affiche, mais trois ans entiers. On l'en retira ; on aurait pu l'y maintenir encore, mais il fallut laisser d'autres productions voir le jour.

» La pièce va reparaître dans toute sa fraîcheur et son excellence à la salle Colomb, soixantième rue, sous les auspices des demoiselles du club Hecker de la paroisse Saint-Paul. »

Après avoir reproduit cette annonce *suggestive*, l'*Univers*, ou plutôt son correspondant, peu suspect de sévérité envers les paulistes, conclut ainsi :

« Je pourrais multiplier les citations, car cette chronique est des plus riches. Il est même tel point que l'on verrait disparaître sans regret : par exemple, les excursions de nuit, accompagnées d'un souper et de sauteries. Les évêques

voient de mauvais œil ces récréations tardives, quand ils ne les interdisent point d'une manière absolue. »

Évidemment, fidèles disciples d'Hecker, les paulistes ont sur la nature humaine « une opinion plutôt optimiste. »

Aussi Brownson, dont Hecker disait qu'il s'était *faufilé* avec lui *en contre-bande* dans l'Église, redoutait que le livre : *Aspirations de la nature* ne fût mal compris :

« Il ne saurait voir les choses anssi en beau que l'auteur ; il craint qu'il ne prenne pour règle commune les puissances possibles de la nature comme il s'en rencontre rarement dans la vie ordinaire, enfin il a peur que les transcendantalistes n'y trouvent un certain encouragement. » (Page 226.)

Ce jugement n'est pas sans valeur.

A l'époque où il rêvait à la fondation de paulistes européens, afin d' « aider l'Église dans sa nouvelle phase », Hecker définissait le but de leurs efforts en ces termes :

« Ce sera le résultat du mouvement qui mettra d'accord la foi la plus ardente avec tout ce qu'il y a de bon et de vrai dans les éléments qui sont aujourd'hui opposés à l'Église. » (Page 398.)

Or, de ces éléments, avec lesquels il faut accorder la foi la plus ardente, Hecker n'exclut pas même le spiritisme.

« On fera appel, dit-il, a des hommes possédant cette universelle synthèse de vérité qui permet de résoudre les problèmes, d'éliminer les antagonismes, de se rencontrer avec les grands besoins de notre époque — à des hommes qui, pour défendre l'Église contre les menaces de destruction, sauront employer des armes convenables au temps où nous sommes, — à des hommes qui sauront *prendre toutes les aspirations du génie moderne*, en fait de *science*, de *mouvement social*, de *politique*, de SPIRITISME, de *religion* (autant de forces dont on abuse maintenant contre la bonne cause), et les transformer *toutes* en *moyens de défense* et d'*universel triomphe* pour l'Église. » (Page 398.)

Le spiritisme devenant un moyen de triomphe pour l'Église, grâce à des hommes « possédant l'universelle synthèse de vérité qui permet d'éliminer les antagonismes », c'est une surprise que l'absence de paulistes européens nous a épargnée.

III

LES VERTUS PASSIVES. — LA DIRECTION DU SAINT-ESPRIT.

SOMMAIRE. — Le procès des *vertus passives*, par le biographe du P. Hecker. — L'apologie des *vertus passives* par l'exemple même du P. Hecker. — Belles pages écrites par le P. Hecker sous la discipline des rédemptoristes. — Pensées vraiment chrétiennes du P. Hecker durant son dernier séjour en Europe. — Explication de certaines contradictions dans la conduite et les écrits du P. Hecker. — La distinction entre les vertus, d'après le cardinal Satolli. — Toutes les vertus sont *actives*, tous les vices sont des *passions*. — Comment le P. Hecker s'est écarté de cette doctrine. — La *légitime confiance en soi* et la *foi robuste* à l'inspiration du Saint-Esprit. — Allégation erronée d'un texte de saint Paul. — Sens catholique et sens erroné des conseils du P. Hecker aux directeurs spirituels. — Doctrine de saint Ignace et de saint Jean de la Croix sur la docilité au Saint-Esprit. — Exagérations du P. Hecker, relativement à l'action du Saint-Esprit dans les âmes et dans l'Eglise. — Opinion d'un prédicateur.

Le lecteur n'a pas perdu le souvenir d'une théorie nouvelle qui fit un certain bruit dans la presse, il y a quelques mois.

C'est de la *Vie* du P. Hecker que s'était inspiré M. l'abbé Naudet pour prêcher l'excellence des vertus cardinales et reléguer l'*Imitation de Jésus-Christ* parmi les livres bons pour un autre âge.

Nous trouvons les principes de la dite doctrine formulés en deux endroits du livre : à la page 410 et dans la préface.

Voici ce morceau d'importance :

« Les vertus *passives* cultivées sous l'action de la Providence pour la défense de l'autorité extérieure de l'Église, alors menacée, produisirent d'admirables effets comme uniformité, discipline et obéissance. Elles eurent leur raison d'être alors que presque tous les gouvernements étaient monarchiques ; maintenant ils sont ou républicains ou constitutionnels, et sont censés être exercés par les citoyens eux-mêmes. Ce nouvel ordre de choses demande nécessairement l'initiative individuelle, l'effort personnel. Le sort des nations dépend du courage et de la vigilance de chaque citoyen. C'est pourquoi, sans détruire l'obéissance, les vertus actives doivent être cultivées de préférence à toutes les autres, aussi bien dans l'ordre naturel que dans l'ordre surnaturel. Dans le premier, il faut fortifier tout ce qui peut développer une légitime confiance en soi : dans le second, on doit faire une large place à la direction intérieure de l'Esprit-Saint dans l'âme individuelle. »

On ne s'attendait guère à voir apparaître la politique en ces matières, mais nous sommes destinés à éprouver toutes les surprises.

Ce qu'il y a de piquant en ceci, c'est que les meilleures inspirations d'Hecker, ses plus belles pages, les seules sur lesquelles on puisse s'appuyer pour plaider en faveur de sa *sainteté*, sont précisément celles où rayonne, avec une intensité singulière, l'éclat doux et fort des *vertus passives*.

Ces pages, Hecker les écrivit en Europe, soit au début de sa vie religieuse, tandis qu'il était soutenu et contenu par la forte discipline et la doctrine spirituelle des rédemptoristes ; soit à la fin de sa vie, lorsque, malade et désenchanté, il venait chercher un repos qui partout le fuyait.

Les notes écrites durant son noviciat sont bien supérieures, à tous égards, à ce qu'il a écrit avant ou depuis.

Il était venu au noviciat avec une bonne volonté entière et le mérite acquis d'une généreuse conversion. Il était soumis et prêt, en tout, à faire la volonté de Dieu. Dans la première ferveur de sa conversion il écrivait :

« (2 avril 1845.) — Je ne tiens pas à être quelque chose ; je m'abandonne. Je crois que Dieu est avec moi et qu'il ne me délaissera pas dans l'avenir. » (Page 175.)

« Je tâche de suivre les avis de mon directeur spirituel, sans quoi j'aurais peur de moi-même ;

je lui fais connaître toutes mes difficultés, mes péchés, mes tentations. » (Page 177.)

Hecker avait donc, à cette époque, un directeur spirituel, bien qu'il semble, plus tard, l'avoir oublié ; et vraiment, les pages qu'il a écrites alors prouvent qu'il s'en trouvait bien :

« (24 octobre 1848.) — Maintenant, dit-il, l'acte principal, dans tous mes exercices spirituels, tend à la résignation et à la conformité à la volonté de Dieu, à une entière conformité aux inspirations et invitations du Saint-Esprit, et à un abandon complet de moi-même à la divine Providence. Dieu me semble toujours agir par sa grâce dans mon âme *pour y réprimer mon activité propre. La fin de mon activité propre est sa destruction.* Dieu commande un entier et total abandon de l'âme en lui, de sorte qu'il puisse, avec sa grâce, *détruire ou annihiler tout ce qu'il trouve en nous de contraire à ses desseins et à sa volonté.* Dieu semble me demander parfois *l'abandon effrayant et héroïque de mon être à son bon plaisir.* Lui seul sait plier l'âme à l'exercice de la vertu, et le Saint-Esprit est le seul maître de la vie spirituelle. Non-seulement cet Esprit excite en moi et obtient de moi des actes volontaires d'abandon, mais souvent mon âme se trouve dépouillée de tout appui, et exposée en quelque sorte au bord d'un sombre et insondable abîme, afin qu'elle arrive à reconnaître que son

seul esprit est de se remettre entre les mains de Dieu. Les paroles de Job expriment bien cette épreuve : « Les traits du Tout-Puissant sont sur » moi, leur fureur épuise mon âme, les terreurs » du Seigneur combattent contre moi. » Quelquefois ces peines me transpercent jusque dans les dernières profondeurs. L'état violent où se trouvent réduites mes facultés par l'effet de ce feu subtil et purifiant, *les prive pour un temps de leur activité ordinaire*, et mon esprit incapable de recevoir aucun soulagement ni d'échapper à ses souffrances, n'a d'autre ressource que de se résigner à la volonté de Dieu. » (Page 206.)

Tout ceci est susceptible d'une interprétation pleinement orthodoxe et nous l'admirons sincèrement, mais ce sont des vertus *passives*.

Cette page fut écrite par Hecker au scolasticat des rédemptoristes ; il est intéressant de la rapprocher d'une autre page, datant de la fin de sa vie, pendant son séjour en Europe, sous les étreintes de la maladie.

« Être sevré du monde et de toute activité extérieure, met l'âme dans les meilleures conditions pour n'aimer que Dieu, et c'est le paradis sur la terre.

» Bénie soit la maladie qui détache l'âme de toutes les créatures et l'unit à son souverain bien ! Mais, direz-vous, vos responsabilités, vos devoirs, que vont-ils devenir ? — Il faudra bien

les quitter un jour, et pourquoi pas maintenant? Nous nous croyons nécessaires, et les autres cherchent à nous le persuader; il y a à cela peu de vérité et beaucoup d'amour-propre. « Que de-» manderai-je de toi, dit le Seigneur dans l'*Imi-» tation*, sinon que tu t'abandonnes entièrement » à moi? » C'est là ce que Dieu veut gagner dans notre âme. » (Page 384.)

On voit, par ce trait, qu'en critiquant le livre de l'*Imitation*, M. l'abbé Naudet a poussé plus loin que le P. Hecker l'amour des vertus actives. Ainsi, les disciples surpassent souvent le maître en ce qu'il a de moins bon.

Parlant de lui-même, Hecker écrivait encore vers le même temps:

« Je connais un homme qui pense ne rien savoir et qui, en effet, tous les jours, constate qu'il sait moins; un homme qui espère bien arriver avant de mourir à ne rien savoir du tout.

» O bienheureux vide que celui qui nous remplit tout entiers! O heureuse pauvreté que celle qui possède tout! O bienheureux néant que celui qui permet de s'écrier: *Mon Dieu et mon tout!* » (Page 319.)

Comment concilier ces beaux sentiments, ces accents dont la sincérité et l'élévation ne se peuvent feindre, avec les erreurs de conduite et les extravagances de doctrine dont nous avons

vu ou dont nous verrons encore trop d'exemples dans cette vie ?

L'enseignement des auteurs spirituels l'explique facilement. Il est incontestable que le P. Hecker avait reçu des grâces particulières de Dieu. Sa nature, tout exubérante qu'elle fût, était, par certains côtés, celle d'un contemplatif ; sa bonne volonté, sa bonne foi poussée jusqu'à l'inconscience, la rendaient irresponsable des actes les plus graves en eux-mêmes. Dieu, dans sa miséricorde, lui accordait parfois des grâces qui eussent fait de lui un saint, s'il en avait mieux profité. Quand il se soumettait humblement et docilement à l'action surnaturelle, les sentiments les plus purs, les plus désintéressés agissaient aussitôt dans son âme. Dès que, *revenant au galop*, la naturelle activité de son esprit entravait l'action d'En-Haut, il retombait dans les rêves et les illusions.

L'exemple même d'Hecker nous fournit donc la meilleure réfutation de cette nouvelle théorie des vertus.

Il est intéressant de faire observer que cette distinction, inconnue des théologiens, entre les vertus *actives* et les vertus *passives*, trouve sa réfutation dans le savant opuscule que vient de publier sur les *Habitudes*, Son Éminence le cardinal Satolli. L'illustre prince de l'Église, qui a, comme délégué apostolique, exercé une si heu-

reuse influence aux États-Unis, consacre ses courts loisirs aux études philosophiques. Le traité qu'il vient de faire paraître a pour titre : *De habitibus, doctrina S^ti Thomæ Aquinatis, lectionibus proposita* (1). « Doctrine de saint Thomas d'Aquin sur les habitudes proposée en forme de leçons. » C'était bien le cas de parler des vertus passives. Le cardinal Satolli n'en dit pas un mot. Il traite à fond la question des vertus, de leur objet, de leur distinction entre elles. Toutes sont à ses yeux des vertus actives, et les vertus morales, en particulier, se diversifient par le fait qu'elles ont chacune à réfréner une passion correspondante ou à faciliter une action. C'est qu'en effet, il n'y a pas de vertus *passives ;* il n'y a dans l'homme que des passions qu'il subit, s'il cède au mal, et des vertus qu'il exerce, s'il dompte ses passions.

Toutes les vertus sont *actives* et tous les vices sont *passifs*. Un homme qui réprime ses instincts, qui mortifie sa nature, qui rompt sa volonté à l'obéissance, est un homme qui agit et, plus il agit par vertu, plus il devient apte à entreprendre de grandes choses. C'est à cette vieille et traditionnelle doctrine des saints que le P. Hecker doit ce qu'il y a de bon en lui.

(1) De habitibus, doctrina S^ti Thomae Aquinatis, in I-II. qq. XLIX-LXX summae Theologicae lectionibus proposita a Francisco Card. Satolli, Romae ex-typographiâ polyglotta S. C. de Propagandâ fide, 1897.

Aussi goûtait-il les meilleurs auteurs mystiques : sainte Thérèse, saint Jean de la Croix, etc., et s'il ne les comprit pas toujours, comme les faits le prouvent, c'est qu'il lui manquait pour cela, outre certaines qualités de jugement, un fond d'études théologiques et un bon directeur spirituel.

Comment le P. Hecker, après les textes que nous venons de citer, peut-il être présenté comme l'initiateur d'une mystique nouvelle, donnant plus d'importance aux *vertus actives*, qui sont, dans l'ordre naturel : « une légitime confiance en soi », et dans l'ordre surnaturel, « une plus large place donnée à la direction intérieure de l'Esprit-Saint dans l'âme individuelle ? »

Son plus fidèle disciple va nous l'expliquer :

« Son amour de l'individualisme reposait sur sa foi à l'action du Saint-Esprit dans l'âme individuelle. Il soutenait que cette action est donnée à chaque chrétien, mais qu'on la trouve à un degré supérieur chez ceux dont la vocation spéciale est d'aider *les caractères indépendants à trouver l'esprit de Dieu en eux-mêmes*, ou, s'ils le connaissent déjà, à mieux suivre ses directions. Les paulistes devaient être, dans l'intention de leur fondateur, des hommes que l'expérience et l'étude rendraient capables de propager la connaissance des voies de Dieu, le Saint-Esprit, dans le cœur des hommes, — capables d'enseigner

aux fidèles à distinguer en eux la voix de Dieu d'avec les fantaisies de l'imagination ou de la passion, et à répondre promptement, généreusement, à tout appel intérieur de Dieu. C'est à cause de cette présence intérieure de l'Esprit-Saint dans toute âme régénérée, que le P. Hecker présentait si énergiquement la liberté individuelle comme *la plus grande ressource de l'apostolat catholique*, conformément à ce texte : « Où est » l'Esprit de Dieu, là est la liberté. » (Page 286.)

Ainsi, l'Esprit-Saint prenant, en quelque sorte, sous sa sauvegarde *l'initiative individuelle* pour développer la « légitime confiance en soi », et fortifiant cette confiance par une foi robuste à l'inspiration intérieure de Dieu, telle est, croyons-nous, la synthèse des idées du P. Hecker.

A ceux qui demanderaient où cette doctrine peut conduire, nous répondrons par un texte fort clair du maître :

» Ne tenez pas compte de ce que les gens disent, gardez votre manière de voir, tenez-vous-en à votre sens et *abondez-y*. Que chacun, comme dit l'Apôtre, abonde dans son propre sens. Ne cherchez pas à ranger tout le monde à votre avis : il n'y a pas deux nez qui se ressemblent ; encore moins deux âmes. Dieu ne se répète jamais. (Page 318.)»

Cette thèse, évidemment séduisante pour des *esprits dirigeants* et d'une « grande indépendance

native », comme sont, paraît-il, les paulistes, ne saurait cependant être appuyée sur l'autorité de saint Paul, qui, dans l'Epitre aux Romains, et non pas dans la seconde Epître aux Corinthiens, ainsi que le dit la note de la préface, parle dans un sens parfaitement déterminé, et n'ayant nullement l'extension que lui donne ici le P. Hecker.

Un homme plein d'une « légitime confiance en soi », persuadé en outre que l'inspiration d'En-Haut confirme ses vues personnelles, doit être un sujet peu facile à manier.

Il est vrai que le P. Hecker a prévu l'objection, et voici comment il la résout :

« De ces vérités, l'on peut tirer la règle pratique de conduite qui suit : l'Esprit-Saint est le guide immédiat de l'âme dans le chemin du salut et de la sanctification ; et le critérium ou le signe que l'âme est guidée par l'Esprit-Saint, c'est sa prompte obéissance à l'autorité de l'Eglise. Cette règle écarte tout danger d'erreur et, en l'observant, l'âme peut marcher, courir, voler, si elle le veut, avec la plus grande sécurité et une liberté parfaite, dans les voies de la sainteté. » (Page 404.)

Voilà qui est fort bien, mais il faudrait s'entendre sur ce qu'on appelle ici l'*autorité de l'Eglise*.

S'il s'agit de l'autorité suprême du Saint-Siège, il est évident que la plupart des âmes n'y auront

jamais recours durant leur vie. Le Pape aurait fort à faire, s'il lui fallait prononcer sur les inspirations intérieures de chaque individu.

Or, c'est toujours de l'*autorité de l'Eglise*, dans ce sens vague et indécis, que parle Hecker, quand il définit le *criterium* de l'inspiration surnaturelle.

La manière dont il interpréta les décisions de cette autorité suprême, lors de son expulsion de l'ordre des rédemptoristes, nous fait craindre que ce *criterium* ne soit surtout *subjectif*.

Je sais bien que, autre part, Hecker parle de l'utilité d'un directeur spirituel, seul juge accessible de ce genre d'inspiration. Il donne même aux directeurs des conseils qui, bien entendus et compris traditionnellement, seraient excellents :

« La vraie direction spirituelle, écrit-il, consiste à découvrir les obstacles qui s'opposent à la direction divine, à aider et à encourager le pénitent à les surmonter, à lui enseigner les moyens de distinguer dans son âme les mouvements de l'Esprit, enfin à l'y rendre toujours plus docile. Les directeurs n'ont pas à prendre la place de l'Esprit-Saint, mais à le faire grandir dans l'âme comme son premier et son suprême guide.

» Le premier agent de la sanctification de l'âme, c'est l'Esprit-Saint agissant en elle ; l'action du directeur est secondaire et subordonnée à celle

de l'esprit : négliger cette vérité fondamentale de la vie spirituelle est une grande erreur, qu'elle vienne du directeur ou du dirigé. » — (Page 300.)

Si ces paroles veulent dire que le directeur doit discerner dans une âme fervente le travail surnaturel de la grâce, et que cette âme doit suivre avec docilité et confiance la direction qu'elle reçoit, il n'y a qu'à les approuver sans réserve.

Mais si la « confiance en soi » amène le pénitent à chercher près de son directeur la confirmation authentique de ce qu'il croit être l'inspiration divine ; s'il s'estime autorisé à changer de confesseur dès que celui-ci paraît peu disposé à reconnaître l'inspiration d'en-Haut, on devine où ces conseils peuvent conduire.

C'est cependant ainsi, paraît-il, que le P. Hecker entendait la direction des âmes. Dans l'article publié par la *Revue du Clergé Francais* (1er mars 1898), M. l'abbé Dufresne, voulant venger Hecker du reproche que nous formulions plus haut, s'exprime ainsi :

« Cela ne l'empêchait pas de proclamer la nécessité de faire toujours contrôler par un confesseur les inspirations particulières de chaque âme. Il disait que tout chrétien est libre de changer de confesseur, *mais qu'il doit cependant finir par en trouver un qui consente à lui donner l'absolution.*

Ainsi, ajoutait-il, se trouvent assurés à la fois et la liberté de l'âme et le contrôle de ses voies par l'autorité extérieure. »

Qu'en pensez-vous, chers confrères, et ne trouvez-vous pas l'autorité des directeurs bien affermie ?

En vérité, les admirateurs d'Hecker nous rendent la tâche facile !

Cette théorie de la sujétion immédiate de l'âme au Saint-Esprit, que le P. Hecker croyait neuve, est aussi ancienne que l'Eglise, et tous les saints l'ont enseignée. Saint Ignace lui-même, auquel le P. Hecker semble reprocher de ne l'avoir pas assez connue, recommande aux directeurs de ne pas se substituer au Saint-Esprit, de ne pas se glisser entre l'Esprit-Saint et l'âme ; mais, au contraire, de s'effacer et de disparaître pour laisser ce grand Maître agir immédiatement sur l'âme. Il a hésité à donner des règles à son ordre, pensant qu'il valait mieux l'abandonner à la loi d'amour et de charité que le Saint-Esprit a coutume de graver dans les cœurs.

Saint Jean de la Croix, dont le P. Hecker se réclamait souvent, aurait dû le prémunir contre les illusions auxquelles il céda. Mais un homme qui ne pouvait pas étudier devait mal lire. Autrement, il n'aurait pas si aisément pris son parti de n'avoir point de directeur spirituel. Saint Jean de la Croix écrit, en effet :

« Malheur à qui est seul ! dit le Saint-Esprit, aussi la direction d'un Maître est-elle nécessaire à toute âme ; deux résisteront plus facilement ensemble au démon, unissant leurs forces pour voir et agir selon la vérité.

» Dieu aime tellement que l'homme soit gouverné par un autre homme, *qu'il ne veut absolument pas que nous donnions pleine créance aux communications surnaturelles, avant du moins qu'elles aient passé par le canal d'une bouche humaine.* » (Maximes et avis spirituels, 185-186.)

Si le P. Hecker eut étudié l'enseignement des saints, s'il eût seulement compris ceux qu'il lisait le plus, il se fût épargné l'illusion de croire qu'il était un *pionnier à l'intérieur*.

Le lecteur ne sera pas surpris d'apprendre que le P. Hecker tirait de ces prétendues découvertes les conclusions les plus étendues. Il y voyait le germe d'une rénovation du monde par un nouveau baptême de l'Esprit-Saint :

« Tout l'avenir de la race humaine depend de la soumission plus complète et plus parfaite de chaque âme, en particulier, au joug du Saint-Esprit.

» Ce dont la société a le plus besoin aujourd'hui, c'est du baptême de l'Esprit-Saint.

» Cette âme est parfaite, qui est guidée par une sorte d'instinct, que lui rend sensible l'action du Saint-Esprit.

» Le but de la perfection chrétienne est la direction de l'âme par le Saint-Esprit habitant en elle...

» La pratique de l'ascétisme et des vertus naturelles, morales et chrétiennes, est le moyen qui prépare à cet état spirituel, où *la direction consciente de l'Esprit-Saint règne dans l'âme...*

» Pour arriver à l'état spirituel qui consiste a *avoir pleine conscience de la présence et de la direction de l'esprit*, etc., etc. » (Pages 298-299.)

Nous aurons occasion de revenir sur ces prévisions enthousiastes, en étudiant les idées d'Hecker et de ses disciples sur l'avenir de l'Eglise. Dès maintenant, il semble que nous pouvons dire avec un éminent prédicateur : « Dans ce livre, ce qui est bon n'est pas nouveau et ce qui est nouveau n'est pas bon. »

IV

LES TORTS DE L'ÉGLISE, D'APRÈS LE P. HECKER

Sommaire. — Opinion du P. Hecker sur un évêque américain. — Rapports du P. Hecker et de Brownson avec Mgr Fitzpatrik. — Contrebande religieuse. — Ce qu'est la *douane* de l'Eglise. — Le *Domino noir* d'Auber et les torts de l'Eglise. — Les opinions du P. Hecker avant et après son entrée dans l'Eglise. — L'influence de l'Eglise s'est-elle exercée *au détriment des vertus naturelles?* — Théorie du P. Hecker sur l'influence du concile du Vatican dans l'avenir. — Son opinion sur les jésuites. — A quoi pensent les saints fondateurs de familles religieuses. — Ce qui a surtout frappé le P. Hecker au concile du Vatican. — Le déclassement des fortifications de l'Eglise.

C'est un état d'esprit bien singulier que celui d'un certain nombre de catholiques d'à-présent. A les entendre, il semble que les maux dont nous souffrons ne soient pas imputables à ceux qui, depuis trois siècles, n'ont cessé de combattre l'Église, mais à ceux qui l'ont défendue.

Animés d'une « joyeuse confiance » envers tous les mécréants, ils sont sévères jusqu'à l'in-

justice vis-à-vis des catholiques qui ont soutenu le poids du combat.

Le P. Hecker, tel que son historien nous le représente, possédait à un haut degré cet esprit nouveau.

Voici comment il appréciait Mg. Fitzpatrik, l'un des prélats avec lesquels il avait eu à traiter l'affaire de sa conversion :

« C'était un type alors commun et qui n'est pas rare encore aujourd'hui ; son idéal est de réfuter l'erreur, par une condamnation directe, autoritaire, jusque dans l'argumentation.

» Le type opposé serait de chercher la vérité parmi l'erreur, de la mettre en relief, d'y applaudir, et d'essayer d'en faire un point de départ pour développer d'autres vérités et pour réfuter l'erreur qui s'y trouve mêlée. » (Page 150.)

Or, quel était, en l'espèce, le tort principal de Mgr Fitzpatrik ? Il avait eu l'indiscrétion de faire subir à Hecker un petit examen sur les erreurs du jour.

« Quelles sont les vérités qui vous ont servi pour *vous élever jusqu'au point où vous êtes ?* m'aurait demandé le prélat, s'il avait eu le tempérament d'un apôtre. Mais au lieu de chercher en moi les traces de la vérité, il chercha à y découvrir l'erreur. J'avais frayé successivement avec les communautés de Brook Farm et de Fruitlands et, auparavant j'avais été membre du parti ou-

vrier à New-York, organisations diverses pour lesquelles le problème le plus important était le droit de propriété... Or, pour ma part, lorsque Mgr Fitzpatrik entreprenait de me détourner du communisme, *j'avais déjà réglé la question dans mon esprit* et sur une base que je découvris *plus tard* être conforme à l'enseignement catholique. (Page 149.)

Ce passage est vraiment saisissant de naïveté. Hecker reproche à un évêque de n'avoir pas un tempérament d'apôtre parce qu'il veut s'assurer de l'orthodoxie d'un néophyte dont le passé devait inspirer des doutes, et il convient que la solution, alors « réglée dans son esprit », ne lui parut que *plus tard* conforme à la doctrine catholique.

Nous comprenons maintenant quelle est cette *douane* que Hecker voulait abolir parce qu'elle ferme l'entrée de l'Église « à ceux qui n'ont gardé que leur raison pour guide » et dont il disait : « Je me suis faufilé dans l'Église comme en contrebande, Brownson de même. » Voici, en effet, comment Brownson, dans son livre *Le Converti*, raconte son entrevue avec l'évêque de Boston, Mgr Fizpatrik :

« Je croyais réellement avoir fait quelques découvertes philosophiques d'une certaine valeur, même aux yeux des théologiens catholiques ; je les jugeais propres à convaincre et à

convertir les incroyants, et je redoutais de les voir rejeter par l'évêque. Mais je m'aperçus presque aussitôt qu'il ignorait la doctrine de ma vie, ou n'y avait pas confiance. Et je sentis qu'élevé dans une école philosophique toute différente il devait, suivant toute apparence, être plus disposé à s'opposer à mes idées qu'à les approuver.

» Assurément, quelque estime que j'eusse pour ces idées, elles n'eussent jamais contrebalancé ma soumission à l'église, que j'avais reconnue être la seule véritable, et j'aurais pu sur un mot les abandonner sans regret ; mais alors, si je rejetais ainsi ce qui avait été le motif de ma conversion, quelle raison me restait-il de reconnaître l'autorité de l'Église, ou de concéder à l'évêque le droit de m'enseigner ? Là était la difficulté. Mon trouble était grand, et l'évêque ne put m'en soulager puisque je n'osai lui en découvrir la cause. (Page 147.)

Brownson était donc entré dans le catholicisme avec une « difficulté » dont il ne voulut pas demander la solution. Hecker, lui, refusa de soumettre à Mgr John Fitzpatrik les « difficultés » qu'il pouvait avoir.

« *Celui là*, écrit-il, essaya de me lancer dans les problèmes de théologie moderne, qu'il pouvait avec vraisemblance, d'après mes antécédents, supposer erronés chez moi, par exemple,

sur le droit de propriété, etc. *Je refusai de m'expliquer là-dessus*, lui disant que je n'avais aucune difficulté de ce genre à lui soumettre. Je connaissais la foi catholique, et *je désirais simplement être reçu dans l'Église*, et *le plus tôt possible*, je venais pour chercher les moyens de sauver mon âme, et je ne lui demandais que de me préparer au baptême. (Page 148.)

Nous sommes tout à fait édifiés maintenant sur les obstacles qui *ferment* l'Église aux rationalistes et aux dissidents. Voilà ce dont avaient souffert Hecker et Brownson ; voilà ce qu'il faudrait *abolir*.

Un « tempérament d'apôtre » doit accueillir les néophytes avec une « joyeuse confiance, » comme des gens qui apportent à l'Église des « découvertes philosophiques d'une certaine valeur », lesquelles pourront être reconnues « plus tard » conformes à l'enseignement catholique.

Que serait aujourd'hui l'Église, si beaucoup d'Hecker y étaient entrés avec des « questions déjà réglées » comme celles dont son esprit était plein ?

Mais le tort de Mgr Fitzpatrik était celui de l'Église elle-même. Hecker avait eu l'intuition de cette vérité, deux ans auparavant, en assistant à une représentation du *Domino Noir* à l'Opéra de New-York :

« (8 septembre 1843). — Le 6 au soir, j'allai voir

le *Domino Noir*, d'Auber, à l'Opéra français. Cela me plut moins que d'autre musique déjà entendue, bien que certaines parties en soient très belles, et les hymnes des religieuses d'un effet charmant. Il m'est venu à l'idée que, si l'Église ne va pas au-devant des vrais besoins de l'humanité pour les satisfaire par tous les moyens religieux en son pouvoir, *elle doit s'en prendre à elle-même* de ce que les hommes recherchent les divertissements profanes.

« *Et c'est parce que l'Église n'a pas fait son devoir qu'il s'est formé tant de sociétés laïques de réforme, de tempérance...*

» Elle pourvoit au salut de l'âme par des moyens spirituels, tels que la prière, la pénitence, l'Eucharistie et les autres sacrements. Il lui faut maintenant pourvoir au salut et à la transfiguration du corps par des *sacrements terrestres.* » (Pages 101-102.)

Hecker était encore protestant quand il écrivit ces lignes : c'est son excuse. Mais quelle sera l'excuse de ceux qui les citent sans commentaire, comme une sorte d'introduction et de préparation providentielle à sa mission de pionnier et d'initiateur d'une nouvelle phase de l'Église ?

Étudions maintenant l'opinion d'Hecker, prêtre et supérieur d'une société de prêtres, sur la cause des épreuves de l'Église. En quoi cette opinion différait-elle de celle d'Hecker protes-

tant ? Nous emprunterons la réponse à son principal ouvrage, celui dont nous avons raconté la fortune à Rome, à Londres, à New-York. Il a pour titre : *Exposé de la Situation de l'Église en face des difficultés, des controverses et des besoins de notre temps.*

L'origine des maux présents remontait, selon lui, au seizième siècle. On pouvait s'attendre qu'à cette époque la Réforme serait signalée comme le fléau du christianisme. Hecker parle du protestantisme, en quelque sorte incidemment. Toute son attention, toutes ses critiques portent sur la *réaction* qui s'est formée au sein de l'Église contre les erreurs protestantes. Il ne blâme pas directement et formellement cette *réaction*, au moins dans le passé, mais il estime qu'elle a eu des inconvénients et qu'il est temps d'y mettre un terme.

Ainsi, ce missionnaire qui avait quitté l'ordre de saint Alphonse pour se livrer exclusivement à l'apostolat des protestants, estime que l'Église a assez fait pour se défendre contre le protestantisme et qu'elle doit s'orienter vers de nouveaux horizons afin de réparer les pertes que sa tactique précédente lui a fait subir.

Laissons-le exposer lui-même sa thèse :

« L'exagération, par le protestantisme, du principe d'individualité, a forcément amené l'Église à réagir et à restreindre les consé-

quences de ce principe, afin que sa propre et divine autorité pût avoir tout son jeu et exercer sans obstacle sa légitime et salutaire influence. Les erreurs et les maux de l'ère de la Réforme eurent pour origine l'indépendance personnelle affranchie de tout joug. Il fallait y opposer le frein d'ue dépendance personnelle plus étroite : *contraria contrariis curantur*.

» L'influence de l'Église fut donc, par les circonstances, amenée à s'exercer en quelque sorte *au détriment des vertus naturelles* qui, sagement dirigées, font la virilité du chrétien dans le monde.

» Le point gagné fut le maintien et la victoire de la vérité ainsi que le salut des âmes ; *la perte* fut une certaine défaillance de l'énergie, entraînant avec elle un *affaiblissement de l'activité dans l'ordre naturel*. Le gain reste permanent et inestimable ; la perte n'est que temporaire et réparable. » (Page 400)

Nous ne nous arrêterons pas à réfuter cette erreur monstrueuse qui présente l'Église comme ayant exercé son action *au détriment des vertus naturelles*. Une telle proposition ne saurait échapper aux censures de l'*Index* si elle était déférée à ce tribunal.

Ce que nous voulons signaler ici, c'est l'esprit général de ce système, c'est le reproche adressé, non pas à tels ou tels catholiques, à telle école

théologique, mais à l'*Église*, d'avoir déprimé les volontés, affaibli les courages, rendu, en un mot, les catholiques « un peu enfants. »

C'est l'expression employée par le P. Hecker dans un autre endroit de l'*Exposé* que nous croyons utile de citer ici, malgré sa longueur :

« Le Concile du Vatican a mis l'Église en ordre de bataille, démasquant les batteries cachées de l'ennemi. Le conflit, désormais à ciel ouvert, sera décisif. La définition ne laisse subsister aucun doute sur l'autorité du chef des chrétiens.

» Pour ma part, je remercie sincèrement les Jésuites d'avoir exercé leur influence en ce sens, fût-elle aussi considérable que d'aucuns veulent le faire croire. C'était à faire, pour que l'Église pût *reprendre le cours normal de son action.*

» L'autorité extérieure et divine de l'Église devait être fixée au-dessus de toute controverse pour que son attention et celle de ses enfants pût se concentrer désormais tout entière sur l'autorité intérieure et divine du Saint-Esprit dans l'âme humaine, car il ne faut pas oublier que le moyen immédiat de la perfection chrétienne est la direction intérieure du Saint-Esprit, tandis que la garantie que cette direction vient de l'Esprit, et non de notre imagination ou de nos préjugés, consiste dans notre filiale obéissance à la divine autorité extérieure de l'Église...

» Si, pendant trois siècles, les écoles les plus

accréditées par l'Église ont donné la prépondérance dans leur enseignement et leur direction spirituelle, aux vertus qui sont en rapport direct avec l'autorité extérieure de l'Église, il faut se rappeler que les hérésies de cette époque battaient en brèche cette même autorité. Cet enseignement devait donc être ce qu'il a été, c'était le seul moyen de préserver les fidèles de la contagion. Si *cet enseignement a eu pour conséquence de rendre les catholiques un peu enfants, moins virils et moins actifs que d'autres*, les circonstances en furent seules responsables.

» La définition du Vatican nous donne (les Jésuites en soient loués !) toute liberté de tourner notre attention vers d'autres objets et de cultiver d'autres vertus.

» Si un incrédule, dans le passé, valait deux catholiques, en énergie et en activité, à l'avenir, un catholique, mû par le Saint-Esprit, vaudra une demi-douzaine, un millier d'incrédules ou d'hérétiques.

» Les stupides partisans de Dollinger ne voient pas que ce qu'ils prétendent désirer — le renouvellement de l'Église — ne peut s'accomplir que par le règne souverain du Saint-Esprit, lequel règne suppose une entière et filiale soumission à l'autorité divine extérieure. Au lieu de s'opposer inconsidérément à la définition du concile, ils devraient l'accueillir avec enthousiasme, comme

ouvrant la voie au *renouvellement de l'Église* et à un plus brillant et plus glorieux avenir... A mes yeux, tout l'espoir est là. » (Pages 375-76-77.)

Le P. Hecker, tout en reconnaissant, dans le passé, les services rendus par la Compagnie de Jésus, considérait le rôle des fils de saint Ignace comme terminé par la définition du dogme de l'infaillibilité du Pape. Ce qu'il aimait le plus dans la Compagnie de Jésus, c'est l'innovation que saint Ignace avait introduite, au seizième siècle, en fondant un ordre religieux sans habit monastique et sans office de chœur.

« Le P. Hecker se plaisait à établir un parallèle entre les deux grandes voies du seizième siècle, écrit l'abbé Dufresne, celle de saint Ignace de Loyola et celle de saint Philippe de Néri. La voie de saint Ignace a d'abord été beaucoup plus importante, mais à la longue celle de saint Philippe de Néri peut le devenir si l'on réfléchit qu'à elle se rattachent, non seulement les Oratoriens, mais les Oblats de saint Charles Borromée, les Sulpiciens, les clers réguliers d'Holzhauser, les diverses sociétés sacerdotales si florissantes en France, en Belgique, en Allemagne, et enfin les Paulistes eux-mêmes. »

Dieu seul sait l'avenir et nul ne peut connaître ses desseins sur les familles religieuses que son Esprit a suscitées. Aussi n'a-t-on jamais vu les saints fondateurs de sociétés religieuses se pré-

occuper de savoir si leur *voie* était la *plus importante*, ni quelles chances elle avait de le devenir. Certes, ce ne sont pas là les soucis d'un saint, « du plus grand initiateur spirituel de notre temps », pour emprunter encore le langage de la *Revue du Clergé Français*.

Ce qui n'est pas moins digne de remarque dans les considérations du P. Hecker sur le Concile du Vatican, c'est une anomalie étrange. Il avait assisté au début du Concile, comme théologien d'un évêque américain, mais il ne put s'astreindre au travail que cette fonction exigeait de lui.

Les *subtilités théologiques*, nous le savons, n'étaient point de son domaine, il fut obligé de quitter Rome au mois d'avril.

Or, et c'est là notre remarque, lui qui aimait tant à discerner — les inspirations du Saint-Esprit et son action dans les âmes — dans la sienne surtout, ne semble guère frappé, au Concile, que de l'influence et de l'action des Jésuites.

Enfin, autre remarque, la définition paraît avoir tellement fortifié, à ses yeux, le principe d'autorité, que nous pouvons concentrer sur d'autres points notre attention et nos efforts. C'est ce que l'on pourrait appeler : le « déclassement des fortifications » de l'Église. A elle maintenant de *reprendre sa marche en avant*, d'aller à sa « nouvelle phase », à ce que M. l'abbé Klein appelle : « les temps qui commencent. »

V

QUELQUES ERREURS DU P. HECKER SUR LA PERFECTION CHRÉTIENNE ET L'ACTION DU SAINT-ESPRIT.

SOMMAIRE : Critique de la dévotion actuellement pratiquée dans l'Église. — La dévotion des temps nouveaux. — Saint Joseph, modèle des « stylites de nos jours ». — Ce que c'est que la perfection chrétienne. — Importance des conseils évangéliques. — L'institution monastique est essentielle à l'intégrité de l'Église. — Principe de l'erreur du P. Hecker sur la perfection. — Son attente d'une « ère nouvelle » pour l'Eglise. — Elle est contraire à la doctrine de l'encyclique *Divinum*. — Abus que l'on fait de la parole du Pape, en faveur de ce qu'il condamne. — Sur quels points doit se porter le zèle des prédicateurs relativement à l'action du Saint-Esprit. — L'accord entre l'autorité extérieure et l'action intérieure du Saint-Esprit. — Dangers de la doctrine du P. Hecker. — Elle est condamnée par les auteurs dont elle se réclame. — Admirables maximes de saint Jean de la Croix, trop oubliées du P. Hecker. — Ce qui manquait au P. Hecker pour être un SAINT.

Quelle est la cause du manque de virilité des catholiques, suivant l'opinion du « docte et saint fondateur des Paulistes » ?

L'esprit du siècle, la sensualité, l'amour du bien-être, l'absence d'une vraie piété, fondée sur une solide instruction religieuse et sur la pratique de la pénitence, répondrait un prêtre du vieux monde et des temps anciens.

Écoutez la réponse du biographe d'Hecker :

« Le type de dévotion et d'ascétisme sur lequel on les forme (les catholiques), n'est bon qu'à réprimer l'activité personnelle, cette qualité sans laquelle, de nos jours, il n'y a pas de succès politique possible.

» L'énergie que réclame la politique moderne n'est pas le fait d'une dévotion comme celle qui règne en Europe ; ce genre de dévotion a pu, dans son temps, rendre des services et sauver l'Église, mais c'était lorsqu'il s'agissait surtout de ne pas se révolter. » (Page 400.)

Ce mélange de considérations politiques et de maximes spirituelles, c'est sans doute ce que M. l'abbé Klein appelle *se préoccuper d'une sorte d'actualité* jusque dans la dévotion. C'est là, assurément, un trait bien américain de « la mystique d'Hecker. »

Quelle est donc la dévotion capable de nous procurer des « succès politiques », en développant en nous l'énergie « que réclame la politique moderne ? »

Nous en trouvons l'exposé en une page, reproduite dans la préface, comme toutes celles

qui constituent l'un des points culminants de la *Vie du P. Hecker* :

« Notre siècle n'est pas un siècle de martyrs, d'ermites, de moines. Bien qu'il ait ses martyrs, ses reclus, ses communautés monastiques, ce ne sont pas là, et *ce ne seront vraisemblablement plus là les types dominants de la perfection chrétienne.* Nos contemporains vivent dans leurs marchés bruyants, dans leurs comptoirs, leurs ateliers, leurs foyers, dans toutes les situations variées qui forment la société humaine, et c'est là qu'il faut introduire la sainteté. Saint Joseph est le modèle par excellence de ce type de perfection. Il faut que ces devoirs et ces circonstances deviennent autant d'instruments de sanctification, car les difficultés et les obstacles de notre temps sont ce qui forme notre caractère ; une fois surmontés ils deviennent des moyens de perfection et des titres de gloire. Voyez cela nettement, et vous tenez *le type de sainteté qui sera de plus en plus la vivante expression de la vie actuelle de l'Eglise.* C'est là le champ de conquête pour l'héroïsme chrétien d'à présent. Les soucis, les travaux, les devoirs, les affections et les responsabilités de la vie quotidienne formeront les piliers de la sainteté des *stylites* de nos jours. *C'est sous cette forme que triomphera désormais la vertu chrétienne.* » (Pages 314-315.)

Il est aisé de saisir sur le vif, dans cette page

qui ne manquera pas de vigueur, le défaut d'équilibre et de justesse dont l'esprit du P. Hecker nous a déjà donné tant de preuves.

Dire, en parlant de la vie laborieuse des ateliers et des comptoirs : « C'est là qu'il faut introduire la sainteté. Saint Joseph est le modèle par excellence de ce type de perfection. Il faut que ces devoirs et ces circonstances deviennent autant d'instruments de sanctification... », voilà de belles et fécondes pensées, dignes d'un apôtre des ouvriers et d'un conquérant des âmes ; mais, ajouter que la vie monastique, la solitude, le silence, le martyre « ne seront vraisemblablement plus les types dominant de la perfection chrétienne »; dire que c'est au milieu des affaires, du négoce, des responsabilités et des sollicitudes de la vie mondaine « que triomphera désormais la vertu chrétienne », c'est tomber dans une erreur très grave, c'est oublier l'existence des conseils évangéliques et la place qui leur appartient à côté et, en un certain sens, au-dessus des préceptes.

Il est possible à tous, avec le secours de la grâce, d'observer les commandements de Dieu au milieu du monde, mais il est beaucoup plus difficile et plus rare d'y observer les conseils évangéliques. Or, sans la pratique des conseils évangéliques, dans la mesure où le permet notre état de vie, il n'y a pas de perfection chrétienne.

« Si vous voulez être parfait, vendez tout ce que vous avez, donnez-en le prix aux pauvres et suivez-moi », dit Notre-Seigneur.

Voilà pourquoi, bien que toute âme doive tendre à la perfection, même dans le monde, et que personne n'ait le droit de désespérer d'y atteindre, il sera toujours vrai de dire que le plus sûr moyen et le plus facile de tendre à la perfecfection, c'est de quitter le monde.

Bien plus, quand même il ne serait pas si difficile d'observer dans le monde les conseils évangéliques, qui sont la règle de la perfection chrétienne, il serait et il est, en effet, de l'essence de l'Église, que ces conseils soient pratiqués d'une manière publique et *sociale* par des corporations religieuses, adonnées officiellement et obligées par vœux à la pratique des conseils.

A ce titre, les ordres religieux, non pas tel ou tel ordre, mais le *clergé régulier* et, par extension, l'ordre des vierges consacrées à Dieu, sont de l'essence de l'Église. Le Pape et les conciles n'ont pas le pouvoir de supprimer l'institution monastique. Ce n'est pas là une doctrine d'école, c'est l'enseignement traditionnel et indiscutable de l'Église.

Le P. Hecker commettait donc une erreur théologique quand il disait que les *les communautés monastiques ne seront vraisemblablement plus le type dominant de la perfection chrétienne.*

Il était libre de croire que l'avenir verrait se multiplier les corporations religieuses sans vœux, mais il ne devait pas prononcer la déchéance de l'institution monastique et des vœux de religion.

Quelle était donc la découverte qui permettait au « plus grand initiateur spirituel de notre temps », de faire monter sur les cheminées des usines de New-York « les stylites de nos jours! »

« L'action croissante du Saint-Esprit, jointe à une coopération plus vigoureuse de la part de chaque fidèle, élèvera la personnalité humaine à une intensité de force et de grandeur qui marquera une ère nouvelle dans l'Église et dans la société, une ère que l'imagination aura peine à concevoir, que la parole aura peine à exprimer, à moins de recourir au langage prophétique. » (Page 404.)

Nous avons vu précédemment quelle place tient la direction du Saint-Esprit dans la « mystique d'Hecker ». En annonçant « une ère nouvelle dans l'Église, » une « ère que l'imagination aura peine à concevoir », en parlant d'un nouveau « baptême de l'Esprit-Saint » qui serait le principe de cette « ère nouvelle », le P. Hecker se mettait en contradiction avec la doctrine rappelée par Léon XIII dans l'Encyclique *Divinum* du 9 mai 1897.

» Qu'il nous suffise d'affirmer, dit Léon XIII,

que, si le Christ est la tête de l'Église, l'Esprit-Saint en est l'âme, *ce qu'est l'âme dans notre corps, l'Esprit-Saint l'est dans le corps du Christ qui est l'Église* (1). Puisqu'il en est ainsi, on ne saurait demander une autre manifestation plus vaste et plus féconde de l'Esprit divin ; celle que nous voyons, en effet, maintenant dans l'Église est la plus grande qu'on puisse voir, et elle durera jusqu'à ce que l'église, ayant achevé sa course ici-bas, jouisse dans le ciel de la joie du triomphe. »

Ce texte est formel ; l'enseignement qu'il renferme n'est que l'expression de la doctrine traditionnelle de l'Église, mais il apparaît ici d'une opportunité singulière, à l'heure même où était publié en France le livre qui nous occupe.

On n'a pas craint cependant d'appuyer sur l'autorité de Léon XIII, et particulièrement de l'Encyclique *Divinum*, les théories du P. Hecker et de signaler l'encyclique du 9 mai 1897 ; comme le point de départ du mouvement de l'Église pour rentrer dans sa voie normale. « L'époque arrive, dit M. l'abbé Klein, commençant peut-être avec cette encyclique sur la Trinité et le Saint-Esprit à laquelle on prête trop peu d'attention, l'époque arrive où l'Église, ayant affermi ce qui était attaqué dans sa hiérarchie, *va reprendre sa voie normale*, diriger de plus en plus ses efforts

(1) Saint-Augustin Sermon 188.

vers la pratique de la vie intérieure, et *son attention vers le côté intelligible des mystères* de la foi. » (*Préface.*) Un nouveau parallèle entre l'enseignement « du grand initiateur spirituel » et la parole du Pape fera justice de cette assertion :

Le P. Hecker s'exprime ainsi :

« L'Esprit-Saint prépare en ce moment l'Église pour une plus grande effusion de lui-même dans le cœur des fidèles. Cette action croissante de l'Esprit-Saint renouvellera toute la face de la terre religieusement et socialement. Des âmes seront inspirées par lui pour coopérer à cette œuvre... (Ce sont les Paulistes.)

» La vérité centrale qui poussera les membres de l'association à agir sera l'établissement du royaume de Dieu au-dedans de nous — vérité qui devrait faire le fond de tous les sermons. » (Page 397.)

Voici maintenant les recommandations de Léon XIII :

« Peut-être aujourd'hui encore, y-a-t-il des chrétiens qui, interrogés comme ceux auxquels l'apôtre saint Paul demandait s'ils avaient reçu le Saint-Esprit, répondraient comme eux : *Mais nous n'avons pas même entendu dire qu'il y ait un Saint-Esprit.* (Act. XIX, 2.) S'il n'en est pas ainsi, du moins beaucoup ne connaissent pas cet Esprit; ils font souvent appel à son nom dans

l'accomplissement des actes religieux mais leur foi est enveloppée de ténèbres.

» Aussi, tous les orateurs de la chaire sacrée et tous ceux auxquels est confiée la direction des âmes devront-ils se souvenir qu'il leur appartient de distribuer au peuple avec plus de zèle et avec plus d'abondance, les enseignements relatifs à l'Esprit saint, *de telle sorte cependant que l'on écarte les controverses difficiles et subtiles, et qu'on évite les vaines entreprises de ceux qui s'efforcent imprudemment de scruter tous les mystères divins.* IL IMPORTE PLUTÔT DE RAPPELER ET D'EXPOSER LARGEMENT LES NOMBREUX ET GRANDS BIENFAITS QUI, DE CETTE SOURCE DIVINE, ONT DÉCOULÉ OU DÉCOULENT ENCORE SANS CESSE SUR NOUS, de telle sorte que l'erreur et l'ignorance relatives à de telles grâces, erreur et ignorance indignes *des fils de lumière*, soient entièrement dissipées. »

Ainsi, d'après l'encyclique, la prédication ne doit porter, ni sur les promesses d'un avenir meilleur réservé à l'Église par une plus abondante effusion du Saint-Esprit, ni sur une subtile analyse des opérations et des inspirations du Saint-Esprit dans les âmes, mais sur les bienfaits accordés, *dans le passé* et *dans le présent*, à l'Église et aux âmes par le même Saint-Esprit.

Ce n'est pas précisément la méthode du P. Hecker.

Sa théorie du développement de l'individualité

humaine par l'*inspiration consciente* du Saint-Esprit est liée, suivant lui, au grand fait dogmatique de ce siècle, la définition du concile du Vatican :

« L'Église, dit-il, ayant affermi et développé son action extérieure, ayant fortifié ce qui était attaqué dans sa hiérarchie, peut maintenant *reprendre sa vraie voie normale* avec une action plus soutenue ». (Page 104.)

« Les tentatives faites depuis la Réforme pousatisfaire les besoins modernes ont définitivement échoué. Ajoutez que les décrets du concile du Vatican ont mis fin à toute controverse sur l'autorité parmi les catholiques. La conséquence de tout cela, c'est que la force individuelle doit désormais tenir dans le catholicisme autant de place que la force hiérarchique et que tout doit tendre au développement du Saint-Esprit dans l'âme de chacun. » (Page 402.)

On le voit, « une préoccupation d'actualité » poursuit toujours le P. Hecker dans ses dissertations les plus mystiques ; mais cette préoccupation leur donne un sens novateur et suspect qu'elles n'auraient pas toujours sans cela. Si nous insistons sur ce sujet, ce n'est pas seulement à cause de sa portée doctrinale et de sa connexion étroite avec les dogmes fondamentaux du christianisme : c'est à cause des conséquences pratiques que de telles doctrines peuvent avoir pour la direction des âmes.

Nous avons déjà signalé à l'attention du lecteur l'inconcevable légèreté avec laquelle le P. Hecker prétend mettre d'accord l'*autorité extérieure* de l'Église avec l'*autorité intérieure* du Saint-Esprit agissant dans l'âme.

Pour être sûr qu'une *inspiration* ne vient pas de Dieu, il faudra que le fidèle ait constaté l'impossibilité de trouver un confesseur qui consente à lui donner l'absolution. Le témoignage de l'abbé Dufresne en fait foi ; il vient à point remplir une lacune et élucider une question restée obscure dans la *Vie du P. Hecker*.

Le « grand initiateur spirituel », qui a pu concevoir une pareille invraisemblance, s'appuie indûment sur l'autorité des auteurs mystiques les plus incontestés. C'est un malheur et un danger.

Depuis quelques années un mouvement s'est accompli en faveur de l'étude de la théologie mystique, trop négligée par une partie du clergé, au grand détriment des âmes.

La réédition des œuvres de sainte Thérèse par l'abbé Bouix, la traduction nouvelle des œuvres de saint Jean de la Croix faite par une Carmélite, et publiée sous la direction du R. P. Chocarne ; le beau *Traité de la vie intérieure*, par le R. P. Meynard ; les *Éclaircissements sur les œuvres mystiques de saint Jean de la Croix*, par le R. P. Ludovic de Besse ; la réédition de

l'admirable travail d'un Jésuite du dix-huitième siècle, le P. de Caussade, qui a mis en forme de catéchisme la substantielle doctrine des *instructions spirituelles de Bossuet sur les divers états d'oraison ;* bien d'autres publications encore, telles que les *Degrés de la Vie spirituelle*, par l'abbé Saudreau, nous promettaient une recrudescence de vie surnaturelle dans les âmes par le rappel des principes trop oubliés de la théologie mystique.

L'exemple du P. Hecker aurait causé à l'Église et aux âmes un immense dommage, s'il donnait à penser que la lecture des auteurs mystiques, et en particulier de saint Jean de la Croix, a pu contribuer à le jeter dans ses périlleuses illusions.

Il eût trouvé au contraire, dans l'étude des écrits du prince de la théologie mystique, le remède et le préservatif le plus sûr contre les chimères de son imagination, s'il avait su étudier et s'il avait eu moins de confiance en lui-même.

Que n'avait-il compris ces paroles de saint Jean de la Croix :

« L'âme qui s'attache fidèlement aux lumières et aux vérités de la foi marche sûrement sans danger d'errer. Car on peut tenir pour règle ordinaire *qu'une âme ne s'égare qu'en suivant ses inclinations, ses goûts, ses raisonnements et ses idées propres*, qui la font pécher presque toujours,

ou par excès, ou par défaut, l'inclinant vers ce qui ne convient point au service de Dieu.

» Quand une âme s'appuie sur sa propre science ou sur ses goûts et ses sentiments pour aller à Dieu, ne voyant pas que de pareils moyens sont sans valeur et sans proportion avec un tel but, elle s'égare facilement ou s'arrête en chemin, faute de s'attacher à la seule foi qui est son vrai guide.

» C'est une chose surprenante que ce qui se passe de nos jours Quand une âme a pour moins de quatre deniers de considération des choses divines, et qu'elle entend en elle-même le son de quelque parole intérieure, dans un moment de recueillement, elle tient aussitôt cela pour quelque chose de sacré et de divin, et sans en douter le moins du monde. « Dieu, dit-elle, m'a dit, — Dieu m'a répondu. Or, *cela n'est pas vrai ;* et c'est elle-même qui se parle et qui se répond par l'effet même de son désir.

» Celui qui voudrait, de nos jours, demander à Dieu et obtenir quelque vision ou révélation, ferait, ce me semble, outrage au Seigneur, ne jetant pas uniquement les yeux sur son Christ. Et Dieu aurait droit de lui répondre :

« Voici que vous avez mon fils bien-aimé, en
» qui j'ai mis toutes mes complaisances : écoutez-
» le, et ne cherchez pas de nouveaux modes d'en-
» seignement, car en Lui et par Lui je vous ai dit

» et révélé tout ce que vous pouvez désirer et me » demander, vous le donnant pour frère, pour maî- » tre, pour ami, pour rançon et pour récompense. »

» Nous devons en tout nous guider par la doctrine de Jésus-Christ et de son Église, y cherchant le remède à nos ignorances et à nos faiblesses spirituelles... Celui qui s'écarterait de cette voie serait non-seulement coupable de vaine curiosité, mais d'une témérité insupportable. » (*Avis et Maximes spirituelles.*)

Aucun enseignement, n'était plus propre à mettre le P. Hecker sur ses gardes, au sujet des prétendues inspirations et des voix intérieures d'après lesquelles il avait pris l'habitude de se conduire ; s'il n'en a pas profité, la faute en est à lui seul : puisse-t-il être seul également à subir les conséquences de son erreur !

Non, le P. Hecker n'était pas un saint ; il n'était pas un théologien, il n'était pas un maître dont on puisse invoquer l'autorité pour tracer aux âmes le chemin de la perfection. On ne voit pas en lui les signes d'une vraie dévotion à la Très Sainte Vierge et au Sacré Cœur de Jésus. Est-ce là, à ses yeux, de ces *dévotions secondaires* dont les Paulistes laissent le choix aux pasteurs des paroisses ?

Le seul reproche qu'il ait adressé à un jeune prêtre, le seul que l'on rapporte dans sa vie, c'était de vouloir donner trop de temps à la

prière. Il lui conseilla d'aller « tourner ses pouces » hors d'Amérique.

Le P. Hecker n'avait même pas une véritable dévotion au Saint-Esprit ; sans cesse il en parle, mais ce n'est pas pour engager les âmes à lui rendre un culte, c'est pour « élever la personnalité humaine à une intensité de force et de grandeur qui marquera une ère nouvelle dans l'Église et dans la société ». Léon XIII a rappelé, au début de l'encyclique *Divinum*, le danger auquel serait exposée la foi chrétienne, si l'on prétendait honorer séparément l'une des trois personnes divines. L'Église fait mention spéciale de cette doctrine dans le symbole de Nicée, à propos du Saint-Esprit, *qui cum Patre et Filio simul adoratur et conglorificatur*. Nous ne voyons point trace, dans les écrits et dans vie du Père Hecker, de cette adoration indivisible, de cette *conglorification* du Père et du Fils avec l'Esprit-Saint.

Quant à la sainte humanité de Jésus-Christ, sans laquelle, dit sainte Thérèse, nulle âme ne peut parvenir à la perfection, puisque le Christ est le médiateur nécessaire entre Dieu et l'homme, on ne voit pas quelle place elle avait dans la dévotion du P. Hecker. Le nom adorable de Jésus n'est peut-être pas prononcé cinq fois, dans ce volume de près de cinq cents pages, presque entièrement consacrées à des sujets spirituels.

Le saint nom de Marie est encore plus rare

sous la plume d'Hecker et de ses biographes.

« Si vous écrivez disait saint Bernard, je ne goûte point vos écrits, à moins que je n'y lise le nom de Jésus. »

Un disciple de saint Paul et un missionnaire aurait dû se souvenir de la parole des Actes des Apôtres : « Il n'a pas été donné aux hommes un autre nom, sous le ciel, par la vertu duquel ils puissent être sauvés. »

VI

LA FIN DE L'ÉGLISE LATINE

SOMMAIRE : Le rôle des races latines glorieusement terminé par le Concile du Vatican. — Raisons de cette déchéance : l'insuffisance des *vertus passives*, dans la « nouvelle phase de l'Eglise ». — Exposé de l'action des Celto-Latins et des Saxons dans le passé et dans l'avenir, d'après le P. Hecker. — Surnaturaliser le naturel et naturaliser le surnaturel. — La thèse du P. Hecker démentie par l'évidence des faits. — Critique d'un livre de M. Demolins par le R. P. Burnichon, S. J. — Opinion de Pie IX sur le peuple américain. — Admiration des Américains pour le succès. — Ovations à Bismarck. — Les vrais mystiques anglo-saxons. — Beaux exemples du triomphe de la grâce sur la fierté américaine : sœur Mary Layton, converse des Religieuses du Sacré-Cœur ; les deux sœurs Hamilton. — Exemples de *vertus passives*, chez les élèves du Sacré-Cœur en Amérique. — Elisabeth Seton et les Sœurs de Charité américaines. — La vraie *adaptation*, celle des qualités du peuple américain, aux lois de la vie religieuse. — Explication de la théorie du P. Hecker : il confond le *subjectivisme* philosophique avec la « vie intérieure », des mystiques. — Réminiscence des idées protestantes de sa jeunesse, chez le P. Hecker, théologien. — Ses idées sur le Bouddhisme et l'Islamisme.

Ce ne sont pas seulement les Jésuites dont le P. Hecker estimait la mission terminée avec le

concile du Vatican, c'est la race latine tout entière. En cela, il était fidèle à la tendance déjà signalée de son esprit généralisateur, élargissant toujours le cercle de ses idées, ou plutôt de ses impressions.

Comme une pierre jetée dans une eau dormante, chaque idée qui frappait son intelligence y provoquait aussitôt des ondulations successives, partant du centre de son être et ne s'arrêtant qu'aux limites extrêmes du cercle de ses connaissances. C'était, dans toute la force du mot, un homme à idées *excentriques*.

Voici comment son biographe enregistre cette nouvelle *poussée* de concepts réformateurs :

« Le P. Hecker croyait que la race latine a glorieusement couronné son œuvre par le concile du Vatican, et que le temps est arrivé d'appeler la race teutonique à développer ses forces dans la vie intérieure de l'Église. » (Page 407.)

Quelle est la cause de cette déchéance de la race latine ? C'est la part trop grande donnée aux vertus *passives* et au respect de la coutume et de l'autorité chez les Latins. M. l'abbé Klein nous le dit dans la préface :

« Le respect de la coutume, qui était une cause de supériorité et presque une vertu, est devenu sur beaucoup de points une faiblesse, un défaut, une cause de retard et de décadence; les *vertus passives*, qui étaient l'honneur d'une

époque où l'on n'avait qu'à suivre le courant, doivent partout reculer devant ces *vertus actives* sans lesquelles rien ne tient plus. » (Page XI.)

L'étude que nous avons faite précédemment des idées du P. Hecker nous permet de comprendre, dès à présent, la portée de ce texte. Ces *vertus actives* sans lesquelles «rien ne tient plus » sont, nous l'avons vu, l'effet d'une « légitime confiance en soi », fortifiée par l'action consciente du Saint-Esprit dans l'âme. Ce que le P. Hecker ajoute ici aux idées que nous avons exposées, c'est l'influence des *races saxonnes* dans ce renouveau de l'Église.

Voici comment Hecker résume lui-même sa pensée sur ce qui constitue le retour de l'Église à « sa vraie voie normale » :

« C'est une action croissante du Saint-Esprit dans l'âme, résultant d'une plus grande attention dirigée vers la vie intérieure et d'une plus parfaite intelligence de cette vie.

»C'est l'intelligence claire des rapports entre ce qui est extérieur et intérieur dans l'Église : l'action du Saint-Esprit dans l'âme, ainsi que ses dons, remèdes aux maux de notre temps.

» C'est le développement du côté intelligible des mystères de la foi et des raisons intrinsèques de croire les vérités de la révélation divine.

» Ce mouvement provoquera le retour des races saxonnes.

» J'étudie attentivement les Celto-Latins dans leurs rapports avec le développement de la hiérarchie, de la discipline, du culte et de l'esthétique de l'Église ; je scrute les causes du protestantisme, qui sont l'antagonisme et les jalousies de race, les persécutions actuelles, l'idée que se font les Saxons de l'Eglise catholique... Quelle est la raison de leurs préjugés ? Ils ne voient que le côté extérieur et humain de l'Eglise. Quel serait le remède à tant de maux ? Retour des Saxons, grâce à cette nouvelle phase de développement et à la manifestation qui sera faite à leur intelligence du côté intérieur et divin de l'Eglise. Evolution de l'esprit des races ; dans l'avenir, le Saxon surnaturalisera le naturel, le Celto-Latin naturalisera le surnaturel.

» L'idée-mère de cet *exposé* est la recherche ardente, sincère et confiante des moyens propres à éviter la double catastrophe qui menace le monde, à savoir : l'extermination du catholicisme par les Saxons et l'apostasie du christianisme par les Latins. L'union des deux races dans l'Eglise, avec leur civilisation et leur force, est le vrai moyen de répandre rapidement le christianisme dans tout l'univers. » (Page 405.)

Nous ne chercherons pas à élucider la théorie singulièrement obscure et suspecte des *raisons intrinsèques de croire les vérités de la révélation divine*, en développant le *côté intelligible des mys-*

tères de la foi. Ceci touche au sujet que nous avons abordé à propos des *aspirations de la nature* et des *questions de l'âme.*

Bornons-nous à examiner ici le rôle attribué aux races saxonnes dans l'Eglise.

Où donc le P. Hecker avait-il vu que les Saxons fussent portés à « diriger une plus grande attention vers la vie intérieure » que les Latins? Quelle preuve pourrait-il donner de cette capacité saxonne à *surnaturaliser le naturel*, par opposition aux Celto-Latins qui *naturalisent le surnaturel.* Nous n'aurons pas la témérité de vouloir approfondir, ni surtout préciser le sens de ces formules ; l'amour de l'antithèse a peut-être eu plus de part à leur invention que la logique.

Nous demandons seulement quels exemples, quels faits l'on peut citer à l'appui d'une théorie d'où l'on prétend tirer de si graves conséquences.

Dans un très remarquable article publié par les *Etudes* (sept.-oct. 1897), le R. P. Burnichon a répondu, avec autant d'esprit que de justesse, au livre de M. Demolins sur la *Supériorité des Anglo-Saxons :*

« La « supériorité des Anglo-Saxons ! » dit le P. Burnichon, on ne la définit pas, on ne la qualifie pas ; c'est la supériorité tout court, c'est comme dans nos palmarès l'*excellence*, assemblage ou résultante de toutes les primautés. On ne prend même pas la peine de la démontrer. On

l'affirme, ou plutôt on la laisse s'affirmer elle-même. »

Le P. Hecker et ses biographes ne nous apprennent rien de plus sur ce point, sinon que le P. Hecker, trop oublieux de l'Amérique au profit exclusif de ses ascendants germains, se borne à affirmer la supériorité saxonne.

Or, en quoi consiste cette supériorité?

Il résulte des passages cités plus haut, que les Latins paraissaient aux yeux d'Hecker plus aptes à développer le côté extérieur et hiérarchique de l'Eglise.

C'est ce que dit aussi l'abbé Dufresne, dans la *Revue du Clergé francais*, où il résume, avec l'autorité d'un témoin, les « grandes idées » du P. Hecker :

« Le Saint-Esprit s'est servi du génie latin, si pratique, si pondéré, si apte au gouvernement, pour développer dans l'Eglise le côté extérieur de l'organisation hiérarchique et de la législation canonique.

» Du concile de Trente au concile du Vatican, l'Eglise ne renfermant plus dans son sein que des éléments appartenant en majorité aux races latines, ce travail de concentration et d'organisation devint plus facile et rapide. Mais d'autre part, l'Eglise ayant perdu les éléments si indépendants et si individuels des races saxonnes du Nord, elle prit dans son côté humain quelque

chose de beaucoup plus méridional qu'elle ne l'avait au moyen âge et qu'elle ne l'aura lorsqu'elle comptera de nouveau dans son sein l'ensemble de ses enfants. »

D'après cet exposé, il semble que la religion des Latins soit surtout extérieure et administrative, tandis que les Saxons s'appliqueraient davantage à la vie intérieure.

Or, rien n'est plus faux. Les Latins ont donné à l'Eglise, à toutes les époques, de grands mystiques. Saint François d'Assise, saint Dominique, sainte Catherine de Sienne, n'étaient-ils point des Latins ? Depuis le xvi^e^ siècle, l'Eglise, en partie privée de l'appoint des Anglo-Saxons, n'a-t-elle pas eu de grands mystiques ? Ceux-là même que le P. Hecker admirait, sans les bien comprendre, n'étaient certes pas Saxons : saint Jean de la Croix, sainte Thérèse, saint Pierre d'Alcantara, saint Ignace, sainte Madeleine de Pazzi, sainte Catherine de Gênes, saint Vincent de Paul, saint Alphonse de Liguori, la bienheureuse Marguerite-Marie, voilà des noms auxquels la race saxonne pourrait difficilement opposer « une plus grande attention dirigée vers la vie intérieure » et « une plus parfaite intelligence de cette vie. »

Emprisonnées par l'hérésie dans le formalisme pharisaïque le plus étroit, la plupart des peuples de races saxonnes se morcelaient en une multitude presque infinie de sectes, et tournaient toute

leur activité vers l'extérieur, la politique et les affaires.

Tandis que la race latine, la France surtout, couvrait le monde de légions de missionnaires, l'Anglo-Saxon l'inondait des produits de son industrie, souvent les plus pernicieux.

Est-ce qu'en Amérique la vie ne se résume pas en un mot : le *business?*

« En pays anglo-saxon, dit le P. Burnichon, on offrira bien à un personnage que l'on veut honorer une somme d'argent recueillie par souscription, et non pas en vue de subvenir aux frais d'une bonne œuvre, mais pour qu'il en use à sa guise. En France, nous donnons à nos élèves, qui l'ont emporté sur leurs rivaux dans les concours, de beaux volumes dorés sur tranche et vêtus de brillants cartonnages. Dans les collèges d'outre-Manche, les fils de famille reçoivent, sans sourciller, des prix de cinq ou dix livres... sterling, en bonnes espèces sonnantes et trébuchantes. Il n'y a rien là qui offusque la délicatesse d'un futur membre de la Chambre des lords. »

Et le R. P. Burnichon rappelle ce trait typique du prince Alexandre, âgé de dix ans, petit-fils de la reine Victoria, et qui vendit une lettre de sa grand'mère pour le prix de quatre livres dix shellings à un amateur d'autographes, ce que les journaux anglais s'empressèrent de publier « avec une fierté patriotique ».

Ce sont là des mœurs dont nous ne faisons pas un crime à nos voisins ; nous constatons seulement qu'elles diffèrent radicalement des nôtres. Nous avons nos défauts comme ils ont les leurs, mais tout homme de bon sens et de jugement impartial conviendra que les faits cités par le R. P. Burnichon, ne sont pas précisément l'indice d'aptitudes exceptionnellement mystiques chez les Anglo-Saxons.

Ce n'est pas, à coup sûr, en passant l'Atlantique qu'elles se seraient développées. Sans chercher bien loin des témoignages, nous avons, pour garant du caractère particulier de la mystique américaine, ces paroles de la préface de la *Vie du P. Hecker*, par Mgr Ireland :

« Il serait bien difficile de persuader à un Américain qu'une Eglise impuissante à fortifier ces vertus primordiales (les vertus naturelles), en peut inspirer d'autres qu'elle-même proclame d'un ordre plus élevé et plus ardu ; étant donnée l'*absolue persuasion où il est que son pays est destiné à produire un état social supérieur à ce qu'on a vu jusqu'ici*, la première chose qu'il demande à une religion, c'est de montrer de quoi elle est capable dans cet ordre de choses.

» Le peuple américain donne peu d'attention aux choses abstraites : *c'est le résultat qu'il considère dans la morale.*

» C'est avec les vertus naturelles, pratiquées

dans toute la droiture du cœur et de l'esprit, qu'on fait les vertus surnaturelles.

» Chaque siècle a son idéal en fait de perfection chrétienne. »

Ainsi parle Mgr Ireland. On pourrait dire avec autant de vérité : Chaque pays a son idéal de perfection chrétienne, et celui de l'Amérique n'est point le nôtre.

Pie IX l'a dit, à deux reprises, au P. Hecker : « Le peuple américain est trop absorbé par les choses de ce monde et par la poursuite de la richesse, et cette disposition n'est pas favorable à la religion. Ce n'est pas moi qui le dis, ajoutait le Pape, c'est Notre-Seigneur dans l'Evangile. » (Page 248.)

« Les Américains, répéta Pie IX dans une autre audience, sont bien enfoncés dans les choses matérielles. » (Page 259.)

Ces paroles, dont l'exactitude ne saurait être suspectée, puisqu'elles sont rapportées par le P. Hecker lui-même, ne tendent pas à prouver que Pie IX eût grand espoir dans les aptitudes mystiques de la race saxonne. C'est pour cela, sans doute, qu'il disait, en parlant du P. Hecker : « C'est un homme d'un esprit large, d'un cœur plus large encore, et qui se laisse diriger par ses impulsions plutôt que par son jugement ; mais ses impulsions sont grandes, nobles, universelles. » (Page 250.)

Le biographe d'Hecker ne semble pas avoir saisi tout ce qu'il y a dans ces paroles d'indulgente finesse.

Comme le fait très bien remarquer le R. P Burnichon, le *particularisme* des Anglo-Saxons peut facilement dégénérer en égoïsme, s'il n'est vigoureusement maté par les vertus chrétiennes :

« C'est très bien de ne compter que sur soi ; mais le corrélatif, c'est de ne compter que pour soi. Moi pour fin, ma force pour moyen, et pas d'autre limite à mon droit que celle même de ma force, voilà, semble-t-il, la théorie ramenée à ses éléments constitutifs. Bienheureux les forts, car le monde est à eux ! Ce n'est pas tout à fait le sermon sur la montagne, mais c'est la loi de la vie, *struggle for life* : la formule est anglo-saxonne, comme la chose elle-même. »

Telle est la race mystique sur laquelle le P. Hecker comptait pour faire entrer l'Église dans sa « nouvelle phase ». Cette secrète admiration pour la force, jointe, sans doute, à des sympathies ataviques, lui inspirait, en 1874, en plein Kulturkampf, de grandes espérances dans l'avenir de l'Allemagne unifiée :

« Les races du Nord, disait-il, devenant aujourd'hui les plus puissantes, c'est un signe qu'elles vont être converties, car l'Église a toujours frappé à la tête, et, conduite par le Saint-Esprit,

a toujours planté l'étendard de la foi dans les milieux les plus importants. »

Malheureusement, cette pensée n'est pas entièrement confirmée par l'histoire, et le mot *toujours* est au moins excessif.

De tous les fils de la race saxonne, celui qui représente davantage le succès de la force, c'est assurément le prince de Bismarck. Aussi est-il très populaire aux États-Unis, non parmi les Allemands immigrés, au nombre de plus de deux millions de catholiques qui se souviennent du Kulturkampf, mais parmi les Américains irlandais, groupés autour de Mgr Ireland, et entre lesquels les paulistes sont des plus ardents. Le nom de Bismarck est sans cesse sur leurs lèvres ; on le cite, à tout propos, comme une haute autorité morale. Le 10 octobre 1897, Mgr Keane écrivait dans le *New-York Herald :* « Des hommes comme Gladstone et Bismarck reconnaissent que Léon XIII est une des plus grandes intelligences du siècle..... »

Quelques jours plus tard (14 octobre), le *Washington-Post*, rendant compte du banquet par cotisations offert à Mgr Keane, publiait le toast du cardinal Gibbons, qui commence par ces paroles :

« Il y a trois hommes vénérables, vers lesquels les yeux du monde entier se portent, à cause du rôle prépondérant qu'ils ont pris dans les affaires

publiques. Ce sont : William E. Gladstone, le prince de Bismarck, et S. S. Léon XIII.

» Mais Gladstone et Bismarck se sont déjà retirés dans la vie privée. Ils ont déposé leurs armes. Ils ont dit tous deux avec le champion de Virgile : *Hic cestus artemque reponimus*; Léon XIII, au contraire, etc., etc. »

On ne peut s'empêcher de penser, en France, que c'est là pousser aux extrêmes l'amour de la race saxonne et posséder à un haut degré cette « universelle synthèse », qui permet, suivant le mot du P. Hecker, d' « éliminer les antagonismes (1). »

(1) Il est piquant de comparer ces éloges du chancelier de fer aux paroles plus que désobligeantes prononcées par la presse bismarckienne, à propos de l'intervention des États-Unis dans les affaires de Cuba.

Voici, à ce sujet, le témoignage d'un écrivain particulièrement compétent en ces matières, M. Nemours-Godré :

« Il y a un homme d'État européen qui jouit aux États-Unis d'une extrême popularité. C'est le vieux Bismarck. Or les *Hamburger Nachrichten*, l'organe du chancelier sans emploi, administrent aux Américains une bordée de compliments dépourvus de toute aménité. Le journal bismarckien compare le président Mac-Kinley à un incendiaire qui, après avoir mis le feu à une maison, s'efforce de démontrer son innocence en secondant les efforts des pompiers. Les *Hamburger Nachrichten* ne s'en tiennent pas à cette comparaison pittoresque. Le journal s'élève avec vigueur contre « cette République de mauvaise réputation » qui se pose en censeur d'une monarchie européenne, contre « cet État où une démocratie hypocrite et brutale mène tout et où la vénalité des fonctionnaires, la concussion des de-

Prétendons-nous conclure que les races anglo-saxonnes ne sont pas susceptibles de pratiquer les conseils évangéliques et d'atteindre aux plus hauts degrés de la perfection chrétienne? L'histoire nous donnerait un solennel démenti. *L'Ile des Saints* n'était pas peuplée de moines suivant la formule d'Hecker, mais de vrais mystiques, d'âmes mortes au monde et à elles-mêmes.

L'Allemagne catholique, la Pologne, les pays scandinaves ont donné à l'Église des saints que les Latins aiment et invoquent à l'envi des anglo-saxons : saint Stanislas Kotska, saint Jean Berchmans, sainte Élisabeth de Hongrie, saint Henri, sainte Lidwine et tant d'autres, dignes d'être comptés parmi les plus grands mystiques.

L'Amérique, elle aussi, apportera un jour au martyrologe de Rome son contingent de vierges et de confesseurs, mais ce ne sera pas au prix de concessions faites à « l'indépendance native » de la race, ni à « la légitime confiance en soi » des individus; ce sera par la grâce des vertus

niers publics, la grossièreté et la loi de lynch sont à l'ordre du jour. »

La feuille de Hambourg rappelle en terminant les guerres des États-Unis contre les Indiens. Et elle dit que « ces guerres ont fourni des exemples de ruse et de lâcheté, de cruauté et de férocité aussi nombreux que tout ce qu'on peut raconter de la guerre de Cuba, dénoncée avec des airs si pharisaïques de supériorité. »

qui dompteront sa fière nature et mortifieront en elle l'ardeur des passions.

Qu'on nous permette de citer, à l'appui de notre thèse, des faits incontestables et d'une éloquente grandeur dans leur simplicité même.

Nous les empruntons à la *Vie* de la Vénérable Mère Barat, fondatrice des Dames du Sacré Cœur, par Mgr Baunard (2e édition, 1882).

Mgr Dubourg et madame Duchesne, envoyée en Amérique par la supérieure, croyaient les Américains peu propres à la vie religieuse à cause de leur indépendance, de leur amour de l'égalité, du confortable et des aises : « Il faudrait filer, carder, travailler aux champs. Mais ce serait assez que nous fissions faire quelques-unes de ces choses à nos orphelines pour révolter le public qui veut l'égalité. » — « L'ignorance des enfants n'a d'égale que leur orgueilleuse arrogance. Que si pour les exciter à secouer leur paresse, on leur citait l'exemple des écolières de France : « Mais nous ne sommes pas des Françaises ! » répliquaient-elles avec dédain. Et si l'une d'elles semblait se soumettre docilement : « Tu obéis comme une négresse ; lui jetaient avec mépris ses vaniteuses compagnes. » — « Le plus grand préjugé contre l'état religieux, d'après Mgr Dubourg, avait sa source dans le caractère américain dont l'esprit d'indépendance ne voulait rien entendre au vœu d'obéissance, dont l'es-

prit d'égalité rendait impraticable la distinction nécessaire que l'Institut établit entre les coadjutrices et les religieuses de chœur. Il sera difficile avouait madame Duchesne, de constituer deux rangs. Ici tout veut être égal. Dire à une postulante qu'on la reçoit pour *servir*, c'est une chose que personne n'accepterait ici. »

Voilà bien l'esprit d'indépendance dont parle le P. Hecker; mais la grâce au lieu de s'y plier, va le réduire. Madame Duchesne et ses compagnes prièrent et se mortifièrent. Et voici la réponse de Dieu :

« De la paroisse des Barriens, au Bois-Brûlé, on vit arriver à Fleurissant (résidence des Dames du Sacré-Cœur) une simple et bonne fille nommée Mary Layton, médiocrement cultivée — elle ne savait pas lire — mais remplie de courage et d'amour de Dieu, quoiqu'elle n'eût que vingt ans, elle déclara qu'elle voulait être du Sacré-Cœur ; et de plus, foulant aux pieds le préjugé naturel, elle se déclara prête à être mise au rang de sœur coadjutrice. Elle reçut l'habit le 22 novembre 1820, fête de sainte Cécile. C'était la première prise d'habit faite dans la Louisiane depuis le commencement du monde ! « Notre novice persévère en toute humilité, se plaignant seulement de n'être pas assez reprise, écrivait madame Duchesne à la Mère Barat. On ne peut se faire une idée de ce qu'elle souffre à tirer les vaches dans la

boue, la neige, la glace, souvent avec la pluie sur le corps ou exposée à un froid qui ôte tout mouvement. » (La sœur Mary Layton est morte au mois de janvier 1876, après avoir travaillé cinquante-six ans dans la société.) — « Le rempart que l'orgueil avait opposé aux vocations religieuses ayant été forcé par cette genéreuse fille, d'autres suivirent la même voie avec une ardeur pareille et les religieuses de chœur y entrèrent à la suite des sœurs coadjutrices. »

L'auteur raconte ensuite la vocation des deux sœurs Hamilton : « L'une d'elles, Mathilde, avait un extérieur très engageant, un cœur mâle, une âme généreuse et capable de grands sacrifices. Elle a eu beaucoup à faire pour vaincre l'amour des siens, la délicatesse de l'amour-propre. Ce dernier ennemi surtout excita bien des tempêtes dans un cœur naturellement fier et attaché à son jugement.

» Dieu la laissa longtemps dans de terribles combats : dégoût de ses supérieures, jalousies contre ses sœurs, dépit de ses fautes, doutes contre la foi, tentations de toute sorte, désespoir même jusqu'à désirer de s'ôter la vie. Son courage et sa foi surmontèrent tant de maux. Indifférente à tout pour la nourriture et le vêtement, elle affligeait sa chair par des ceintures de fer et de fréquentes disciplines qu'il fallait modérer quand on s'en aperçut. Sous le pressoir des tentations et sous le

poids du chagrin, elle était aimable, soumise, toujours prête à obéir, ne donnant jamais un signe de mécontentement. »

Par suite de l'initiative des deux sœurs Hamilton, il y eut un élan vers le Sacré-Cœur tellement prononcé dans le pensionnat que la prudente discrétion de l'évêque s'en effraya. Et, revenue maintenant de ses préventions contre la prétendue stérilité du pays, madame Duchesne lui rendait ce légitime hommage : « C'est parmi les Américaines que nous nous recruterons le plus promptement. Elles sont plus pieuses quand elles sont catholiques et plus constantes dans leurs désirs. »

Glanons quelques traits de vertus passives parmi les pensionnaires : « C'est la première communion qui a commencé à nous faire voir, dit madame Duchesne, que bien des enfants sont capables d'une grande vertu. » Elle cite l'exemple d'une de ses enfants, naguère fort orgueilleuse, qui, grondée par son grand-père, s'était jetée à genoux pour lui demander pardon ; et d'une autre qui, pour vaincre le respect humain, avait porté huit seaux d'eau tout de suite, comme une esclave, par esprit de sacrifice et en préparation au grand sacrement. « Elles s'y portent avec tant de zèle qu'il y en a qui vont trop loin », disait madame Duchesne. — Elle racontait dans une autre lettre des traits d'humi-

lité dont le courage faisait son admiration. Telle grande jeune fille allait, de son propre mouvement, se jeter aux genoux de sa compagne en plein réfectoire et lui demander pardon d'avoir mal parlé d'elle ; telle autre s'appliquait à reproduire la vertu de saint Louis de Gonzague; telle encore à imiter le zèle de saint F. Xavier. Chacune avait choisi son patron et son modèle, s'efforçant à l'envi de faire de Fleurissant une sorte de ciel sur la terre. Ce sont ces exemples de vertus qui encouragèrent madame Duchesne à fonder un noviciat.

A l'appui de ce projet, elle aimait à citer l'exemple d'une congrégation, fondée sur ce même sol par une sainte veuve, l'illustre Élisabeth Seton, qui mourut au mois de janvier 1821, au moment où elle-même inaugurait sa mission. « Leur couvent contient aujourd'hui cinquante religieuses ou novices, écrivait-elle, et soixante pensionnaires. Elles ont pris les règles des sœurs de la Charité, avec un costume approchant du nôtre. » Ces religieuses américaines aspiraient à une union plus étroite encore avec leurs sœurs du Vieux-Monde, et trente ans plus tard leurs vœux étaient comblés. « Le 7 juillet 1845, la congrégation des sœurs de la Charité de Saint-Joseph fut constituée sous l'autorité du supérieur général des filles de la Charité. Le 25 mars 1850, les sœurs de la Charité d'Amérique

renouvelèrent toutes leurs vœux avec solennité, suivant la formule en usage dans les communautés françaises; le 8 décembre de l'année suivante, fête de l'Immaculée-Conception, elles prirent le même habit que leurs sœurs de France. Chaque année maintenant, conformément à l'usage général, elles envoient à Paris une députation composée de quelques unes d'entre elles. Le séjour que ces pieuses filles font à la maison-mère les pénètre de l'esprit et des traditions de leur institut. Revenues en Amérique, elles transmettent à leurs compagnes les instructions et les heureuses impressions qu'elles ont reçues. Des religieuses américaines s'unissant, s'identifiant à une congrégation de la vieille Europe, pour assurer chez elles la perfection et la perpétuité de l'esprit de leur état, et cela en plein dix-neuvième siècle, n'est-ce pas, par les faits, la réfutation péremptoire du P. Hecker et de tous ceux qui veulent nous américaniser? Et quel saint ces filles de l entreprenante Amérique, choisissent-elles pour père? Saint Vincent de Paul, que son goût décidé pour les vertus passives, sa circonspection et la lenteur de son action faisaient appeler par M. Bourdoise « une poule mouillée »; le saint qui conjurait mademoiselle Le Gras de modérer ses désirs « jusqu'à ce que le Seigneur fasse connaître ce qu'il veut »; le saint qui honorait particulièrement le divin Maître dans la modéra-

tion de son agir, qui s'attachait à « côtoyer la Providence sans jamais la devancer ». Cette apparente inertie, qui n'est que la parfaite dépendance de Dieu, n'a pas empêché ses enfants et ses œuvres de se répandre dans les deux hémisphères et d'y faire merveille ; bien plus, c'est le secret de leur durable fécondité. Nous sommes loin de l'impétuosité du P. Hecker : « La sainteté comme en Amérique ! » nous crie-t-il et nous crie-t-on après lui. — Et Dieu répond aux Américains : « Saint Ignace, saint Vincent de Paul, saint Alphonse, leurs règles, leurs vertus, leurs enfants, voilà vos modèles et vos apôtres ! »

Le lecteur nous pardonnera, certainement, cette longue digression, qui ne nous fait pas sortir, en réalité, de notre sujet, car elle prouve non-seulement le danger, mais la stérilité des efforts tentés par le P. Hecker, pour *adapter* l'Évangile aux défauts des Américains, au lieu de faire éclore, par l'action surnaturelle de la grâce, les vertus dont ils sont capables. Que n'est-il resté sous la règle de saint Alphonse, lui et ses compagnons? Il eût peut-être suivi la même voie que Marie Layton, ce qui eût infiniment plus profité à l'Amérique, à l'Église et à lui-même que ses tentatives novatrices de réguliers sans règles.

Mais quel pouvait être le fondement apparent de la théorie du P. Hecker sur les aptitudes excep-

tionnelles de la race saxonne aux choses de la vie intérieure ?

C'est qu'en vérité il n'avait jamais su distinguer la différence essentielle qui existe entre la *vie intérieure*, au sens théologique, traditionnel et *latin* du mot, et le *subjectivisme* de Kant. En donnant à la *vie intérieure* cette signification nouvelle, on doit reconnaître l'exactitude des considérations historiques d'Hecker. Il est bien vrai que ce *subjectivisme* répond à certaines habitudes intellectuelles plus conformes au génie des races saxonnes. Voilà ce qu'il faut entendre par ces mots : *surnaturaliser le naturel :* c'est produire des actes surnaturels par une sorte d'*impératif catégorique* auquel s'adjoint, sans doute, l'*inspiration consciente* du Saint-Esprit.

Cette interprétation, la seule qui puisse donner un certaine *cohérence* aux idées d'Hecker sur l'avenir des races, est aussi celle qui fait le mieux apparaître l'erreur et le péril de sa prétendue doctrine spirituelle.

Au fond de toutes ces théories et des rêves du fondateur des Paulistes, il y avait aussi une réminiscence de ses premières impressions protestantes. Cette « nouvelle phase de l'Église », qu'il saluait d'avance avec enthousiasme, il en avait conçu d'abord l'idée après une lecture de Heine, dont il résume ainsi les conclusions :

« J'ai lu ce matin un extrait de Heine sur

Schelling, qui m'a ému plus que tout ce que j'ai pu lire depuis six mois. L'Église, dit Schelling, en substance, fut d'abord de Pierre, puis de Paul, et doit être un jour tout amour en saint Jean : Pierre, le catholicisme ; Paul, le protestantisme ; Jean, ce qui sera.

» La proposition m'a frappé d'autant plus qu'elle répondait à mes vagues intuitions.

» Le catholicisme est la solidarité ; le protestantisme, l'individualité.

» Ce qu'il nous faut et ce que nous désirons est ce qui les unira tous deux comme le fait l'esprit de Jean, et cela, *opéré dans chaque individu.*

» Nous n'avons pas besoin de l'autorité de l'histoire ni de celle de l'individu, de l'infaillibilité ni de la raison séparées, mais de toutes deux réunies dans *la vie.*

» Ni tradition, ni opinion, mais l'*être ;* un Évangile ni écrit, ni prêché, mais *vivant.* » (28 avril 1843. — Page 70.)

Ce curieux aperçu de certaines idées protestantes nous explique la genèse des enthousiasmes et des impulsions d'Hecker. Il suffit de le rapprocher d'une page où l'abbé Dufresne résume la manière dont le P. Hecker lui « prophétisait, en quelque sorte, l'avenir » :

« L'Église, n'étant plus absorbée par la consolidation de son organisme extérieur, consacrera toutes ses forces à approfondir, à étendre

et à enrichir sans cesse la vie intérieure de conscience réfléchie, de sanctification intime, de zèle et d'amour, qui n'a jamais été négligée, mais qui recevra une impulsion encore plus vive. La sanctification, dont les cloîtres ont été jusqu'ici les principaux foyers, sera répandue bien davantage en plein monde et dans la masse du peuple chrétien, suivant l'exemple illustre donné par l'Église de Corinthe au temps de saint Paul. L'autorité étant désormais au-dessus de toute atteinte, elle pourra sans crainte laisser un essor plus hardi à l'initiative de chaque âme, sous l'impulsion du Saint-Esprit. De là résultera insensiblement un immense accroissement de force pour les chrétiens. Ce mouvement préparera la conversion des protestants et des libres penseurs... »

Mais le P. Hecker ne s'arrêtait pas en si belle voie ; il avait aussi deviné « l'âme slave » et nous sommes heureux de voir M. l'abbé Dufresne combler cette lacune du livre de M. l'abbé Klein.

« Le catholicisme romain lui apparaissait comme un juste milieu entre le protestantisme, qui a rendu la religion trop abstraite, et l'orthodoxie grecque, qui accorde aux rites et aux cérémonies un rôle par trop étendu. »

Il voulait donc aller en Russie et passer par les Indes et la Chine pour retourner en Amérique :

« Le profond sentiment de l'*immanence divine*

qu'ont les Hindous le frappait, et il voyait dans l'union si intime de Dieu avec l'homme par l'Eucharistie, un des principaux moyens grâce auxquels notre foi pourrait les atteindre dans l'avenir. Quant aux musulmans, qu'il avait étudiés en Égypte, ils l'avaient saisi par l'intensité de leur croyance dans le Dieu unique. Il se demandait si l'instrument providentiel de leur conversion ne serait pas, quelque jour, *l'apparition dans leurs rangs d'un prophète qui les inclinerait insensiblement vers le christianisme*, à l'action extérieure duquel ils sont obstinément fermés. »

Voilà bien l' « universelle synthèse » d'un disciple de Kant. Il n'est pas invraisemblable de supposer que si le P. Hecker fût demeuré plus longtemps en Égypte, il se serait cru, lui-même, ce prophète destiné à *incliner insensiblememt vers le christianisme* les disciples du Coran.

Vraiment le P. Hecker valait à lui seul un congrès des religions !

VII

L'AMÉRICANISME POLITICO-ECCLÉSIASTIQUE

SOMMAIRE. — Opinion de Joseph de Maistre sur l'*américanisme*. — La guerre de races aux Etats-Unis. — Choses fondamentalement américaines que Dieu veut désormais chez tous les peuples, d'après le P. Hecker. — La meilleure forme de gouvernement, d'après le P. Hecker. — Ce qui manque le plus à l'homme pour être bon; est-ce la discipline ou la liberté ? — Doctrine catholique sur la meilleure forme de gouvernement. — Quand pourra-t-on juger la valeur de la Constitution américaine ? — Les juifs et les sociétés secrètes aux Etats-Unis : leur immense extension. — Les rapports de l'Eglise et de l'Etat : Mgr O'Connell au congrès des savants catholiques à Fribourg. — La *thèse* pratiquement sacrifiée à l'*hypothèse*. — Plaintes de certains catholiques américains. — Propositions du *Syllabus* relatives aux idées de l'*américanisme*. — Promulgation nouvelle du *Syllabus* par Léon XIII. — Condamnation de la séparation de l'Eglise et de l'Etat. — Défense par Léon XIII aux catholiques français de préconiser le système américain. — Encyclique *Longinqua Oceani*. — Condamnation de l'*américanisme* en Amérique. — Témoignage d'un écrivain américain : résurrection du libéralisme sous le nom d'*américanisme*.

Nous allons entreprendre l'examen des doctrines politico-ecclésiastiques du P. Hecker. Sur

ce sujet, nous serons bref, d'abord parce que ce livre n'est pas un écrit politique, ensuite parce que la réfutation des théories de l'école américaine est si nettement formulée dans les encycliques de Pie IX et de Léon XIII, que tout travail d'interprétation et tout commentaire sont superflus ; il suffit de mettre en regard de l'erreur les documents pontificaux qui la condamnent.

Il y a un siècle, Joseph de Maistre écrivait cet immortel chef-d'œuvre intitulé : *Considérations sur la France.* Il y avait déjà des *américanisants* à cette époque, et voici ce qu'il en pensait :

« On nous cite l'Amérique ; je ne connais rien de si impatientant que les louanges données à cet enfant au maillot ; laissez-le grandir. »

Cent ans ont passé sur cette boutade du grand philosophe, et les faits nous prouvent que l' « enfant » n'est même pas « au maillot », il est encore à naître. Des races ennemies se heurtent et s'entre-choquent dans les flancs du continent américain, comme Esaü et Jacob dans le sein de leur mère ; peut-être de cette longue gestation, de l'enfantement douloureux qui s'annonce, un grand peuple, une puissante nation naîtra ; cela est possible ; cela est même probable et désirable ; peut-être se formera-t-il, sur l'autre hémisphère, plusieurs nations ; mais il n'y a, présentement, que des prévisions et des espérances ; on ne sait pas, on ne peut savoir ce qui sortira de ce chaos.

Deux grands partis sont en présence parmi les catholiques : le parti irlandais, plus populaire en France par la notoriété de ses chefs : Mgr Ireland, Mgr Keane, Mgr O'Connell, etc., etc. ; c'est le parti libéral et novateur des catholiques américains ; en face de lui se dresse le parti que l'on appelle allemand, parce que la majorité des catholiques non irlandais sont d'origine allemande (plus de deux millions) ; ce parti comprend toutes les races : française, canadienne, italienne, espagnole, etc. C'est le parti conservateur catholique.

Lequel de ces deux partis l'emportera ?

On ne saurait le dire avec certitude. Le parti canadien-allemand est moins éloigné de l'esprit et des traditions du vieux monde. Le parti irlandais a toutes les audaces doctrinales, il s'allie sans vergogne aux protestants contre les catholiques ; il a l'appui du gouvernement américain. En réalité, c'est une guerre de races, plus encore qu'une lutte de doctrines.

Nous sommes donc moins en mesure de juger la civilisation américaine que ne croyait l'être Joseph de Maistre il y a cent ans ; et c'est cependant cette civilisation que l'on voudrait implanter en France et à Rome même, au nom de ses prétendues conquêtes et de ses merveilleux résultats !

Il est vrai que l'on nous rassure, en justifiant

le P. Hecker du reproche de vouloir tout réformer, en Europe, sur le modèle américain :

« Il serait injuste de dire que le P. Hecker traitât toutes choses *à l'américaine*. Les idées américaines qu'il préconisait sont, il le savait, celles que Dieu veut chez tous les peuples civilisés de notre temps, et, si elles sont fondamentalement américaines, elles ne le sont pas exclusivement.

» Son *américanisme* était si vaste, qu'un simple déplacement de distances pouvait le faire espagnol ou allemand ; et un simple changement de termes le faisait religieux et catholique. » (Pages 340-41.)

Ceci n'est pas fait, il faut le reconnaître, pour rassurer complètement nos timides esprits ; il y a donc des choses *fondamentalement américaines* que *Dieu veut chez tous les peuples civilisés de notre temps ?* Si nous devons ranger au nombre de ces *choses*, la nouvelle formule de vie religieuse et de perfection chrétienne, la nouvelle méthode de direction... etc., que le P. Hecker nous a enseignées, cela peut mener assez loin.

Mais, tout n'est pas dit ; à la liste déjà longue des « choses fondamentalement américaines que Dieu veut chez tous les peuples civilisés », il faut ajouter la démocratie politique et sociale, avec la séparation de l'Eglise et de l'Etat.

Que le P. Hecker, « soulevé intérieurement

par des inspirations d'une force merveilleuse », se soit retenu à peine de crier, sur une des places de Rome, au milieu de la foule : « Trois hurrahs pour le Paradis, et un pour les Etats-Unis ! » (page 372), c'est là un accès d'innocent chauvinisme dont la naïveté peut éveiller nos sympathies ; mais s'autoriser de cette inspiration peu surnaturelle, pour dire que l'on va « voir venir de l'autre côté de l'Atlantique la lumière qui éclairera les problèmes européens », ceci est plus grave.

Telle est pourtant la thèse du P. Hecker et de ses partisans. Voici avec quelle absolue autorité il la formule :

« La forme gouvernementale des Etats-Unis *est préférable à toute autre* pour les catholiques. Elle est plus favorable que d'autres à la pratique des vertus qui sont les conditions nécessaires du développement de la vie religieuse dans l'homme. Elle lui laisse une plus grande liberté d'action, par conséquent lui rend plus facile de coopérer à la conduite du Saint-Esprit. Avec ces institutions populaires, les hommes jouissent d'une plus grande liberté pour l'accomplissement de leur destinée. L'Eglise catholique sera donc d'autant plus florissante dans cette nation républicaine que les représentants de l'Eglise suivront de plus près, dans la vie civile, la *doctrine républicaine...* » (Pages 280 81.)

Qui donc avait prétendu que le P. Hecker manquait de logique et de suite dans les idées ? Tout se tient, au contraire, et tout s'enchaîne dans sa doctrine ; la politique et la mystique se prêtent un mutuel appui ; aussi, ce que nous avons dit de l'une nous aide à réfuter l'autre.

Nous voyons apparaître ici la vieille erreur du P. Hecker, attribuant à l'obéissance la dépression et l'affaiblissement des caractères. C'est le contraire qui est vrai. Pour *coopérer plus facilement à la conduite du Saint-Esprit*, l'homme a plus besoin de discipline et de frein qu'il n'a besoin de liberté.

« Si les caractères ont baissé de nos jours, ce n'est pas par excès d'obéissance, nous écrit un religieux, c'est par excès d'orgueil et d'indépendance. On est faible, parce qu'on ne sait plus résister à son égoïsme, à ses passions ; on serait plus fort, si l'on savait mieux obéir à toute légitime autorité. »

Mais l'idéal américain est celui où il n'y a d'autorité que le *moins possible*, c'est-à-dire la démocratie.

En cela, le P. Hecker s'écarte, comme toujours, de la tradition catholique.

Dès que l'on quitte le domaine des faits contingents et des applications pratiques, pour entrer dans celui de la théorie et de la doctrine, il faut reconnaître que tous les philosophes, depuis

le vieil Aristote jusqu à Joseph de Maistre, en passant par saint Thomas d'Aquin, ont unanimement enseigné que la démocratie est une forme de gouvernement qui peut être régulière et légitime, à certaines conditions, mais qui n'est pas la meilleure de toutes.

Léon XIII, par l'encyclique du 16 février 1892, n'a nullement entendu s'écarter de cette doctrine; lui-même a pris soin de le répéter dans une lettre célèbre à l'archevêque de Toulouse.

Le P. Hecker aurait donc raison contre toute la tradition catholique et contre Léon XIII, s'il était vrai, comme il le dit, que la *forme gouvernementale* des Etats-Unis fût préférable à toute autre.

D'ailleurs tout n'est pas dit, même en ce qui concerne l'Amérique, sur l'excellence du système politique qui la régit; il faut attendre l'épreuve du temps et des révolutions qui se préparent. Quand la guerre de races, qui commence, éclatera violente et irrésistible; quand les cinq cent mille juifs que la Russie vient de déverser sur les Etats-Unis (1)

(1) Voici des renseignements précis, publiés par M. Fromm dans la *Vérité* du 1er mars 1898 :

Un annuaire juif, l'*Annuaire de l'American Jewish Historical society*, de Philadelphie, nous apporte à ce sujet des données très intéressantes sur l'élément juif aux États-Unis.

Lors du premier recensement de 1790, on constatait à peine quelques centaines de juifs dans les douze États re-

auront fait là ce qu'ils font partout, la république américaine commencera seulement à prouver ce qu'elle vaut et ce qu'elle sait faire pour le bonheur d'un grand peuple. Un prêtre américain, dont le témoignage a d'autant plus de prix sur ce sujet qu'il ne partage nullement nos idées, nous disait, il y a quelques jours : « Avant un

présentés au Congrès de Philadelphie. C'étaient presque tous des juifs allemands, originaires des principautés ecclésiastiques de Spire, Worms, Bâle et Mayence. On dit que parmi ces derniers se trouvait le nommé Baruch Astor, originaire de Waldorf, village transrhénan de la principauté ecclésiastique de Spire. Les descendants de cet Astor sont devenus tout-puissants aux États-Unis, et leur nom restera perpétué, par suite de la fondation de la ville d'Astoria, dans l'Oregon, port à l'embouchure de la Columbia, renommé pour son commerce de fourrures.

Le fils de ce juif, ancien serf du prince-évêque de Spire, John-Jacob Astor, a donné son nom à une place dans le cœur de New-York, à côté de la place Lafayette, et y a fait construire, en 1848, un immense bâtiment flanqué d'ailes, pour l'installation d'une bibliothèque portant son nom, et que ses fils ont ensuite richement dotée. Cette bibliothèque, de 280,000 volumes, renferme la première, la seconde et la quatrième édition *in-folio* de Shakespeare, de 1623, 1632 et 1685, ainsi qu'un grand nombre d'autographes, de manuscrits et d'incunables précieux. A la bibliothèque ses fils ont joint une galerie de peintures, renfermant des Meissonier et d'autres bons tableaux de l'école française moderne.

Lors du recensement de 1812, il y avait déjà 1,800 juifs, répartis dans la Caroline du Sud, dans New-York et en Pensylvanie ; en 1818 il y en avait 3,000 ; en 1826, 6,000 ; en 1840, 15,000, dont la plus grande partie était fixée à New-York. Mais vingt ans plus tard on en comptait déjà 189,756, et lors du recensement de 1880, 230,257.

siècle, toute la fortune des Etats-Unis sera aux mains d'une centaine de capitalistes. » Et nous pensions, en écoutant ce *moderne*, cet homme d'un monde nouveau, à la vieille doctrine du vieil Aristote, pour qui, de tous les gouvernements, la démocratie est la plus favorable à la domination des hommes d'argent (1).

C'était déjà fort considérable, mais ce n'était rien à côté du mouvement d'immigration produit à la suite des mesures prises par la Russie contre les juifs ; une poussée inouïe se produisit alors, et le trop plein russe se déversa, d'abord sur l'Allemagne, l'Autriche, la Roumanie et les pays ottomans, pour arriver ensuite en France. Leurs coreligionnaires de ces divers pays comprirent le danger d'une pareille agglomération, et fournirent aux juifs chassés de Russie les moyens de passer l'Océan. De 1880 à 1897, il y a eu 485,000 juifs débarqués dans les ports atlantiques.

Les juifs de New-York s'empressaient à leur tour de leur faciliter la marche vers l'Ouest. L'Illinois, dont Chicago est la métropole, en eut pour son compte 85,000, la Californie 35,000.

L'expansion juive est telle que Stock-Exchange, la Bourse aux valeurs, et Merchants-Exchange de San-Francisco, sont fréquentées par autant de juifs que celles de n'importe quelle ville européenne.

L'Etat du Maine, dont Portland est la principale ville ; ses voisins, le New-Hampshire, *the Granite State*, et le Vermont, *the Green Mountain State*, sont les seuls États qui n'aient pour ainsi dire point de population juive.

(1) Les journaux ont cité récemment deux faits qui prouvent à quelles prodigalités les *miliardaires* du Nouveau-Monde, emploient leur fortune :

On a raconté que M. Georges Gould s'était fait construire il y a quelque temps, un escalier en or. Voici, d'après le *Signal*, qu'un autre millionnaire américain, le commodore

Un autre symptôme, très alarmant pour l'avenir des Etats-Unis, c'est le développement prodigieux qu'y acquièrent chaque jour les sociétés secrètes. Un écrivain américain, M. W. S. Harwood, a constaté que le nombre des membres des sociétés secrètes aux Etats-Unis était, au mois de décembre 1876, de 5,400,000 en chiffres ronds, soit un cinquième, ou à tout le moins un huitième de la population mâle. Les contributions versées s'élevaient à l'énorme somme de 475 millions de dollars.

Les sociétés maçonniques comptent 750,000 membres. L'augmentation annuelle des membres de ces sociétés est d'environ 250,000 à 350,000 par an. (*North American Review*, Tome CLXIV, n° 5.)

Gerry, piqué sans doute dans son amour-propre, a décidé à son tour d'orner l'hôtel qu'il possède au coin de la 5e avenue et de la 61e rue, à New-York, d'un escalier, moins coûteux peut-être, mais tout aussi étonnant dans son genre. Au cours d'un récent voyage en Italie, M. Gerry avait fait l'acquisition d'un bloc de marbre absolument monumental et d'une finesse merveilleuse, pour le prix de 450,000 francs, près d'un demi-million.

Transporté à grands frais aux Etats-Unis, ce bloc de marbre a été confié à d'habiles sculpteurs de New-York, lesquels y ont taillé tout un escalier orné de motifs décoratifs et au bas duquel ils ont campé deux guerriers plus grands que nature, également en marbre, tenant des torchères électriques. La rampe de ce magnifique escalier est en or. On a calculé que chaque marche revenait à 14,000 francs.

Ces chiffres sont effrayants et nous savons assez, nous qui la voyons à l'œuvre, ce dont la franc-maçonnerie est capable, pour être certains que la puissance dont elle dispose aux Etats-Unis ne tardera pas à peser d'un poids redoutable dans la balance des destinées du monde et peut-être de l'Eglise elle-même.

Mais, où l'Américanisme se pose en réformateur plus résolu encore et plus opposé aux enseignements du Saint-Siège, c'est dans la question des rapports de l'Eglise et de l'Etat.

Dans le discours qu'il adressa au congrès international des savants catholiques réunis à Fribourg, discours intitulé : *L'Américanisme d'après le P. Hecker, ce qu'il est et ce qu'il n'est pas*, Mgr O'Connell, ancien recteur du collège américain de Rome, s'exprime ainsi :

« Quelque belle et vraie, en théorie, que soit la doctrine de l'union légale entre l'Eglise et l'Etat, cependant en pratique, malheureusement, il est arrivé trop souvent qu'elle a pour résultat *de nuire gravement à l'Eglise*, en diminuant sa liberté et en fournissant à des laïques, souvent dépourvus de piété, l'occasion de se mêler indûment dans l'administration des affaires religieuses. »

Il y a longtemps que l'on connaît ce discours, c'est la vieille doctrine du congrès de Malines, auquel, d'ailleurs, le P. Hecker assistait. On re-

connaît la vérité de la thèse « en théorie », mais on se hâte d'affirmer qu' « en pratique » elle a produit de détestables effets. On exagère l'étendue et la multiplicité des abus, on en fait presque la loi générale de l'histoire, et l'on en vient à attribuer, non à la malice des hommes, mais à cette « belle et vraie » théorie, presque tous les maux de l'Eglise.

C'est elle, c'est cette « doctrine vraie » qui a eu « pour résultat de nuire gravement à l'Eglise »; c'est elle qui a diminué sa « liberté », en « fournissant l'occasion » à « des laïques dépourvus de piété », comme M. Dumay, de « se mêler indûment des affaires de l'Eglise ».

La logique des races latines conclurait de ces faits que la théorie est mauvaise et la doctrine fausse; mais certains Anglo-Saxons, paraît-il, ont une logique à eux, qui ne procède pas par voie de principes et de conséquences ; ou plutôt, ils savent présenter leurs idées avec une sage prudence, suivant les auditoires auxquels ils s'adressent. Leur conviction, très arrêtée, est celle du R. P. Maumus, qui écrivait à l'*Univers*, le 13 mars 1898 :

« J'ai dit et je le répète, que la liberté de droit commun, c'est-à-dire que la liberté publique, est pour l'Eglise une situation meilleure que celle de la protection et du privilège. » Cette théorie si contraire à la thèse catholique, Mgr O'Connell

ne l'a pas affirmée aussi *carrément* à Fribourg, mais voici comment il amène ses auditeurs aux mêmes conclusions :

« Quoi qu'il en soit de la théorie ou de la thèse, continue Mgr O'Connell, ce système (celui des Etats-Unis) semble avoir d'aussi bons effets que n'importe quel autre système actuellement en vigueur. Nulle part l'action de l'Eglise n'est plus libre qu'en Amérique, nulle part l'exercice de l'autorité pontificale n'est moins entravé. L'Eglise vit tout à fait sous l'empire de ses propres lois librement portées ; les relations des évêques avec le Saint-Siège sont directes, sans intermédiaires, et ne sont l'objet d'aucune restriction ; de même, l'exercice de l'autorité papale est immédiat et sans contrôle.

» Et, bien que l'Eglise ne jouisse d'aucun privilège légal, elle n'en trouve pas moins un appui d'une efficacité sans bornes, dans la chaude sympathie d'un peuple chrétien et dans l'irrésistible influence d'une opinion publique favorable.

» Voilà ce qu'il faut entendre par l'*américanisme !* »

Nous n'engagerons pas ici la discussion sur le terrain des faits, bien que certains d'entre eux puissent être discutés (1); il nous suffit de nous

(1) En regard des déclarations optimistes de Mgr O'Connell, il est permis d'enregistrer l'opinion de certaines feuilles d'outre-mer, tout à fait dignes de foi :

placer sur celui de la doctrine. Peut-on et doit-on préférer, à notre époque, comme garantie de la liberté ecclésiastique, l'appui de « la sympathie »

La *Vérité*, de Québec, emprunte au *Church Progress*, de Saint-Louis, et traduit de l'anglais, la note suivante :

Les lois du mariage aux États-Unis sont basées sur les doctrines du protestantisme ; les écoles publiques sont conduites dans l'intérêt du protestantisme et de l'indifférentisme ; la pose de la pierre angulaire de la plupart des édifices publics se fait sous les auspices des sectaires maçonniques ; presque tous les aumôniers nommés par le gouvernement sont des ministres protestants ; les établissements de charité et les pénitenciers du gouvernement sont presque tous dirigés par des institutions protestantes ; et, cependant, il se trouve des catholiques assez bornés pour s'imaginer que nous jouissons ici de « droits égaux ». La vérité est que dans le monde entier, il n'y a pas un pays catholique, ayant une population non-catholique de quelque importance, qui ne témoigne, pour la conscience de la minorité non-catholique, plus de respect que les États-Unis n'en manifestent à l'égard de la conscience des catholiques de ce pays.

Le journal canadien fait suivre cette citation des observations suivantes :

Voilà une terrible accusation, mais elle est parfaitement fondée. C'est une réponse péremptoire à ceux qui chantent sans cesse les gloires, les triomphes, le bonheur de l'Église catholique aux États-Unis. S'il fallait s'en rapporter aux dires de ces apôtres de l'américanisme, jamais, dans aucun siècle et dans aucun pays, l'Église n'a joui d'une situation aussi brillante et aussi avantageuse, à tous les points de vue, que celle qu'elle occupe aux États-Unis. Cette prétention est on ne peut plus fausse. Théoriquement, l'Église est sur un pied d'égalité avec les sectes aux États-Unis ; en réalité, elle est systématiquement ostracisée au profit des sectes.

d'un peuple chrétien » et de « l'irrésistible influence d'une opinion publique favorable », à la reconnaissance par l'Etat de la divinité du christianisme et de l'autorité de l'Église, ou à ces solennelles conventions conclues entre les deux puissances sous le nom de *Concordats ?*

En théorie, la réponse n'est pas douteuse. L'Etat, comme l'individu, a le devoir de professer la foi chrétienne ; *l'américanisme* parle et agit comme si *la thèse* devait partout céder le pas à *l'hypothèse.*

Or, l'hypothèse n'est pas entièrement livrée à la libre discussion des écoles et des partis ; elle est limitée, dans son application, par deux décisions pontificales, dont il n'est pas loisible de laisser périmer la doctrine.

La 77e proposition condamnée du *Syllabus* est ainsi conçue :

« LXXVII. — A notre époque, il n'est plus utile que la religion catholique soit considérée comme l'unique religion de l'Etat, à l'exclusion de tous les autres cultes. »

C'est l'*hypothèse* que vise cette condamnation, et il en faut conclure que cette hypothèse ne saurait être étendue, sans erreur, à l'ensemble des nations modernes. Bien plus, cette théorie de la liberté des cultes, même restreinte à son interprétation la plus stricte, est expressément condamnée dans la proposition suivante :

« LXXVIII. — Aussi, c'est avec raison que, dans quelques pays catholiques, la loi a pourvu à ce que les étrangers qui s'y rendent jouissent de l'exercice public de leurs cultes particuliers. »

L'Église condamne donc le système en vertu duquel des pays comme l'Italie, l'Espagne, ont permis *aux étrangers*, soit résidents, soit voyageurs, *l'exercice public* de leurs cultes. On a vu récemment, en Espagne, celui de tous les pays d'Europe où le clergé semble garder encore le sens théologique le plus pur et l'énergie apostolique la plus virile, l'épiscopat protester contre l'ouverture d'un temple évangélique à Madrid.

C'est que, en effet, malgré toutes le affirmations contraires, appuyées sur des relations et des statistiques plus ou moins touffues, l'Église n'admet et n'admettra jamais que la liberté civile de tous les cultes, leur profession publique, sous la loi du droit commun à tous les citoyens, ne soit pas de nature à propager dans le peuple trois fléaux pernicieux : la corruption des mœurs, la perversion de l'esprit et « la peste de l'indifférentisme » en matière de religion.

Ceci résulte textuellement de la 79^e^ proposition condamnée dans le *Syllabus*.

« LXXIX. — Il est faux que la liberté civile de tous les cultes, et que le plein pouvoir laissé à tous de manifester ouvertement et publiquement

toutes leurs pensées et toutes leurs opinions, jettent plus facilement les peuples dans la corruption des mœurs et de l'esprit, et propagent la peste de *l'indifférentisme.* »

Ces trois propositions du *Syllabus* ne contiennent pas autre chose que la doctrine de l'*américanisme ;* elles sont entièrement et de tous points conformes à l'esprit du P. Hecker et de ses partisans.

Or, elles sont *réprouvées*, *proscrites et condamnées* par l'autorité du Saint-Siège, qui *veut* et *ordonne* à tous les enfants de l'Église catholique de les tenir pour *réprouvées*, *proscrites* et *condamnées*.

En outre, dans le corps même de l'Encyclique *Quanta Cura*, la proposition suivante est notée des mêmes condamnations :

« Il est essentiel au bien public et au progrès de la civilisation que la société civile soit constituée et gouvernée de telle sorte qu'on n'y ait point d'égard à la religion, non plus que si elle n'existait pas ou que s'il n'y avait pas de différence entre les fausses religions et la véritable. »

Jusqu'à ces dernières années, un certain nombre de catholiques et quelques théologiens estimaient qu'il était permis d'établir une distinction entre l'Encyclique *Quanta Cura* dont l'autorité est évidemment celle d'un enseignement *ex*

cathedrâ du Saint-Siège apostolique, et le *Syllabus*, qu'ils croyaient pouvoir considérer comme un document annexé à l'encyclique et dont les condamnations n'avaient pas d'autre autorité doctrinale que celle des allocutions pontificales d'où chacune des propositions était respectivement extraite.

Quoi qu'il en soit de la probabilité de cette opinion dans le passé, elle ne nous paraît plus conciliable avec la promulgation nouvelle du *Syllabus* insérée par Léon XIII dans le corps même de l'encyclique *Immortale Dei*. En effet, il est expressément déclaré, dans cette encyclique, que le *Syllabus* fut rédigé par ordre de Pie IX, « afin que, dans ce déluge d'erreurs, les catholiques eussent une direction sûre ». Voici, en entier, ce passage de l'encyclique sur la *Constitution chrétienne des Etats :* (1)

(1) Voici le texte latin du passage de l'encyclique, que nous analysons ici :

« Hujusmodi doctrinas, quæ nec humanæ rationi probantur, et plurimum habent in civilem disciplinam momenti, romani Pontifices decessores Nostri, cum probe intelligerint quid a se postularet apostolicum munus, impune abire nequaquam passi sunt. Sic Gregorius XVI, per Encyclicas litteras hoc initio *Mirari vos* die XV Augusti anno MDCCCXXXII, magna sententiarum gravitate ea perculit, quæ jam prædicabantur, in cultu divino nullum adhibere delectum oportere : integrum singulis esse quod malint, de religione judicare ; solam cuique suam esse conscientiam judicem : præterea edere quæ quisque senserit, itemque res moliri novas in civitate licere. De ratio-

« Au sujet de la séparation de l'Église et de l'État, le Pontife (Grégoire XVI) s'exprime en ces termes :

» Nous ne pouvons pas attendre pour l'Église

nibus rei sacræ reique civilis distrahendis sic idem Pontifex : « Neque lætiora et religioni et principatui ominari » possemus ex eorum votis, qui Ecclesiam a regno sepa- » rari, mutuamque imperii cum sacerdotio concordiam » abrumpi discupiunt. Constat quippe pertimesci ab impu- » dentissimæ libertatis amatoribus concordiam illam, quæ » semper rei et sacræ et civili fausta extitit et salutaris. » Non absimili modo Pius IX, ut sese opportunitas dedit, ex opinionibus falsis, quæ maxime valere cœpissent, plures notavit easdemque postea in unum cogi jussit, ut scilicet in tanta errorum colluvione haberent catholici homines, quod sine offensione sequerentur (22).

Ex iis autem Pontificum præscriptis illa omnino intelligi necesse est, ortum publicæ potestatis a Deo ipso, non a multitudine repeti oportere : seditionum licentiam cum ratione pugnare ; officia religionis nullo loco numerare, vel uno modo esse in disparibus generibus affectos, nefas

(22) Earum nonnullas indicare sufficiat.

Prop. XIX. — Ecclesia non est vera perfectaque societas plane libera, nec pollet suis propriis et constantibus juribus sibi a divino suo Fundatore collatis, sed civilis potestatis est definire quæ sint Ecclesiæ jura ac limites, intra quos eadem jura exercere queat

Prop. XXXIX. — Reipublicæ status, utpote omnium jurium origo et fons, jure quodam pollet nullis circumscripto limitibus.

Prop. LV. — Ecclesia a Statu, Statusque ab Ecclesia sejungendus est.

Prop. LXXIX. — ... Falsum est, civilem cujusque cultus libertatem, itemque plenam potestatem omnibus attributam quaslibet opiniones cogitationesque palam publiceque manifestandi, conducere ad populorum mores animosque facilius corrumpendos, ac indifferentissimi pestem propagandam.

» et l'État des résultats meilleurs des tendances » de ceux qui prétendent séparer l'Église de » l'État et rompre la concorde mutuelle entre le » sacerdoce et l'empire. C'est qu'en effet, les

esse privatis hominibus, nefas civitatibus ; immoderatam sentiendi sensusque palam jactandi potestatem non esse in civium juribus neque in rebus gratia patrocinioque dignis ulla ratione ponendam. — Similiter intelligi debet, Ecclesiam societatem esse, non minus quam ipsam civitatem, genere et jure perfectam : neque debere, qui summam imperii teneant committere ut sibi servire aut subesse Ecclesiam cogant, aut minus esse sinant ad suas res agendas liberam, aut quicquam de ceteris juribus detrahant, quæ in ipsam a Jesu-Christo collata sunt. — In negotiis autem mixti juris, maxime esse secundum naturam itemque secundum Dei consilia non secessionem alterius potestatis ab altera, multoque minus contentionem, sed plane concordiam, eamque cum caussis proximis congruentem, quæ caussæ utramque societatem genuerunt.

Hæc quidem sunt, quæ de constituendis temperandisque civitatibus ab Ecclesia catholica præcipiuntur. — Quibus tamen dictis decretisque si recte judicare velit, nulla per se reprehenditur ex variis reipublicæ formis, ut quæ nihil habent, quod doctrinæ catholicæ repugnet, eædemque possunt, si sapienter adhibeantur et juste, in optimo statu tueri civitatem. — Immo neque illud per se reprehenditur, participem plus minus esse populum reipublicæ ; quod ipsum certis in temporibus certisque legibus potest non solum ad utilitatem, sed etiam ad officium pertinere civium. — Insuper neque caussa justa nascitur, cur Ecclesiam quisquam criminetur, aut esse in lenitate facilitateque plus æquo restrictam, aut ei, quæ germana et legitima sit libertati inimicam. — Revera si divini cultus varia genera eodem jure esse, quo veram religionem, Ecclesia judicat non licere, non ideo tamen eos damnat rerum publicarum moderatores, qui, magni alicujus adipiscendi boni, aut

» fauteurs d'une liberté effrénée redoutent cette » concorde, *qui a toujours été si favorable et* » *salutaire aux intérêts religieux et civils.* » De la même manière, Pie IX, chaque fois que l'occasion s'en présenta, a condamné les fausses opinions les plus en vogue, *et ensuite il en fit faire un recueil*, afin que dans un tel déluge d'erreurs *les catholiques eussent une direction sûre.* »

Et, comme pour souligner encore davantage la portée et la signification de cette déclaration, Léon XIII a fait reproduire, en note du texte de son encyclique, les propositions XIX, XXXIX, LV, LXXIX, du *Syllabus*, dont les deux dernières précisément condamnent la doctrine de l'*amé-*

prohibendi caussa mali, moribus atque usu patienter ferunt, ut ea habeant singula in civitatem locum. — Atque illud quoque magnopere cavere Ecclesia solet ut ad amplexandam fidem catholicam nemo invitus cogatur, quia, quod sapienter Augustinus monet, credere non potest homo nisi volens (23).

Simili ratione nec potest Ecclesia libertatem probare eam, quæ fastidium gignat sanctissimarum Dei legum, debitamque potestati legitimæ obedientiam exuat. Est enim licentia verius, quam libertas; rectissimeque ab Augustino libertas perditionis (24), a Petro apostolo velamen malitiæ (25) appellatur : immo, cum sit præter rationem, vera servitus est : qui, enim, facit peccatum, servus est peccati (26).

(23) Tract. XXVI in Joan., n. 2.
(24) Epist. CV., ad Donatistas, cap. II, n. 9.
(25) I Petr., II, 16.
(26) Joan., VIII, 34.

ricanisme. Mais, ce n'est pas tout encore; afin de prévenir toute équivoque, et de couper court aux distinctions que l'on eût pu faire, en s'appuyant sur le fait que les susdites propositions étaient simplement citées en note et non pas insérées dans le texte de l'encyclique, Léon XIII résume et confirme l'ensemble de son enseignement en ces termes :

« De ces décisions des Souverains Pontifes (Grégoire XVI et Pie IX), *il faut absolument admettre* que l'origine de la puissance publique doit s'attribuer à Dieu, et non à la multitude...

» — De même, *il faut admettre* que l'Église non moins que l'État, de sa nature et de plein droit, est une société parfaite...

» Dans les questions de droit mixte, il est pleinement conforme à la nature ainsi qu'aux desseins de Dieu, *non de séparer une puissance de l'autre*, moins encore de les mettre en lutte, mais bien d'établir entre elles cette concorde qui est en harmonie avec les attributs spéciaux que chaque société tient de sa nature.

» TELLES SONT LES RÈGLES TRACÉES PAR L'ÉGLISE CATHOLIQUE relativement à la constitution et au gouvernement des États. »

Enfin, dans le paragraphe suivant de la même encyclique, alors qu'il s'applique à justifier l'Église du reproche d'une injuste intolérance, Léon XIII renouvelle la condamnation de la

séparation de l'Église et de l'État et de l'égalité civile de tous les cultes :

« De plus, il n'y a pour personne de juste motif d'accuser l'Église d'être l'ennemie, soit d'une juste tolérance, soit d'une saine et légitime liberté. — En effet, *si l'Église juge qu'il n'est pas permis de mettre les divers cultes sur le même pied légal que la vraie religion*, elle ne condamne pas pour cela les chefs d'États qui, en vue d'un bien à atteindre ou d'un mal à empêcher, tolèrent *dans la pratique* que ces divers cultes aient *chacun leur place dans l'État.* »

Certes, on ne peut désirer un ensemble de déclarations plus claires, plus formelles et d'une autorité plus incontestable. Les catholiques n'auraient pas « une direction sûre », « dans ce déluge d'erreurs », où ils sont présentement, si le « recueil » que Pie IX « en fit faire » n'avait qu'une autorité discutable ; enfin, quand même le *Syllabus* n'existerait pas, ou n'aurait pas de valeur dogmatique, les encycliques de Léon XIII suffiraient seules à condamner les doctrines que nous combattons.

Revenons maintenant à Mgr O'Connell, relisons son rapport au Congrès de Fribourg sur l'*Américanisme d'après le P. Hecker*. Voici l'article de la Constitution américaine concernant la liberté des cultes, et le commentaire dont l'accompagne l'ancien recteur du collège Américain :

« *Le Congrès ne fera pas de loi pour établir*
» *une religion d'État, ni pour empêcher le libre*
» *exercice de la religion.* »

» Dans l'article de la Constitution américaine que nous venons de citer, il y a deux clauses. La première interdit l'institution d'une religion d'État, ce qui, étant données les circonstances et l'époque, signifiait le refus de consentir à l'établissement de la religion protestante.

» La seconde clause déclare juridiquement que l'État n'a aucune compétence dans les matières de la religion, et qu'il abandonne par conséquent le domaine religieux tout entier à l'autorité de l'Église. Sur ce point, l'exercice de l'autorité ecclésiastique est absolument libre. »

Cette interprétation est une interprétation, rien de plus ; on en pourrait donner d'autres, et il est au moins probable que les législateurs américains en avaient une, fort différente de celle-là. Mais, quoi qu'il en soit, elle peut être admise ; c'est sur elle qu'est fondée l'attitude présente du clergé aux États-Unis, et tant que les actes du gouvernement permettront de la croire exacte, il n'y a pas lieu d'en adopter une autre.

Mais qui ne voit la différence des circonstances et des lieux ? En France, en Italie, en Espagne, en Autriche, pourrait-on dire que l'interdiction de constituer une religion d'État signifie « le refus de consentir à l'établissement de la religion

protestante? » En France, notamment, pourrait-on affirmer que l'incompétence de l'État en matière de religion implique « l'abandon du domaine religieux tout entier à l'autorité de l'Église? »

Il faudrait être volontairement aveugle pour ignorer qu'en France et dans presque toute l'Europe, l'absence d'une religion d'État conduit à *l'irréligion d'État*, et l'incompétence ou la neutralité religieuse du pouvoir civil se traduisent, en fait, par *l'athéisme obligatoire* des institutions publiques et des personnages officiels.

C'est pourquoi Léon XIII, dans l'encyclique aux catholiques français, voulant prévenir sans doute l'abus qui pourrait être fait de sa parole, a expressément condamné, en France, l'application d'un régime qui peut être *digne de tolérance en d'autres pays;* il a interdit aux catholiques de *préconiser cette séparation* de l'Eglise et de l'État, précisément à cause *des intentions de ceux qui la désirent*.

Voici les paroles mêmes du Pape Léon XIII :

« Les catholiques ne sauraient trop se garder de soutenir une telle séparation. En effet, vouloir que l'État se sépare de l'Église, ce serait vouloir, par une conséquence logique, que l'Église fût réduite à la liberté de vivre selon le DROIT COMMUN à tous les citoyens.

» Cette séparation, il est vrai, *se produit dans*

certains pays. C'est une manière d'être qui, si elle a SES NOMBREUX ET GRAVES INCONVÉNIENTS, offre aussi quelques avantages, surtout quand le législateur, *par une heureuse inconséquence*, ne laisse pas que de s'inspirer des principes chrétiens, et ces avantages, BIEN QU'ILS NE PUISSENT JUSTIFIER LE FAUX PRINCIPE DE LA SÉPARATION, NI AUTORISER A LE DÉFENDRE, rendent cependant *digne de tolérance* une état de choses qui, *pratiquement*, n'est pas le pire de tous.

» Mais, EN FRANCE, nation catholique par ses traditions et par la foi présente de la grande majorité de ses fils, l'ÉGLISE NE DOIT PAS *être mise dans la situation précaire* QU'ELLE SUBIT *chez d'autres peuples*. Les catholiques *peuvent d'autant moins préconiser la séparation* qu'ils connaissent mieux *les intentions des ennemis qui la désirent*. » (*Encyclique du 16 février 1892*.)

Or, si ce n'est pas afin de *préconiser la séparation* de l'Église et de l'État, dans quel but les partisans de l'école américaine viennent-ils nous entretenir, à toute occasion, des merveilleux résultats de la liberté publique et du droit commun aux États-Unis?

Quel intérêt peut-il y avoir, pour un congrès international de savants catholiques, réuni en Europe, à apprendre que le « docte et saint fondateur des Paulistes », « admit cordialement l'*américanisme* sous son aspect ecclésiastique...

parce que, en prêtre pieux, zélé et pratique du dix-neuvième siècle, après avoir regardé tout autour de lui et essayé de plonger ses regards dans l avenir, il ne vit rien qui fût de nature à mieux servir les intérêts de l Église *en Amérique?* » Nous ne saurions trop insister sur cette remarque : s'il s'agit seulement des questions intérieures, religieuses ou politiques de l'Amérique, le mot *américanisme* n'a pas de raison d'être, et ces questions ne nous concernent ni plus, ni moins que celles d'Allemagne ou de Russie. Il n'y a pas lieu d'en saisir l'opinion publique, en France, avec une insistance si marquée et, pour tout dire, à si grands frais.

Bien plus, même pour l'Amérique, et, parlant aux évêques américains des affaires religieuses de leur pays, Léon XIII a très formellement condamné l'américanisme en quelques lignes de l'encyclique *Longinqua oceani*, du 6 janvier 1895. Voici ces paroles :

« ... Chez vous, en effet, grâce à la bonne constitution de l'État, l'Église n'étant gênée par les liens d'aucune loi, étant défendue contre la violence par le droit commun et l'équité des jugements, a obtenu la liberté garantie de vivre et d'agir sans obstacle. Toutes ces remarques sont vraies ; *pourtant il faut se garder d'une erreur : qu'on n'aille pas conclure de là que la meilleure situation pour l'Eglise est celle qu'elle a en Amé-*

rique, ou bien qu'il est toujours permis et utile de séparer, de disjoindre les intérêts de l'Église et de l'État comme en Amérique.

» En effet, si la religion catholique est honorée parmi vous, si elle prospère, si même elle s'est accrue, il faut l'attribuer entièrement à la fécondité divine dont jouit l'Église qui, lorsque personne ne s'y oppose, lorsque rien ne lui fait obstacle, s'étend d'elle-même et se répand; pourtant *elle produirait encore bien plus de fruits, si elle jouissait, non seulement de la liberté, mais encore de la faveur des lois et de la protection des pouvoirs publics* (1)... »

(1) Harum felicitati rerum non est dubium plurimum jussa ac decreta conducere synodorum vestrarum, earum maxime, quas posteriore tempore sedis apostolicæ vocavit et sanæit auctoritas. Sed præterea, libet enim id fateri quod est, sua debetur gratia æquitati legum, quibus America vovit, moribusque bene constitutæ rei publicæ. Hoc enim Ecclesiæ apud vos concessum est, non repugnante temperatione civitatis, ut nullis legum præpedita vinclis, contra vim defensa jure communi justitiaque judiciorum, tutam obtineat vivendi agendique sine offensione facultatem. Sed quamquam hæc vera sunt, tamen error tollendus, ne quis hinc sequi existimet, petendum ab America exemplum optimi Ecclesiæ status : aut universe licere vel expedire, rei civilis reique sacræ distractas esse dissociatasque, more americano, rationes. Quod enim incolumis apud vos res est catholica, quod prosperis etiam auctibus crescit id omnino fecunditati tribuendum, qua divinitus pollet Ecclesia, quæque si nullus adversetur, si nulla res impedimento sit, se sponte effert atque effundit; longe tamen uberiores editura fructus, si, præter libertatem, gratia legum fruatur patrocinioque publicæ potestatis.

Rien ne saurait être plus clair et l'on conçoit le dépit d'une partie du clergé et des catholiques américains qui esquivèrent le coup porté à leur système en faisant le silence sur cette encyclique.

Il s'agit bien, en réalité, d'une doctrine qui place la séparation de l'Église et de l'État parmi « ces choses fondamentalement américaines, que Dieu veut désormais chez tous les peuples civilisés de notre temps ». C'est la reprise de la vieille formule libérale : *L'Église libre dans l'État libre.* Nous trouvons la description vive et originale de ce renouveau du libéralisme sous la plume d'un écrivain des États-Unis, dont nous avons la lettre devant les yeux en ce moment :

« Ici, aux États-Unis, nous sommes bel et bien aux prises avec le libéralisme, qui se décore du nom d'américanisme.

» La garde de Napoléon s'écriait : « La garde meurt et ne se rend pas ! » Le libéralisme, au contraire, se rend quelquefois et semble s'endormir, mais il ne meurt jamais.

» Depuis l'année 1870, on croyait le libéralisme vaincu à jamais ; mais, dans ce pays-ci, on fait peu de cas des leçons de l'histoire, on ne se soucie pas de ce qui se fait dans la vieille Europe, et le libéralisme s'est mis en campagne et se croit déjà victorieux. Cependant, il aime mieux s'appeler *américanisme.*

» Ce mot est bien trouvé, je vous assure.

» Quand on leur reproche leur libéralisme, ils font les étonnés : « Quoi donc ? disent-ils, mais » il n'y a plus de libéralisme depuis la définition » de 1870 : nous sommes tous ultramontains ; » mais nous sommes des catholiques modernes.

» Américains, nous suivons le mot d'ordre du » Saint-Père, c'est l'ère de la démocratie chré- » tienne, etc., etc. Vous qui voulez vous y oppo- » ser, vous êtes des *réfractaires.* » C'est un état de choses très curieux chez nous, assez compliqué et difficile à comprendre, au-delà de l'Océan. »

Pardon, mon Révérend Père, nous comprenons fort bien cet état de choses « très curieux », et votre remarque, en montrant combien peu vous êtes au courant de ce qui se passe en France, donne plus de valeur encore à l'impartialité de votre témoignage sur les choses d'Amérique.

Nous vous laissons encore la parole :

« Je suis convaincu que nous sommes ici à la veille d'une lutte très sérieuse, ou plutôt, la lutte est commencée. Le chef du mouvement est bien, comme vous dites, Mgr Ireland ; plusieurs évêques le suivent, les uns timidement, les autres ouvertement.

» Beaucoup de prêtres et à peu près tous les journaux soi-disant catholiques ; les laïques, pour la plupart, ne comprennent point la portée du

mouvement; ils sont éblouis par les belles phrases des orateurs et par les applaudissements des journaux séculiers, qui félicitent l'Eglise catholique parce qu'elle se range enfin avec la civilisation moderne. »

Ce croquis d'après nature du libéralisme américain convient à merveille à l'américanisme français.

En somme, sous la nouveauté des noms, c'est toujours la même erreur ondoyante et fuyante, dont les tenants ne pourront jamais admettre ni comprendre dans son sens vrai et catholique la condamnation de la quatre-vingtième et dernière des propositions du *Syllabus* :

« Le Pontife romain peut et doit se réconcilier et transiger avec le progrès, le libéralisme et la civilisation moderne. »

TROISIÈME PARTIE

LES CAMPAGNES DE L'AMÉRICANISME

I

LE P. HECKER, CHEF DE L'ÉCOLE AMÉRICAINE

SOMMAIRE. — Le lancement de la *Vie du P. Hecker*. — Les articles du *Correspondant*. — L'entente de la Presse. — Article de la *Quinzaine*. — Le plus grand mystique du dix-neuvième siècle. — Attitude des « puissants prélats américains » comparée à celle de saint Bernard. — Le P. Hecker est bien le type et le chef de l'*américanisme*. — Son influence sur les chefs actuels du parti. — Opinion de Mgr Ireland sur le P. Hecker.

Quand nous terminions les deux premières parties de cette étude, nous étions loin de prévoir qu'il nous restât encore un long travail à accomplir. Mais les documents que nous avons recueillis depuis sont de telle importance qu'ils donne-

ront à ce volume une étendue et un caractère que nous n'avions pas soupçonnés au début.

Revenons donc à la *Vie du P. Hecker*, qui restera quand même le centre et le pivot de toute l'action qui nous occupe. Ce n'est pas, en effet, un livre ordinaire, fruit de l'étude et des méditations d'un écrivain et ne devant son succès qu'à sa valeur intrinsèque. C'est un drapeau, c'est le symbole d'un parti, une machine de guerre, une sorte de cheval de Troie portant dans ses flancs la phalange tout entière des chefs de l'*américanisme*.

La préface de M. l'abbé Klein est datée du 5 juin 1897, veille de la Pentecôte. Or, dès le le mois de mai, le *Correspondant* avait commencé à rendre compte du livre avant qu'il fût publié. Dans deux articles du 25 mai et du 10 juin, intitulés : *Un Prêtre américain, le R. P. Hecker*, M. le comte de Chabrol exaltait, comme le fit bientôt toute la presse, le fondateur des Paulistes. Il montrait en lui le précurseur des Ireland et des Keane « qui, depuis, ont exercé et exercent encore une grande et progressive influence sur la politique de la cour de Rome » et dont « le franc parler respectueux » et « l'obéissance sans obséquiosité ont souvent fait prévaloir des vues que les plus astucieuses démarches eussent eu peine à défendre ». Ce langage montre assez clairement d'où vient l'inspiration de la campagne

américaniste dont le lancement de la *Vie du P. Hecker* est un des épisodes les plus significatifs.

Si nous disions que toutes les Revues sympathiques à l'*américanisme* ont obéi à un mot d'ordre, en publiant simultanément des articles élogieux sur un livre qui n'était point paru, on nous soupçonnerait peut-être de voir la preuve d'une entente et presque d'un complot, là où il n'y avait que simple coïncidence et unanimité d'enthousiasme. Mais nous possédons, à cet égard, un témoignage aussi autorisé que sincère, celui de M. l'abbé Klein lui-même, qui, le 1er juin 1897, quatre jours avant celui dont sa préface porte la date, annonçait aux lecteurs de la *Quinzaine* le rare et merveilleux accord de la presse en cette circonstance.

Voici en quels termes, toujours un peu enthousiastes, s'exprimait le traducteur des discours de Mgr Ireland :

« Mais enfin, qui est ce P. Hecker ? La question semblerait étrange aux États-Unis, en Angleterre, à Rome, où il se trouve en possession, non seulement de la célébrité, mais d'une autorité *que nul ne conteste*, en fait de doctrine mystique et de vues sur l'avenir social ou religieux. En France, souvenons-nous-en, il n'était point connu ; il va l'être maintenant. *Voici que toutes les revues catholiques s'apprêtent à le révéler en même temps ;* et

la nouvelle que son histoire, avec le résumé de ses doctrines, allait enfin nous être donnée a suffi pour enthousiasmer l'élite qui ne borne l'horizon de ses pensées ni aux limites du territoire, ni aux écrits de la langue nationale. »

Il y avait donc une entente, un plan concerté entre « toutes les Revues catholiques », pour organiser autour de la *Vie du P. Hecker* un mouvement d'opinion, nous ne voulons pas dire de réclame, en faveur du *saint* américain.

On conçoit que la perspective d'un succès assuré d'avance, perspective que l'événement a justifiée jusqu'à présent, ait pu contribuer à grandir le jeune enthousiasme de celui qui prenait, aux yeux du public français, la responsabilité du livre. Aussi, en donnant aux lecteurs de la *Quinzaine* la primeur de l'introduction, encore inédite, de Mgr Ireland à la *Vie du P. Hecker*, M. l'abbé Klein ajoutait :

« Mais si Mgr Ireland a magistralement saisi dans le P. Hecker l'idéal que lui-même réalise avec tant d'éclat, s'il a eu raison de voir en lui le type du prêtre américain et de l'homme d'action, le temps lui a fait défaut pour parler de la *profonde* et *géniale doctrine* qui fait du fondateur des paulistes le *plus grand mystique du dix-neuvième siècle*, le philosophe qui a le mieux compris l'évolution actuelle de l'humanité, l'apôtre et l'apologiste qui a le plus nettement indiqué le

sens des efforts, des études, des réformes, que les nouvelles conditions du monde, une fois bien comprises, *imposent*, *sans résistance possible*, à tous ceux qui veulent promouvoir l'avancement intérieur et l'expansion extérieure du catholicisme. »

Voilà ce que les chefs de l'école américaine attendaient ; à savoir, que le public français, dont ils avaient pu mesurer la crédulité lors du passage de Mgr Ireland à Paris, se prît d'une admiration facile pour « le plus grand mystique du dix-neuvième siècle », et que leurs idées, leurs doctrines et leurs visées d'avenir profitassent de cette vogue qui durerait toujours assez longtemps pour leur permettre de faire un pas décisif.

Ceux qui se sont prêtés inconsciemment à ce calcul le regretteront un jour et ce jour est peut-déjà venu pour quelques-uns. Mais il faut se hâter d'appliquer le remède sur la plaie vive, de montrer au grand jour le mal secret, afin que les hommes de bonne foi, les vrais croyants, les vrais prêtres sachent à temps où l'on prétend les conduire et dans quels défilés ils risquent de s'engager.

« Heureux les maîtres de l'opinion ! » ce sont les premières paroles de la préface de la *Vie du P. Hecker*. « Qui n'a pas un jour ambitionné ce magique pouvoir ? » ajoute M. l'abbé Klein. Nous aimons à penser que, mieux rensei-

gné maintenant sur la portée de son œuvre et le parti qu'on en voulait tirer, le jeune professeur répétera, avec une conviction profonde, la parole de Notre-Seigneur Jésus-Christ : *Quinimo beati qui audiunt verbum Dei et custodiunt illud*. Heureux bien plutôt ceux qui écoutent la parole de Dieu et qui la mettent en pratique ! »

Mais nous craignons, et la suite de ce travail fera connaître si cette crainte est excessive, nous craignons que tous les chefs de l'école n'aient pas la noble simplicité de reconnaître leur erreur et que, parmi les « puissants prélats américains », qui se targuent d'exercer « une grande et progressive influence sur la politique de la cour de Rome », il n'y en ait qui laissent paraître la prétention de venir à Rome, non pour être enseignés, mais pour enseigner. L'écrivain du *Correspondant* nous fait assez entendre que telle est déjà l'attitude prise par plusieurs d'entre eux. Après avoir montré « leur franc parler respectueux », qui « a fait prévaloir des vues que les plus astucieuses démarches eussent eu peine à défendre », le comte de Chabrol s'exprime ainsi :

« Attitude, d'ailleurs, qui évoque les meilleurs souvenirs des âges catholiques, quand un saint Bernard pouvait tenir au pape Eugène un langage si libre, parce qu'on sentait derrière ses paroles un esprit filialement fidèle, et que la

rudesse de l'homme d'action était pour ainsi dire l'armure qui couvrait le dévouement de l'homme de cœur. »

Ne commencez vous pas à trouver, cher lecteur, que les américanistes le prennent d'un peu haut avec le Pape et avec l'Église, et qu'il est singulièrement hardi de comparer l'archevêque de Saint-Paul de Minnesota, ou l'ancien recteur de l'Université de Washington à l'abbé de Clairvaux?

Ce que l'ascendant de la sainteté et le titre d'ancien maître de celui qui venait de s'asseoir sur la chaire de Pierre pouvaient permettre à un saint Bernard, il n'est pas licite de l'attribuer gratuitement à d'autres, encore moins à soi-même ni de souffrir que personne vous l'attribue. D'ailleurs, ce ne sont là que des mots et des phrases, il y a des sentinelles qui veillent au pied du trône pontifical et Léon XIII n'est point d'âge ni de tempérament à souffrir des pédagogues.

M. le comte de Chabrol a été induit à tenir ce langage par la renommée surfaite du P. Hecker, dont il a cru, de confiance, la *sainteté* authentique. C'est de l'attitude de celui-ci à Rome qu'il a pris occasion pour adresser aux « puissants prélats américains » ces félicitations compromettantes.

Plus nous avançons dans cette étude, plus nous sommes, en effet, frappé de l'influence du P. Hec-

ker sur tout le mouvement de l'*américanisme*. Il est bien réellement le chef, l'initiateur, le maître de cette école. Cet illuminé *subjectiviste* a jeté dans ses écrits, souvent obscurs et contradictoires, le germe de toutes les idées qu'un groupe de prélats américains travaille avec une hardiesse et une ténacité inouïes à faire prévaloir dans l'Église.

Aussi bien, Mgr Keane a été longtemps sous la direction spirituelle du P. Hecker ; il passa même quelques mois au noviciat des paulistes. Mgr O' Gorman, évêque de Sioux-Falls (South-Dakota), l'un des partisans les plus avancés et les plus intelligents de l'*américanisme*, ami d'enfance de Mgr Ireland, est un ancien pauliste ; enfin, Mgr Ireland déclare qu'il doit au P. Hecker « les plus salutaires impressions de sa vie ».

« Je suis heureux, ajoute-t-il dans l'introduction à l'édition anglaise, de trouver ici l'occasion d'affirmer publiquement la gratitude que j'éprouve pour lui Il était dans toute la force de sa vie et de son labeur quand je fus pour la première fois à portée de l'observer. J'étais tout jeune alors dans le saint ministère, et très naturellement je jetais les regards autour de moi, à la recherche de quelque modèle pour me guider dans les chemins où je sentais que, moi aussi, je devais marcher. Depuis, je n'ai jamais perdu de vue le P. Hecker, le suivant des yeux autant

qu'on peut le faire à la distance des six cents lieues qui nous séparaient. Je ne suis pas aujourd'hui sans avoir acheté, au prix de bien des années et de bien des travaux, quelque expérience des hommes et des choses. Elle ne m'a fait en rien changer mon appréciation sur lui, si ce n'est pour le tenir en plus grande estime. »

Ce sont donc de fidèles disciples et interprètes de la doctrine d'Hecker, de son esprit, de sa pensée intime que nous allons suivre, à présent, à travers les principales phases et les étapes diverses de la campagne *américaniste*. A mesure que nous avancerons dans cette nouvelle étude, nous constaterons deux choses :

Premièrement, que les disciples, ainsi qu'il arrive souvent, ont surpassé le maître, principalement en ce qu'il avait de moins imitable.

Secondement, que les doctrines et les actes de l'école dont il est le chef ne nous feront, non plus, en rien changer notre appréciation sur lui, si ce n'est, peut-être, pour le tenir en moindre estime.

II

PREMIÈRE CAMPAGNE — LE PARLEMENT DES RELIGIONS A CHICAGO

Sommaire. — Le centenaire de la découverte de l'Amérique ; sa signification et les manifestations auxquelles il donne lieu. — L'idée d'un congrès des religions. — Deux grandes leçons données au monde entier par l'*américanisme*. (Discours de Mgr Keane à Bruxelles, en 1894.) — Une petite leçon donnée à l'*américanisme*. — L'initiative du Parlement des religions, due aux protestants, son importance déterminée par l'adhésion de certains prélats américains. — Séance d'ouverture du Parlement des religions. — Les deux formules anglaises du *Pater*. — Rôle des disciples du P. Hecker au Parlement des religions. — Appréciation de Mgr Keane sur un de ses discours : Saint Paul devant l'aréopage. — Aveux de Mgr Keane sur la défiance que témoigne l'Europe catholique vis-à-vis du Parlement des religions. — Attitude de l'*américanisme* à l'égard des protestants. — Mgr Kain et l'Armée du Salut. — Echo européen du Parlement de Chicago.

Aucune circonstance ne pouvait offrir à l'*américanisme* religieux une occasion plus opportune et plus significative de manifester ses tendances,

son programme et, comme l'on parle aujourd'hui, de *s'affirmer*, que le centenaire de la découverte de l'Amérique par Christophe Colomb. Puisque, à l'exemple de leur maître, les disciples d'Hecker estiment que l'Amérique a pour mission de conduire l'humanité à un degré de civilisation et de perfection jusqu'ici inconnu, la découverte d'une contrée destinée à jouer un tel rôle est un événement dont le souvenir ne saurait être célébré dignement que par de nouvelles découvertes, aussi bien dans l'ordre moral et dans les plus hautes sphères de la vie intellectuelle et religieuse du genre humain que dans le champ encore inexploré des sciences et de l'industrie.

Un article rédigé par Mgr Keane, et inséré dans le *Bulletin de l'Institut catholique* de Paris par l'abbé Félix Klein, formule avec une grande hardiesse de langage l'idée qui s'empara alors de certains esprits :

« La découverte de l'Amérique avait sans doute mis au jour d'immenses trésors de ressources naturelles ; il était bon qu'ils fussent dignement exposés. Elle avait ouvert de splendides avenues à l'énergie, à la puissance, au génie de l'homme ; il était juste que les arts et les industries du vieux monde et du nouveau pussent faire montre de leurs plus belles conquêtes et engager une lutte courtoise sur le sol de l'Amérique. »

C'est pour réaliser cette première pensée que fut organisée l'immense exposition de Chicago, la « Foire des Nations », qui se termina, on le sait, par une faillite colossale.

« Mais la grande découverte, continue Mgr Keane, avait une portée plus haute. Elle inaugurait une révolution providentielle, un progrès dans la condition des sociétés et dans presque toute l'organisation de la vie humaine ; il était par-dessus tout opportun de rendre ces progrès manifestes en une aussi grande circonstance historique. »

Un fidèle disciple d'Hecker ne pouvait mieux exprimer sa pensée ; nous verrons bientôt comment elle fut réalisée d'une manière vraiment digne du *grand initiateur ;* suivons Mgr Keane dans son lumineux exposé :

« Mais alors une idée se présenta d'elle-même : puisqu'un trait distinctif de la mission de l'Amérique est, par la destruction des barrières et des hostilités qui séparent les races, le retour à l'unité des enfants de Dieu longtemps divisés, *pourquoi quelque chose d'analogue ne pourrait-il pas se faire en ce qui concerne les divisions et les hostilités religieuses?* Pourquoi les congrès religieux n'aboutiraient-ils pas à un *congrès international des religions*, où tous viendraient s'unir dans une tolérance et une charité mutuelles, où *toutes les formes de religion* se dresseraient en-

semble contre toutes les formes d'irréligion ? »

Les cendres du P. Hecker durent tressaillir sous les dalles de l'église Saint-Paul de New-York en entendant exprimer cette pensée, dont il avait confié, nous l'avons vu, les premières intuitions à l'abbé Dufresne.

Il s'agissait de donner au monde *une leçon.* Mgr Keanne l'a déclaré, dans son discours au *Congrès scientifique international des Catholiques* à Bruxelles, en septembre 1894 :

« Nous avons pensé que nous aurions l'occasion de *donner au monde entier une grande leçon.* Quand nous étudions la carte d'Europe, nous voyons là marquées de petites divisions. Des lignes traversent ces cartes en tous sens. Elles n'indiquent pas seulement des divisions territoriales, elles signifient encore : jalousie, haine, hostilité, division des cœurs, qui se traduisent par Dieu sait combien de millions d'hommes armés pour détruire le monde. Or, de toutes ces nations, la Providence a permis l'émigration parmi nous. Toutes les nations se trouvent représentées chez nous ; elles y vivent mêlées entre elles, fraternellement, sans hostilité aucune. C'est le privilège que Dieu a donné à l'Amérique de détruire ces traditions de jalousies nationales que vous perpétuez en Europe, pour les fondre toutes dans l'unité américaine. »

Il nous semble que le sentiment de tout esprit

réfléchi, à la lecture de ces lignes, sera celui d'un profond étonnement. C'est dans une assemblée d'hommes instruits qui peuvent être considérés, à certains égards, comme une représentation de l'élite intellectuelle du monde religieux, c'est dans un *congrès international des savants catholiques* que de telles prétentions ont été produites, au grand jour, sans qu'une seule protestation se soit élevée. Il y a dans ce paragraphe du discours de Mgr Keane plus d'erreurs historiques, sociales, ethnologiques que de mots.

L'*unité américaine* sera l'œuvre des siècles, mais, présentement, c'est la guerre de races qui commence et menace de tout emporter. Ces *petites divisions*, ces *lignes qui traversent la carte d'Europe en tous sens*, ce sont, Monseigneur, les frontières de nos patries ; elles ont une signification plus haute que celle de *jalousie, haine, hostilité, division des cœurs ;* elles tracent les limites de l'héritage des aïeux, du foyer de la grande famille nationale, de la terre qui a porté nos berceaux et où l'on creusera nos tombes.

Mais, nous parlons un langage que vous ne sauriez comprendre, vous qui vivez au milieu de ces populations déracinées d'immigrants qui errent sur le vaste continent américain sans trouver un lieu de repos ; vous ne voyez apparaître les distinctions de nationalités et de races que dans les luttes pour la vie, les jalousies, les

haines, les hostilités individuelles. Vous ne connaissez pas les vieilles nations, assises depuis des siècles sur les rives des mêmes fleuves, à l'ombre des mêmes montagnes, plongeant dans le sol leurs souches profondes et portant dans le silence, sous un même soleil, à chaque génération qui passe, les fruits mûrs du travail et les fleurs des arts et de la poésie.

Vous avez voulu *donner au monde entier une grande lecon ;* nous ne nions pas que le vieux monde ait besoin d'en recevoir, mais le monde nouveau n'a pas moins à apprendre, et c'est mal connaître l'un et l'autre que d'en parler comme vous l'avez fait.

Toutefois ces hardiesses sont de peu de conséquence, comparées à celles qui vont suivre :

« *Il y avait la même lecon à donner sur le terrain religieux*, continue Mgr Keane. Toutes les fois que je me sens tenté de pessimisme, j'ai un remède : je regarde autour de moi, et je vois que le genre humain se met de plus en plus à détester la haine et l'hostilité. Il y a un effort incontestable de l'humanité vers des mœurs plus douces, une plus grande floraison de la charité. Mais n'est-ce pas le but de la religion d'unir l'homme avec Dieu et avec ses frères ? *La religion, c'est la charité ! Lors même que nous ne pourrions nous entendre sur les croyances, n'était-il pas possible de s'accorder sur la charité ?*

» Ce serait déjà beaucoup de *donner cette leçon, même aux chrétiens :* que, pour aimer Dieu, il n'est pas nécessaire de haïr son frère *qui ne l'aime pas comme nous ;* que pour être fidèle à notre foi, *il n'est pas nécessaire de demeurer en guerre avec ceux qui* COMPRENNENT LA FOI AUTREMENT QUE NOUS. »

Voilà la seconde leçon que l'*américanisme* entendait donner aux chrétiens du vieux monde. Nous reconnaissons ici la pensée du P. Hecker : *abolir la douane*, abaisser les barrières de l'Eglise. C'est en exécution de ce projet que fut mise en avant l'idée d'un *Parlement des religions*, réuni à l'occasion de l'Exposition de Chicago.

« C'est l'honneur de l'Eglise protestante, écrivait plus tard l'abbé Charbonnel, d'avoir pris l'initiative du congrès de Chicago, mais on peut dire que le succès dépendit entièrement de l'adhésion des catholiques : il fallut la puissante autorité du cardinal Gibbons et de Mgr Ireland pour entraîner les timides. Le Parlement des religions demeure, en quelque manière, l'œuvre de ces grands meneurs de peuples, dont on sait le coup d'œil sûr, l'esprit pratique et les hardies conquêtes à travers la protestante Amérique. « Le congrès de Chicago est l'événement le plus beau et le plus heureux de toute l'histoire de notre jeune Eglise d'Amérique », nous di-

sait à nous-même naguère le cardinal Gibbons. » (*Revue de Paris*, 1er septembre 1895.)

Pourquoi l'honneur d'un événement *si beau* et *si heureux* dut-il être laissé à l'*Eglise protestante?* Mgr Keane l'a expliqué au congrès scientifique de Bruxelles :

« L'Eglise catholique, naturellement, — je dis naturellement *à cause de certains préjugés*, — n'aurait jamais proposé la convocation d'un Parlement des religions. Mais, puisque la proposition était faite, puisqu'il était absolument décidé que ce congrès se réunirait, que l'Eglise catholique y fût ou n'y fût pas, *notre participation s'imposait.* »

Il est tout à fait inexact de dire, comme l'a assuré l'abbé Charbonnel, que l'épiscopat américain se soit unanimement prononcé en faveur de la participation des catholiques au Parlement des religions. La fraction de cet épiscopat, qui forme la tête du parti américain, dit irlandais, était seule de cet avis. Mgr Keane fut délégué par elle pour organiser la participation des catholiques au congrès.

« Enfin arriva le premier jour du congrès, poursuit l'orateur. Chacune des grandes salles était remplie, et des milliers de personnes ne purent trouver place. » (Mgr Keane omet de dire qu'il fut, une fois au moins, du nombre de ces personnes et dut chercher un asile, avec ses amis, dans le local réservé aux méthodistes.) Il

y avait là des représentants de l'univers tout entier. Ils étaient venus de l'Inde, de la Chine, du Japon, de la Perse, de la Palestine, du monde entier. »

Nous n'avons point ici à faire l'histoire de ce congrès, dont nous parlons seulement parce qu'il fut l'occasion de la plus éclatante et de la plus significative manifestation de l'école *américaniste*, en ces dernières années ; mais nous ne saurions omettre de citer l'éloquente et enthousiaste description de la séance d'ouverture du Parlement des religions, telle que l'a écrite Mgr Keane, dans l'article déjà cité :

« Au milieu d'interminables applaudissements de bienvenue, les représentants des principales religions du monde descendirent processionnellement l'allée centrale et vinrent occuper la spacieuse estrade. C'était un merveilleux spectacle que ce groupement de toutes les races et de toutes les langues, cette variété de costumes nationaux et d'ornements religieux, avec le manteau de pourpre et la douce figure de notre cher cardinal pour centre du tableau.

» Un silence de sanctuaire s'étendit sur l'immense foule, lorsque, à la demande du président, Son Éminence s'avança pour prononcer la prière d'ouverture. D'une voix faible, mais distinctement entendue partout, le prélat commença la récitation de l'oraison dominicale, à laquelle tous

s'unirent. Cette prière bénie, reconnue durant le congrès comme la « prière universelle », fut la seule formule dont on fit usage pour ouvrir les sessions ; elle était précédée, le matin, d'un instant de silence et de recueillement. »

Nous avons sous les yeux le compte rendu officiel du Parlement des religions, publié à Chicago par la commission d'organisation du congrès et formant deux gros volumes illustrés de 1,600 pages environ chacun. Il suffit de parcourir la table des matières et de regarder les *instantanés* photographiques représentant les séances du Parlement pour se convaincre que les délégués d'une fraction de l Église d'Amérique n'eurent pas précisément le rôle et l'influence prépondérante qu'on leur attribue. La place remplie par leurs travaux dans ces volumineux rapports est fort petite ; sur l'estrade, on distingue des popes, des muphtis, des bonzes ; il y a même des femmes, et l'une d'elles préside certaine séance du Parlement ; l'œil distingue difficilement la présence de prêtres ou de prélats catholiques.

S'ils occupent une place d'honneur sur l'estrade, et la principale dans l'illustration fort soignée de ces deux volumes, les cultes païens de l'Inde, du Japon, de la Perse et d'ailleurs n'ont pas fourni, on le conçoit, un appoint très considérable à la rédaction des rapports. En somme, ces deux volumes sont presque entièrement protestants ;

les sectes innombrables de l'Amérique et leurs révérends pasteurs tiennent plus que la place d'honneur : ils tiennent simplement la place.

Enfin, et ceci est plus grave, Mgr Keane nous dit que le *Pater*, « cette prière bénie, reconnue durant le congrès comme la prière universelle », fut la seule formule dont on fit usage pour ouvrir les sessions ; or, la formule du *Pater*, insérée en gros caractères dans le compte rendu officiel du Parlement des religions, n'est pas la formule catholique, c'est la formule protestante.

Il y a, en effet, en anglais, deux textes différents du *Pater* : l'un en usage chez les catholiques, qui est la traduction littérale du texte latin, tel qu'on le lit au missel ; l'autre, qui s'écarte en plusieurs points du précédent et ajoute même à la prière divine une conclusion qui ne se trouve ni dans l'Évangile, ni dans la tradition (1).

(1) Voici, en anglais, la formule catholique du *Pater* :

« Our Father, who art in heaven, hallowed be thy name. thy kingdom come. Thy will be done on earth, as it is in heaven. Give us this day our daily bread. And forgive us our trespasses as we forgive them who trespass against us. And lead us not into temptation, but deliver us from evil. Amen. »

Voici, maintenant, la formule protestante :

« Our Father, *which* (*) art in heaven, hallowed be thy

(*) *Which* est un pronom qui ne s'applique pas aux personnes, mais aux animaux et choses.

Jamais un catholique de langue anglaise ne se permettrait d'employer la seconde de ces formules, et nous ne doutons pas que Son Éminence le cardinal Gibbons ait employé la première; mais puisque Mgr Keane fait observer que cette prière, dite « d'une voix faible », fut néanmoins « distinctement entendue partout », comment les organisateurs du Parlement des religions, qui devaient être mieux placés que tous les autres congressistes pour bien entendre la prière, n'ont-ils pas respecté, ne fût-ce que par souci de la vérité historique, le texte dont avait fait usage le cardinal Gibbons ? Comment, d'autre part, les prélats qui avaient pris part au congrès et Mgr Keane, membre de la commission d'organisation, n'ont-ils pas protesté contre cette substitution qui dénature d'une manière si grave l'acte

name. Thy kingdom come. Thy will be done *in* (**) earth, as it is in heaven. Give us this day our daily bread. And forgive us our *debts* (***) as we forgive our *debtors*. And lead us not into temptation; but deliver us from evil : for thine is the kingdom, and the power, and the glory, forever (****). Amen. »

(**) *In* traduit le mot latin ou grec; cependant on ne devrait pas dire dans la terre, mais sur la terre.

(***) *Debts* et *Debtors*: *debita et debitoribus*. La formule catholique du *Pater* explique mieux que la formule protestante le sens moral.

(****) Cette dernière partie est une fantaisie protestante de louanges qui signifie : *Car à toi est le royaume, la puissance, et la gloire pour toujours.* »

déjà contestable d'un cardinal de la sainte Église catholique romaine ?

Nous posons la question, ce n'est pas à nous qu'il appartient d'y répondre.

Le Parlement des religions dura dix-sept jours, du 11 au 28 septembre 1893. Les disciples du P. Hecker formaient le groupe le plus considérable, relativement, de la représentation catholique du congrès. Outre Mgr Keane, nous remarquons parmi eux le docteur Thomas O'Gorman, alors professeur d'histoire ecclésiastique à l'Université de Washington, aujourd'hui évêque de Sioux-Falls, ancien pauliste; le R. P. Hewit, successeur du P. Hecker; Mgr Ireland, archevêque de Saint-Paul, le R. P. Elliot, auteur de la *Vie du P. Hecker* et qui présenta au Parlement « un admirable essai sur *la nature intime et les fins de la religion*, dans lequel on pouvait aisément distinguer les enseignements et l'esprit de son maître, le savant et aimable P. Haecker » (*sic*).

Nous reconnaissons volontiers que les paulistes se montraient fidèles à la mémoire et à la doctrine de leur fondateur, en prenant une part aussi active au congrès de Chicago.

Le discours prononcé par Mgr Ireland, le second jour du congrès, qui était « le jour du catholicisme », avait pour titre : *Les harmonies de la religion catholique avec l'état actuel de la vie*

moderne. C'est d'ailleurs le titre que l'on pourrait donner à presque tous les discours de Mgr Ireland, de Mgr Keane, et, en général, à toutes les conférences des paulistes. C'est ce que signifie plus brièvement le titre du volume publié par M. l'abbé Félix Klein : *L'Eglise et le siècle*. Toute la pensée de l'école tient dans ces deux mots et dans la *conjonction* qui les rapproche.

Il y eut aussi une place pour la théologie mystique. Le docteur O'Gorman traita *du culte et de la grâce*, et le docteur Keane de *la vérité, la grâce et la sainteté dispensées par l'Eglise*. C'était l'occasion de développer les idées du P. Hecker sur la perfection chrétienne et sur l'action du Saint-Esprit dans les âmes ; elle ne fut pas négligée.

Le dix-septième jour, qui fut le dernier, Mgr Keane prononça un discours sur la *religion finale* « the ultimate religion ».

« Je montrai, dit-il, que *l'avenir de la religion* dans le monde *serait* vraisemblablement *meilleur que son passé*, et que Notre-Seigneur Jésus-Christ, avec la seule Église qu'il ait constituée, doit être à jamais le centre de la religion. »

Ce discours mériterait, à lui seul, une longue étude ; nous la ferons un peu plus loin. Il fut ce qu'il pouvait être, d'un tel orateur, devant un tel auditoire et sur un tel sujet.

Bornons-nous à recueillir l'appréciation qu'en a donnée Mgr Keane lui-même :

« Si vous aviez entendu les applaudissements de ces cinq mille hommes ; si vous les aviez vus se jeter sur moi pour me remercier, vous auriez compris que la religion chrétienne était là, comme le grand prédicateur saint Paul, pour dire toute la vérité, et qu'en face de la vérité, l'intelligence humaine est saisie et vaincue, pourvu que les cœurs soient touchés et amollis par la vérité. »

Nous n'aurions pas songé à établir un parallèle entre saint Paul, qui fut un peu plus qu'un *grand prédicateur*, et l'ancien recteur de l'université de Washington ; mais puisque Mgr Keane nous invite à faire ce rapprochement, entre le discours qu'il fit au Parlement des religions et le discours de saint Paul devant l'Aréopage, nous ne pouvons nous empêcher de remarquer quelque différence, au moins quant aux résultats. D'un côté, nous voyons cinq mille hommes *se jeter* sur un orateur pour le remercier ; de l'autre, nous voyons un auditoire, probablement beaucoup moindre, accueillir par des risées l'Apôtre des Gentils, remettre à un autre jour l'examen de sa doctrine et renvoyer saint Paul incompris, suivi seulement de quelques hommes, gagnés par la grâce divine.

Les Actes des Apôtres ont pris soin de nous expliquer la cause de cet insuccès oratoire. Saint Paul avait parlé de la résurrection des morts devant les rationalistes d'Athènes, et nous ne voyons pas que, depuis, il se soit départi de cette

méthode. Mgr Keane n'a pas tenté l'expérience : il était, sans doute, assuré que, s'il eût voulu prêcher devant ces cinq mille hommes le fait du Christ ressuscité, ils ne se seraient pas *jetés sur lui* pour le remercier et l'acclamer. « On m'a dit, poursuit l'orateur — j'ai la vue trop basse pour avoir pu le constater moi-même — que presque tous les yeux pleuraient. » Rien de semblable ne s'est vu à l'Aréopage d'Athènes; mais Mgr Keane tient à sa comparaison, il ne voit pas de plus grand événement religieux, depuis les temps apostoliques, que le congrès de Chicago, et il ne s'en faut guère qu'il nous montre en lui comme une revanche de Babel (1).

(1) Voici d'ailleurs l'exorde du discours de Mgr Keane :

« A la fin de notre Parlement des Religions, notre devoir est de regarder en arrière pour voir ce qu'il nous a appris et de regarder en avant pour voir ce qu'il nous découvre à l'horizon.

» Ces jours seront toujours pour nous un souvenir de douceur. Il a été doux en vérité, pour des enfants de Dieu depuis longtemps séparés, de pouvoir enfin se rencontrer ; pour ceux que les hasards et les malheurs de la vie humaine ont tant éloignés et que la folie du cœur humain a si souvent embrigadés dans des bataillons ennemis, de pouvoir ici se serrer les mains en amis et en frères en présence du Père aimant et béni de nous tous. Il a été doux de voir et de sentir que c'est un terrible tort pour la religion, qui émane du Dieu d'amour, d'inspirer l'animosité et la haine qui sont l'œuvre du principe du mal ; il a été doux de relier les liens d'affection brisés depuis les jours de Babel, et de goûter « combien il est bon et agréable pour des frères » d'habiter ensemble. »

« Ainsi, écrit-il, durant dix-sept jours l'Eglise s'est tenue debout au milieu de cette singulière assemblée, comme saint Paul au milieu de ceux qui le questionnaient dans l'Aréopage ; et l'on peut douter que depuis les temps apostoliques elle ait eu pour entendre sa voix un tel rassemblement des enfants dispersés de Dieu. On l'écouta avec un respect, souvent avec un enthousiasme et des applaudissements *qui formaient un consolant contraste avec la soupçonneuse et sectaire rancune qui a si tristement rempli l'histoire de la religion dans les siècles passés.* »

Le dernier numéro de la revue des paulistes, le *Catholic World* (mars 1898), qui nous arrive fort à propos, contient un grand article envoyé de Rome par Mgr Keane, où nous lisons, entre autres choses, que sa participation au Parlement des religions n'est pas appréciée de la Ville Eter-

» Et nous avons senti, en nous regardant dans les yeux, que nous ne pourrons jamais atteindre l'unité dans la vérité qu'à une seule condition : à savoir de chasser tout esprit d'hostilité et de soupçon, pour nous rencontrer sur le terrain d'une mutuelle franchise et charité.

» Ces jours ont été aussi des jours d'instruction. Ils nous ont donné des leçons de choses sur de vieilles vérités qui sont devenues plus claires parce qu'elles sont ainsi devenues concrètes et vivantes sous nos yeux.

» En premier lieu, en écoutant des déclarations que nous ne pouvions qu'approuver et applaudir, quoique venant de sources si diverses, nous avons eu une évidence pratique et expérimentale du vieux dicton, qu'il y a du vrai dans toutes les religions. »

nelle. Mgr Keane expose à ses amis d'Amérique combien il est difficile dans la vieille Europe de faire non seulement accepter mais comprendre l'*américanisme*.

Il en donne comme exemple « la *difficulté presque insurmontable* de faire comprendre et de justifier la part prise par les catholiques au congrès des religions à Chicago ».

« Cela leur paraît, dit-il, en parlant des Européens, un complot, presque une trahison vis-à-vis des ennemis de l'Eglise catholique et de la religion chrétienne. Qu'un Américain leur fasse voir qu'on n'a rien voulu de semblable et qu'on n'a pas entendu la chose ainsi, c'est en vain qu'il le soutiendra. Qu'il leur montre les annales imprimées des discours prononcés jour par jour et qui montrent que nulle part on n'a essayé de *minimiser* la croyance catholique, tout cela ne sert de rien. Qu'on leur dise les efforts d'apostolat accomplis du matin au soir, dans la salle catholique ; qu'on leur dise la quantité énorme de publications catholiques distribuées à ceux qui étaient impatients de tout savoir ; qu'on leur montre que l'impression générale était que, de toutes les religions du monde, l'Eglise catholique seule reste debout dans une dignité calme et majestueuse... Ils vous regardent avec étonnement et ils s'en vont ébranlés mais non convaincus.

» Parfois, l'Américain rencontre des esprits plus ouverts, capables de comprendre et d'apprécier. Ainsi, quand la question fut simplement exposée au congrès catholique et scientifique à Bruxelles, il y a trois ans, l'auditoire, incomparable en Europe pour son intelligence et son jugement, montra sa sympathie et son approbation dans une explosion d'enthousiasme qui ne sera oubliée de longtemps. Cependant, une fois encore, notre Saint-Père, connaissant parfaitement combien totalement différentes sont les conditions religieuses et les tendances intellectuelles de l'Europe, a très sagement décrété qu'un congrès de cette sorte serait peu opportun ici. »

Nous saurons désormais à qui nous adresser pour connaître l'impression produite sur un auditoire par l'éloquence de Mgr Keane.

Mais ce qui nous paraît plus digne d'attention dans ce passage, c'est l'opinion qu'il tend à accréditer en Amérique : il semblerait, en effet, que le Souverain Pontife considère l'entreprise d un congrès universel des religions comme simplement inopportune dans l'état présent des esprits en Europe. Quand on écrit de Rome et qu'on y habite depuis plus d'une année, on pourrait être mieux renseigné.

Il est vrai que, sur les divers sujets qu'il aborde dans son récent article du *Catholic World*,

Mgr Keane ne montre pas une compréhension plus exacte de l'esprit romain. Toujours il voit dans les enseignements de Léon XIII, et notamment dans l'Encyclique *Longinqua Oceani*, de simples conseils de prudence et des considérations d'opportunité.

Il ne peut davantage se résoudre à voir les catholiques d'Europe ne point partager cette « joyeuse confiance dans l'honnêteté religieuse » des protestants, qui est l'esprit même du P. Hecker et des paulistes. Parlant des Romains, Mgr Keane s'exprime ainsi :

« A cause de cette différence de situation et de milieu, ils ont une égale difficulté à comprendre nos relations avec nos concitoyens non catholiques. Pendant des siècles, et avec raison, ils ont été habitués à regarder les protestants comme des agresseurs de l'Eglise, qui ne doivent être abordés pour ainsi dire qu'à la pointe de la baïonnette. Quand un Américain leur dit, qu'à l'exception d'une petite minorité de fanatiques, telle n'est point du tout l'attitude de nos non-catholiques ; qu'ils sont protestants simplement par la force de l'hérédité et presque tous en parfaite bonne foi ; que nous les regardons, eux aussi, comme chrétiens, mais comme ayant perdu, par la faute de leurs ancêtres, une partie de l'enseignement chrétien et se trouvant dans une situation fausse par rapport à l'Eglise et aux canaux de la

grâce, et que nous tâchons, dans un esprit de charité fraternelle, de les amener à la plénitude de la vérité et de la grâce ; notre Américain leur paraît plus que jamais un rêveur et encore plus manifestement entaché d'hérésie. »

Mgr Keane voudra-t-il bien reconnaître que l'attitude de certains de ses compatriotes, vis-à-vis des protestants, est vraiment de nature à causer aux Européens quelque surprise ? Ceux de nos lecteurs qui pourraient être le plus portés, par tempérament, par éducation ou par principes à pratiquer une large tolérance envers les dissidents, partageront certainement notre surprise en apprenant qu'un archevêque des États-Unis a pu accepter la *vice-présidence* d'une réunion tenue en l'honneur du « général Booth », chef de l'ARMÉE DU SALUT, et exprimer des souhaits pour la prospérité de la dite secte *dans sa ville archiépiscopale*, par une lettre adressée à madame Miles, *la colonelle* de l'endroit.

Voici le document tel qu'il a été publié dans le *Star* du 2 février 1898 :

« Mes chers amis, c'est avec plaisir que je vous autorise à mettre mon nom parmi les vice-présidents de la réception publique offerte au général W. Booth à l'occasion de sa venue dans notre cité, et je prends cette occasion pour souhaiter bon succès aux efforts de votre armée pour

aider et relever ceux de nos concitoyens qui sont tombés dans la détresse.

» *Signé :* John J. Kain.

» *Archevêque du diocèse de Saint-Louis.* »

Dira-t-on que les mœurs américaines diminuent beaucoup la portée d'un tel acte et d'un tel langage et que personne, là-bas, n'en est surpris ? Nous avons contre cette assertion le propre témoignage de madame *la Major* Miles qui, d'après le même journal américain, fut « enthousiasmée de cette lettre ».

Elle avait visité l'archevêque pour qu'il s'intéressât à la réception de Booth, « bien que, dit-elle, elle osât à peine espérer un tel succès ».

Mgr Kain, qu'il ne faut pas confondre avec Mgr Keane, ne doit évidemment pas être un ennemi du congrès des religions.

Malgré la difficulté que les partisans de l'*américanisme* éprouvent à faire accepter leurs idées en Europe et même en Amérique, ils y parviennent cependant plus qu'il ne faudrait pour le bien de l'Église. Nous en verrons les preuves bientôt.

L'idée d'un congrès des religions ne tarda pas à franchir l'océan. Moins de deux ans après l'exposition de Chicago, un prêtre à qui cette idée a porté malheur, la faisait sienne :

« C'est donc d'Amérique que devait nous venir

une si grande leçon. L'industrialisme, le mercantilisme, le yankéisme n'étouffent pas toutes les aspirations d'âme d'un monde jeune et généreux. Il vit là-bas, ce monde, d'une vraie vie intellectuelle, morale, religieuse. La patrie d'Edison est aussi celle de Channing et d'Emerson, et de Longfellow. Sur la terre libre et vaillante où chanta le poète Longfellow, on laisse le passé mort enterrer ses morts.

» Le premier congrès des religions fut un de ces actes sublimes par lesquels les peuples laissent l'oubli des jours morts enterrer des erreurs, des divisions, des haines bien mortes, pour marcher à la vie nouvelle de l'avenir. » (*Histoire d'une Idée.*)

Le prêtre qui menait cette campagne, il y a moins de trois ans, s'appelle aujourd'hui M. Victor Charbonnel.

III

DEUXIÈME CAMPAGNE : ÉCHEC D'UNE IDÉE

SOMMAIRE. — Un article de l'abbé Charbonnel dans la *Revue de Paris*. — L'état d'esprit du clergé français en 1895. — Le *clergé intellectuel*. — L'attitude de la presse catholique, en face du projet d'un congrès des religions à Paris. — Lien entre la campagne de 1895 et celle de 1897-98, autour de la *Vie du P. Hecker*. — Opinion d'un écrivain du *Journal des Débats*, sur *les prêtres qui marchent à l'avant-garde du clergé français*. — L'évolutionnisme religieux. — Le *subjectivisme*, péril du clergé à l'heure actuelle. — Le premier Concile où il n'y aurait pas d'anathèmes. — Les cloisons confessionnelles abaissées. — Un article du *Monde*, en faveur du congrès des religions. — Lettre de Sa Sainteté Léon XIII au délégué apostolique, Mgr Satolli, à propos du Parlement des religions. — Echec de la campagne de 1895. — Lettre de l'abbé Charbonnel au cardinal-archevêque de Paris. — *L'Eglise des élus qui cherchent Dieu.* — Triste fin.

Dans un livre intitulé : *Histoire d'une idée*, et qui pourrait s'appeler, non moins justement : *Histoire d'une apostasie*, l'ex-abbé Charbonnel a raconté la campagne de presse qu'il mena, en

1895, afin d'organiser à Paris, durant l'Exposition universelle de 1900, un congrès des religions.

La chute d'un prêtre est un si douloureux et si effrayant spectacle, que nous voudrions pouvoir l'épargner au lecteur ; mais il y a des plaies qu'il faut savoir reconnaître, et qui ne se guérissent que par le fer et le feu. Il est nécessaire, il est urgent, en l'état présent des esprits, de montrer où certaines idées, certaines illusions peuvent conduire.

Il est nécessaire aussi d'apprendre à ceux qui l'ignorent, et de rappeler à ceux qui l'ont oublié, quel fut l'accueil fait, en France, à ces avances suspectes du libéralisme américain. L'histoire de cette première rencontre entre l'esprit nouveau d'outre-mer et l'esprit de la vieille Europe ; la façon dont échoua cette tentative d'implanter en France l'idée la plus hardie que l'*américanisme* eût alors conçue, sont autant de *leçons de choses* dont l'enseignement ne doit pas être perdu.

Le 1er septembre 1895, la *Revue de Paris* publiait un article-programme, signé de l'abbé Charbonnel et ayant pour titre : *Un congrès universel des religions en* 1900.

Après avoir rappelé le Parlement des religions de Chicago, l'auteur exposait les avantages qui pourraient résulter, selon lui, de la convocation d'une réunion analogue à Paris :

« Le premier effet qu'on puisse prévoir d'un

congrès des religions, c'est une restauration de l'idée religieuse. Pourquoi le mouvement intellectuel et social de ce temps s'accomplit-il en dehors de l'Église, sans l'Église ? C'est parce que, suivant le mot de Mgr Ireland, « les ministres du » Christ prirent leurs quartiers d'hiver dans les » sacristies et les sanctuaires ». Il sembla que la religion n'avait rien à dire au monde et qu'elle fuyait, comme par un aveu de sa faiblesse, l'épreuve des contradictions. Mais, si elle sort un jour de la somnolence de ses catacombes, si elle paraît devant les foules et si elle leur offre sa doctrine, *sans l'impopulaire apparat d'une autorité qui voudrait s'imposer*, il serait étonnant que les âmes pussent demeurer hostiles à son enseignement, alors que tant de besoins, en elles, tant d'inquiétudes, en appellent le divin bienfait. »

L'idée se présentait donc au public sous le couvert de l'intérêt religieux bien entendu et adapté aux exigences de l'esprit moderne. Comment fut-elle accueillie, dès le début, par le clergé ? M. Charbonnel l'a raconté dans son livre :

« C'était le temps où l'affaire des *chevaliers du travail*, le discours du cardinal Gibbons à Rome sur l'*Eglise et la Démocratie*, le passage à Paris et les conférences de Mgr Ireland, tournaient vers l'Église des États-Unis l'attention des catholiques de France. Les hardiesses et la vitalité des

grands évêques de là-bas, leur *compréhension vraiment nouvelle* du christianisme social et des rapports de l'Évangile avec les besoins de la société présente, nous transportèrent d'admiration.

« Nous traduisîmes les discours les plus importants de Mgr Ireland. M. l'abbé Félix Klein les publia sous ce titre : *L'Eglise et le siècle.* Cela fit le tour de la presse.

« Un jeune clergé commença de s'affirmer, qui peu à peu fortifierait en lui la conviction qu'*un renouvellement d'âme et de vie est nécessaire dans l'Eglise, et qui finirait bien par rejeter l'étroit servage des routines vieillottes.* »

Nous avons vu, depuis 1895, ce « jeune clergé s'affirmer » : il s'accroît en effet tous les jours, et plus rapidement qu'on ne pense, le nombre de ces jeunes abbés qui *veulent rejeter l'étroit servage des routines vieillottes*, et il n'est pas inutile d'apprendre, par le témoignage de celui qui fut le plus à même d'en juger, quel était, il y a trois ans, l'état d'esprit du clergé :

« Je fis beaucoup de visites, continue l'ex-abbé Charbonnel. Je crois pouvoir dire que je parvins à établir une sorte d'enquête de l'opinion moyenne du clergé. Le résultat ne donna point raison au scepticisme de Mgr d'Hulst. »

(Mgr d'Hulst ne croyait pas que l'idée fût prise au sérieux par le clergé.)

« Très saintement attaché aux traditions d'une

mysticité aveugle et silencieuse, le clergé de paroisse ignorait jusqu'au fait de la tenue d'un Parlement des religions à Chicago, et, bien entendu, ce qu'il avait pu être. Renouveler cela, qu'était-ce donc? Faire un congrès des religions en 1900, à quoi bon?

» Telles furent partout les paroles d'accueil. Mais le *clergé intellectuel*, le clergé d'enseignement et d'action sociale, *celui qui depuis a fait le congrès ecclésiastique de Reims*, se montra plus compréhensif de la nouveauté qui lui était proposée. Une réunion des représentants de toutes les religions du monde, dans laquelle *l'idée religieuse sous sa forme la plus générale* serait défendue et célébrée pour le bienfait moral qu'elle apporte à l'humanité, fut jugée un noble rêve, dont il importait de tenter la réalisation.

» Le R. P. Didon, l'abbé Lemire et l'abbé Naudet furent les partisans les plus vite et les plus franchement conquis du congrès des religions.

» De jeunes catholiques de l'Université, M. Georges Fonsegrive et M. Georges Goyau, qui écrivaient alors au *Monde*, et dont on sait aujourd'hui par la *Quinzaine* l'effort à rendre plus sociale l'action de l'Église, entrèrent aussi dans nos vues. Une démarche hasardée à l'*Univers*, auprès des Veuillot, me fit espérer qu'il n'y aurait point là d'opposition violente, mais seulement quelque prudente timidité...

» Il était inutile, comme on le pense aisément, de s'enquérir du sentiment de journaux tels que la *Vérité*, la *Gazette de France*, l'*Autorité*, la *Croix*.

» En ces moisissures du cléricalisme, rancissent les animosités les plus inintelligentes, les plus sectaires. Toute pensée généreuse les a pour adversaires naturels...

» Une réunion eut lieu aux bureaux du *Monde*. Les principaux rédacteurs du journal, parmi lesquels M. Levé et quelques-uns des plus résolus partisans du congrès, y prirent part. On poussa assez loin les choses, car il fut question, sur la proposition qu'en fit M. l'abbé Naudet, de constituer un comité de propagande. »

Nous citons ces faits, parce qu'ils sont de nature à éclairer d'un plus grand jour la campagne *américaniste* qui nous occupe. Nous retrouvons encore, outre les personnages déjà nommés, Mgr O'Connell, qui se chargea de présenter au Pape les deux volumes du compte rendu officiel du Parlement des religions de Chicago; Mgr Keane, qui alla au congrès de Bruxelles prononcer le discours dont nous avons parlé dans notre précédent article; enfin, il n'est pas jusqu'à la *Revue du Clergé Français* qui trouva l'ingénieux expédient de publier deux articles; l'un *pour*, l'autre *contre* le projet d'un congrès des religions.

Ainsi les mêmes *Revues*, les mêmes journaux, les mêmes personnalités universitaires, littéraires ou ecclésiastiques, aujourd'hui occupées à propager la doctrine, nous pourrions presque dire le culte du P. Hecker, furent les initiateurs du congrès avorté de 1900.

Dans ces deux campagnes, celle de 1895 et celle d'à-présent, les rôles, sauf le premier, n'ont pas changé de main. Les acteurs sont restés en scène, il n'y a que le titre de la pièce qui varie.

L'impression produite sur le public observateur et réfléchi par cette campagne du *clergé intellectuel*, à la suite de l'abbé Charbonnel, mérite d'être signalée. Nous en trouvons l'écho dans le *Journal des Débats* du 28 septembre 1895, sous la signature de M. André Hallays, auteur de récentes études sur la musique religieuse :

« Sans doute, pour accéder à l'idée d'une telle réunion, les protestants ont eu peu de chemin à faire ; pour eux, point d'obstacle doctrinal ; ils n'ont qu'à oublier un long passé de disputes et d'hostillité. Mais, pour les catholiques, la situation paraît, ou du moins paraissait bien différente. Et c'est un signe des temps que des prêtres catholiques se mettent à la tête d'un congrès des religions.

» En réalité, il n'y a point lieu de s'en étonner, si l'on a suivi, depuis quelques années, les

prédications et les écrits de *certains prêtres qui sont à l'avant-garde du clergé francais*. Ce sont, en quelque sorte, — prenez le mot avec toutes les atténuations possibles, — des *évolutionnistes*. Leur orthodoxie n'abandonne rien du dogme, mais, avec une audace très subtile, ils rappellent à tout propos que la lettre tue et que l'esprit vivifie. Ils sont respectueux de la théologie, mais ils observent qu'elle n'est que la simple traduction de l'*expérience religieuse* dans le langage scientifique et métaphysique de l'humanité.

» Et l'un d'eux écrit : « Que le milieu intellec-» tuel subisse une transformation profonde, le » langage théologique devient de moins en moins » intelligible, au grand détriment du sentiment » religieux lui-même. » Ils croient donc que, sur certains points, les temps sont venus pour l'Église de parler un langage mieux approprié aux âmes d'aujourd hui, et que, par exemple, la tolérance est devenue une des vertus indispensables au christianisme pour l'accomplissement de sa mission sociale. C'est là, sans doute, une façon de parler trop absolue, trop précise, et ces prêtres *sont assez prudents pour ne point formuler des maximes générales*. Mais, au fond, *c'est bien là l'arrière-pensée qui les dirige* lorsqu'ils prennent l'initiative d'un congrès des religions. »

Quand une erreur touche le sol de France, elle se précise et se clarifie : c'est à la fois le péril

et l'avantage de notre pays. M. André Hallays, qui n'est pas un théologien, mais un esprit distingué et un écrivain de talent dont nous n'avons pas oublié les succès littéraires au lycée Louis-le-Grand, a vu du premier coup d'œil et a caractérisé d'un mot les *nouvelles tendances de notre jeune et intellectuel clergé.*

L'*évolutionnisme*, transporté dans le domaine de la théologie avec *une audace très subtile* et faisant de la science reine et maîtresse des vieux scolastiques, *la simple traduction de* L'EXPÉRIENCE RELIGIEUSE *dans le langage scientifique et métaphysique de l'humanité*, voilà la définition la plus claire, la plus exacte et la plus significative qui se puisse faire de la nouvelle école. La même pensée, présentée sous une autre forme et avec non moins de clarté, se retrouve dans l'article de la *Revue de Paris* (1er septembre 1895).

Voulant résumer en quelques lignes l'idée fondamentale du congrès des religions, l'abbé Charbonnel écrivait :

« Les lacunes de telle confession ne sont point déniées, non plus que la supériorité de telle autre. Il n'est rien énoncé, par le fait même du congrès, sur la valeur absolue des credos. Mais c'est moins à comparer leur valeur absolue ou objective dans la « lettre », qu'un pareil rapprochement des religions doit servir, qu'à reconnaître leur valeur relative ou subjective par

l'*appropriation que s'en font les âmes*, ainsi que les droits égaux de toutes les consciences qui les professent « en esprit et en vérité ». *Les religions*, de la sorte, *sont regardées du côté de l'homme*. Elles sont considérées moins comme des doctrines abstraites, plus comme *un élément de la personnalité morale* et IL NE S'AGIT POINT TANT DE CREDO ET DE VÉRITÉ, QUE D'AMES CROYANTES ET DE SINCÉRITÉ. »

C'est là, bien réellement, le dernier mot de la doctrine et sa formule philosophique la plus achevée. Ce *subjectivisme* religieux, que nous avons dénoncé comme l'un des périls les plus subtils des théories du P. Hecker, avait déjà pénétré parmi nous en 1895. C'est, à l'heure actuelle, l'un des plus grands dangers qui menacent l'Église, car le jeune clergé en est atteint et, malheureusement, l'enseignement de certains grands séminaires de France n'est pas fait, loin de là, pour prémunir la génération sacerdotale qui s'élève contre la contagion d'un venin si pernicieux.

Mais, veut-on savoir jusqu'où la logique franque portait d'emblée la mise en pratique de ces théories? Écoutons encore la *Revue de Paris* :

« Sans doute, la fusion de toutes les croyances est un rêve vain... Mais ne pourrait-on pas tenter ce qui s'appellerait bien l'union morale des religions ? Il se ferait un *pacte de silence* sur toutes

les *particularités dogmatiques* qui divisent les esprits, et un *pacte d'action commune* par ce qui unit les cœurs, par la *vertu moralisatrice et consolante qui est en toute foi.* Ce serait l'abandon des vieux fanatismes. Ce serait la rupture de cette longue *tradition de chicanes* qui tint les hommes acharnés à de *subtils dissentiments de doctrine*, et l'annonce de *temps nouveaux*, où l'on se soucierait moins de *se séparer en sectes et en chapelles*, de creuser des fossés et d'élever des barrières, que de *répandre, par une noble entente, le bienfait social du sentiment religieux.*

» L'heure est venue pour cette *union suprême des religions.* On est las, entre croyants de foi diverse, ou même entre croyants et philosophes, des querelles oiseuses, des polémiques, — *polemos*, guerre ! — dans lesquelles les plus nobles convictions perdent toujours ce qui fait leur grandeur : la tolérance sereine.

» Voilà le projet. C'est un signe des temps d'avoir pu seulement l'exposer. On ne l'eût pas exposé il y a deux ans. Car, enfin, le congrès universel des religions serait, en notre vieille Europe, LE PREMIER CONCILE OU IL N'Y AURAIT PAS EU D'ANATHÈMES. »

Voilà qui est clair ; c'est la traduction, en français, de ce que Mgr Keane avait écrit et pensé en anglais, quand il parlait de ce *consolant contraste* entre le Parlement de Chicago et *la*

soupconneuse et sectaire rancune qui a si tristement rempli l'histoire de la religion dans les siècles passés.

Dira-t-on que M. Charbonnel était seul à comprendre ainsi le projet ? Écoutons le témoignage d'un écrivain fort disert, M. Anatole Leroy-Beaulieu :

« Pour moi qui prétends retrouver, *sous la diversité des termes, l'unité du fonds commun*, un pareil congrès n'aurait rien que d'édifiant, et je m'imagine volontiers que ce serait là, pour notre âge troublé, *le plus religieux des spectacles*. Réunir des prêtres et des ministres de cultes divers, *les associer publiquement*, comme à Chicago, *pour une prière commune*, ce serait montrer à tous les yeux que *les cloisons confessionnelles ne sont plus assez hautes, ni assez épaisses pour séparer les croyants en sectes ennemies*, pour couper l'*humanité religieuse* en camps irrémédiablement hostiles.

» Si le congrès de 1900 ne peut avoir lieu, nous aurons toujours eu le congrès de Chicago ; *cela seul est beaucoup*. Nous aurons vu des prêtres, des évêques, des cardinaux, prendre part publiquement, sans blâme de Rome, à ce premier Parlement des religions. Cela est un fait que nul ne peut supprimer ; cela est acquis à l'histoire religieuse. Et quand même un pareil événement ne pourrait se renouveler prochainement en Eu-

rope, nous pourrions concevoir bien des espérances pour l'avenir. »

Un projet qui s'annonçait de la sorte fut-il aussitôt répudié par ceux dont la bonne foi avait pu être surprise et que de telles déclarations devaient détromper ?

Six semaines après la publication dans la *Revue de Paris* de l'article dont on vient de lire les extraits, le journal *Le Monde*, alors dirigé par un prêtre, M. l'abbé Naudet, publiait, sous la signature de Léon Grégoire, un long article, en date du 14 octobre 1895, dont M. Charbonnel écrit :

« Par sa fermeté, par sa rigueur démonstrative, il demeure l'un des meilleurs et des plus complets qui aient été écrits sur le congrès des religions. »

Il était dit dans cet article :

« L'Église catholique, prémunie par les enseignements de Pie IX contre les attaques et même contre les surprises de l'erreur, peut désormais, sans péril pour son intégrité, *abaisser les ponts-levis*.

» On ne commet aucun attentat contre la vérité absolue en cherchant des points de contact avec ceux qui ne la possèdent pas tout entière. »

Ne vous méprenez pas, cher lecteur ; cette pensée n'est point tirée de la *Vie du P. Hecker*, car l'article d'où nous la détachons est du 14 oc-

tobre 1895, et M. l'abbé Klein, dans la *Quinzaine* du 1er juin 1897, nous a prié de nous souvenir, qu'avant cette date, les doctrines du P. Hecker n'étaient nullement connues en France.

Cette simple coïncidence de pensée, d'expressions et de style prouve cependant quelque chose : c'est que le P. Hecker a tellement personnifié en lui-même la doctrine *américaniste* que l'on ne peut pleinement l'exprimer sans entrer, inconsciemment peut-être, dans le moule de ses formules.

Aussi le rédacteur du *Monde* ajoutait :

« C'est en s'inspirant de cet esprit et en méditant ces exemples que les catholiques *doivent* participer au congrès des religions.

» Pour excuser leur abstention, ils allégueraient *les droits* de la vérité, qui ne s'accommoderaient pas de certains contacts. On les accuserait de dissimuler, sous cette excuse, leur manque de confiance dans la *force intrinsèque* de la vérité. Leur retraite ne serait point seulement interprétée comme *un acte d'intolérance ;* on jugerait, à travers le monde, qu'elle dénote *des hommes de peu de foi.* »

Tout à coup, Rome parla, et ceux qui d'avance, parodiant la parole de saint Augustin, escomptaient son silence, demeurèrent confondus.

Une lettre du Souverain Pontife fut publiée dans les journaux ; elle était adressée au délégué

apostolique du Saint-Siège aux États-Unis, Mgr Satolli, aujourd'hui cardinal.

Voici ce document :

« LETTRE APOSTOLIQUE AU SUJET DES CONGRÈS VULGAIREMENT APPELÉS « PARLEMENT DES RELIGIONS »

» *A Notre Vénérable Frère François, Archevêque de Lépante, Délégué apostolique aux Etats-Unis d'Amérique, à Washington.*

» Vénérable Frère, salut et bénédiction apostolique.

» Nous avons appris qu'il se tient aux États-Unis d'Amérique des assemblées dans lesquelles, indistinctement, des catholiques s'unissent à ceux qui sont séparés de l'Église, pour traiter des questions religieuses ou des questions morales. En cela Nous voulons bien reconnaître le souci des choses religieuses qui, de plus en plus, anime cette nation. Mais, bien que ces assemblées communes aient été jusqu'à ce jour tolérées par un silence prudent, il Nous semblerait plus sage que les catholiques tinssent leurs congrès à part ; toutefois, pour que le bienfait n'en soit pas détourné à leur seul profit, ils pourront régler ces congrès de telle sorte que ceux-là mêmes qui sont séparés de l'Église catholique puissent y être admis à titre d'auditeurs.

» En même temps, vénérable frère, que Nous avons voulu remplir un devoir de notre charge apostolique en vous faisant cette communication, il Nous a plu de vous recommander la pratique suivie par les prêtres Paulistes. Ceux-ci ont pour sage méthode de faire des conférences publiques pour nos frères dissidents, et d'expliquer ainsi les dogmes catholiques ou de réfuter les objections qu'on oppose à ces dogmes. Si chaque évêque dans son diocèse encourageait la pratique et la fréquentation de ces conférences, Nous verrions avec joie cela s'accomplir; car Nous sommes assuré qu'il en résulterait de grands avantages spirituels pour les âmes. Nous vous souhaitons, etc. »

On remarquera la mention, contenue dans cette lettre, de la méthode des paulistes. Certains y voudraient voir une approbation de l'esprit qui les anime et des théories du P. Hecker sur la vie religieuse. Ce serait donner une extension abusive à un texte fort clair. La paternelle bonté du Saint-Père voulant adoucir le coup qu'elle portait aux idées d'une partie du clergé américain pensait atténuer, par cet éloge d'une méthode, le blâme infligé à tout un parti. Nous savons d'ailleurs de la façon la plus certaine, et nous ne craignons pas d'être démenti, que si la *Vie du P. Hecker* eût fait connaître alors, comme elle l'a montré depuis, quelles sont les théories paulistes

sur la vie religieuse, les disciples d'Hecker n'eussent pas eu les honneurs d'une pareille mention. C'est ce qui prouve, nous aurons occasion de le redire, que la publication de ce livre est une faute stratégique que l'on regrettera.

Quoi qu'il en soit, le coup fut décisif pour l'*idée* et pour le congrès des religions. Tout le monde « lâcha » l'abbé Charbonnel. Celui-ci, malheureusement engagé au point de n'avoir plus le courage de revenir en arrière, exaspéré par l'abandon et le désaveu de ceux qui l'avaient encouragé et soutenu, écrivit une lettre audacieuse à l'archevêque de Paris, auquel il attribuait une influence décisive dans la ruine de ses espérances. Dédaigneux de cette « *prudence qui porte à ne point formuler de maximes générales* », M. Charbonnel écrivait :

« Eh bien ! Éminence, il faut enfin qu'un de nous ose le dire, un de ceux qui ne se résignent pas à laisser prévaloir un autoritarisme dogmatique sans légitimité philosophique et sans humanité ; non, toutes *les religions* ne sont pas bonnes ; mais oui, en toutes, il y a *la religion* qui est bonne, et oui, toutes les consciences sincèrement religieuses, en qui vit l'esprit religieux, sont bonnes par la valeur morale de cet esprit et de cette sincérité ; non, les religions ne se valent pas toutes ; mais oui, toutes les droites con-

sciences se valent et ont *un droit égal à exiger le respect de leurs libres convictions.*

» Si la foi est le plus grand don de Dieu, la « bonne foi » est le plus grand mérite de l'homme, son droit le plus sacré et le plus à défendre. *Les religions valent surtout par l'appropriation que s'en font les âmes* et par le soutien moral que les âmes y trouvent. *Qu'importe la plus belle et la plus haute des religions si elle n'est pas au fond des cœurs ?...*

» Nous ne cesserons pas de le dire et de le redire, c'est plus du côté de l'homme que les religions doivent être considérées. *Il ne s'agit point tant de religions que d'hommes religieux, et point tant de credo et de vérité que d'âmes croyantes et de sincérité.* Et ainsi, par delà les sectes et les chapelles, dans une *communion supérieure* d'aspirations, de sentiments et *de prières*, se forme la noble élite des âmes religieuses, — l' « ÉGLISE », VRAIMENT, de tant d'*élus* qui, par l'*élevante paix des croyances*, ou par des *regrets* et des *désirs* de *foi*, ou par les tourments d'une pensée inquiète, ou par les appels de leur souffrance, le regard vers la lumière, CHERCHENT DIEU ! »

On sait le reste.

Il y eut désormais, au compte de l'*américanisme*, le cadavre moral d'un prêtre renégat. Puisse-t-il revivre un jour ! Mais s'il doit demeurer éternellement couché dans cette tombe où la mort est sans espérance, qu'il y reste seul à jamais !

IV

TROISIÈME CAMPAGNE : AUTOUR D'UN LIVRE

SOMMAIRE. — L'*américanisme* avait besoin d'un SAINT. — *Invention* du P. Hecker. — Un bulletin de victoire. — Projet de traduction en italien de la *Vie du P. Hecker*. — Conclusions tirées par Mgr Keane du silence de la critique religieuse et du bon accueil fait à la *Vie du P. Hecker*. — Confidences d'un américain au *Catholic World*. — Les avantages de l'ignorance. — Le bagage encombrant des principes. — Consultation sur l'état de trouble des intelligences européennes. — Indulgence de Mgr Keane pour le *traditionalisme* européen; rigueur pour l'intransigeance catholique de certains journaux américains. — Déclaration de Mgr MacQuald, évêque de Rochester, condamnant l'ingérence de Mgr Ireland dans les élections politiques et son intervention dans les affaires des diocèses étrangers. — Rappel de l'attitude traditionnelle de l'épiscopat américain dans les luttes électorales.

L'échec du congrès des religions et la chute de celui qui s'était fait le promoteur de ce projet n'étaient pas sans jeter quelque défaveur sur l'école américaine, tout entière engagée dans ce mouvement. Il fallait regagner le terrain perdu

et prendre une éclatante revanche de cette défaite d'un moment. Le besoin d'un saint se faisait sentir. Si dédaigneux que l'on paraisse de la preuve traditionnelle et des arguments d'autorité, quand on sait très bien que l'on n'a pour soi ni l'autorité ni la tradition, on ne néglige pas l'occasion de s'en servir, lorsque l'on peut seulement en invoquer l'apparence.

Et puis, dans ce vieux monde, où l'on veut faire pénétrer l'esprit nouveau, le prestige de la sainteté garde assez de puissance pour faire accepter des timides et des simples les idées qui semblent réservées aux hardis et aux habiles.

Un homme s'est rencontré, personnifiant en lui toutes les idées, tous les rêves, toutes les témérités de la nouvelle école ; un homme dont les chefs de l'*américanisme* ont presque tous été les disciples et les fils spirituels ; un homme enfin qui, par certains côtés, pouvait passer, aux yeux d'un public inattentif et désaccoutumé des vrais saints, pour UN SAINT.

Le P. Hecker fut *inventé*, suivant le sens de l'expression liturgique.

Nous avons déjà montré, au commencement de la seconde et de la troisième partie, comment furent lancés le livre et avec lui le SAINT : ses idées, ses doctrines, tout l'*américanisme* en un mot.

Comme à l'arrivée d'un transatlantique, la

presse que ce livre aborda fut encombrée tout à coup d'une cargaison disparate. L'appareil scientifique, les théories politiques, les thèses doctrinales et les élévations mystiques affluèrent. Le succès dépassa les espérances, sinon les désirs des armateurs américains. Nous en avons la preuve dans le bulletin de victoire que Mgr Keane vient d'adresser aux paulistes de New-York, et que ceux-ci publient dans leur revue le *Catholic World* de mars 1898 :

L'américanisme du P. Hecker.

« L'intérêt que portent les esprits intelligents à l'Amérique et à l'américanisme s'est récemment accru, grâce à la publication en français de la *Vie du P. Hecker*. Pour nous autres, Américains, le P. Hecker était depuis si longtemps la personnification typique des idées et des aspirations américaines ; il était, comme nous disons, une création si parfaitement américaine, et nous sommes tellement disposés à regarder les institutions américaines comme des choses qui, d'elles-mêmes, font leur chemin, que cette *Vie* n'a pas obtenu, dans notre pays, l'attention qu'elle mérite. Mais ce qui prouve combien différent a été l'accueil fait en Europe à la *Vie du P. Hecker*, maintenant que la traduction française l'a fait connaître, c'est que ce livre en est

déjà à sa quatrième édition, en l'espace de quelques mois, *et l'on commence à demander avec instance qu'il soit traduit en italien.*

» Hecker est, pour eux, une révélation ; il leur apprend ce qu'est l'Amérique et ce que signifie le mot *américanisme*, qui n'est, en aucune façon, une déclaration révolutionnaire, mais plutôt une très remarquable manifestation de la pensée exprimée par ces paroles de Notre Seigneur : « Nova et vetera » — *des choses nouvelles et des choses anciennes.*

» L'impression s'est encore accrue, par suite de l'essai sur l'*américanisme*, dû à Mgr D. J. O'Connell. C'est une définition complète et claire de cette expression souvent mal comprise, et une interprétation de ce qu'elle signifie, tirée des exemples de la vie et des écrits du P. Hecker. »

Voici donc la conquête de l'esprit public français, constatée et enregistrée à New-York, par la plume de l'un des chefs les plus autorisés du parti.

Nous apprenons, en même temps, par ce témoignage, que l'on va tenter la même entreprise pour gagner à l'*américanisme*, grâce à la *Vie du P. Hecker*, l'Italie ou plutôt Rome même.

D'ailleurs, Mgr Keane a déjà préparé le terrain par une série de conférences données au public le plus choisi de la Ville Eternelle, et auxquelles une grande patricienne, romaine par alliance,

mais anglaise d'origine, amène l'élite de l'aristocratie de Rome.

Toutefois, si Mgr Keane nous permet d'exprimer notre humble avis sur le projet qu'il nourrit de faire éditer en italien, la *Vie du P. Hecker*, nous lui dirons sans ambages que ce dessein lui est inspiré par

> ... Cet esprit d'imprudence et d'erreur,
> De la chute des rois funeste avant-coureur.

La publication en français de la *Vie du P. Hecker* a été, nous l'avons dit, une faute stratégique : certaine autre publication, dont nous aurons à parler bientôt, ajoute à cette première faute une manœuvre plus téméraire et plus dangereuse encore : la traduction italienne de la *Vie* du chef de l'*américanisme* serait le signal d'un désastre. Certaines théories gagnent à demeurer vagues et imprécises ; elles peuvent faire leur chemin à condition de flotter dans l'atmosphère intellectuelle à l'état d'idées ambiantes ; il ne faut pas risquer de les condenser dans un livre, encore moins de les cristalliser dans des formules.

Il y a trop de théologiens à Rome et certaines choses que l'Index peut ignorer à distance ne lui échapperaient pas de près. Il est vrai que les Américains ne croient pas à la force obligatoire des décrets de l'Index, notamment pour l'Amérique, et qu'ils estiment porter avec eux ce privi-

lège partout où ils vont ; mais les Romains ne partagent pas cette licence, et Rome n'est pas en Amérique, ou du moins, elle n'y est pas encore.

Ce qui encourage Mgr Keane et lui inspire une dangereuse assurance, c'est le petit nombre et la timidité des réserves jusqu'ici formulées, sur un livre dont les patrons savent à merveille l'opposition irréductible avec l'esprit et la tradition ecclésiastiques. Aussi Mgr Keane ne manque pas de tirer de ce silence des conclusions qu'il est bon de noter :

« Comme on devait s'y attendre, le P. Hecker et l'*américanisme* ont eu leurs adversaires. Les adeptes des vieilles écoles ne pouvaient évidemment les laisser passer sans réclamation. Et, si besoin était, quelques histoires intéressantes pourraient être contées à ce sujet. *Mais la modération relative de ces protestations prouve que le vieil esprit d'aigreur entre les partis s'en va*, et la défaveur avec laquelle ces attaques ont été généralement accueillies *prouve que l'on est universellement disposé à accepter les évolutions providentielles ;* que la *synthèse du progrès et du catholicisme le plus pur*, *synthèse dont l'américanisme fournit un exemple*, est reconnue de plus en plus comme *possible* et *désirable*, et que le P. Hecker poursuit aujourd'hui son apostalat *avec plus d'ampleur et d'efficacité que durant sa vie.*

» Ainsi, Dieu aidant ce grand œuvre, il y a

lieu d'espérer qu'avant peu l'Amérique, telle qu'elle est vue de l'étranger, n'inspirera pas tant de défiance et de terreur, et que l'Américain se trouvera plus dans son milieu parmi ses coreligionnaires d'Europe. »

Avions-nous tort d'appeler cet article un bulletin de victoire?

L'article du *Catholic World*, qui s'imprimait à New-York, tandis que nous commencions à Paris la publication de ce travail, est encore intéressant et instructif à plus d'un titre.

D'abord, il n'est pas écrit pour le public européen, mais pour des amis, et des amis d'Amérique, en sorte que l'auteur s'y abandonne, avec une bonne grâce familière, à des confidences d'une ingénuité pleine de saveur. Il a choisi pour titre : *l'Amérique vue de l'étranger*. C'est, en quelque sorte, le journal d'un explorateur, racontant à ses compatriotes les incidents et les impressions de la route.

Voici comment Mgr Keane décrit l'état mental du monde intellectuel en Europe, principalement en France et à Rome :

« L'Américain intelligent vient en Europe, non seulement pour voir, mais pour s'instruire. Quelque fier et conscient qu'il puisse être des qualités propres de son pays, il sait qu'elles ne sont pas le produit d'une sorte de génération spontanée, mais de causes plus anciennes et que, pour

les bien apprécier, il lui faudrait étudier les causes d'où elles sont nées ou qui ont pu contribuer à leur formation.

» A son grand étonnement, il s'aperçoit bientôt que son désir d'apprendre est surpassé de beaucoup par l'intérêt avec lequel, en plusieurs contrées de l'Europe, les idées et les institutions américaines sont observées et étudiées. Cela n'est pas fait pour lui déplaire, et il en conçoit une haute et bienveillante opinion pour ceux qu'il trouve si attentifs aux choses de son pays.

» Cela peut devenir, néanmoins, la source de quelque embarras, car notre Américain s'aperçoit aisément que ceux qui l'interrogent ont fait sur l'organisation et les tendances de la société des études théoriques pour lesquelles il n'éprouve, lui, aucun attrait, et dont il ne sent nullement le besoin. En sorte que ce ne lui est pas chose facile de saisir la nuance exacte des opinions qui les divisent et le but déterminé auquel ils tendent.

« Au premier abord, il est prêt à se croire dans un état d'infériorité quelque peu humiliant. Mais, après réflexion, et en y regardant de plus près, il s'aperçoit qu'il a plutôt lieu de se féliciter, en bien des cas, de cette apparente ignorance.

» En Amérique, tout naît et se développe spontanément, sous l'étreinte des faits. Notre action ne se laisse pas ordinairement régir par des axio-

mes théoriques, mais par les lois de la nécessité telles qu'elles émergent des difficultés de l'expérience. *La liberté de nos choix et nos résolutions ne sont guère entravées par les scrupules de traditions de préjugés ou de méthodes*; d'où il suit que, si notre jugement n'est point faussé par l'intérêt, nous faisons simplement ce que la nécessité paraît exiger. Nous nous trompons souvent, mais ces erreurs nous instruisent. »

Voilà, n'est-il pas vrai, un aveu dépouillé de tout artifice, et qui fait songer au mot historique de certain personnage de la comédie moderne, lequel a joué un trop grand rôle sur notre scène politique : « Des principes! à quoi bon? C'est inutile; c'est même gênant! Moi, je ne change pas d'opinions, je n'en ai pas! »

Il faut avouer cependant que nous avons une grande part de responsabilité en tout ceci, et que, si l'Américain, ou pour parler plus exactement, si l'*américaniste* prend ainsi, à notre égard, le rôle de pédagogue, c'est que nous allons, de nous-mêmes, nous ranger sous sa férule.

Mais écoutons Mgr Keane poursuivre sa consultation sur notre état mental :

Trouble intellectuel en Europe.

« En Europe, c'est très différent. On a le grand avantage et le très grand désavantage d'une

expérience séculaire et par conséquent de méthodes et d'institutions traditionnelles. Ce qui jadis fut une force peut devenir, par un changement de circonstances, un embarras sérieux. Rompre ou dénouer ces liens pourrait être excessivement difficile, car, dit un excellent auteur anglais, « les » liens de soie sont souvent plus difficiles à briser » que des chaînes de fer ». Bien plus, voir les choses partout ailleurs que dans leur milieu, les juger à tout autre point de vue que le leur, peut devenir un tour de force nullement aisé.

» De là vient le trouble intellectuel, bien plus, la guerre intellectuelle que nous retrouvons partout en Europe. C'est la lutte de ceux qui sentent la nécessité d'une alliance entre la raison et les exigences du monde moderne, contre ceux qui restent fidèlement attachés aux vieilles écoles et aux tactiques anciennes, ou du moins voient avec défiance les transformations qui les emportent malgré eux. D'où, une étude fiévreuse des questions sociales, des théories et des systèmes.

» Quand l'Américain a acquis une certaine connaissance de la situation, *il se félicite d'être moins savant, car c'est à cela qu'il doit d'être moins inquiet et moins troublé*, plus libre de suivre le simple instinct naturel du bon sens et les indications de la Providence, au lieu des fictions et des conventions sociales.

» En même temps, l'Américain s'aperçoit que son pays et lui-même sont vus avec d'autant plus de sympathie par les uns, qu'ils sont regardés avec plus de défiance, par d'autres. Pour quelques-uns, en effet, l'Amérique représente le faîte du progrès désirable et même nécessaire; pour d'autres, au contraire, elle n'est que la personnification du pire esprit novateur.

» Dans l'une et l'autre opinion, l'Américain reconnaît une part de vérité et beaucoup d'exagération, et il lui devient très difficile de rester entre ces deux extrêmes et d'expliquer quelles sont exactement les idées, la situation, les aspirations de son pays, en montrant clairement en quoi la réalité diffère de l'une et de l'autre exagération. »

Nous ne suivrons pas Mgr Keane dans les considérations qu'il développe sur les questions d'ordre politique et social (1). Nous ne cherchons

(1) Citons seulement cette curieuse appréciation du rôle de Louis Veuillot :

Les catholiques américains et la vie moderne.

« Les difficultés de notre Américain atteignent leur apogée quand ses courtois critiques lui expriment leurs sentiments au sujet de la sympathie des catholiques en Amérique pour leur siècle ses idées et sa civilisation. Il ne semble que raisonnable à son esprit simple d'avoir de la sympathie pour l'époque où la Providence nous a placés, et pour toutes les idées, vieilles ou nouvelles, qui tendent

pas à engager une dispute d'école ou une querelle de parti, la question est plus haute; la foi est en péril le dogme est atteint, nous le montrerons, dans les chapitres qu'il nous reste à écrire. Qu'il nous suffise aujourd'hui de signaler le défi jeté par Mgr Keane à la face de ceux qui, en

à rendre la vie humaine plus juste, plus éclairée, plus confortable, plus civilisée.

» Mais il trouve que ses aimables critiques ont pour principe ou point de départ (ce principe inspire toute leur manière d'envisager le sujet), que les idées modernes et l'esprit de l'époque sont essentiellement et irrémédiablement voltairiens, infidèles et antichrétiens. Il leur assure que le voltairianisme, l'infidélité et l'anti-christianisme ne sont aucunement le milieu et le moule de la pensée américaine, qui certainement est assez moderne ; qu'au contraire, le voltairianisme est méprisé par tous les Américains de bon sens ; que nous sommes aussi éloignés de l'anti-christianisme que des monstruosités de la Révolution française ; que la civilisation moderne, chez nous, a l'esprit et l'influence du Christ comme fondement intégral et essentiel. Ils écoutent avec un sourire d'incrédule pitié, et peut-être avec un froncement de sourcil.

» L'esprit (état d'esprit) qui a rempli de tant d'amertume les dernières années de l'évêque Dupanloup n'a point encore tout à fait passé. Longtemps il avait été reconnu comme le premier champion de la vérité catholique en Europe. Quand le *Syllabus* fut publié et attaqué si injustement par les incroyants, comme incompatible avec la vie et la civilisation modernes, il publia un magnifique commentaire pour démontrer le contraire. Il reçut à maintes reprises des éloges du Saint-Siège. Il avait montré que dans son sens le meilleur, le plus vrai, dans son seul vrai sens, la civilisation moderne était entièrement compatible avec la religion de Jésus-Christ, qui est la religion de tous

Amérique, osent accuser de libéralisme l'école à laquelle il appartient.

« Il faut témoigner tant d'indulgence pour le *traditionalisme* des Européens, que nous pouvons prendre en patience ces attaques à la Don Quichotte contre l'épouvantail du libéralisme par les hommes et les journaux qui ont hérité de cette manie. Nous pouvons témoigner de l'indulgence pour le virus des périodiques européens qui lancent des assertions si erronées et si calomnieuses sur les personnes et sur les choses d'Amérique.

les siècles. Mais voici que bondit un Goliath du journalisme qui prétend que la civilisation moderne, dans n'importe quel sens, est incompatible avec la foi chrétienne, et que quiconque accepte cette civilisation de quelque manière, a perdu la foi. Une telle prétention, dans son sens obvie, était si manifestement fausse, que des arguments de journal seulement pouvaient la faire apparaître comme « tenable ».

» Mais l'argumentation paradoxale était si capable, si véhémente, si bruyante et si tenace qu'elle prit des multitudes ; le grand évêque et tous ses partisans étaient dénoncés comme des traîtres qui vendaient la foi chrétienne à l'infidélité moderne, et, pour résumer toute leur faute et tout l'odieux qu'ils méritaient, on les flétrit de l'épithète de libéraux. Depuis ce jour, libéraux et libéralisme sont des mots plus effroyables, plus dignes de condamnation que ceux d'hérésie et d'hérétiques. Et ainsi notre Américain, bien que louablement préparé à écraser tout homme qui l'accuserait de dévier tant soit peu de l'enseignement de l'Église, n'a que peu de chances pour mériter une réputation d'orthodoxie, car les survivants de cette école ont collé sur lui l'épithète de libéral. »

Mais les gens raisonnables ne sauraient tolérer cette malheureuse manie, quand on prétend l'introduire en Amérique, ou du moins aux Etats-Unis. Là, en effet, ces exagérations et ces injustices ne peuvent pas invoquer le bénéfice des circonstances atténuantes, en raison d'une fidélité quelconque aux opinions et aux souvenirs qui s'en vont.

» Mais on ne peut que condamner impitoyablement une feuille qui accuse les catholiques américains de fomenter le libéralisme qui a combattu et combat encore la religion en France ! Et l'on doit n'éprouver que du dégoût pour les petits journalistes qui déshonorent la religion et scandalisent les foules en répandant partout des insisinuations d'hétérodoxie contre les prélats de qui ils devraient apprendre leur catéchisme. »

Cette philippique achèvera de prouver que tout ne va pas au gré de l'*américanisme*, tant à Rome qu'aux Etats-Unis. et que c'est un tort grave de juger l'Amérique et les Américains sur le seul témoignage des disciples du P. Hecker. Là-bas, comme en Europe, il y a un clergé, un épiscopat laborieux, zélé, humble et fidèle, qui accomplit dans le silence l'œuvre de Dieu.

L'*américanisme* fait grand bruit, mais il a moins d'influence et de crédit qu'il ne pense. Ceux qui acclament, en Europe, les « puissants

prélats américains », ignorent sans doute comment on parle d'eux au-delà des mers.

L'évêque de Rochester, Mgr Mac Quald, lisait naguère, du haut de la chaire de sa cathédrale, revêtu de ses ornements pontificaux et la crosse en main, une déclaration singulièrement énergique au sujet de l'attitude prise par Mgr Ireland lors des élections.

Nous citons ici l'acte épiscopal de ce vieil évêque, l'un des plus justement considérés des États-Unis :

« Maintenant que l'élection, avec ses excitations, ses troubles et ses passions, est terminée, j'estime qu'il est de mon devoir de rappeler publiquement quelques-uns des incidents et des scandales auxquels elle a donné lieu. Vous savez parfaitement que depuis que je suis évêque de Rochester j'ai toujours eu grand soin de ne jamais prendre fait et cause pour l'un ou l'autre des partis politiques. J'ai agi ainsi parce que je ne voulais faire bénéficier aucun parti du poids de ma position officielle, et parce que je ne voulais pas traîner ma robe d'évêque dans la fange des luttes politiques. En vertu d'une règle traditionnelle de l'Eglise catholique aux Etats-Unis, les évêques se sont toujours tenus à l'écart des luttes politiques. Cette tradition nous a été transmise par des prélats dont la grandeur était réelle, non pas une grandeur créée seulement

par les journaux faisant leur cour aux popularités malsaines du jour. Bien que souvent accusés par nos ennemis d'avoir pris part aux intrigues politiques et aux luttes des partis, nous avons toujours pu, jusqu'en ces derniers temps, nier et repousser l'accusation.

» Ayant dit ceci comme entrée en matière, je parlerai maintenant du récent scandale qui appelle ces observations. Tout catholique qui respecte les évêques et les prêtres et qui a à cœur l'honneur et la bonne réputation de son Eglise, a dû être peiné et humilié d'apprendre, pendant la dernière campagne électorale, que l'un de nos évêques, l'archevêque de Saint-Paul, avait mis de côté les traditions de l'Église, et s'était jeté dans l'arène politique comme aurait fait n'importe quel laïque.

» Les journaux ont eu soin d'entretenir le public de son arrivée à New-York, plusieurs semaines avant les élections, de son apparition aux assemblées politiques, entouré des chefs du parti républicain, de ses opinions sur les questions politiques, vivement exprimées au moyen d'*interviews* préparés avec soin pour la presse, et de sa présence, la nuit de l'élection, au milieu d'une foule excitée de politiciens et de partisans.

» Je prétends qu'en venant ainsi à New-York pour prendre part à une lutte politique, l'archevêque de Saint-Paul a commis un acte inconve-

nant et contraire à la dignité épiscopale, et qui constitue un scandale aux yeux des catholiques bien pensants des deux partis. C'était de plus, de sa part, un acte d'intervention injustifiable, que de quitter son État et de venir ici détruire toute discipline parmi les prêtres, et donner, à ceux qui nous sont hostiles, l'occasion de dire que les prêtres sont des partisans et emploient leur influence pour des fins de parti. Si l'archevêque Ireland s'était mis en évidence de la même façon, en faveur du parti démocratique, il n'aurait pas été moins digne de blâme, selon moi.

» Si la conduite qu'il a tenue pendant cette dernière campagne électorale n'était pas censurée et condamnée, il ne me serait plus possible de retenir les prêtres de ce diocèse et de les empêcher de suivre son exemple, de descendre de la chaire au *husting* politique et de conduire leurs paroissiens aux *polls* le jour du scrutin. Tous ont autant le droit que l'archevêque de Saint-Paul de se faire agents électoraux pour l'un ou l'autre des deux partis, et de s'absenter de leurs paroisses comme l'archevêque s'est absenté de son diocèse.

» Ce n'est pas une excuse de dire que l'archevêque travaillait dans l'intérêt d'une réforme gouvernementale. Tout autre clerc aspirant aux honneurs politiques dirait la même chose. Du reste, la ville de New-York est tout à fait ca-

pable de conduire ses affaires sans aucune aide du dehors, comme la dernière élection vient de le prouver. Et, s'il faut en croire les journaux, la législature du Minnesota a grand besoin d'être purifiée, et Sa Grandeur y aurait pu trouver amplement de quoi exercer son zèle politique. Mais c'est un fait bien connu d'un grand nombre que ce n'est pas l'amour du bon gouvernement qui a engagé l'archevêque Ireland à passer un si grand nombre de semaines à New-York, loin de son diocèse, où la loi relative à la résidence l'obligeait à demeurer. C'est pour s'acquitter d'une dette à l'égard du parti républicain qu'il a rendu ces services.

» Pendant la dernière session de la législature de New-York, l'archevêque Ireland, du lointain Minnesota, s'est occupé à écrire des lettres aux principaux législateurs républicains en faveur de la candidature du Rév. M. Malone, comme recteur de l'Université. Ce n'était pas du tout l'affaire de l'archevêque de se mêler de ce qui ne le regardait pas légitimement. Cependant, il n'ignorait pas que l'archevêque de New-York et ses suffragants désiraient l'élection d'un candidat ayant le pouvoir et la volonté de protéger les intérêts des écoles et des académies catholiques placées sous le contrôle des recteurs. L'archevêque de New-York et ses suffragants savaient qu'un prêtre qui avait déclaré que, s'il le pouvait,

il ferait disparaître chacune des écoles paroissiales, ajoutant que le temps était venu pour l'Etat de mâter l'Église en ce qui regarde les questions d'argent, n'était pas un digne représentant de l'élément catholique.

» Le langage de ce prêtre était énergique mais pas élégant, le sentiment qui le dictait était antiaméricain ; l'esprit qui l'animait sentait la persécution et la trahison envers son Église, et n'eût été son absurdité et son impuissance, ce langage aurait été dangereux. Cependant l'archevêque Ireland, ayant eu connaissance des paroles du Rév. M. Malone et du mépris qu'il avait publiquement affiché à l'égard de son évêque, écrivit des lettres privées et confidentielles aux membres d'une législature républicaine en faveur de son candidat et contre tous ceux qui auraient été plus acceptables aux yeux des évêques de l'État.

» Lorsque l'archevêque de Saint-Paul vient faire ses visites périodiques à New-York, les membres du clergé qu'il fréquente principalement sont les prêtres mécontents, de New-York et des environs, qui nourrissent des griefs contre l'Ordinaire ; et avec l'aide de ces prêtres, et celle d'une presse catholique subventionnée, il parvient à créer des embarras à l'archevêque de New-York, persiste à travailler à brouiller Mgr Corrigan avec Son Excellence le délégué apostolique et à indispo-

ser contre lui un grand nombre de personnes.

» Heureusement, depuis sa visite à New-York, le délégué apostolique a appris que le Saint-Père n'a pas de fils plus vrai, d'adhérent plus dévoué que l'archevêque de New-York. Sa loyauté vient du cœur et est appuyée sur des principes; cependant, chose étrange, cette clique cléricale a réussi à faire croire, au moyen de dépêches fabriquées sur commande et d'articles de journaux, que l'archevêque de New-York est hostile au délégué apostolique...

» Ces observations suffiront pour le présent. Si l'on ne peut trouver d'autre remède, un appel à Rome apprendra aux conspirateurs qu'ils feraient mieux de rester chez eux et de consacrer toute leur attention au champ qui leur a été assigné. »

La gravité d'un tel acte n'échappera à personne; il suffit à prouver quelle lutte se livre là-bas, entre le vrai clergé américain et le parti *américaniste*; il prouve aussi à quels évêques les catholiques français devraient réserver, nous ne dirons pas leurs éloges, mais leur admiration et leur concours.

Ces grands évêques sont presque ignorés parmi nous, tandis que ceux qu'ils censurent règnent en Europe sur l'opinion publique conquise.

V

QUATRIÈME CAMPAGNE : SOUS LES MURS DE ROME

SOMMAIRE. — Lettre de Sa Sainteté Léon XIII à Mgr Keane, recteur de l'Université de Washington. — Réponse de Mgr Keane au Saint-Père. — Mgr Keane et Mgr O'Connell à Rome. — Le banquet offert à M. Ferdinand Brunetière. — Toast de Mgr Keane : les deux Révolutions. — Nouvelles fantaisistes de la presse américaine. — L' « agreste Latium ». Une quatrième Rome. — A propos du conflit hispano-américain. — Quelques dépêches significatives. — A qui revient l'initiative de la médiation pontificale? — Aspect religieux du conflit. — Ce que signifie l' « entrée des races saxonnes dans l'Eglise ». — Plaintes et craintes d'un Français d'Amérique. — L'idée d'un pape américain. — Solution provisoire : un pape *américaniste*. — Solution définitive : le pape *supra-italien*. — Le concile du Vatican marque *un tournant* de l'histoire. — Un article-programme de la *Contemporary Review*. — Genèse et fortune de cet article. — Ce que l'on en pense à Rome et ailleurs. — Comment l'*américanisme* pourrait aisément se justifier.

Le 15 septembre 1896, Sa Sainteté Léon XIII adressait à Mgr Keane, alors Recteur de l'Université de Washington, une lettre par laquelle il l'avertissait que les évêques des États-Unis allaient

être appelés à lui chercher un successeur et qu'il l'élevait en même temps au rang d'archevêque, afin que sa « personne » et sa « dignité ne souffrissent pas de dommage ».

« Plein de sollicitude pour votre bien-être à venir, ajoutait le Saint-Père, Nous laissons à votre libre choix, soit de demeurer dans votre patrie, soit, si vous le préférez, de venir à Rome. Dans le premier cas, Nous vous accorderons un siège métropolitain, si les évêques américains vous y élisent. Si vous vous arrêtez au second, Nous vous accueillerons de tout cœur et vous donnerons une place parmi les consulteurs de la Congrégation des Études et de la Congrégation de la Propagande, où vous pourrez coopérer beaucoup aux intérêts de la religion aux États-Unis. En ce cas, Nous vous assignerions un revenu convenable pour que vous puissiez vivre honorablement. »

Quelques jours après la réception de cette lettre, Mgr Keane répondait :

« Washington, 29 septembre 1896.

» Très Saint-Père,

» S. Em. le cardinal Gibbons m'a remis hier la lettre dans laquelle Votre Sainteté me fait savoir que mon administration de l'Université est arrivée à son terme et qu'un autre recteur va être nommé.

» Sans un moment d'hésitation, j'accepte la volonté de Votre Sainteté comme une manifestation de la Providence de Dieu, et dès maintenant je résigne entre les mains de Son Eminence le chancelier l'office de recteur et tous les droits y attachés.

» Tout en remerciant Votre Sainteté de la liberté du choix qu'elle m'a accordé, je préfère demeurer dans mon pays, et de plus, *sans aucune situation officielle quelle qu'elle soit*, en tranquillité et paix.

» De Votre Sainteté, le très humble fils in Xto.

» John J. Keane,
» S. C.,
» *Évêque d'Ajasso.* »

Nous n'avons pas à rappeler ici les circonstances qui accompagnèrent ou motivèrent la retraite de Mgr Keane ; nous avons simplement cité ces documents afin que le lecteur ait sous les yeux toutes les pièces concernant la question qui nous occupe.

Contrairement à l'intention qu'il avait d'abord manifestée au Saint-Père, Mgr Keane vint à Rome ; il ne descendit pas au Collège Américain, mais au Collège Canadien-Français.

Actuellement encore, Mgr Keane habite une chambre aérienne au dit établissement que dirigent les Sulpiciens.

A Rome, Mgr Keane a retrouvé Mgr O'Connell, autre prélat américain de même école, recteur déposé, lui aussi, du Collège Américain de la Ville Eternelle, nommé par le cardinal Gibbons chanoine de Sainte-Marie du Transtévère, titre cardinalice de l'archevêque de Baltimore.

Ce prélat est le même que nous avons vu présenter au Saint-Père le compte-rendu du Parlement des Religions de Chicago et lire au Congrès des savants catholiques, à Fribourg, un rapport sur l'*américanisme d'après le P. Hecker*.

Mgr O'Connell et Mgr Keane sont donc à Rome les représentants les plus autorisés et les plus influents de la nouvelle école ; ils dînent chez l'ambassadeur des États-Unis près le gouvernement italien, et Mgr O'Connell ouvre ses salons aux cardinaux de Rome, de l'étranger, ainsi que à l'une et l'autre aristocratie romaine.

Mgr Keane, nous l'avons dit, fait des conférences sur l'*américanisme*, très suivies par la noblesse. On se souvient du toast qu'il adressa à M. Brunetière, lors du voyage à Rome du nouveau directeur de la *Revue des Deux-Mondes*. Toute la presse a rendu compte de cette manifestation, et c'est d'après les journaux que nous en reproduisons les détails.

Le banquet était offert par Mgr O'Connell. Son Éminence le cardinal Vincenzo Vannutelli, Mgr Kain, l'archevêque de Saint-Louis, dont nous

avons vu les sympathies pour l'Armée du Salut, le Dr J. David, un des chefs de l'école, et d'autres prélats américains qui ne partagent nullement les idées des précédents, étaient parmi les convives.

Le cardinal porta un toast à M. Brunetière. Celui-ci, après s'être excusé de ne savoir à qui adresser la parole au milieu de tant d'éminents personnages ecclésiastiques de Rome, du Canada et des Etats-Unis, etc., ajouta qu'il était revenu d'Amérique très impressionné de l'éloge qu'il avait entendu faire là-bas de Mgr Keane ; c'est donc à lui qu'il porterait un toast, comme au plus grand ouvrier de ce vaste mouvement qu'il avait étudié avec tant d'admiration aux États-Unis. Ainsi, c'est à Mgr Keane et aux idées qu'il représente que M. Brunetière demanda que tout le monde voulût bien applaudir.

Après quelques paroles de protestations obligées sur les éloges décernés à sa personne, éloges qu'il accepte cependant « pour les grandes idées qui animent son pays », Mgr Keane ajouta :

« Notre grande révolution fut plus heureuse et produisit plus de résultats pour le bien de l'humanité que la Révolution française qui eut lieu vers la même époque, parce que les idées sur lesquelles la nôtre était fondée furent *plus vraies* et *plus sages*.

» Mais, l'ardente aspiration vers le progrès

social qui les inspira toutes deux établit une union intime entre les deux pays. »

On conçoit que les échos de telles manifestations, venus de Rome et répétés par la presse des deux mondes, autorisent en quelque manière les journaux américains à parler de « la haute situation morale conquise à Rome par l'ancien recteur de l'Université de Washington, qui, ajoutent-ils, sera probablement nommé cardinal ». (Le *Star*, 19 novembre 1897.)

Cette dernière information ultra-fantaisiste, ne doit pas surprendre outre mesure de la part d'un journal américain. La même feuille ne transforme-t-elle pas une enquête canonique, faite par le délégué apostolique Mgr Martinelli, en un témoignage de particulière estime ?

« Rome, 11 décembre 1897. — On annonce semi-officiellement que le Vatican a approuvé le séjour de trois semaines fait par Mgr Martinelli chez Mgr Ireland. Cette approbation est un symptôme de la faveur que la cause de Mgr Ireland est en train de reconquérir au Vatican. »

Ce n'est pas avec des coupures de journaux que les historiens de l'avenir devront tracer le récit des événements de notre temps, à moins qu'ils n'aient, comme nous l'avons, la clé qui permet d'en apprécier la valeur. En ce cas, des faits insignifiants, en apparence, peuvent singu-

lièrement aider à faire la lumière sur les événements et sur les personnes.

Nous avons cru nécessaire de grouper ces détails sous les yeux du lecteur, afin de lui faire mieux saisir la portée de ce qui nous reste à dire et pour lui permettre de toucher de la main l'importance grandissante du mouvement américain dans l'Eglise.

Avec une merveilleuse souplesse et une ténacité de race, les *leaders* de l'*américanisme*, appelés ou retenus à Rome, plus ou moins volontairement, ont su faire profiter leur disgrâce à la cause qu'ils représentent ; et comme les Grecs antiques ont implanté jadis dans « l'agreste Latium » leurs arts et leurs doctrines, l'*américanisme* envahit peu à peu la haute société romaine, il tente de circonvenir l'Eglise et, si l'on n'y prenait garde, il faudrait ajouter bientôt, aux trois Romes décrites par Mgr Gaume, une quatrième Rome : la Rome américaine.

Un épisode du conflit entre les Etats-Unis et l'Espagne, à propos de l'insurrection cubaine, a permis au public de se rendre compte de l'influence que certains personnages s'efforcent d'acquérir, à la faveur des événements. Après que, durant plusieurs semaines, la presse de tout pays eût publié des dépêches contradictoires, au sujet de l'intervention présumée du Saint-Père, dans le conflit hispano-américain, la *Press-Association*,

l'un des organes attitrés de Mgr Ireland et de son parti, publiait une dépêche ainsi résumée par l'*Agence Havas* :

« Londres, 4 avril.

» La *Press-Association* se déclare autorisée, par l'ambassadeur à Londres, à déclarer que les États-Unis *ont demandé au Pape d'interposer sa médiation entre l'Espagne et l'Amérique*, pour mettre fin aux difficultés de la question concernant Cuba.

» En conséquence, Sa Sainteté a offert ses services à la reine-régente, et le gouvernement espagnol a accepté cette offre.

» L'ambassadeur d'Espagne, interrogé, a confirmé la déclaration de la *Press-Association*.

» L'ambassadeur des États-Unis à Londres n'a voulu faire aucune déclaration au sujet de la question de la médiation de Cuba. »

On sait, aujourd'hui, que jamais les États-Unis n'ont demandé la médiation du Saint-Siège et que cette nouvelle a même été l'occasion, en Amérique, de manifestations hostiles à la Papauté, durant lesquelles des cris de *No-Popery !* ont été proférés par la foule.

Tandis que la *Press-Association* lançait cette fausse nouvelle, une dépêche, envoyée de Rome à l'*Agence Havas*, disait :

« Rome, 4 avril.

» La nouvelle de la médiation du Pape dans le différend hispano-américain produit ici une grande sensation. Les hautes sphères ecclésiastiques, interrogées à ce sujet, se montrent réservées ; elles ne confirment ni ne démentent le fait. Elles rappellent simplement que le Pape mit en mouvement toutes les influences dont le Vatican dispose pour prévenir une guerre entre l'Espagne et les États-Unis. On sait, en effet, que Mgr Keane a reçu la mission de prier Mgr Ireland d'interposer ses bons offices auprès de M. Mac-Kinley, pour demander une solution pacifique du différend.

» Jusqu'à présent, on ignore le résultat des démarches faites à Washington par l'archevêque de Saint-Paul. »

En même temps, le correspondant romain de l'*Univers* écrivait à ce journal :

« Rome, 3 avril.

» Faisant suite à ce que je vous ai déjà mandé sur l'action pacificatrice exercée par le Saint-Siège pour tenter, jusqu'au bout, de conjurer la guerre entre les États-Unis et l'Espagne, je puis ajouter que cette action vient de s'affirmer, ces derniers jours, avec une activité pro-

portionnée à la gravité du péril. *Un prélat américain dont l'influence à Rome, depuis qu'il y est établi, s'accroît de jour en jour, Mgr Keane*, a déployé à cet effet tout son dévouement. *C'est par son intermédiaire que l'illustre archevêque de Saint-Paul de Minnesota, Mgr Ireland*, a été prévenu des désirs du Saint-Siège, et qu'il a pu, comme je vous l'ai mandé par dépêche, s'en faire l'écho empressé auprès du président des États-Unis. Cette intervention était d'autant plus indiquée, d'ailleurs, que Mgr Ireland est lié d'une ancienne amitié au président Mac-Kinley. On peut dire en toute vérité, d'après les renseignements parvenus au Vatican, que *Mgr Ireland, grâce à cette amitié, grâce à l'ascendant qu'elle lui donne et qu'il tient d'ailleurs de ses hautes qualités*, a pu se faire l'apôtre de la paix, dans un milieu où tout semble pousser à la guerre. »

Or, il est prouvé aujourd'hui, par les faits, que la démarche de « l'illustre archevêque de Saint Paul » n'a obtenu aucun résultat. Bien plus, elle a fourni au gouvernement américain l'occasion de commettre une véritable inconvenance, à l'égard de la personne auguste du chef de l'Église, puisqu'il n'a tenu aucun compte des offres pacificatrices du Saint-Siège (1).

(1) Un correspondant du *Matin* envoie à ce journal une lettre datée de Rome le 18 avril, d'où nous extrayons les indications suivantes que nos renseignements particu-

C'est la reine régente d'Espagne qui a fait appel à la médiation du Saint-Père, en vue de conjurer la guerre imminente. Ajoutons que les motifs d'ordre commercial et financier ne sont

liers nous permettent de croire plus conformes à la réalité des faits que les dépêches citées ci-dessus :

« Voici, en deux mots, comment les choses se sont exactement passées :

» La reine-régente, aussitôt que l'attitude des Etats-Unis est devenue menaçante, s'est adressée à l'empereur François-Joseph et au Souverain Pontife. François-Joseph a estimé qu'il ne lui appartenait pas de rappeler trop directement à la nation espagnole les liens de parenté qui l'unissent à Marie-Christine. Il a donc été convenu que la conduite de l'affaire serait remise à Léon XIII, dont l'autorité sur un peuple catholique pouvait tout naturellement s'exercer.

» Le premier soin de la Secrétairerie d'Etat a été de s'informer à Madrid des concessions que le gouvernement serait disposé à faire en vue de la paix. On a su à Rome qu'on irait jusqu'à l'offre d'un armistice, mais qu'on n'oserait pas, étant donnés les fiers sentiments de l'Espagne, risquer l'impopularité d'une telle mesure, à moins qu'elle ne semblât ordonnée par le Saint-Siège.

» Après s'être assuré de l'approbation des grandes puissances européennes, Léon XIII, sans consulter en rien les Etats-Unis, mais persuadé que l'offre d'armistice mettrait le bon droit du côté de l'Espagne, a donné le conseil de suspendre les hostilités. La résolution du cabinet de Madrid a donc reçu les apparences d'un acte de respect envers l'autorité pontificale.

» Rien de plus, rien de moins.

» J'ai eu l'occasion de rencontrer ici les représentants des républiques du Sud américain et aussi des membres très importants de la colonie mexicaine...

» Les Mexicains ne se gênent pas. L'un d'eux, et non

pas les seuls qui aient déterminé les États-Unis a une si injuste agression ; c'est l'influence du catholicisme que l'on veut amoindrir, en enle-

des moins considérables, m'a dit en propres termes : « Plutôt que de devenir Yankees, nous aimerions mieux » renoncer à notre république et nous rendre à la mère-» patrie, à l'Espagne ! »

» *Cependant Rome est remplie de prélats américains, comme Mgr Keane, qui prêchent dans toutes les églises leur socialisme catholique et qui, dans tous les salons, font une active propagande pour leur pays et contre l'atrocité du régime espagnol.* »

Une correspondance de même origine, publiée dans le *Matin* du 25 avril, témoigne d'un véritable affolement dans le parti américain :

« Mgr Keane, archevêque de Damas, ancien recteur de l'Université de Washington, et d'autres prélats anglais présents à Rome craignent que l'attitude prise par le Pape dans le conflit hispano-américain ne nuise au mouvement catholique aux États-Unis et en Angleterre. Ils déplorent surtout que Mgr Ireland ait été chargé d'une mission auprès du président Mac-Kinley, et que son échec empêche l'élévation au cardinalat de ce prélat, dont les opinions socialistes, plus accentuées que celles du cardinal Gibbons, auraient ainsi reçu la consécration officielle du Vatican.

» Interrogé sur ce sujet, un vieux cardinal fidèle à la tradition a dit, ne cherchant pas à dissimuler sa satisfaction :

« Ainsi l'Église quasi-schismatique des États-Unis n'aura » pas deux cardinaux à sa tête. »

» La faveur déclarée de l'Angleterre pour les États-Unis apporte un refroidissement marqué dans les sympathies connues de l'Italie pour son alliée maritime. La conduite de l'Angleterre est blâmée par les journaux les plus officieux, et même par la presse crispinienne. Il est incontestable qu'il se produit ici un réveil de sentiments en faveur de l'union latine. »

vant Cuba à l'Espagne. Les événements ne tarderont pas, sans doute, à confirmer ce que nous avançons ici. Ce sont les sociétés secrètes qui ont fomenté la révolte à Cuba.

Nous ne citons ces faits que pour montrer par un incident aussi récent, et par les correspondances tendancieuses auxquelles il a donné lieu, comment l'*américanisme* sait profiter de toutes les occasions pour accroître son influence.

C'est, sans doute, afin de parfaire cette œuvre, que Mgr Keane annonce la prochaine publication d'une *Vie du P. Hecker* en langue italienne. Par là, serait préparée, sinon réalisée, l'une des pensées favorites de son maître : le renouvellement de l'Église par l'entrée en masse des races saxonnes dans le cadre hiérarchique formé par les Latins.

Dans l'appendice à l'édition anglaise de la *Vie du P. Hecker*, l'abbé Dufresne résume ainsi les vues de son ami :

« Les races latines étaient préparées par nature à être les principaux instruments de l'Esprit-Saint *dans la période qui vient de finir. Dans celle qui s'ouvre,* les races anglo-saxonnes et teutoniques, d'une nature fortement individuelle et indépendante, seront à leur tour *les instruments de la divine Providence*. Ce n'est pas à dire que le développement de l'Église soit le résultat des aptitudes naturelles des races, mais que Dieu, qui

a créé ces aptitudes, *les prend l'une après l'autre*, et *s'en sert comme d'instruments à l'heure qu'il a choisie pour exécuter ses desseins*. C'est ainsi que du IVe au VIIe siècle il s'est servi de la subtilité métaphysique, implantée par lui dans le génie grec, pour formuler toutes ces grandes définitions qui ont fixé non seulement la substance mais l'expression du dogme catholique. De là, les premiers Conciles généraux furent tous tenus en Orient. »

Mais les disciples du P. Hecker ont précisé et porté plus avant leurs théories ; il ne s'agit pas seulement, à leurs yeux, du retour des nations protestantes à la foi catholique, mais de leur main-mise sur l'organisation de l'Église et sur la puissance ecclésiastique. Ce serait, en quelque sorte, le stimulant et *la prime* de leur conversion.

Nous trouvons l'expression de cette pensée, qui s'accentue chaque jour davantage au sein de l'école américaine, dans une lettre datée des États-Unis, le 16 mars 1898, laquelle émane d'un français, fort peu mêlé aux luttes politiques, et qui ne prévoyait pas que cette lettre nous serait communiquée.

« Vous ne pourriez comprendre, monsieur, combien nous souffrons de nous trouver ainsi éloignés de la belle France, parmi ce peuple avide. Les Français, avec tous leurs défauts, ont

plus de cœur et une âme plus belle. Je crains que ce terrible évêque, Mgr Ireland, avec son *américanisme* outré, ne finisse par faire un schisme. Léon XIII, le saint Pape, finira par se fatiguer de tous les agissements de cet évêque, et alors, il pourrait bien y avoir une *église américaine*. Il est manifeste que c'est à cela qu'ils visent. Les Américains veulent dominer le monde, et sont très humiliés de dépendre de ce qu'ils appellent «cette inférieure Italie», dans les choses de la religion. Hélas! que ne pouvons-nous revenir au sein de notre malheureuse, mais toujours chère et bien-aimée patrie : la France! »

« Cette inférieure Italie! » comment ne supporteraient-ils pas avec peine sa prépondérance dans l'Église, ceux qui estiment leur pays destiné à *porter l'humanité à un degré de civilisation et de progrès, sans précédent dans l'histoire!*

En quittant Rome, pendant le Concile du Vatican, le P. Hecker écrivait :

« Je reviens avec de nouvelles espérances et une énergie toute fraîche. Je crois à un meilleur avenir pour l'Église et l'humanité aux États-Unis. C'est la conviction des esprits intelligents en Europe *Ils s'attendent à voir venir de l'autre côté de l Atlantique la lumière qui éclairera les problèmes européens...* Je retourne dans mon pays, meilleur catholique et plus Américain que jamais. » (Page 373.)

Telle est l'opinion que les partisans de l'américanisme, fussent-ils européens, propagent plus ou moins ouvertement dans l'Église. N'a-t-on pas vu récemment un certain *Tiber*, qui pourrait être cousin d'un certain *Romanus* dont nous parlerons bientôt, poser carrément, dans un journal français, la question du futur conclave et examiner l'éventualité possible d'un Pape américain ? On lisait dans le *Journal de Roubaix* du 7 février 1898, l'information que voici : c'était à la veille du vingtième anniversaire de l'élection de Léon XIII ; à cette date, *Tiber* écrivait de Rome :

« Si, par hasard, ce nœud allait se dénouer ces jours-ci, il n'est pas douteux pour personne que le cardinal Gibbons ne devienne la cible de toutes les attentions. Évêque apostolique américain, démocrate, incarnation d'un type ecclésiastique sur lequel les meilleurs Européens fixent leurs regards, *porteur d'une nouvelle civilisation*, PROPHÈTE, en quelque sorte, *de cette transformation que les événements tendent à introduire dans les vieux cadres du Continent européen*, l'archevêque de Baltimore serait plus qu'un cardinal éminent, *il serait un symbole.* »

Il est vrai qu'aussitôt après, *Tiber* déclare que « ce serait folie de soulever aujourd'hui ce voile qui couvre l'avenir », parce que « proposer un cardinal étranger, ce serait augmenter du coup les chances des vieux partis », mais l'idée n'en

est pas moins lancée dans le public ; il est affirmé, comme une vérité incontestée, que « le Pape étranger, c'est-à-dire *supra-national*, est une réalité à venir », qui pourra se réaliser à la chute de la monarchie italienne.

« L'heure sonnera peut-être où Rome redevenue libre, *la réorganisation du pouvoir central de l'Église s'imposera* et sollicitera l'attention universelle. *Ce sera le moment décisif où le système de Sixte-Quint se transformera, laissant la place à de nouveaux organismes.*

» Aussi longtemps que la question pontificale n'est pas résolue, ce serait de la hardiesse d'aborder un problème aussi profond et aussi conséquent pour le gouvernement de la puissance suprême. La politique est l'art des solutions : elle court au plus pressé. De même que, dans l'ordre des questions purement ecclésiastiques, le campement provisoire à Rome d'une dynastie politique retarde les réformes intérieures, ainsi, cette cohabitation des deux pouvoirs sur les collines du Vatican et du Quirinal *dispense provisoirement de régler l'affaire pivotale, à mon avis, du Pape international et* SUPRA-ITALIEN. »

La « solution » que la « politique » conseille, c'est de préparer l'élection d'un Pape italien, mais favorable à l'*américanisme*.

Ce serait à tort, croyons-nous, que l'on dédaignerait ces informations, sous prétexte qu'elles

sont anonymes et publiées dans une feuille de province; les idées mises en circulation n'en ont pas moins leur valeur propre, on sait à qui elles profitent, on les a entendu exprimer ailleurs par des personnages dont l'opinion compte pour quelque chose; cet accent qui sent l'étranger, ces phrases, que l'allure insolide du style fait craquer comme un vêtement d'emprunt, tout doit être noté et retenu dans cette page.

Oui, il y a maintenant une école qui veut *moderniser* d'abord, puis *américaniser* l'Église. Bien loin d'imiter les « vieux catholiques » et de repousser les définitions du dernier Concile œcuménique, elle voit, au contraire, dans la hiérarchie désormais hors d'atteinte, un merveilleux instrument de règne; ces « jeunes catholiques », plus avisés que les « vieux », et qui aiment à s'appeler les « jeunes », tout court, comptent sur le « francparler respectueux », et « l'obéissance sans obséquiosité », des « puissants prélats américains », des « grands évêques de là-bas », pour « faire prévaloir des vues que les plus astucieuses démarches auraient eu peine à faire accepter ».

« Le Concile du Vatican, disait le P. Hecker, sera regardé un jour comme *un des points tournants les plus significatifs de l'histoire*. Il aura mis fin à une période et inauguré une période nouvelle. Dans cette période nouvelle, l'obéissance extérieure à l'autorité ne sera en rien diminuée,

mais le côté de l'obéissance intérieure au Saint-Esprit, c'est-à-dire à ces illustrations et inspirations de la grâce dont ont parlé tous les saints, ce côté recevra *un développement infiniment plus grand.*

» Ce mouvement préparera la conversion des protestants et des libres-penseurs de bonne foi, en faisant tomber les plus graves des préjugés qui les tiennent éloignés. Les uns et les autres, en effet, sont convaincus que le catholicisme détruit la personnalité légitime, en renfermant l'homme dans un système d'autoritarisme arbitraire et en réduisant la religion à des pratiques purement extérieures. » (*Revue du Clergé Français,* mars 1898.)

Et, prévoyant l'objection que l'on pourrait opposer à cette thèse, le P. Hecker ajoutait :

« Il n'est pas douteux que de telles âmes puissent courir quelquefois le risque de l'orgueil et succomber à la tentation de la révolte. Mais, en pareil cas, l'Église est armée d'un tel pouvoir par le dogme de l'infaillibilité, défini par le Concile du Vatican, qu'elle est de force à réagir contre le danger sans craindre des pertes sérieuses, comme on a vu par l'exemple de Dollinger et des *vieux catholiques.* » (Abbé Dufresne. *Vie* en anglais *du P. Hecker.*)

Les disciples du P. Hecker ne font que développer et appliquer sa doctrine. Nous allons la

retrouver moins mystique, avec une tendance plus accentuée à l'action et aux résultats prochains, dans un document auquel nous donnerons désormais la plus grande attention.

L'une de ces grandes *Revues* anglaises, qui ont le privilège de servir de tribune aux hommes politiques ou aux partis quand ils veulent frapper de loin et de haut l'opinion publique européenne, ou même « mondiale » comme disent les Italiens, la *Coutemporary Review* de Londres, a publié dans son n° 384 (décembre 1897) un article signé *Romanus* et qui a pour titre : *Le catholicisme libéral.*

C'est, dans toute l'acception du mot, le manifeste, la déclaration d'un parti. Il en a toutes les allures, la forme impersonnelle et un peu solennelle, le ton d'autorité et les hardiesses calculées. *Romanus* se proclame catholique, et *catholique libéral;* le nom de *Romanus* n'exclut pas, à ses yeux, cette épithète; il désigne de plus un catholique habitant Rome, ou tout au moins connaissant à fond les choses de Rome, par lui-même ou par ceux qui l'inspirent. D'ailleurs, l'écrit qu'il signe n'est pas, on le comprend, exclusivement son œuvre.

C'est un programme discuté, retouché, arrêté par un groupe homogène de personnages *représentatifs,* derrière lesquels marche toute une école. Peu importe de savoir par qui fut écrit

ce travail ; l'essentiel est de connaître à qui appartiennent les idées qu'il exprime.

Il est extrêmement singulier qu'un article de telle envergure n'ait paru éveiller nulle part l'attention de ceux qui écrivent et qui parlent. Cela est d'autant plus grave que cette machine de guerre est manifestement destinée à tâter l'opinion, en laissant à ses auteurs la ressource d'une prudente retraite, au cas où l'expérience prouverait qu'on est allé trop vite et trop loin.

Il y a bien eu, à Rome, un commencement d'émotion, à l'époque où parut la *Review ;* au premier bruit d'une réfutation qui allait être faite par un théologien autorisé, les personnalités les plus en vue de l'*américanisme* romain s'émurent. L'une d'elles annonça l'intention de désavouer ces doctrines et de les réfuter indirectement dans une conférence à laquelle on donnerait grand éclat. L'orateur était désigné, la salle fut choisie, le jour fixé et... la conférence n'eut pas lieu. Le temps avait passé, durant ces préparatifs ; le silence se prolongea, l'oubli se fit et les choses en restèrent là.

Faut-il en conclure que l'article de *Romanus* exprime la pensée intime et la doctrine intégrale de l'*américanisme ?* Les éminents personnages de Rome le plus au courant des choses d'Amérique et du mouvement des études ecclésiastiques en ce pays n'en doutent pas, nous le savons.

Quant à nous, aussi longtemps que l'un de « ces puissants prélats américains » dont on nous vante le « franc parler » n'aura pas publiquement répudié les théories soutenues par *Romanus*, nous nous estimerons autorisés à imputer ces doctrines à l'école dont ils sont les plus hardis champions. Pour nous amener à un autre avis, il ne suffirait pas d'un démenti hautain, encore moins de protestations enflammées de fidélité à l'Église et de dévouement à la personne du Pape ; nous serions beaucoup plus sensibles à la moindre dissertation théologique, bien simple en sa forme, mais nette et précise en ses termes, qui nous dirait clairement que l'*américanisme* réprouve les opinions soutenues par l'écrivain de la *Contemporary Review* et qu'il embrasse, sans restrictions, celles que *Romanus* condamne.

Si la preuve est ainsi faite, par un de ceux qui ont qualité pour parler au nom de l'école, et si ses paroles ne lui attirent pas le désaveu de son parti, nous en prendrons acte bien volontiers et nous nous réjouirons d'avoir contribué à justifier l'*américanisme* d'une imputation qui, jusque-là, pèse sur lui.

Mais nous craignons que notre tentative ne soit vaine et que des déclarations sonores, des protestations tapageuses, à défaut du silence dédaigneux auquel on préférerait se tenir, ne soient

la seule réponse à nos avances, qui ne sont cependant pas des injures.

De cela, nous ne saurions nous contenter en aucune façon et nous n'en poursuivrons que plus vigoureusement notre campagne, revendiquant le droit, pour le public catholique, de voir, comme nous le faisons, dans l'*américanisme* un des périls les plus grands qui menacent en ce moment l'Église.

Peut-être objectera-t-on que, pour mener une semblable guerre, il conviendrait de se présenter à l'ennemi autrement que sous le voile de l'anonyme.

A cela nous répondons : Le traducteur français de la *Vie du P. Hecker* a voulu garder l'anonyme; le *Tiber* dont nous avons cité les informations tendancieuses ne nous dit pas son vrai nom ; l'écrivain de la *Contemporary Review* s'est couvert, lui aussi, d'un nom d'emprunt. Enfin, l'une des preuves les plus décisives de la puissance du parti américain, c'est précisément que des hommes mieux armés et plus autorisés que nous pour livrer ce combat sont contraints de garder le silence. D'ailleurs, le droit de disposer de notre nom ne nous appartient pas.

Donc, anonyme contre anonyme, romain contre romain, nous croiserons le fer.

VI

SOUS LES MURS DE ROME : TRAVAUX D'APPROCHE
L'ÉVOLUTIONNISME RELIGIEUX

SOMMAIRE. — Mgr Keane proteste contre ceux qui infligent à des catholiques l'épithète de *libéraux*. — *Romanus* relève le drapeau du *catholicisme libéral* — Inconvenant parallèle. — Pourquoi et comment l'école de *Romanus* désire fortifier l'autorité dans l'Eglise. — Diverses manifestations de l'évolutionnisme religieux. — A quoi faut-il attribuer la conversion du monde romain ? — Théorie de l'évolution intérieure du christianisme. — Une question de vie ou de mort pour l'Eglise, d'après l'école évolutionniste. — Saint Paul proclamé par *Romanus* le PREMIER CATHOLIQUE LIBÉRAL. — Opinion de l'école évolutionniste, quant au temps et à la manière de *promulguer les vérités nouvelles qui affectent la religion*. — « Erreurs providentielles. »

Nous avons vu, dans le quatrième chapitre, avec quelle amertume Mgr Keane se plaignait des catholiques, et en particulier des catholiques américains qui se permettent encore aujourd'hui d'infliger aux *américanistes* l'épithète de libéraux. C'est là, dit-il, une « malheureuse manie », que

« les gens raisonnables ne peuvent pas tolérer »; c'est « une exagération, une injustice » qui n'a pas, en Amérique, l'excuse d'un attachement traditionnel aux « vieilles opinions et aux légendes qui s'en vont. » Depuis l'encyclique *Libertas*, Mgr Keane assure qu'il n'en devrait plus être ainsi :

« On estimait que cela mettrait fin aux attaques des catholiques contre des catholiques, car, en vérité, quiconque veut et ose se dire catholique ne saurait se trouver à l'étroit dans les justes limites tracées au libéralisme par le Saint-Père. Il semblait que personne ne pût être assez fanatique pour flétrir des catholiques d'une épithète qui, dans sa signification théologique, définie par le Pape lui-même, leur est si inapplicable. Mais, l'étroitesse d'esprit et le fanastisme se sont montrés capables de cela même. » (*Catholic World*. Mars 1898.)

Dans la *Contemporary Review*, *Romanus* soutient une thèse opposée. Mais cette opposition n'est-elle pas plus apparente que réelle? Car, si *Romanus* ne prétend pas que l'épithète de libéral ne doive plus être infligée à des catholiques, c'est parce que, en la revendiquant hautement pour lui-même, il s'efforce de la réhabiliter; il en fait, en quelque sorte, le drapeau de son parti.

Cet article dont on pourrait dire qu'il est la SOMME des idées de l'*américanisme*, est intitulé, en

effet : « Le Catholicisme libéral. » En voici le début :

« Nous avons été bien des fois surpris de rencontrer des hommes, qui devraient être mieux renseignés, s'imaginer que « le catholicisme » libéral » est une chose du passé. Il est certainement vrai que le présent Pape ne fait entendre aucune malédiction contre le « libéralisme reli» gieux », qui fut si souvent anathématisé par Pie IX. Mais cela ne démontre pas que ses anathèmes aient été assez efficaces pour que le « Catholicisme libéral » en soit mort et oublié ; cela prouve seulement quel grand changement s'est opéré à Rome même. »

Voilà déjà une déclaration qui ne laissera pas de surprendre un certain nombre de nos lecteurs. Mais ils seront encore plus douloureusement impressionnés par l'audacieux parallèle que *Romanus* ne craint pas d'établir entre Pie IX et Léon XIII, distribuant à sa guise, le blâme et la louange, de façon à rendre l'une au moins aussi inconvenante que l'autre :

« On devait sûrement s'attendre à voir un changement correspondant se manifester parmi les laïques catholiques instruits. Pie IX fut, il est vrai, presque adoré par un certain nombre de fanatiques (parmi lesquels feu Louis Veuillot et le Dr Ward furent des types différents), qui justifièrent la dénonciation de Montalembert sur

« l'Idole du Vatican ». Néanmoins, un très grand nombre de catholiques intelligents étaient bien loin de partager ce sentiment *et regardaient son Pontificat avec aversion.* Ainsi le premier Pontife déclaré officiellement infaillible (*et qui a probablement fait plus de fausses prédictions qu'aucun Pape des deux siècles précédents*) prépara les voies à une forte réaction de sympathie en faveur de quelque successeur raisonnable et modéré ; et combien plus en faveur d'un Pape tel que celui qui de fait lui a succédé ! »

Nous verrons, dans la suite, que *Romanus* ne craint pas de critiquer avec un « franc parler » peu respectueux et une obéissance sans nulle « obséquiosité » certains actes doctrinaux de Léon XIII.

Mais ces éloges sont une précaution oratoire, pour préparer les esprits à certaines hardiesses.

Après avoir parlé des conséquences du Concile du Vatican dans un sens fort semblable à celui du P. Hecker, *Romanus* s'exprime en ces termes :

« L'opposition des « Vieux Catholiques », quoiqu'un synode général anglican ait essayé de stimuler son activité, est devenue si faible qu'elle est au-dessous du mépris. D'un autre côté, le parti dominant dans l'Église d'Angleterre (en dépit des efforts des prélats vraiment protestants) gagne continuellement de l'influence, tandis que chaque jour il s'approche de plus en plus dans

son rituel, dans son enseignement et dans son esprit de ce que l'on avait coutume d'appeler « la grande apostasie ».

» C'est ainsi que dans le monde entier, il s'est formé un courant de sympathie plus favorable à la Papauté, telle que nous la voyons maintenant dans la personne aimable, cultivée et conciliante du Pontife actuel, le promoteur des recherches historiques, l'ami de la République française, le relativement libéral Léon XIII. Un grand calme semble s'être répandu partout, et paraît avoir apaisé les vagues de cette mer sur laquelle navigue la barque de Pierre. »

Quelle conclusion l'école dont *Romanus* est ici l'interprète va-t-elle tirer de cet état des esprits si favorable à l'unité de l'Église? C'est ici que nous allons retrouver la pensée familière au P. Hecker :

« Les « Catholiques libéraux » n'ignorent nullement ce qu'est devenue la Constitution essentielle de l'Église. Ils apprécient complètement cette marche qui s'est produite vers la centralisation, d'une manière plus ou moins continue depuis le second siècle, développant un royaume spirituel, une monarchie telle qu'on n'en vit jamais dans le monde. Les « Catholiques libéraux » se rendent bien compte que l'énorme pouvoir de l'Église pour le bien serait fatalement affaibli si l'on portait atteinte à son organisation et ils regardent

tout essai de retour en arrière comme un acte absurde et anti-scientifique. »

La prétention de s'emparer de *l'organisme* de l'Église est, on le voit, nettement accusée. Seul, un parti puissant peut parler avec une telle assurance. Ce n'est pas, d'ailleurs, l'assurance qui fait défaut au signataire de ce programme. Après cette entrée en matière, il formule aussitôt des *desiderata* et des griefs, comme un homme qui prend en main les intérêts d'un domaine dont il espère hériter bientôt.

« C'est pourquoi leur désir est *de fortifier et non de détruire l'autorité.* Ils désirent particulièrement la fortifier, en la détournant de procédés nuisibles à son propre avantage.

» *Rien n'est plus attristant pour eux que de voir l'autorité se dégrader elle-même, tantôt par la désastreuse influence de telle ou telle éminente personnalité, tantôt par celle de quelque puissant ordre religieux* Ils gémissent sur les conséquences de pareilles influences dans l'Europe méridionale, et sur cet éloignement général du christianisme qui est si répandu parmi les gens instruits dans les contrées dites catholiques. »

Après cet avertissement, d'un « franc-parler » peu « respectueux », *Romanus* développe avec une hautaine assurance les idées dont les « catholiques libéraux » aiment à reconnaître la réalisation dans l'Eglise :

« Ils sont profondément convaincus que l'Eglise catholique est la seule grande influence capable de promouvoir le bien-être spirituel de l'humanité. Ils sont profondément convaincus qu'il n'y a pas de pouvoir comparable au sien pour promouvoir la vertu et tout ce qu'il y a de plus élevé, de plus noble, de plus pur, de plus désintéressé et de plus généreux dans l'humanité. Ils sont convaincus que c'est la plus complète — la seule complète — organisation pour amener dans toutes les classes, toutes les nations et toutes les races, l'accomplissement des deux grands commandements du Christ qui comprennent la Loi et les prophètes, c'est-à-dire l'amour de Dieu et du prochain. »

Ayant énuméré ensuite, du même ton impérieux, les bienfaits de l'Eglise dans l'ordre surnaturel et dans l'ordre social, *Romanus* conclut en ces termes, toujours au nom des « catholiques libéraux » :

« Ils regardent aussi son influence sur la philosophie comme étant d'une valeur inappréciable et n'estiment pas pour peu de chose les services qu'elle rend à la littérature. Profondément pénétrés de ces convictions, les adeptes du « catholicisme libéral » doivent évidemment désirer de maintenir intacte cette merveilleuse organisation dont Rome est la tête. »

Saint Bernard, auquel on a comparé nos

« puissants prélats américains », ne parlait pas, à son ancien disciple le pape Eugène, sur un ton aussi haut que *Romanus* parle à l'Eglise.

C'est un organisme, un *instrumentum regni*, dont les « vieux catholiques » n'ont pas su apprécier la puissance, mais que les « jeunes catholiques », les « catholiques libéraux », sauront utiliser.

Cependant, il y a une condition : il faut que l'on *abolisse la douane*, que l'on *abaisse les ponts-levis* et que l'autorité *cesse de se dégrader elle-même, tantôt par la désastreuse influence de telle ou telle éminente personnalité, tantôt par celle de quelque puissant ordre religieux.*

Nous verrons plus loin *Romanus* nous donner lui-même la clé de cette énigme.

Que le lecteur veuille bien se reporter maintenant aux théories du P. Hecker sur l'influence des races dans l Église et jusque dans le domaine de la vie intérieure ; qu'il se rappelle les observations si fines et si importantes de M. André Hallays à propos des ecclésiastiques *qui sont à l'avant-garde du clergé francais* et qui voient dans *la théologie la simple traduction de l'expérience religieuse dans le langage scientifique et métaphysique de l'humanité ;* estimant que, sur certains points, *les temps sont venus pour l'Eglise de parler un langage mieux approprié aux âmes d'aujourd'hui ;* que le lecteur se reporte à ces divers passages de

notre étude, et il reconnaîtra la même pensée, la même doctrine, dans les pages que nous allons citer.

Seulement, tandis que les prêtres dont parle le *Journal des Débats* sont *trop prudents pour formuler des maximes générales*, l'écrivain de la *Contemporary Review*, dont le but semble être, au contraire, de sonder l'opinion, a, lui, toutes les audaces.

C'est l'*évolutionnisme*, non plus avec « toutes les atténuations possibles », comme nous le montre M. André Hallays, mais avec l'ampleur que peut lui donner un « Catholique libéral ».

« L'Église, pendant les dix-neuf siècles de son existence, a eu à subir l'influence non seulement de très diverses conditions matérielles qui l'entouraient ; mais aussi de milieux intellectuels très différents qui l'ont profondément modifiée. Son succès a souvent été dû à son pouvoir de s'approprier l'objection et de se modifier elle-même en présence de nouvelles circonstances, tandis que son existence même a plusieurs fois dépendu de la possibilité d'établir des relations favorables entre son enseignement et sa discipline d'une part et d'autre part le courant des croyances, des sentiments et des conditions sociales des différents âges et des différentes contrées. Mais, *sans la remarquable évolution sociale et religieuse qui se produisit dans le paga-*

nisme pendant le premier et le second siècle de notre ère, JAMAIS L'ÉGLISE N'AURAIT PU CONVERTIR L'EMPIRE ROMAIN ; tandis que les voies étant ainsi préparées, *cette conversion devint inévitable;* et si quelque chose doit nous étonner en cela, c'est qu'elle n'ait pas eu lieu un peu plus tôt ! »

Jusqu'à présent, nous avions pensé, nous autres catholiques sans épithète, que la conversion du monde romain était due à la prédication des apôtres et au sang des martyrs. Il paraît qu'il n'en est rien et que cette conversion provient d'une évolution tellement irrésistible que nous devrions nous étonner plutôt qu'elle n'ait pas devancé la mission des apôtres !

Mais si l'évolution païenne a préparé le christianisme, une autre évolution l'a transformé :

« Nous avons parlé de l'évolution sacerdotale et sacramentelle de la primitive Église. Qu'une pareille évolution fût non seulement possible mais hautement probable, c'est ce qui est rendu évident par le spectacle que nous avons actuellement sous les yeux en Angleterre. Dans les premiers siècles du christianisme, il n'y avait aucun sentiment de désapprobation pour de telles évolutions comme il s'en était déjà produit, aucune révolte contre « les altérations » qui avaient eu lieu. Sur un terrain ainsi préparé, les évolutions ecclésiastiques pouvaient et devaient rapidement croître. Le respect pour ceux qui paraissaient

visiblement inspirés par le Saint-Esprit — les prophètes et les prédicateurs — et aussi pour les anciens, et graduellement, de plus en plus, pour les chefs anciens ou les évêques de chaque communauté, ne pouvait manquer de produire une pareille évolution. Nous pouvons être certains en vérité que ce fut inévitable, puisque maintenant nous voyons comment se produit un mouvement semblable, par une sorte de fatalité, malgré les circonstances les plus défavorables. »

S'appuyant ainsi sur des faits contestables ou d'une inégale valeur, *Romanus* poursuit sa thèse évolutionniste :

« Il fut aussi inévitable dans le premier siècle que beaucoup de manières de voir, relatives à l'Ancien Testament, alors en faveur parmi les Juifs (qui n'étaient pas exempts de l'influence hellénique), se répandissent largement parmi les chrétiens, comme aussi la croyance à la prochaine arrivée du « Second Avènement » — croyance, vraisemblablement, *d'une nécessité absolue pour maintenir le courage, le zèle et la piété des premiers chrétiens.*

» Des croyances qui nous semblent étonnantes dans leur barbare naïveté *eurent leur place nécessaire* dans l'Église du neuvième siècle, comme aussi, au treizième siècle, eurent leur place des croyances au sujet de l'espace que nous regardons maintenant comme absurdement étroites,

et beaucoup plus récemment des croyances non moins erronées sur le temps passé. »

Quelle conclusion *Romanus* va-t-il déduire de ces considérations plus ou moins historiques ?

Il nous faudrait dépasser de beaucoup les limites que nous nous sommes imposées pour en donner le complet exposé ; voici du moins quelques-unes des considérations développées par *Romanus* :

« Comme chacun de nous doit être, dans un sens plus ou moins restreint, un homme de son temps, ainsi l'Église de chaque période successive a été l'Église de son époque, reflétant les connaissances bornées du monde intellectuel et moral alors existant.

» Aucune personne raisonnable ne peut supposer qu'un homme des temps apostoliques se servît du langage des temps actuels dans son enseignement sur la nature du Christ, ou même comprît la doctrine de la Trinité comme elle est exprimée dans le *Credo* d'Athanase. De même, auraient-ils pu parler de la Transsubstantiation ou même en avoir l'idée ? Est il plus croyable que la dévotion à Notre-Dame ait eu place dans la religion de saint Paul ? Ces faits constituent ils des arguments valides contre de telles choses ? nullement. Ils montrent seulement que l'Église, comme tout être vivant, en possession d'une bonne santé, a subi et aura à subir un continuel

progrès de développement. Puisqu'il en est ainsi, ce serait en vérité calamiteux, si elle devait toujours continuer à être imbue de l'esprit d'un âge qui est depuis longtemps mort et passé et si elle s'obstinait à répandre cet esprit, alors que le monde est entré dans une nouvelle période dont la pensée est devenue tout à fait étrangère à des croyances et à des manières de voir si primitives. Dans l'opinion des « Catholiques libéraux », c'est pour l'Église une question de vie ou de mort (*articulus stantis vel cadentis Ecclesiæ*) de se tenir en contact avec tout ce qu'il y a de meilleur et de plus élevé dans chaque lustre successif (*sic*). Et l'on ne peut mettre en doute que le progrès intellectuel de l'humanité contient toujours une plus large et plus sûre étreinte de la vérité. Tout homme qui a le sens commun doit savoir que c'est au progrès des connaissances scientifiques que nous devons tout ce qui a amélioré les conditions matérielles de la vie. C'est lui qui a mis à la portée des masses une meilleure nourriture et de meilleurs vêtements; qui écarte les épidémies, qui guérit les malades et produit l'insensibilisation dans la douleur.

» Comment peut-on s'imaginer que les hommes supporteront toujours avec patience de la part des ecclésiastiques, une attitude d'opposition à cette science à laquelle les ecclésiastiques eux-mêmes sont si profondément redevables? Les hommes

accepteront-ils des enseignements *sur les conditions du bien-être dans le monde à venir*, de la part de gens qui se montrent eux-mêmes si lamentablement ignorants *sur les conditions du bien-être dans le monde où nous sommes ?*

» Les « Catholiques libéraux » déclarent être dévoués à la découverte, à la promulgation et à l'établissement de la vérité dans tous les champs de la science, historique, critique et scientifique, spécialement en ce qui porte sur la religion. Théistes sincères, ils sont profondément convaincus que le Dieu de vérité ne peut jamais être servi par un mensonge ; mais que la cause de la religion ne peut jamais être promue par d'habiles faux-fuyants, par des déclarations soigneusement ambiguës, par le silence imposé à des vérités désagréables, ou (quand elles ne peuvent plus être cachées) par une manière de les présenter qui change ou réduise leur signification — essayant par une série de subtils artifices de déguiser les conséquences qui en découlent logiquement. Les « Catholiques libéraux » s'efforcent de se montrer les fidèles disciples DU PREMIER « CATHOLIQUE LIBÉRAL », à savoir SAINT PAUL — et comme il s'opposa courageusement à la circoncision de la chair ainsi ils voudraient s'opposer à la circoncision de l'intelligence. »

Certes, on peut appeler ce langage un « franc-parler ». L'épithète de libéral, attribuée à saint

Paul, n'est pas sans hardiesse, et ce souci de rattacher à l'apôtre des nations les idées qu'il professe, nous induit encore plus à penser que *Romanus* est un disciple du fondateur des paulistes. C'est aussi un point de vue nouveau que de considérer le salut éternel des âmes comme une *question de bien-être* dans l'autre vie et c'est là un trait de caractère essentiellement américain.

Mais nous verrons mieux encore.

Afin d'éclairer la religion du lecteur et de calmer les légitimes scrupules de ceux qui ne croient pas aisément que des catholiques et des prêtres puissent professer les doctrines de *Romanus*, nous allons recueillir de sa bouche l'exposé de la manière dont les « catholiques libéraux » savent ménager les esprits pusillanimes et arriérés.

« Pourtant ils ne sont pas fanatiques (les catholiques libéraux); ils reconnaissent le danger qu'il y a d'augmenter actuellement l'erreur, par une promulgation imprudente d'affirmations qui expriment la vérité pour eux, mais qui pourraient malheureusement être mal comprises par des esprits qui ne sont pas du tout préparés à les recevoir. Ils ne sont pas assez aveugles pour ne pas voir ce fait, qu'un corps aussi vaste et aussi complexe dans sa structure que l'Église catholique doit se mouvoir lentement. Ils ne sont pas non plus surpris ni choqués que les *nouvelles vérités* astronomiques, géologiques

ou physiologiques ne soient pas acceptées avec promptitude, ou que les *découvertes relatives à l'Ancien et au Nouveau Testament* et les *faits foudroyants* par rapport à l'organisation de l'Église dans les deux premiers siècles, ne soient pas accueillis avec enthousiasme et proclamés à à haute voix. Le « catholicisme libéral » comprend bien le besoin d'*un certain temps de réticence* et d'un soin scrupuleux quant à *la manière de promulguer des vérités nouvelles qui affectent la religion.* Nous vivons à une époque très critique. Les déclarations dogmatiques demandent à être l'objet d'un soin très spécial, *maintenant que, grâce aux travaux d'hommes tels que Harnak et Weizsaker, une si grande lumière a été projetée sur la genèse et l'histoire du dogme* et l'état primitif de l'Église chrétienne. Mais la diffusion de ces vérités n'est plus guère dangereuse, *pourvu seulement que l'autorité sache s'abstenir d'affirmations par lesquelles* ELLE SE DÉTRUIRAIT ELLE-MÊME. Car la *doctrine moderne de l'évolution*, considérée avec un esprit théiste, *aplanit et écarte toutes les difficultés* en montrant comment des erreurs partielles et inévitables *ont servi providentiellement à l'avancement du bien-être spirituel de l'humanité.* Toutes *ces vérités nouvelles peuvent trouver leur place dans l'Eglise catholique*, qui n'a pas à craindre de les accepter et de se les assimiler, de même que, dans le passé, *elle a graduellement accepté d'autres*

vérités nouvelles et même des modifications vitales. »

Nous ne nous lassons point de citer *Romanus*, car il a une sincérité, on pourrait dire une crudité de langage qui prévient tout danger d'équivoque. La doctrine évolutionniste est, pour lui, le dernier terme de la science théologique, et le christianisme, que l'évolution païenne avait préparé, doit à de « providentielles erreurs » son complet développement.

Écoutons plutôt :

« Qu'y a-t-il, par exemple, de plus évident que l'enseignement de la primitive Église (auquel nous avons fait allusion), par rapport au prompt avènement du règne du Christ sur la terre ? Nous savons que c'était une erreur ; mais *ce ne fut probablement pas la moins providentielle des erreurs*, comme moyen absolument nécessaire pour rendre les chrétiens d'alors capables de résister aux efforts combinés de la persécution et de la séduction païennes. Quoique l'on n'ait abandonné cet enseignement que peu à peu, on finit par le laisser tomber entièrement et on en vint à insister sur les conséquences incompatibles avec une telle croyance. »

Telle est la théorie de *Romanus*, ou plutôt de son école, sur la formation de l'enseignement ecclésiastique. Nous allons la voir appliquée aux vérités fondamentales de notre foi, dans les deux chapitres suivants.

VII

L'ÉVOLUTIONNISME RELIGIEUX (*suite*)

LE CHRIST DANS L'HUMANITÉ

SOMMAIRE. — Pourquoi nous étudions à la fois l'article de *Romanus* et les discours de Mgr Keane à Chicago et à Bruxelles. — Méthode apologétique de Mgr Keane. — Substitution des *idées* aux *faits* messianiques. — Les deux *concepts* de l'Incarnation : l'oriental et l'occidental. — Parallèle entre la thèse de Mgr Keane et celle de *Romanus*. — Concepts *anthropomorphiques* de Dieu. — Concepts des « sages d'autrefois » sur la nature et la mission du Rédempteur de l'humanité, d'après Mgr Keane — Bouddha, Confucius, Zoroastre et Socrate ont été suscités de Dieu, ils ont fait ce qu'ils ont pu. — Le verdict des siècles. — Le *droit* de l'humanité à la réponse de Dieu. *L'affectueuse adoration des siècles proclame que le témoignage du Christ est véritable.* — Concordance de la méthode apologétique de Mgr Keane avec celle du P. Hecker.

Ce chapitre et le suivant contiennent un exposé assez étendu de la doctrine évolutionniste. Ceux de nos lecteurs qui voudraient prendre une connaissance plus rapide des tendances et des préten-

tions du parti, pourraient donc passer de suite au chapitre IX.

Mais nous souhaitons que les hommes d'étude, et principalement les théologiens, ne se laissent pas rebuter par une lecture désormais plus laborieuse ; car si les faits manquent, les idées abondent en ces pages, et leur subtilité, parfois spécieuse, en fait précisément le danger.

Nous continuerons, dans cette étude, à suivre l'important article de *Romanus*, mais en nous éclairant désormais des discours prononcés par Mgr Keane, soit au Parlement des Religions, soit au Congrès international des savants catholiques.

Malgré la différence manifeste de style et de tempérament entre l'orateur et l'écrivain, il y a une telle connexité d'idées et de doctrines, que nous serons nécessairement amenés à les unir presque constamment l'un à l'autre.

Mgr Keane a prononcé deux discours au Parlement des Religions, réuni à Chicago en 1893 : l'un sur *la Religion dernière*, dont nous avons déjà parlé ; l'autre sur l'*Idée de l'Incarnation dans l'Histoire et en Jésus-Christ*.

C'est à ces deux discours que nous allons donner notre attention.

La méthode apologétique de Mgr Keane au Parlement des Religions, consiste à démontrer, par des arguments tirés de la raison et de l'his-

toire, que le Christ répond à l'attente et aux aspirations de l'humanité et que la Religion dont le Christ est le centre, est la seule qui s'adapte pleinement à cette attente et à ces aspirations universelles du genre humain.

Cette méthode de démonstration du Christianisme était parfaitement appropriée au genre d'auditeurs que Mgr Keane avait devant lui; elle était susceptible de permettre une exposition complète de la vérité catholique, mais elle pouvait aussi se prêter au développement des doctrines de l'évolutionnisme religieux.

Nous allons voir comment le cadre a été rempli.

Il convient d'abord de remarquer que l'orateur catholique, au Parlement de Chicago, n'est pas venu prêcher le *fait*, mais l'*idée* de l'Incarnation. Ce sont des faits que les apôtres annonçaient au Monde, en même temps que des doctrines, et c'est le *fait* de la résurrection de Notre-Seigneur Jésus-Christ, prêché par saint Paul devant l'aréopage. qui lui aliéna les esprits de la majorité de ses auditeurs. A Chicago, nous l'avons vu, la religion fut considérée du *côté de l'homme*, plutôt que *du côté de Dieu*. C'est *l'idée de Religion*, *l'Idée de l'Incarnation* que Mgr Keane s'en vint exposer devant cet auditoire disparate.

Ce plan apparait dès le début du discours.

L'orateur établit comme point de départ qu'il n'y a point de races d'athées ni de simples déistes. *L'humanité croit avoir reçu de Dieu lui-même une religion.*

« Mais, ajoute-t-il, quoique ce primitif enseignement donné à l'homme par son Créateur ait été transformé curieusement, étrangement et tristement au milieu des changements successifs de lointaines migrations, de fortunes changeantes et de civilisations diverses, cependant l'étude comparative des religions anciennes montre qu'en elles toutes il a existé *un concept central pivotal*, présenté, il est vrai, sous des vêtements variés de mythes, de légendes et de philosophies ; mais cependant toujours le même, — le concept de la race humaine déchue et d'un futur Sauveur, Rédempteur, qui étant homme, devra être cependant différent de la simple humanité et la surpasser. »

Ainsi, l'Incarnation, la Rédemption ne sont pas envisagées ici comme des faits historiques, ni même comme des traditions appuyées sur les prophéties et les miracles ; ce sont des *concepts*.

Or, ces concepts varient nécessairement suivant les races, et Mgr Keane établit une grande ligne de démarcation, non pas entre le peuple de Dieu, chargé de conserver intact la promesse divine, et la gentilité, mais entre l'est et l'ouest de l'Asie.

L'ouest comprend, sans doute, la terre promise, mais il s'étend bien au delà, et cependant, Mgr Keane n'établit aucune subdivision qui per-permette de mettre à part le peuple d'Israël.

Voici le parallèle entre les deux concepts de l'Incarnation, l'oriental et l'occidental : « En Orient, l'homme est considéré comme une émanation passagère de la Divinité, et sa vie comme un malheur. » Aussi, « pour eux, s'il y avait place pour la notion d'un Rédempteur, il il fallait qu'il fût un être reconnaissant plus clairement que les autres quelle malédiction est l'existence, s'efforçant plus résolument que personne de s'en débarrasser et guidant les autres pour y échapper avec lui. »

Dans l'ouest de l'Asie, pour la branche sémitique et ses voisins les Aryens de la Perse, l'homme est une substance individuelle distincte de l'Être Infini. En conséquence, la perfection de sa nature réside dans la conformité de sa volonté à celle de Dieu.

« De là encore, dans l'ouest de l'Asie, le futur Rédempteur *était conçu comme une individualité supérieure, humaine, il est vrai*, type et chef de la race, mais aussi pénétré par la divinité, suivant des manières et des degrés plus ou moins obscurément connus — individualité employée par la divinité pour briser les chaînes du mal moral et du péché — même, pensait-on souvent, pour

délivrer aussi bien des maux physiques et des malheurs nationaux — et pour ramener l'homme au bonheur, à la Sainteté, à Dieu. Ainsi, vaguement ou plus clairement, ils gardaient *une idée de l'Incarnation de la Divinité* pour le bien de l'homme, et *son Incarnation était naturellement regardée et attendue comme le couronnement béni et la gloire de l'humanité.* »

Il est intéressant de comparer cet exposé, où l'on ne voit pas apparaître l'affirmation du *fait* de la révélation, à certains passages de l'article de *Romanus* et à d'autres discours de Mgr Keane, développant les mêmes théories sur l'évolution de l'idée de Dieu dans l'humanité.

Voici comment parle *Romanus* :

« De l idolâtrie de l'Égypte et de la Syrie, sortit la divinité de la famille hébraïque, que les Juifs développèrent graduellement jusqu'à en faire le seul et unique Dieu de tout le monde entier. Il est vrai qu'une pareille divinité sémitique était et doit être indigne d'une si grande élévation, aux yeux de tous ceux qui ne sont pas Sémites, mais, par suite de l'influence hellénique, ce Dieu syrien jaloux et vindicatif, s'apprivoisa. Drapé dans un peplum grec, il se modifia ensuite par l'esprit moral de la Rome stoïque jusqu'à devenir le *Pater de cœlis Deus* de l Église d'Occident et la divinité constamment invoquée ainsi par les Grecs : « O Dieu ! Toi qui es l'amant de l'humanité. »

Ainsi *Romanus*, comme Mgr Keane, comme tous ceux qui ont plus ou moins participé au mouvement du Congrès des Religions, ont pris à tâche de considérer Dieu *du côté de l'homme*, en sorte que c'est *l'idée* de Dieu, plus que la divinité qui les occupe. Cette tendance paraît avec une véritable brutalité de pensée et de forme dans la suite de l'article de *Romanus :*

« Mais les progrès de la science morale et les modifications qui s'ensuivent dans la conscience humaine produisent des changements d'une bien plus grande importance. Le proverbe : « tels sont les hommes, tels sont leurs dieux », est l'expression d'une vérité très importante. Car, *puisqu'il nous est complètement impossible de nous élever au-dessus de la connaissance expérimentale, nos conceptions de Dieu sont nécessairement et inévitablement anthropomorphiques.* »

Est-ce en vertu de la même doctrine que, dans son discours sur *la religion dernière*, Mgr Keane a voulu démontrer que l'*idée* d'un Dieu unique et d'un Dieu dont la Providence gouverne le monde, est le premier et le second degré dans l'*ascension assurée vers la vraie religion?*

Mais comment s'élever de ces deux vérités, accessibles à la seule raison, jusqu'à la croyance au Christ Rédempteur ?

Voici la démonstration esquissée par Monseigneur Keane :

« De plus, le Parlement a montré que tous les essais des tribus de la terre pour rappeler et exprimer l'enseignement de Dieu et que tous leurs efforts pour parler des moyens préparés par la Providence du Dieu tout-puissant pour unir l'humanité avec lui, tout cela logiquement et historiquement conduit à Jésus-Christ comme point culminant. Nous avons vu que *tous les grands chefs religieux du monde* se sont déclarés eux-mêmes, ou comme tâtonnant dans les ténèbres, cherchant la plénitude de la lumière, ou comme de conscients précurseurs et prophètes de celui qui serait la Lumière du monde. Nous avons vu que tout ce qu'il y a de vrai, de beau et de bon *dans leur enseignement* n'est qu'un avant-goût de la plénitude du vrai, du beau et du bien qui devaient être manifestés en lui. « Bénis sont » les yeux qui ont vu ce que vous avez vu, dit-il » à ses disciples, car je vous le dis, beaucoup de » prophètes et de rois ont désiré voir ce que » vous voyez et ne l'ont pas vu, ont désiré entendre ce que vous entendez et ne l'ont pas « entendu. » Nous connaissons l honnêteté et la sincérité des *sages d'autrefois* et nous savons *qu'il n'en est pas un* qui n'eût considéré comme une folie et une impiété que lui, pauvre voyageur tâtonnant à la recherche de la lumière, pût être comparé à Celui-là seul qui a dit : « Je suis la » Voie, la Vérité et la Vie. Je suis la lumière du

» monde. Celui qui me suit ne marche pas dans » les ténèbres mais il aura la lumière de la vie. »

Cet éloge des « sages d'autrefois, fait en présence de disciples de Bouddha et de Confucius, est expliqué par le discours de Mgr Keane, au Congrès scientifique de Bruxelles :

« Parmi ces pauvres égarés en face desquels nous nous trouvions à Chicago, il y avait des représentants des vieilles religions païennes. *On a prétendu parfois que les fondateurs de ces religions étaient des envoyés du démon, chargés de faire abandonner la vérité et de faire embrasser l'erreur. C'est là un point de vue historiquement faux.*

» *A tous, Dieu a donné la vérité en partage.* Quand la pauvre famille humaine s'est dispersée, elle a oublié les principes religieux et moraux. *Alors,* DIEU A SUSCITÉ, *même parmi les païens, des hommes pour rappeler la vérité.* TELS FURENT LES SAGES DE L'ANTIQUITÉ. BOUDDHA, CONFUCIUS, ZOROASTRE, SOCRATE, *n'étaient point les serviteurs du démon ;* ILS VOYAIENT LA VÉRITÉ, *mais seulement en partie, mêlée à des erreurs ;* ILS ONT FAIT DU MIEUX QU'ILS POUVAIENT. Pourquoi ne pas rendre hommage à leur bonne volonté et à tont ce qui est bon et beau dans leur enseignement ? Pour les *grands sages d'Israël*, il est aisé de démontrer qu'ils annonçaient Notre-Seigneur. *Ne pourrait-on démontrer la même chose pour les sages du paganisme ?* C'EST AINSI QUE FAIT L'ÉGLISE EN UNISSANT DAVID

ET LA SYBILLE : *Teste David cum Sybillâ.* »

Quand il s'agit d'expliquer le sens d'un discours, rien ne vaut le commentaire de l'auteur : nous avons ici le commentaire de Mgr Keane sur son discours au Parlement des Religions. Il est fort instructif.

Voilà bien cette évolution *d'erreurs providentielles*, cette *synthèse du progrès et du catholicisme le plus pur*, « dont *l'américanisme* fournit un exemple. » Nous comprendrons mieux, à présent, le sens des considérations suivantes.

Nous sommes toujours au Parlement de Chicago :

« Les désirs du monde pour la vérité se tournent vers Celui qui en apporte la plénitude. Les tristes gémissements du monde sur la misère du péché ne font pas présager la délivrance de l'humanité (toute promesse de délivrance n'est qu'une impossibilité et un mensonge) ; mais dans sa rédemption l'hmanité trouve une purification, un relèvement, une restauration. Les aspirations du monde pour s'unir avec le divin trouvent leur glorieuse et archétype réalisation dans son Incarnation ; et pour prendre part à cette merveilleuse union, *tous sont appelés les branches de la Vigne mystique*, les membres du Corps mystique ; ce qui élève l'humanité au-dessus de son état naturel et répand en elle la vie de l'amour. Ce dont Wordsworth et Emerson n'ont entrevu que de faibles

lueurs par leur conception de *l'immanence de Dieu dans la nature*, est cette merveilleuse *habitation de Dieu dans l'âme sanctifiée* conférée par le Christ qui la rend participante de sa propre Filiation. C'EST LUI QUI REND PLEINE JUSTICE A TOUT CE QUI EST HUMAIN DANS LA RELIGION, car il est le Fils de l'Homme et peut dire avec beaucoup plus de vérité que le poète : « Rien de ce qui est humain ne » m'est étranger. » C'EST LUI QUI REND PLEINE JUSTICE A TOUT CE QUI EST DIVIN DANS LA RELIGION, parce qu'il est le Fils de Dieu qui a pris l'humanité dans ses bras pour l'élever jusqu'à son Créateur.

» C'est pourquoi il est, POUR TOUS CEUX QUI ONT JAMAIS PARLÉ DE DIEU, « le seul médiateur entre Dieu et l'homme ». C'est pourquoi LE VERDICT DES SIÈCLES proclame, par les paroles de l'apôtre des Gentils, qui le connaissait et connaissait tout le reste : « Aucun homme ne peut poser un autre » fondement que celui que Dieu a posé, qui est le Christ Jésus. » Aussi longtemps que Dieu est Dieu et que l'homme est l'homme, Jésus-Christ est le centre de la religion pour toujours. »

Nous avouons, sans détour, qu'un premier examen ne nous avait fait voir dans cette page qu'une amplification oratoire qui manquait surtout de force probante ; mais le commentaire qu'en a donné Mgr Keane au Congrès de Bruxelles, en nous expliquant le fond de sa pensée, nous en montre aussi les périls.

Ce *verdict des siècles*, cet accord de *tous ceux qui ont jamais parlé de Dieu*, fait du Christ, en définitive, la plus parfaite des *conceptions anthropomorphiques* de la divinité.

Si sévère que cette appréciation puisse paraître, nous en trouvons la justification dans le discours sur l'*idée de l'Incarnation dans l'Histoire et en Jésus-Christ*.

Après avoir décrit, comme nous l'avons vu, les deux courants religieux de l'Asie orientale et de l'Asie occidentale, l'orateur fait remarquer que la différence fondamentale de ces deux courants est une différence philosophique. Il faut donc appliquer la pierre de touche de la raison aux philosophies cachées sous ces deux systèmes.

Il esquisse une réfutation rationnelle du panthéisme basé sur des contradictions, puis il s'exprime ainsi :

« La vie humaine, l'Incarnation, doivent signifier autre chose. Quant à l'esprit qui anime la tradition de l'Orient, esprit de profonde annihilation de soi-même en présence de l'Infini et d'ascétique immolation de soi-même pour la vie des sens, *non seulement nous pouvons, mais nous devons lui garder la plus tendre sympathie, bien plus, le plus sincère respect*. Qui, ayant connu cet esprit, N'A PAS SENTI LA FASCINATION DE SES MYSTÉRIEUSES TÉNÈBRES? Mais la religion a une autre portée. Elle est faite non pas seulement pour le

cœur de l'homme ; mais aussi pour son intelligence. Elle doit avoir pour fondement le roc inébranlable d'une solide philosophie. »

Vraiment, on ne s'attendait guère à voir un des chefs de l'*américanisme* devenir si *traditionnel* et si respectueux de l'autorité des « grands sages d'autrefois ». Après avoir mentionné parmi eux les « sages d'Israël », Mgr Keane passe aux Gentils :

« En dehors de la terre d'Israël, les nations des Gentils furent remuées par des déclarations et des espérances semblables. Peu après le temps de Moïse, Zoroastre donne à la Perse la prédiction d'un futur Sauveur et Juge du monde.

» La Grèce entend la vieille promesse de la délivrance de Prométhée, dont l'écho se retrouve dans la prière du grand vieillard Socrate (*dear old Socrat*) demandant à Dieu de venir des Cieux pour enseigner la vérité à son peuple et le sauver du sensualisme auquel il s'attache si obstinément. La Rome païenne aussi, héritière de tout ce qui l'avait précédée, entend les Sibylles célébrant l'Être Divin qui va être donné au monde par la merveilleuse Vierge-Mère. Rome éprouve ainsi le tressaillement de cette universelle attente dont Tacite rend témoignage, en disant que tous attendaient alors un grand Chef qui devait s'élever en Judée et gouverner le monde.

» Et l'attente du monde ne devait pas être frustrée... »

Cette page ne manque pas d'éloquence et développe une preuve que plus d'un apologiste a mise en avant. Seulement, d'ordinaire, on en tire un argument en faveur du FAIT de la révélation primitive et de la divine promesse d'un Sauveur. Ici, c'est seulement le *concept* du Rédempteur qui s'affirme et se précise.

Cependant, Mgr Keane semble arriver au *fait* quand il cite l'Évangile de l'Annonciation et les articles du symbole de Nicée, contenant la croyance à l'Incarnation de Notre-Seigneur Jésus-Christ; mais voici ce qu'il ajoute aussitôt :

« Mais encore à cette redoutable (*tremendous*) déclaration qui contient non seulement une religion, mais aussi une philosophie, nous pouvons et nous devons appliquer la pierre de touche de la raison et demander : ce qu'on nous dit là est-il possible ou impossible, car on ne peut jamais s'attendre à nous faire croire l'impossible. Dieu et l'homme peuvent-ils s'unir ainsi ? »

Nous ne voyons pas bien ce que ces articles du *credo* ont de redoutable et Mgr Keane rassure en ces termes, la raison alarmée de son auditoire :

« De plus, nous voyons que c'est là précisément la chose vers laquelle l'humanité n'a cessé d'aspirer ardemment, inconsciemment ou non. C'est là ce que toutes les religions ont attendu ou c'est

vers ce but qu'elles ont tâtonné dans l'obscurité. Tournons-nous vers lui et demandons-lui : « Êtes-vous Celui qui doit venir, ou devons-nous » en attendre un autre ? » A cette question, il doit répondre, car le monde a le besoin et le droit d'avoir la vérité... C'est pourquoi il répond clairement et sans qu'on puisse s'y tromper... »

Peut-être le lecteur jugera-t-il que cette argumentation manque de vigueur et n'entraîne pas la conviction à l'insondable mystère.

Quant à nous, c'est l'implacable logique de l'orateur qui nous frappe.

Toujours il se maintient dans l'ordre subjectif des idées, sans se laisser entraîner au dehors par les faits.

La preuve de l'Incarnation, c'est la question de l'âme humaine, c'est le *droit* qu'elle a à la vérité.

De même, ce n'est pas le *fait* de la Résurrection que Mgr Keane affirme devant l'aréopage de Chicago, c'est « la glorieuse évidence » qu'en a l'Église.

« Comme preuve de tout ce qu'il disait, il prédit sa résurrection de la mort au troisième jour et, dans la glorieuse évidence de l'accomplissement de cette garantie, son Église n'a pas cessé de chanter l'antienne de Pâques à travers le monde.

» A cette Église, il confie une autorité qui

s'étend à tous les siècles, à toutes les nations, à toute créature, ce qui eût été une folie dans toute autre bouche que celle de Dieu Incarné.

» Tel est le témoignage donné sur lui-même à un monde qui a besoin de savoir, témoignage donné par celui que personne n'osera accuser de mensonge ou d'imposture, et L'AFFECTUEUSE ADORATION DES SIÈCLES PROCLAME QUE SON TÉMOIGNAGE EST VRAI.

» En lui sont accomplies toutes les figures et les prédictions de Moïse et des prophètes, toute l'attente et les désirs d'Israël. En lui est la plénitude de grâce et de vérité vers laquelle *les Sages des Gentils* étendaient les mains, avec des soupirs de tristesse ou d'empressement. *En chacun d'eux, il y avait beaucoup de vrai et de bien ;* en Lui est tout ce qu'ils avaient et tout le reste après lequel ils soupiraient ; en Lui seul est la plénitude, *et c'est pourquoi, à eux tous et à tous leurs disciples, nous disons : venez à la plénitude.*

» Edwin Arnold, qui, dans sa *Lumière de l'Asie*, dépeint avec toutes les couleurs de la poésie les Sages de l'Extrême-Orient a, dans son récent ouvrage : *La lumière du Monde*, amené cette sagesse de l'Orient en adoration aux pieds de Jésus-Christ. Puissent ses paroles être une prophétie.

« O Père, accordez-nous que les paroles de votre Fils soient accomplies, que tous par lui deviennent enfin un en Vous ! »

On le voit, pas un instant, Mgr Keane ne s'est départi de sa méthode et ne s'est écarté de la preuve *subjective* de l'Incarnation.

Il était fidèle en cela au système du P. Hecker, développé dans les *Questions de l'âme* et les *Aspirations de la nature*.

Mais, combien cette méthode ne se prête-t-elle pas aux théories de l'évolutionnisme religieux, sans parler d'autres périls ? *Romanus* nous en donne la preuve : « Mais notre connaissance de cette vérité (l'évolution) entraîne avec elle une obligation correspondante. C'est évidemment notre devoir *de bâtir notre conception de Dieu avec l'idéal le plus élevé et le plus noble que nous puissions de l'humanité* — en avouant toujours, il va sans dire, que notre conception restera infiniment inadéquate. »

Le danger de pareilles théories ne saurait échapper au lecteur catholique.

VIII

L'ÉVOLUTIONNISME RELIGIEUX (*suite.*) — LA RELIGION DANS LES RELIGIONS. — L'ÉGLISE DANS LE SIÈCLE.

SOMMAIRE. — La possession commune de l'ancienne vérité. — La définition de ce qu'est réellement la religion. — La religion plus ancienne que les religions. — Boutade du *Journal des Débats*, à propos du Parlement de Chicago. — Comment Mgr Keane démontre que l'Eglise catholique est *la vraie religion*. — *L'irénique* et la *polémique*. — *L'unité organique* de l'Eglise, la « vigne mystique ». — Les hommes qui se sont séparés de l'Eglise « avaient raison dans leurs idées, ils ont eu tort dans la séparation ». — Quelles sont les *choses mauvaises* que l'on pourrait *éliminer* de l'Eglise ? — La théorie évolutionniste se précise. — Déclaration évolutionniste de Mgr Keane au congrès de Bruxelles. — La synthèse des religions. — Péroraison du discours de Mgr Keane à Chicago, sur *la religion dernière*. — Quelques points d'interrogation. — Les origines de la Papauté d'après *Romanus*. — La théorie des accommodements. — Être en communion avec l'Eglise de l'avenir. — Rapprochement entre les idées de *Romanus* et celles du P. Hecker.

Dans son discours sur la *Religion finale*, Mgr Keane, résumant les travaux du Parlement de Chicago, s'exprime ainsi :

« En écoutant des déclarations que nous ne pouvions qu'approuver et applaudir, quoique venant de sources si diverses, nous avons eu une évidence pratique et expérimentale du vieux dicton, *qu'il y a du vrai dans toutes les religions.* »

Nous l'avons vu, cette pensée fut reprise et développée dans la *Revue de Paris* par l'abbé Charbonnel, et c'est toute la thèse du Congrès des religions.

Mgr Keane explique les raisons historiques de l'accord des religions sur certains points, en termes qu'il faut citer pour ne trahir en rien sa pensée :

« C'est parce que la famille humaine a eu son point de départ dans l'unité et dans un seul et même trésor indivis de vérité primitive ; et quand vinrent les séparations et les migrations, les hommes emportèrent avec eux ce qu'ils purent de ce premier trésor. Il n'est pas étonnant *que nous reconnaissions tous la possession commune de l'ancienne vérité*, quand nous venons enfin à nous réunir. Et comme il en est ainsi pour les enfants longtemps séparés de la famille de Noé, *il en est de même aussi pour les enfants trop longtemps séparés de l'Église du Christ.* »

Cette dernière remarque est à retenir, car nous en verrons bientôt l'application et les conséquences. Pour le moment, il ne s'agit que des

fils trop longtemps dispersés de Noé, qui, enfin réunis à Chicago, ont reconnu qu'ils possédaient, en commun, « l'ancienne vérité », et, sans sacrifier aucune de leurs erreurs, ont fixé dans leur Parlement la définition essentielle de la religion. Mgr Keane nous le déclare en ces termes :

« NOUS AVONS DONC ENTENDU LA DÉFINITION DE CE QU'EST RÉELLEMENT LA RELIGION, définition sortant de bouches diverses mais concordantes.

» En l'envisageant sous tous ses aspects, nous avons vu combien est vraie la vieille définition que la Religion signifie l'union de l'homme avec Dieu. Ceci, nous l'avons vu, est *le grand but visé par tous, qu'ils marchent dans la plénitude de la lumière ou qu'ils tâtonnent dans l'obscurité de l'aurore.*

» Et c'est pourquoi nous avons vu combien il est vrai que *la religion est une réalité plus ancienne que toutes les religions. Les religions sont des systèmes pour arriver régulièrement ou irrégulièrement à ce grand but : l'union de l'homme avec Dieu.* Tout système n'ayant pas cela pour but peut être une philosophie, mais ne peut être une religion. »

On voit clairement, dans cette page, les efforts tentés par l'orateur pour ne pas froisser les esprits de ses auditeurs sans trahir cependant la vérité. Mais il nous semble que ces efforts trop visibles et le résultat auquel ils aboutissent

sont la plus éloquente condamnation de ce genre d'apostolat.

Le *Journal des Débats* (avril 1898) traduisait à merveille l'impression du public intelligent et sceptique, à propos du Congrès des religions auquel il comparait l'éclectisme politique de la *Revue de Paris* :

« Cela rappelle le Congrès des religions que vit naguère le nouveau monde. Jehovah, Mahomet, Jésus, Bouddha, et plusieurs dieux y étaient également représentés. Les dévots de tous les cultes connus y firent leur confession de foi et leur prière, puis s'en allèrent chacun à son église, à sa chapelle, à son autel. Ceux qui assistèrent de près ou de loin à ce spectacle en tirèrent des conclusions diverses. Les uns disaient : « En » vérité, toutes les religions sont bonnes. » D'autres : « Évidemment, toutes les religions sont fausses. » D'autres, enfin, ne savaient plus du tout ce qu'il en fallait penser. »

En face de ces observations d'un journal qui ne saurait être suspect d'intolérance et de *sectarisme* religieux, il nous semble que Mgr Keane s'est fait quelque peu illusion en disant : « Ce Parlement a été un coup puissant porté à l'athéisme, au déisme, à l'agnosticisme, au simple humanisme. »

Après ces considérations générales sur la religion, Mgr Keane a voulu aller plus avant, et

mener son auditoire, au moins son auditoire chrétien, jusqu'à l'Église de Jésus-Christ.

Nous avons vu, dans le chapitre précédent, comment l'orateur avait montré que le Christ est la plus parfaite expression de ce *concept* du Dieu Rédempteur vers lequel toute l'humanité se tourne, il nous reste à voir comment il démontre que l'Église du Christ est l'expression la plus parfaite de cette religion qui est « une réalité au-dessus de toutes les religions. »

« Mais avançons encore. Nous avons vu que Jésus-Christ n'est pas un mythe, ni un symbole mais une réalité personnelle et vivante. Il n'est pas une personnalité vague nuageuse, laissant derrière elle seulement une impression obscurcie, vague, mystique. Il est une personnalité claire et définie, avec un enseignement clair et défini en ce qui concerne la vérité, avec des préceptes clairs et définis en ce qui concerne le devoir, avec une organisation claire et définie en ce qui concerne les moyens par lesquels la vie de Dieu est communiquée à l'homme et par lesquels l'homme la reçoit, y correspond et s'avance vers la perfection. « En lui », dit l'apôtre, « il n'y a » pas ceci est et ceci n'est pas, mais en lui il y a ceci » est ». Sublime déclaration nous montrant qu'il a pourvu clairement et positivement à tout ce qui est nécessaire pour éclairer et sanctifier l'humanité.

« Et ce n'est pas seulement à des oreilles depuis longtemps fermées par la mort qu'il a confié son céleste message. Il l'a incorporé dans un moule impérissable, dans un code écrit par ses disciples inspirés et dans le tribunal toujours vivant auquel il a dit : « Comme le Père vivant m'a en-» voyé, ainsi je vous envoie, allez donc, enseignez » toutes les nations et voici que je suis avec vous » tous les jours, jusqu'à la fin du monde. »

Voilà l'Église de Jésus-Christ, amenée, avec éloquence, à la barre du Parlement des religions. Mais ce qui suit n'est pas sans nous causer quelque surprise, car il nous donne une traduction assez nouvelle du *Docete omnes gentes* de l'Évangile :

« Ce merveilleux message, il l'envoya « à toute » créature », proclamant comme on ne l'avait jamais proclamé auparavant, la valeur et les droits de chaque âme individuelle, le plus sublime individualisme dont le monde ait entendu parler. »

Comme nous retrouvons bien ici la pensée favorite du P. Hecker et l'esprit des Paulistes !

Le passage qui suit est plus obscur, et pour en saisir toute la portée, il nous faudra recourir à un autre discours de Mgr Keane : celui de Bruxelles, où il exprime plus clairement et brièvement la même idée.

Voici le texte de Bruxelles :

« Si l'on reconnaît Jésus-Christ, il faut bien accepter la dispensation de la grâce et de la vérité par l'Église, la vigne céleste dont nous sommes les branches. *Quoi qu'il en soit*, le point de départ doit être l'amour pour le divin Sauveur Jésus, et ce n'est pas par la *polémique*, mais par l'*irénique* que nous aboutirons. »

Irénique ! Le mot est bien trouvé ; mais nous craignons qu'en France il n'ait pas la fortune qu'il mérite, à moins que ce ne soit un succès d'ironie.

En tout cas, ce que nous retiendrons, c'est qu'il ne faut plus de *polémique* entre les religions ; pourquoi ? Serait-ce parce que toutes les religions sont les branches de cette *vigne mystique* dont parle l'Évangile ? Nous le craignons. Voici, d'ailleurs, la définition ou plutôt la description de l'Église donnée par Mgr Keane. Nous prions le lecteur d'y prêter toute son attention, car elle est d'une grande importance pour ce qui va suivre :

« Ainsi, il fait de son Église une société parfaite, à la fois divine et humaine : *du côté humain*, *la plus parfaite multiplicité dans l'unité* et *la plus parfaite unité dans la multiplicité ;* la plus parfaite société et solidarité que le monde ait jamais connue ; *du côté divin*, *l'organisation instrumentale* créée par le Sauveur du monde pour donner,

maintenir et perfectionner *l'action de la vie divine dans chaque âme :* dans son entière conception, « le corps du Christ », comme le déclare l'apôtre, une Vigne, un Corps, à la fois divin et humain, un organisme vivant communiquant la vie de Dieu à l'humanité. C'est ainsi que l'Église du Christ nous est présentée par les Apôtres et Notre-Seigneur lui-même. C'est une individualité concrète aussi distincte que lui-même et sur laquelle on ne peut pas se tromper plus que sur lui-même. Ce n'est pas *une simple agrégation*, ni *une simple association coopérative*, ni *une confédération de corps distincts ;* c'est une *unité organique*, c'est le corps du Christ, le moyen que nous avons pour nous attacher intimement à Lui et partager sa vie. »

En quoi consiste cette *unité organique?* ou, plutôt, comment se concilie cette affirmation de l'unité de l'Église avec les déclarations précédentes, pleines d'une si large tolérance pour *tous ceux qui ont jamais parlé de Dieu* et qui *ont été les instruments de la Providence divine, suscités de Dieu ?*

C'est ici que nous allons voir reparaître l'idée de *Romanus*, du P. Hecker et de toute l'école ; cette idée, on peut la traduire en deux mots : IL NE FAUT PAS SE SÉPARER DE L'ÉGLISE, MAIS S'EN EMPARER.

Mgr Keane commence par affirmer, ce qui est

juste, que l'on ne doit pas se séparer de l'Église du Christ :

« C'est là, sans qu'on puisse s'y tromper, ce qu'Il a préparé pour la sanctification du monde. Qui se risquera à imaginer d'y substituer autre chose? Qui donc, en face de cet enseignement clair et impératif de Notre-Seigneur, affirmera qu'une branche séparée soit libre de vivre à part par elle-même ou qu'une agrégation quelconque de branches séparées puisse remplacer l'unité organique de la Vigne, du Corps?

» Des profondeurs de mon âme, je sympathise avec ceux qui aiment passionnément *les systèmes et organisations que l'hérédité et de fiers souvenirs historiques leur rendent si chers*. Mais le respect et la fidélité au Fils de Dieu doivent passer avant tout. La première question doit être : Ceci est-il la Vigne, le Corps, façonné par les mains du Sauveur du monde? et si l'histoire montre qu'il n'en est pas ainsi, alors à tous les arguments de l'amitié et de la parenté, le chrétien fidèle doit s'écrier comme les apôtres d'autrefois : « Jugez vous-mêmes si nous devons obéir aux » hommes ou à Dieu? »

Passant de là à ce que l'on peut appeler l'idée « pivotale » du P. Hecker, de *Tiber*, de *Romanus* et de toute l'école, Mgr Keane continue :

« Des hommes de bonne foi et ardents (men of impetuous earnestness) ont incarné de bonnes et

nobles idées dans des organisations séparées, de leur création. ILS AVAIENT RAISON DANS LEURS IDÉES ; ILS AVAIENT TORT DANS LA SÉPARATION. »

Pourquoi ces *hommes de bonne foi*, ces *ardents*, ont-ils eu tort de se séparer de l'Église ? Parce qu'ils auraient pu y rester, sans abandonner les *bonnes et nobles idées*, qu'ils avaient *incarnées*, Voici comment Mgr Keane le leur démontre :

« Du côté humain de l'Église du Christ, il y aura toujours, comme il y a toujours eu *place pour le perfectionnement ;* place pour *l'élimination des choses humaines mauvaises,* puisque Notre-Seigneur n'a donné aucune promesse d'impeccabilité humaine ; place ponr *l'admission et l'application de toute perfection humaine ;* place pour *l'emploi et l'ordonnance de toute énergie humaine,* dans toute œuvre qui vise la gloire de Dieu et le bien de l'homme ; place *non-seulement pour de petits rameaux individuels ;* mais pour *des branches fortes et majestueuses* et pour des membres innombrables ; mais tous *dans l'unité organique* de la seule Vigne, du seul Corps. »

Nous sera-t-il permis de remarquer que rien, ici, n'est précisé, quant à ce que l'on doit entendre par le *côté humain* et le *côté divin* de l'Église. L'orateur a dit, précédemment, que le côté humain consiste en *la plus parfaite multiplicité dans l'unité.* Cela même aurait besoin d'explication. Mgr Keane ne précise pas davantage

ce qu'il entend par ces *choses mauvaises* que l'on peut *éliminer* de l'Église ; il ne prévoit pas la confusion possible entre la *peccabilité* qu'il admet pour l'Église, la *faillibilité*, qu'il ne saurait admettre ; il ne dit pas quelles sont ces *branches fortes et majestueuses* que le cep unique peut porter ; enfin, il n'indique même pas de quelle nature est ce *perfectionnement* pour lequel *il y a toujours place* dans l Église.

Sans doute, s'il eût mis plus de précision dans ses paroles, Mgr Keane n'eût pas vu ses cinq mille auditeurs *se jeter sur lui* pour le remercier, mais son discours y eût gagné plus de ressemblance avec celui de saint Paul devant l'aréopage.

Continuons à suivre la pensée de l'orateur : il va nous expliquer en quoi consiste l'*unité organique* de l'Église :

« Car du côté divin il ne peut y avoir « ni changement ni ombre d'altération. »

« Le vivant organisme de la Vigne, du Corps doit toujours maintenir *son identité individuelle*, exactement comme un être humain vivant *est toujours identiquement la même personne* quoique *toujours sujet à une vie de changements successifs*. »

S'il en est ainsi, et si l'on veut appliquer la comparaison dans toute sa force, il n'y aurait dans l'Église que l'élément invisible qui resterait identique, à travers les temps, car ce qui est

visible et extérieur est sujet à un perpétuel renouvellement dans l'individu.

Ce serait l'expression d'un parfait évolutionnisme ecclésiastique.

Il est vrai que Mgr Keane ne recule pas devant le terme. Il a, dans son discours de Bruxelles, distingué deux sortes d'évolutionnisme dont il adopte la seconde ; il n'admet même pas qu'il y ait place pour d'autres systèmes.

Voici textuellement ses paroles :

« Deux philosophies aujourd'hui se partagent le monde : la philosophie évolutionniste, naturaliste, qui a abouti à des résultats si déplorables et qui tend à séparer profondément les classes de la société. *Une autre philosophie* enseigne que toutes choses viennent de l'amour et de la puissance de Dieu, que l'homme est le produit spécial de l'amour et de la sagesse de Dieu, que la vie humaine est pour une éternité de bonheur, *que les misères qui proviennent du péché ne doivent pas empêcher la terre d'être le séjour de la joie, que les hommes qui ont plus d'énergie et de talent que les autres sont les instruments de la divine Providence pour remplir ce monde de bonheur.* »

Ceci achève de préciser le sens de tout ce qui précède ; car, puisqu'il n'y a que deux philosophies en présence et puisque Mgr Keane ne veut pas de la première, il faut bien supposer qu'il admet la seconde.

Or, cette seconde philosophie est aussi évolutionniste que la première, seulement elle l'est par voie de synthèse, tandis que l'autre l'est par voie d'analyse et de séparation. Nous sommes ramenés ainsi à ce que Mgr Keane exposait, au début de son discours quand il disait : « Sur quelle base et par quelle méthode pourra t-on atteindre l'unité et s'en rapprocher ? Sera-ce par un procédé d'*élimination* ou par un procédé de *synthèse?* Sera-ce *en laissant de côté tous les éléments de disputes*... pour arriver en fin de compte au *protoplasme de l organisme religieux?* Ou bien, au contraire, est-ce par l'acceptation de tout ce qui est manifestement vrai, bon et utile, *de tout ce qui est manifestement sorti du cœur de Dieu aussi bien que de ce qui est sorti du cœur de l'humanité* de manière à obtenir *le parfait développement de l'organisme religieux.* »

Ainsi, ce discours qui semble, à première vue, vague, sans portée, sans suite dans les idées, plutôt oratoire que doctrinal est, au contraire, fortement lié, construit ; il se déroule logiquement jusqu'à sa conclusion dernière qui est la réponse de l'orateur à la question qu'il a posée au début.

Nous comprenons maintenant pourquoi il s'écriait, à Bruxelles :

« Le champ de bataille est devant nous. *Ce n'est pas l'ennemi qui est là*, ce sont des frères à ramener au Bercail. » Et un peu plus haut :

« Laissez-moi vous le dire, mes chers amis, l'oreille du monde est prête pour nous entendre, *si nous savons lui parler*. MAIS POURQUOI NOTRE ÉGLISE RESTE-T-ELLE SI TRANQUILLE ET SI SILENCIEUSE ? »

Voici la conclusion du discours de Chicago et elle nous ramène à la thèse de *Romanus* sur le tort et l'inintelligence des « Vieux catholiques » ainsi que de tous ceux qui se sont séparés de l'Église :

« C'est pourquoi nous comprenons la raison en vertu de laquelle le grand apôtre dénonce et déplore les schismes et les séparations organiques. C'est pourquoi nous comprenons que les ardents désirs du monde pour l'unité ne pourront jamais être satisfaits par de simples agrégations et confédérations de corps séparés, car une pareille union, faite de main d'homme, ne pourra jamais réaliser l'unité unique que le Fils de Dieu a prédite et pour laquelle il a prié.

» Jésus-Christ est le centre dernier de la religion. Il a déclaré que sa seule et organique Église est aussi la dernière. Parce que je crois en Lui, je dois m'attacher à Elle pour toujours. »

Cette déclaration finale est fort belle et nous n'aurions qu'à y applaudir, si les considérations qui la précèdent ne nous avaient mis en défiance.

La religion dernière serait-elle donc la synthèse

de toutes celles qui l'ont préparée ? Les appels à l'unité seraient-ils des avances à la fusion ? La promesse de ne point se séparer de l'Église aurait-elle pour correctif l'espoir de s'en emparer ? C'est notre crainte. Le lecteur jugera si elle est excessive. Nous avons mis sous ses yeux les pièces du procès. Ce que nous avons dit, ce qui nous reste à dire, n'est pas sans donner quelque fondement à cette crainte.

Faisons, pour en finir avec l'évolutionnisme, une dernière remarque dont la *Contemporary Review* nous fournira les éléments.

Romanus applique au passé de l'Église la théorie évolutionniste, et il le fait avec une assurance qui n'a d'égal que son peu de souci du côté divin des institutions catholiques :

« Étrange aussi, à première vue, fut la transformation des premières communautés chrétiennes dispersées pour former l'Église catholique naissante, avec l'évolution de son sacerdotalisme et de son épiscopat en germe. Et nous pouvons voir maintenant que le mode d'origine de cette organisation ne détruit pas sa valeur, en pratique, une fois qu'elle a atteint son développement. »

Après ces réflexions, il est curieux de voir comment *Romanus* explique l'origine de la Papauté :

« Pouvons-nous croire possible que la masse

des chrétiens aurait pu se maintenir en un corps distinct, sans le secours du développement de la hiérarchie ? et la hiérarchie elle-même de la chrétienté aurait-elle pu garder une organisation stable sans le développement d'un « Pape? » Ce chef suprême apparut naturellement dans la personne du gouverneur ecclésiastique de cette cité qui était le siège reconnu de l'Empereur du monde *(Imperator orbis terrarum)*. Ce gouverneur doit avoir eu du prestige dès le commencement, et, étant données les circonstances qui l'entouraient, il était inévitable qu'*avec de l'habileté et une ardeur persévérante il ne fît de continuels progrès en puissance et en dignité.* Les fausses décrétales (qui furent, il va sans dire, acceptées de bonne foi, quoiqu'elles eussent été écrites frauduleusement) servirent, dans l'ordre de la Providence de Dieu, à donner une forte impulsion au développement ultérieur de ce pouvoir, à favoriser *le progrès de l'évolution religieuse de l'humanité* et la centralisation ecclésiastique.

» Et un tel gouvernement des événements (même par de terribles maux) pour arriver à des fins salutaires, a été *l'évolution de l'action divine dans l'histoire humaine* depuis les premiers temps connus jusqu'à nous. »

Tout cela est fort clairement dit et fort habilement arrangé, mais on ne voit pas bien quelle est, dans cette évolution de l'Église, pour enfan-

ter le Pape infaillible, la place de l'institution divine du Souverain Pontificat par Notre-Seigneur Jésus-Christ, ni du *Tu es Petrus* de l'Évangile.

Mais, il nous reste à examiner un dernier aspect du sujet qui nous occupe.

La théorie de l'évolution a une conséquence qui ne saurait échapper à l'observateur. Elle doit inspirer le désir d'être, autant que possible, en communion avec l'avenir Si la suite des temps a apporté ses perfectionnements à la religion, comme à la science, elle lui en procurera de plus grands encore ; en sorte que, pour les « catholiques libéraux », il ne suffit plus d'être un homme de son temps, il faut être un homme de l'avenir. Sans aller, comme le P. Hecker, jusqu'à contracter une alliance *mystique* avec cette héritière du passé, ils s'efforcent de pressentir et de devancer ses volontés ou ses caprices.

C'est, dit *Romanus*, toute la raison d'être du « catholicisme libéral ».

D'ailleurs, le P. Hecker avait déjà ouvert la voie, si nous en croyons l'écrivain de la *Revue du Clergé français :*

« L'Église catholique, bien comprise, demande un perpétuel esprit de recherche pour scruter les profondeurs de la vérité divine déjà connues et *en poursuivre les applications indéfinies*. Chacun ici-bas doit se livrer à un labeur incessant, ceux qui n'ont pas la vérité pour la

conquérir et ceux qui la possèdent pour la pénétrer et se l'assimiler...

» C'est la situation des Apôtres qui, après l'Ascension, n'avaient plus d'espoir qu'en eux-mêmes et les divines flammes du Saint-Esprit. »

Moins soucieux de l'action du Saint-Esprit, *Romanus* nous expose la même idée, développée et poussée aux conséquences extrêmes par l'école dont il est l'organe :

» C'est par de tels accommodements prudents de vieilles doctrines avec des vérités nouvellement découvertes que l'Église catholique s'est admirablement adaptée aux changements des circonstances, et c'est le but spécial du « Catholicisme libéral » de promouvoir cet esprit si excellent par lequel on a fait de tels accommodements dans le passé.

» La rapidité accélérée du progrès de la science nous avertit que ces accommodements seront même beaucoup plus nécessaires dans l'avenir que dans le passé. La différence qui existe entre les conceptions du monde présentées par la Bible et les conceptions cosmiques de nos jours, n'est probablement rien en raison de celle qui existera entre nos présentes conceptions et celles qui seront acceptées dans quelque mille ans. L'enseignement scientifique maintenant courant sur l'Ancien et le Nouveau Testament, l'histoire du dogme et des commencements de l'Église doit

sans doute troubler les esprits de beaucoup d'excellents catholiques de nos jours, comme les futures découvertes dans le champ de la physiologie, amenant dans la conduite des changements pratiques (dont on n'a pas maintenant la moindre idée), troubleront les esprits d'excellentes personnes qui viendront après nous et qui pourront être attachées à des idées surannées et aveugles aux nouvelles perceptions morales. Nous sommes et nous désirons être en accord sympathique avec l'Église des siècles depuis longtemps écoulés; mais certainement nous devons aussi désirer et faire tous nos efforts pour préparer le triomphe de l'Église dans les siècles à venir. D'autant plus, que ce que nous savons de l'évolution accomplie dans le passé peut suffire à nous assurer que de nouveaux progrès analogues favoriseront hautement le bien-être physique et mental des chrétiens des âges futurs. »

On ne saurait aller plus loin, assurément, dans la voie des innovations et des hardiesses et l'on songe, en lisant ces pages, au programme tracé par le P. Hecker pour les paulistes européens :

« On fera appel à des hommes possédant cette universelle synthèse de vérité qui permet de résoudre les problèmes, d'éliminer les antagonismes, de se rencontrer avec les grands besoins de notre époque; à des hommes qui, pour défendre l'Église contre les menaces de destruc-

tion, sauront employer des armes convenables au temps où nous sommes ; à des hommes qui sauront prendre toutes les aspirations du génie moderne, en fait de science, de mouvement social, de politique, de spiritisme, de religion (autant de forces dont on abuse maintenant contre la bonne cause), et les transformer toutes en moyens de défense et d'universel triomphe pour l'Église. »

« Si l'on demande par conséquent de quelle manière pourra s'établir ce travail commun qui aidera l'Église dans *sa nouvelle phase*, à accroître l'intensité et l'expansion de sa vie divine dans les âmes, voici peut-être la réponse qu'il faut faire : ce sera le résultat du mouvement qui mettra d'accord la foi la plus ardente avec tout ce qu'il y a de bon et de vrai dans les éléments qui sont aujourd'hui opposés à l'Église. Ce mouvement supprimera ainsi tout antagonisme et rendra les controverses inutiles. » (Page 398.)

Ainsi, à mesure que nous avançons dans cette étude, il apparaît davantage que les conséquences les plus imprévues et les plus extrêmes des théories de l'*américanisme* sont contenues toujours en principe et souvent en propres termes dans les écrits et les exemples du P. Hecker. Malheureusement cette constatation n'est pas en faveur de la « géniale doctrine » de ce « grand initiateur. »

IX

BASTILLES A PRENDRE

SOMMAIRE. — Quelle est la langue qu'il faut parler au monde moderne ? — *Romanus* voit à l'horizon des signes d'orage et de tempête. — Menaces et revendications de l'école de *Romanus*. — Plaintes amères du « Catholicisme libéral ». — Propagande américaine aux Congrès internationaux des savants catholiques. — Une écurie d'Augias ; immondices et décombres théologiques. — Les erreurs et les fausses prophéties de la Bible d'après *Romanus*. — Comment les « Catholiques libéraux » prétendent esquiver les définitions de l'Eglise. — Ce que pense *Romanus* de l'encyclique de Léon XIII sur l'Ecriture Sainte. — Comment il parle du Décret du Saint-Office sur un verset de l'Epître de saint Jean. — Ses prétentions sur la nouvelle Constitution de l'Index et son inobservance dans les pays de langue anglaise. — La *Vie du P. Hecker,* publiée contrairement aux Décrets de l'Index. — Sollicitude de *Romanus* pour détourner l'autorité de l'Eglise de décisions compromettantes qui sont des « actes de suicide ». — — Comment *Romanus* juge la politique et le gouvernement de l'Eglise. — Menaces de schisme.

Nous avons entendu Mgr Keane s'écrier au Congrès scientifique de Bruxelles : « Pourquoi

notre Église reste-t-elle si tranquille et si silencieuse ? » alors que « l'oreille du monde est prête pour nous entendre. » Nous lui avons entendu dire, d'autre part, que la seconde philosophie évolutionniste, celle dont il se réclame, « on la veut de nous ».

« C'est de la bouche de la vieille église et de son chef admirable, dit Mgr Keane, que le monde entend cette philosophie de l'amour et de la paix. On la veut de nous. On attend notre parole : pourquoi ne parlons-nous pas ? »

Il semblerait, à première vue, que l'on doit relever une sorte de contradiction dans ces paroles ; s'il était vrai, comme le dit l'orateur, *que le monde entend cette philosophie de la bouche de la vieille église et de son chef admirable*, comment peut-on reprocher à l'Église *de ne pas parler* à ce monde *dont l'oreille est prête* pour l'entendre ?

Mais nous avons déjà constaté qu'il ne faut pas se hâter de relever des contradictions dans les discours de Mgr Keane ; les idées y sont mieux enchaînées, les raisonnements plus serrés qu'il ne semble. Nous en avons une preuve nouvelle, ici même.

Ce que Mgr Keane déplore, c'est que l'on parle au monde une langue qu'il ne comprend pas, car l'*oreille du monde n'est prête*, en vérité, *à nous entendre* que *si nous savons lui parler*.

« Mais ne parlons pas une langue qui serait

bonne pour le douzième siècle ; parlons une langue qui soit comprise à la fin du dix-neuvième siècle. »

Voilà encore un de ces lieux communs oratoires qui échappent à la critique parce que, hors de leur contexte, ils n'ont à peu près aucun sens.

Mgr Keane n'a pas cru devoir expliquer aux savants catholiques de Bruxelles quelle était la langue dont il ne fallait plus se servir et celle qu'il fallait désormais parler, à moins qu'il ne nous soit permis de voir la solution de ce doute dans la substitution qu'il préconise de l'*irénique* à la *polémique*.

Mais *Romanus*, dont les idées, sinon le langage, concordent souvent avec celles de Mgr Keane, va nous découvrir quelques aperçus nouveaux, grâce auxquels nous pourrons comprendre la langue que l'*américanisme* voudrait entendre parler à « l'oreille du monde ».

Après avoir fait le tableau du mouvement qui porte les peuples vers l'unité et de l'influence croissante de la Papauté dans le monde, *Romanus*, lui aussi, exprime des regrets et des craintes :

« Cependant quelques hommes qui sont estimés *exceptionnellement clairvoyants* ou qui occupent des positions importantes leur donnant des facilités particulières pour observer, s'accordent à déclarer *qu'il y a des brisants en vue* et

qu'on découvre à l'horizon *des signes d'orage et de tempête.*

» Notre but dans cet article est de nous efforcer d'attirer l'attention sur quelques-unes de ces sources de dangers, d'apprécier leurs conséquences possibles et de montrer l'erreur de ceux qui déclarent que la paix existe quand elle n'existe pas. Et nous voulons surtout montrer quelle grave erreur c'est de s'imaginer que le « Catholicisme libéral » n'existe plus et de croire que les plus capables d'entre les catholiques sont entièrement satisfaits des enseignements et des injonctions de l'autorité et sans aucun désir d'une plus grande liberté d'action ou de quelques modifications considérables dans ce qu'ils sont invités à croire. Il est loin d'en être ainsi. Bien loin d'avoir cessé d'exister, le « Catholicisme libéral » des anciens jours s'est transformé en un mouvement beaucoup plus formidable et important.

« Ses principes restent toujours les mêmes ; mais ses tendances pratiques sont devenues beaucoup plus radicales, à cause du progrès de la science dans toutes ses branches, pendant les vingt-cinq dernières années. Il peut y avoir quelques personnes assez peu clairvoyantes pour penser que l'insuccès du mouvement « vieux catholique » est un signe que tous les catholiques sont satisfaits du présent état de choses. Ces personnes

semblent s'imaginer que les « Catholiques libéraux » étaient enclins vraisemblablement à sympathiser avec ce mouvement, sinon à le soutenir positivement. Mais s'ils ne l'ont pas fait, cela ne doit surprendre personne de ceux qui ont une juste conception de ce que le « Catholicisme libéral » se propose et des vues fondamentales qu'il a réellement par rapport à l Église. »

Nous retrouvons ici tous les caractères de l'éloquence de *Romanus :* le verbe haut, le ton impérieux, le « franc-parler. » Maintenant que nous comprenons mieux les prétentions de l'*américanisme*, substituant au cri des vieilles sectes : « séparons-nous ! » le mot d'ordre de l'évolutionnisme : « emparons-nous de l'Église ; » maintenant que nous avons entendu répéter, par les différents organes les plus autorisés du parti, que le Concile du Vatican doit être regardé « comme un des points tournants les plus significatifs de l'histoire », parce qu'il a donné son achèvement au plus puissant organisme religieux que l'on puisse imaginer et parce qu'il a constitué ainsi une force qu il serait « antiscientifique » de vouloir détruire, mais que l on doit tâcher d utiliser et de gouverner pour le bien ; maintenant que nous savons ces choses, il nous est facile de saisir l'importance et la haute signification des déclarations de *Romanus.*

Seulement, il y a un obstacle à la réalisation

du programme du « Catholicisme libéral » ce sont *ces brisants* dont l'écrivain de la *Contemporary Review* nous parlait tout à l'heure :

« Mais ce qu'il ne comprend pas (le Catholicisme libéral) ce contre quoi il proteste avec véhémence, ce qu'il juge fatal au bien-être de l'Église, c'est non pas la réticence, mais les déclarations hostiles à des vérités scientifiques certaines et leur condamnation.

» Le « Catholicisme libéral » regrette amèrement que l'Église laisse échapper, à chaque instant, les occasions opportunes de faire bon accueil à des vérités de ce genre qu'elle pourrait ainsi s'approprier au lieu de les repousser dans un camp ennemi. Il blâme et regrette, non pas le soin scrupuleux, mais l'insouciance sans scrupule avec laquelle on détache l'Église du progrès scientifique pour l'identifier avec un obscurantisme ignorant et stupide. Ce regret vient d'être exprimé clairement quoique un peu timidement au Congrès de Fribourg. Puisse-t-il porter des fruits ! »

Le Congrès auquel il est fait allusion ici, est le Congrès international des savants catholiques, réuni à Fribourg en 1897 et à Bruxelles en 1894. On voit comment le « Catholicisme libéral » et l'*américanisme* cherchent à répandre leurs doctrines dans ces Congrès, où Mgr Keane et Mgr O'Connell ont successivement pris la parole.

Mais revenons aux instructives et audacieuses revendications de *Romanus :*

« Il reste certainement beaucoup à faire — une véritable écurie d'Augias, d'immondices et de décombres théologiques à vider ! Car, quoique le plus arriéré des ecclésiastiques ne voudrait pas regarder comme blâmable de croire que la terre tourne annuellement autour du soleil, cependant il y en a beaucoup qui feraient des difficultés pour accorder quelques centaines de mille ans comme possibles à la durée de l'existence passée de l'homme sur la terre. »

Nous pouvons apprécier maintenant tout l'ensemble de la doctrine qui se dit « catholique libérale » et que nous prétendons ne faire qu'un avec l'évolutionnisme et l'*américanisme.* Ce sont là pures questions de mots.

Ce qui empêche la « vieille Église » de parler au monde la langue qu'il faudrait au dix-neuvième siècle, c'est « une véritable écurie d'Augias, d'immondices et de décombres théologiques », dont il appartient au « catholicisme libéral » de la purifier.

Et pour préciser davantage, *Romanus* nous cite aussitôt des exemples :

« Personne d'autorisé ne voudrait se hasarder maintenant à affirmer, en propres termes, que les catholiques doivent regarder comme faits historiques des histoires comme les légendes du

Serpent et de l'Arbre, de la formation d'Ève, de l'arche de Noé, de la destruction de Sodome, de la transformation de la femme de Loth, de l'âne qui parle, de Jonas et de sa baleine ; néanmoins (non seulement d'après l'enseignement populaire, mais encore d'après ce qui a été déclaré au nom du Souverain Pontife) il semblerait que Reuss, Welhausen et Keunen n'ont jamais rien écrit, tandis qu'ils ont transformé toute notre conception de l'Hexateuque ! (1)

» Il va sans dire qu'il n'est pas un homme ou une femme, ayant un peu d'instruction, qui puisse croire que le Code Lévitique ait été promulgué par Moïse ; ou affirmer que le livre de Daniel a été écrit avant l'accomplissement des événements qui y sont si exactement prophétisés, ou regarder les prophéties messianiques comme ayant eu, dans la pensée de ceux qui les écrivirent, le moindre rapport au Christ. Cependant il va sans dire que ces fausses prophéties ont été providentielles en ce sens que, par la croyance erronée dont elles furent l'objet, elles aidèrent très puissamment à l'acceptation, à la propagation et à la conservation du christianisme dans les âges primitifs. »

Les personnes au courant des choses de l'Église

(1) Dans l'école qui nous occupe ici, on ne dit plus : le Pentateuque, mais l'Hexateuque, parce que l'on a *découvert* six livres, là où l'Eglise n'en comptait que cinq.

et du mouvement des études ecclésiastiques, notamment dans certaines universités ou séminaires, tant de l'ancien monde que du nouveau, ont reconnu ce langage et ne seront pas surprises par l'énoncé de pareilles doctrines.

Quant aux autres lecteurs qui ne soupçonnaient pas semblable explosion d'incrédulité et de rationalisme, jusque dans les asiles où l'Église élève avec une maternelle sollicitude les futurs ministres de ses autels, nous prions ces lecteurs de ne pas se laisser troubler ni scandaliser par de si douloureuses révélations, mais plutôt de se rappeler les paroles de Notre-Seigneur Jésus-Christ prémunissant ses disciples contre les faux prophètes et les faux pasteurs.

Pour nous, sans nous attarder à imputer à tel ou tel personnage ces énormités théologiques, nous les inscrivons publiquement au compte de l'*américanisme*, car elles sont malheureusement assez répandues pour qu'il soit injuste de les attribuer à un seul. Fermement résolus à ne reculer devant aucun péril, nous arracherons aux loups, Dieu aidant, les peaux de brebis dont ils se couvrent et nous mettrons à nu, en face de l'Église, les plaies saignantes et purulentes de l'erreur!

Ces plaies, *Romanus* lui-même vient de les étaler au grand jour avec un incroyable cynisme; voyons maintenant la peau d'agneau dont il prétend les couvrir :

« Mais les « catholiques libéraux » ne sont pas assez déraisonnables pour attendre de l'autorité qu'elle rétracte aucun de ses décrets passés ; l'adresse des théologiens sera toujours amplement suffisante pour prouver par des raisons convaincantes que telle décision gênante, par suite de quelque vice de forme, est dépourvue de force obligatoire, ou bien que la réelle signification de cette décision est tout à fait contraire à ce qui avait été précédemment supposé ou accepté, ou même contraire à ce qui paraît être sa vraie signification. IL Y A PROBABLEMENT TRES PEU DE DÉCRETS « EX CATHEDRA » QUI NE PUISSENT PAS ÊTRE ÉLUDÉS PAR L'UN OU L'AUTRE DE CES PROCÉDÉS. »

Ces aveux sont bons à retenir, ils nous montrent quel cas on doit faire de certaines déclararations de fidélité aux dogmes immuables et à l'autorité infaillible de l'Église et de son chef.

Seule, une profession de foi explicite de la vérité, jointe à un désaveu formel et sans réticences de l'erreur, peut rassurer la conscience catholique et satisfaire l'autorité ecclésiastique, de la part des tenants du « catholicisme libéral » et de l'évolutionnisme religieux d'Amérique ou d'ailleurs.

Mais l'autorité du Saint-Siège aura fort à faire en face d'un parti comme celui qui s'élève, avec l'audace que nous allons dévoiler, contre les actes les plus solennels du magistère de l'Église.

Voici comment *Romanus* parle de certains actes récents du Saint-Siège :

« Le retrait pratique et le désaveu des décisions gênantes et des dogmes usés étant ainsi obtenus, les « catholiques libéraux » n'ont pas besoin de demander aucun désaveu formel. Mais ce qu'ils repoussent avec la plus grande énergie ce sont les déclarations récemment faites, en face de la pleine lumière de la science moderne, physique, physiologique, historique ou critique, à laquelle elles restent futilement hostiles. Ils protestent non moins fortement contre les déclarations récentes et ambiguës qui semblent évidemment en contradiction directe avec l'esprit moderne, mais qui cependant ont été rédigées pour être susceptibles d'y être ajustées par une interprétation tortueuse.

» Pie IX, dans son *Syllabus* bien connu, a fourni un exemple mémorable de ce qui provoque nos protestations. Le bon évêque d'Orléans, Dupanloup, il est vrai, expliqua ce document, et montra que ses expressions ne devaient pas être nécessairement comprises en un sens hostile aux libertés modernes, politiques et religieuses. Cependant, c'était rédigé de façon à faire complètement croire aux hommes que leurs libertés raisonnables avaient été condamnées et beaucoup de consciences délicates en furent grandement troublées.

» Il n'y a qu'un an ou deux, le Pape actuel, dans sa lettre au sujet de la Bible, a fourni un très étonnant exemple de cette ambiguïté induisant en erreur.

» Il n'est cependant pas à blâmer personnellement à ce sujet, sa volonté ayant été subjuguée par l'influence du pauvre cardinal Mazzella et des Jésuites de la « Civiltà Cattolica ».

» Il est vrai que cette lettre contient une certaine reconnaissance de la science moderne; mais il y est cependant déclaré ouvertement que la Bible ne contient aucune erreur !

» On donne ainsi à entendre aux âmes simples qu'elles sont obligées, si elles sont catholiques, de regarder comme vrais tous les récits de la Bible, auxquels nous faisions précédemment allusion, par rapport à la Création, au Jardin de l'Eden, à Noé, à Jonas etc... On ne leur donne pas moins à entendre qu'on doit admettre tous les récits des Évangiles, en dépit des contradictions sur les généalogies et sur les jours de la semaine où eurent lieu la dernière Cène et le Crucifiement.

» Cette malheureuse lettre est si choquante, parce qu'elle en impose seulement aux faibles et aux ignorants. MÊME A ROME, ON DOIT SAVOIR QU'UN ESSAI RÉELLEMENT VIGOUREUX, POUR FORCER LES CATHOLIQUES INSTRUITS A AFFIRMER QU'IL N'Y A AUCUN RÉCIT DANS L'ANCIEN ET LE NOUVEAU TESTAMENT QUI

SOIT HISTORIQUEMENT FAUX, CAUSERAIT CERTAINEMENT UN SCHISME ! (*Un exode.*) »

Nous ne prétendons, en aucune façon, prévenir ici le jugement de l'Église, mais nous affirmons, en face de notre conscience, que pour nous et pour un grand nombre d'ecclésiastiques, ceux qui osent tenir un pareil langage ne sont dejà plus catholiques et sont, en fait, hors de l'Église. Le jour où, contraints de se démasquer, ils seront mis en demeure de choisir entre leur prétendue science et la foi catholique romaine, le plus grand bien qui puisse résulter pour l'Église de cet éclat nécessaire, serait, à défaut de leur conversion que nous souhaitons complète et sincère, leur séparation et leur exode, mille fois moins regrettable que leur permanence, tout ensemble, dans l'Église et dans l'erreur.

Notre intention n'est pas d'entrer ici dans l'examen de certaines questions d'exégèse qui demeurent livrées, après comme avant l'encyclique, à la libre discussion des savants catholiques ; nous nous bornerons donc à mettre sous les yeux du lecteur, le texte du document pontifical qui excite à un si haut point le dépit de *Romanus*.

On y verra le caractère solennel et l'importance doctrinale de cet enseignement, ce qui fera mieux ressortir l'inconvenance des protestations dont il est l'objet.

Si un enseignement promulgué avec une telle autorité et sur de pareilles matières n'engageait pas la foi, il serait permis de demander à quoi serviraient les définitions des Conciles et l'infaillibilité du Pontife romain. Nous citons textuellement le passage de l'encyclique *Providentissimus Deus* :

« Il faut déplorer, dit l'encyclique, qu'un grand nombre de ceux qui étudient les monuments de l'antiquité, les mœurs et les institutions des peuples anciens, qui scrutent et mettent au jour, à force de travail, les documents de ce genre, ne le fassent trop souvent que pour prendre en défaut les Livres saints, en sorte que leur autorité soit infirmée et mise en doute, sur tous les points. Il en est même qui se livrent à cette tâche dans un esprit hostile et sans impartialité ; car ils accordent une foi si absolue aux livres et aux témoignages de l'antiquité profane, qu'il ne semble pas que le moindre soupçon d'erreur puisse être élevé contre eux ; mais, quant aux Livres de la Sainte Écriture, ils leur refusent la foi qui leur est due, sur la simple apparence de l'erreur et sans examen sérieux. Sans doute, il a pu arriver que des fautes échappassent aux copistes dans la transcription des manuscrits ; ce que d'ailleurs il faut examiner mûrement et n'admettre pas aisément, sinon là où la preuve est certaine ; il peut arriver aussi que le sens positif

de certain texte demeure obscur, et alors, il faut recourir, pour l'éclaircir, aux meilleures lois de l'interprétation ; mais il est tout à fait interdit, soit de restreindre l'inspiration à certaines parties de l'Écriture, soit de concéder que l'écrivain sacré lui-même a pu se tromper.

» On ne saurait admettre, en effet, l'argument de ceux qui pensent se tirer des difficultés de ce genre, en osant accorder que l'inspiration divine ne s'étend qu'aux choses de la foi et de la morale, et rien de plus ; parce qu'ils estiment, à tort, que dans l'examen des maximes de l'Écriture, il importe moins de considérer ce que Dieu a dit que la raison pour laquelle il l'a dit.

» En effet, les Livres que l'Église reconnaît pour saints et canoniques, tous et tout entiers, et dans toutes leurs parties, ont été écrits sous la dictée du Saint-Esprit.

» Et il s'en faut tellement, qu'une erreur puisse se glisser dans ce qui est inspiré de Dieu, que la divine inspiration, par elle-même, exclut non seulement toute erreur, mais la rend aussi impossible, qu'il est impossible à Dieu, suprême Vérité, d'être l'auteur du mensonge. Telle est la foi antique et constante de l'Église, définie par la sentence solennelle des Conciles de Florence et de Trente, confirmée et exposée encore plus expressément par le Concile du Vatican, qui a édicté, en propres termes que : « Les Livres de l'Ancien et du Nou-

» veau Testament, entiers et dans toutes leurs
» parties, tels qu'ils ont été recensés par le Con-
» cile de Trente, et suivant le texte de l'ancienne
» édition latine, dite *vulgate*, doivent être reçus
» pour sacrés et canoniques.

» Quant à l'Église, elle les considère comme
» sacrés et canoniques, non pas en ce sens qu'a-
» près avoir été écrits de la seule main de
» l'homme, ils ont été ensuite consacrés par
» l'approbation de l'Église ; ni en ce sens qu'ils
» contiennent sans altération les vérités révé-
» lées ; mais en ce sens, qu'étant écrits sous la
» dictée du Saint-Esprit, ils ont Dieu pour au-
» teur. »

C'est donc une doctrine enseignée par trois Conciles généraux que *Romanus* reproche à Léon XIII d'avoir rappelée dans l'encyclique du 18 novembre 1893.

Il y a plus encore : le Saint-Siège a récemment déclaré que l'opinion qui considérait comme apocryphe le texte de saint Jean sur les trois témoins célestes ne pouvait être enseignée sans témérité.

Ceci excite à nouveau les fureurs de *Romanus* :

« Mais un acte encore plus monstrueux a été perpétré depuis l'affaire de l'Index. Quiconque a pris quelque intérêt à l'Écriture sait que, depuis des années, le texte dans l'Épître de saint Jean concernant « les trois témoins » (le Père, le Fils

et le Saint-Esprit dans le Ciel) a été regardé comme une addition tout à fait apocryphe. Mais une question fut récemment posée à Rome pour savoir si l'on pouvait en sûreté de conscience nier ce texte bien connu, ou du moins le mettre en doute. La réponse fut qu'il ne pouvait être nié, ni mis en doute. Ainsi l'autorité a montré son complet mépris de la vérité historique et critique et son intention de laisser croire à ses sujets spirituels qu'un passage absolument dépourvu d'authenticité est une parole inspirée, écrite « par le doigt de Dieu ». Il est vraiment presque incroyable qu'une telle défense ait pu être faite, quand il n'y a pas un seul écolier compétent en Europe et en Amérique, qui ne sache fort bien que le texte en question ne fait point partie de l'Épître, mais y a été inséré postérieurement. » (1)

(1) Voici le texte authentique du décret de la S. R. et U. Inquisition, auquel il est fait allusion ici :

« Feriâ IV, die 13 januarii 1897.

» In Congregatione Generali S. Rom. et U. Inquisitionis habita coram Emis ac Revmis DD. Cardinalibus contra hæreticam pravitatem Generalibus Inquisitoribus, proposito dubio :

» Utrum tutò negari aut saltem in dubium revocari possit esse authenticum textum S. Joannis, in Epistola prima, cap. V, vers. 7, quod sic se habet : *Quoniam tres sunt qui testimonium dant in cœlo : Pater, Verbum et Spiritus sanctus : et hi tres unum sunt?*

» Omnibus diligentissimo examine perpensis, præhabito

Malheureusement, *Romanus* n'est point seul à soutenir aujourd'hui ces opinions ; si tous ne le font pas avec la même brutalité de langage, il en est, jusque dans l'enseignement ecclésiastique, qui partagent ses regrets, pour ne pas dire sa révolte.

Il est encore un point sur lequel *Romanus* formule des critiques pleines d'amertume. C'est la récente Constitution de l'Index, par laquelle Léon XIII a réformé les anciennes règles concernant la censure des livres et promulgué, le 8 février 1897, des règles nouvelles dont il a expressément étendu la force obligatoire à tout l'Univers.

Voici comment *Romanus* parle de cet acte solennel de la suprême juridiction de l'Église :

« Les Catholiques anglais ont encore été joués récemment, à propos du nouvel Index, d'une manière singulièrement inepte et absurde, à cause de ce fait que les joueurs à Rome (les

que DD. Consultorum voto, iidem Eminentissimi Cardinales respondendum mandarunt :

» *Negative.*

» Feria vero VI, die 15 ejusdem mensis et anni, in solita audientia R. P. D. Assessori S. Officii impertita, facta de suprascriptis accuratâ relatione SSmo. D. N. Leoni Papæ XIII, Sanctitas Sua resolutionem Eminentissimorum Patrum approbavit et confirmavit. »

On sait que les sentences du Saint-Office, ainsi confirmées par le Pape, ont une autorité particulière de l'avis de tous les théologiens catholiques.

comédiens ?) sont d'une ignorance si épaisse en ce qui concerne l'état des choses en Angleterre.

» On n'a jamais supposé que l'ancien Index eût force de loi sur les catholiques anglais, et, de fait, ses règles étaient, telles qu'elles étaient, à peu près lettre morte aussi sur le continent. Un projet de réforme était soumis au Concile du Vatican ; mais pour ces affaires le temps manqua. Il a été maintenant tout récemment supprimé et remplacé par une loi moins déraisonnable. Cependant, par la même occasion, le nouvel Index fut expressément déclaré être applicable à tous les pays. Au grand déplaisir des Évêques catholiques anglais, le texte en fut publié en anglais dans le *Tablet* et le *Weekly Register*. Grande fut l'inquiétude qui s'éleva, à la suite de cette publication, dans une multitude de dignes mais timides et scrupuleux esprits. Grand fut l'embarras causé aux évêques par les montagnes de lettres demandant une direction et un conseil. Bien vite, les évêques commencèrent à donner à leur clergé la consigne du silence absolu au sujet de l'Index, autant qu'il était possible ; et quand on était trop pressé de questions, le conseil de donner les solutions les plus indulgentes à ceux qui ne voudraient pas s'en aller sans réponse. Ce ne fut pas encore assez. Le mouvement alla jusqu'à Rome, qui fut forcée, à la fin,

d'apprendre quelque chose de l'état de la question en Angleterre, et finalement l'autorité suprême à dû *rentrer ses cornes* (*sic*) et laisser se répandre en Angleterre l'opinion que le nouvel Index réformé ne s'y applique pas et que, dans cet heureux pays, toute publication condamnée peut être lue et que tout ouvrage sur la morale ou la religion peut être publié et circuler, sans que les ecclésiastiques aient le pouvoir d'en empêcher. »

Nous n'avons pas besoin de dire que cette dernière assertion est tout à fait erronée, et que, si l'Église peut tolérer, à cause de difficultés locales et transitoires, l'inobservance passagère de certaines lois ecclésiastiques, elle n'accordera jamais à un pays, ce qui serait pour lui un malheur et pour elle une faute, le privilège de la libre circulation de l'erreur.

Est-ce en vertu de cette fausse créance que la *Vie du P. Hecker* a été livrée au public sans *l'imprimatur* de l'archevêché de Paris, alors que la nouvelle Constitution exige l'approbation de l'Ordinaire pour un ouvrage de ce genre ?

Est-ce parce que l'on a cru pouvoir s'en tenir à l'*imprimatur* donné à New-York pour l'édition anglaise? alors que, d'après la même Constitution, toute traduction, toute édition nouvelle d'un livre, exige un nouvel examen et une nouvelle licence de l'Ordinaire.

M. l'abbé Périès, dans son lumineux commentaire sur la Constitution *Officiorum*, a exposé le sens, les raisons et la force obligatoire de ces règles.

Aucune d'elles n'est observée pour la *Vie du P. Hecker*, et cependant, depuis la promulgation des nouvelles règles de l'Index, il ne s'est vraisemblablement pas publié de livre auquel elles fussent plus rigoureusement applicables.

C'est là encore « une leçon de choses » que nous donne l'*américanisme*. Nous avons tâché de donner, en nous soumettant à la loi canonique, une leçon contraire (1).

(1) Voici les articles des Décrets de l'Index qui sont applicables à la *Vie du P. Hecker* :

« Art. 41. Tous les fidèles sont tenus de soumettre à la censure ecclésiastique préalable, au moins les livres qui traitent des divines Écritures, de la théologie sacrée, de l'histoire ecclésiastique, du droit canonique, de la théologie naturelle, de l'éthique, et d'autres matières religieuses ou morales du même genre; et en général, tous les écrits dans lesquels il est principalement question de la religion et de l'honnêteté des mœurs.

» Art. 42. Les membres du clergé séculier ne doivent pas même publier des livres traitant d'arts et de sciences purement naturels, sans consulter leurs Ordinaires, afin de faire preuve envers eux d'un esprit docile.

» Art. 43. Qu'aucun livre soumis à la censure ecclésiastique ne soit imprimé, s'il ne porte en tête le nom ou surnom tant de l'auteur que de l'éditeur, et aussi le lieu et l'année de l'impression et de l'édition. Que si, dans certains cas, pour de justes causes, il paraît bon de taire le

Voilà donc les *brisants* que signalait *Romanus* et qui inquiètent, par leur aspect provocateur, des *hommes exceptionnellement clairvoyants* et qui *occupent des situations importantes*.

Ce qui alarme surtout la sollicitude de *Romanus*, c'est la crainte de voir l'autorité, cette autorité dont son parti entend prendre la tutelle, en attendant qu'il en puisse exercer les prérogatives, c'est de voir cette autorité s'amoindrir ou même « se suicider » par de telles déclarations :

« Des procédés tels que ces trois mesures que nous avons rapportées et critiquées tendent nécessairement à diminuer énormément l'estime de l'autorité et, dans la même proportion, à l'affaiblir ; ces actes sont donc, en vérité, nécessairement des actes de suicide. Étant donné le vaste accroissement en nombre et en influence des races parlant la langue anglaise, de tels actes sont singulièrement en opposition avec la politique traditionnelle de Rome; *car ce que la Curie romaine poursuit par-dessus tout, c'est le maintien d'une organisation capable de lui donner le plus grand pouvoir de gouverner, se préoccupant d'assurer et de*

nom de l'auteur, la chose ne pourra avoir lieu qu'avec la permission de l'Ordinaire.

» Art. 44. Les imprimeurs et libraires devront savoir que toute nouvelle édition d'un ouvrage approuvé exige une approbation nouvelle, et que l'autorisation accordée au texte original n'est pas valable pour les traductions en quelque autre langue. »

faciliter son suprême pouvoir comme autorité, BEAUCOUP PLUS QUE DU DOGME POUR L'AMOUR DU DOGME. »

On ne saurait prêter à la cour de Rome, avec plus d'impudence, les visées ambitieuses qui sont, au contraire, le propre du « Catholicisme libéral ».

La suite achève de le montrer :

« Quant à nous, qui jugeons l'influence des doctrines de l'Église catholique si importante pour le bien-être de l'humanité, nous ne pouvons nous empêcher d'être pénétrés d'une pénible anxiété au sujet de son avenir. Si l'Église est divinement garantie contre une destruction absolue, elle n'a aucune garantie contre une effrayante diminution dans le nombre de ses membres, particulièrement de ceux qui sont des personnes d'influence et d'intelligence. »

Si par « personnes d'influence et d'intelligence » il faut entendre des « catholiques » de l'école de *Romanus*, nous estimons que leur *exode* serait un gain pour l'Église, car il n'est pas catholique celui qui parle aussi outrageusement de l'Église notre mère et qui affiche sans pudeur la prétention de l'asservir à une secte, au lieu de servir Dieu en se laissant guider par Elle.

X

UN ULTIMATUM. — PRÉPARATIFS D'ASSAUT. CONCLUSIONS.

SOMMAIRE. — L'*Ultimatum* du « Catholicisme libéral » à l'autorité de l'Église. — L' « irrésistible progrès de la science... dans le domaine de la morale ». — La théorie de l'évolution *explique tout* ; « il est temps pour les autorités ecclésiastiques de reconnaître l'impuissance absolue de leurs efforts » pour en arrêter les progrès. — L'Église doit être vis-à-vis de la science : *Ecclesia discens*. (*Romanus.*) — Un aveu de Brownson. — Il reconnaît que la tendance libérale, si elle était suivie jusqu'au bout, le conduirait hors de l'Église. — Préparatifs d'assaut : tentatives des Protestants pour corrompre la foi du clergé catholique. — Quelques faits publics d'apostasie. — Ce qu'en pense le journal où écrivit l'abbé Charbonnel. — Propagande protestante à Rome. — Propagande protestante dans le clergé aux Etats-Unis. — Est-ce bien le moment d'*abaisser les pont-levis ?* — Conclusion : La personne du P. Hecker. — Sa *Vie* en français. — Les disciples du P. Hecker. — L'américanisme.

Après les audacieuses déclarations que nous avons reproduites au chapitre précédent, il semble impossible de rien ajouter qui puisse surpasser une telle hardiesse de langage. Il nous reste ce-

pendant à prendre acte de l'*ultimatum* que le « Catholicisme libéral » adresse à cette Église dont il prétend devenir le Maître :

« Puisque c'est ainsi, par évolution, que l'édifice hiératique et dogmatique de l'Église catholique a été lentement bâti ; puisque dans chaque chose du monde (*of the Cosmos*) nous pouvons maintenant reconnaître la toute puissance de ce procédé qui explique tout, il est temps pour les autorités ecclésiastiques *de reconnaître l'impuissance absolue de tous leurs efforts pour arrêter l'irrésistible progrès de la science, en y comprenant le domaine de la morale.* Il leur est impossible de dominer la science, comme il leur serait impossible, ainsi qu'à Isaïe, de faire rétrograder ou arrêter l'ombre du soleil sur le cadran. Ce seul exemple, bien connu, et si profondément humiliant, aurait dû les instruire une fois pour toutes. *Des déclarations telles que celles de la lettre Papale sur l'Écriture sont, aux yeux du* CATHOLICISME LIBÉRAL, *simplement déplorables.* Car, quoique l'habileté des théologiens (à laquelle nous avons fait allusion plus haut) puisse fournir des explications adroites et subtiles, de telles explications doivent devenir de moins en moins satisfaisantes pour beaucoup d'esprits, qui seront inévitablement perdus pour l'Église et dont le nombre s'accroît rapidement. »

Il faut donc que l'Église renonce à contrôler et

à juger les découvertes de la science ; elle doit se tenir vis à-vis d'elle, dans une humble et docile attitude ; son rôle n'est pas d'enseigner mais d'être enseignée. C'est la conséquence et la conclusion expresse de la thèse de *Romanus*. Il raille l'Église anglicane de sa prétention à devenir une Église enseignante (*ecclesia docens*), et il ajoute, parlant de l'Église romaine :

« Mais, cette Église, elle-même, a toujours été et maintenant encore est une ECCLESIA DISCENS ; *c'est ce dernier caractère que le Catholicisme libéral désire accentuer de plus en plus.*

» LE PROGRÈS DES SCIENCES PHYSIQUES AMÈNE NÉCESSAIREMENT AVEC LUI DES CHANGEMENTS DANS LA CROYANCE. »

Il n'y a rien à ajouter à de pareilles déclarations pour en faire ressortir la gravité et en démasquer l'erreur. Elles portent en elles-mêmes leur condamnation.

La conclusion de tout l'article de *Romanus* n'est pas moins significative :

« Nous devons enfin conclure, après avoir ainsi brièvement attiré l'attention sur les changements accomplis et sur la nécessité de GRANDS ACCOMMODEMENTS *de la part de l'autorité, à notre époque, et* ENCORE PLUS DANS L'AVENIR. Nous insistons sur cette nécessité parce que nous sommes dévoués à la cause de l'Église catholique, pour laquelle *nous prévoyons de rudes épreuves et de grandes*

pertes, si l'on devait voir continuer à se manifester l'esprit qui a produit ces DÉCLARATIONS ROMAINES SI LAMENTABLES sur lesquelles nous avons attiré l'attention.

» Nous insistons là-dessus, en qualité d'humbles disciples du grand Apôtre des Gentils, au nom de Celui qui fut le premier grand prédicateur de « l'accommodement » et qui, par son énergique opposition à l'étroitesse pharisaïque, mérite éminemment l'honorable titre de PREMIER CATHOLIQUE LIBÉRAL » de l'Église universelle du Christ. »

Pour répondre aux témérités de celui qui ne craint pas d'attribuer à l'un des princes des Apôtres, les erreurs de sa secte, il nous plaît d'invoquer le témoignage d'un Américain, d'un ami du P. Hecker, d'un homme dont le nom est revenu souvent sous notre plume et qui a longtemps partagé toutes les illusions sinon toutes les erreurs du fondateur des paulistes.

Nous voulons parler du philosophe Orestes Brownson, dont le P. Hecker disait qu'il était entré comme lui dans l'Église *en contrebande*.

Brownson, nous l'avons vu, n'avait pas entièrement abandonné ses théories philosophiques en abjurant le protestantisme, et il lui restait dans l'esprit des « difficultés » quand il reçut le baptême.

Voici comment un journal américain (*Review* de Chicago, du 23 décembre 1897) rappelle et

présente au public les variations et les désillusions du philosophe :

UN AVEU DE BROWNSON

. . . .

« Nous ferons voir par les propres paroles du Dr Brownson quelle était sa compétence pour parler du Libéralisme et démasquer ses tendances. La puissance de séduction de ce très dangereux ennemi de la religion est telle que, c'est un fait bien connu, il captiva le grand esprit de Brownson et cela même après qu'il avait écrit ses profondes réflexions sur les relations de l'Église et du siècle.

» C'est de cette courte captivité et de son heureuse échappée des miasmes du camp libéral, qu'il parle dans le passage suivant que nous avons extrait de son article sur les Ordres religieux, dans l'*Ave Maria* de 1871.

» C'est un aveu qui vaut des volumes pour peindre la véritable humilité et la réelle grandeur de ce prince des Américains convertis et ce devrait être un avertissement pour ceux qui ont éprouvé la fatale séduction du Libéralisme.

» Voici les paroles du Dr Brownson :

» Je dois moi-même confesser à ma honte et à mon grand chagrin que, pendant quatre ou cinq ans, jusqu'en 1864, j'ai écouté avec trop de respect ces Catholiques libéraux et libéralisants,

soit ici, soit à l'étranger, et j'ai essayé d'encourager leur tendance aussi loin que je le pouvais faire, sans me départir absolument de la foi et de la morale catholiques (quoique j'eusse précédemment écrit contre eux).

» J'avais été mieux instruit, en sorte que mon meilleur jugement et mes instincts catholiques ne s'accordèrent jamais avec eux ; mais j'étais engagé à penser que je pourrais trouver dans les tendances les plus chères à mes concitoyens non-catholiques un « *point d'appui* » pour mes arguments en faveur de l'enseignement de l'Église et ainsi faciliter grandement leur conversion *en faisant aussi courte que possible la distance entre eux et nous*. Ma foi était ferme et ma confiance dans l'Église inébranlable ; mais je cédais à ce qui me semblait être, pour le moment, une politique sage et désirable.

» Tout ce que je gagnai fut la défiance d'une grande partie du public catholique et un soupçon parmi les non-catholiques, leur faisant croire que j'étais en train de perdre confiance dans le catholicisme, pour retourner vers quelque forme de protestantisme ou d'infidélité. Mais je ne fus pas longtemps, par la grâce de Dieu, à découvrir que *la tendance que j'encourageais, si elle était suivie jusqu'au bout, me conduirait hors de l'Eglise*, et aussitôt que cela devint clair pour moi, je n'hésitai pas à l'abandonner et à supporter de mon

mieux l'humiliation d'avoir cédé à une influence dangereuse et anti-catholique. »

Il n'y a pas d'humiliation à reconnaître son erreur et à rentrer ouvertement dans le droit chemin, aussi cet aveu loyal fait-il grand honneur au caractère, autant qu'à la bonne foi du philosophe américain.

Il est vrai, et l'on ne saurait assez le redire, que cette tendance *à faire aussi courte que possible la distance entre les protestants et nous, si elle était suivie jusqu'au bout, conduirait les catholiques hors de l'Eglise.* Il est bon de l'entendre dire par un Américain de la valeur de Brownson.

D'autant plus que, grâce à une propagande chaque jour plus active, le protestantisme s'efforce de gagner à ses erreurs, non-seulement les catholiques faibles et oublieux de leur religion, mais aussi les prêtres, languissants dans la foi et amateurs de nouveautés.

Ce danger a été signalé, il y a quelques mois, par M. Arthur Loth, dans le journal la *Vérité*. Peu d'autres feuilles catholiques en ont parlé ; plusieurs ont contesté les faits. Ils sont malheureusement trop bien établis, et la réalité est encore plus triste que la peinture qu'en a faite l'éminent écrivain.

Un certain nombre de prêtres sont entrés au séminaire protestant de Paris et suivent les cours de la Faculté de théologie protestante, à la Sorbonne.

Les journaux ont publié les noms des transfuges. Aucun d'eux n'a réclamé. Dans plusieurs diocèses, on nous cite le fait de prêtres apostats, passés au protestantisme et qui ne rougissent pas de revenir comme *pasteurs* s'établir dans les localités dont ils avaient été curés. (1)

(1) Voici en quels termes un de ces malheureux prêtres exposait récemment, devant un public protestant, la façon dont il comptait procéder dans son ancienne paroisse :

« Il y a donc là, mes Frères, une œuvre à faire. Je connais toute ma misère et toute mon insuffisance, mais puisque le terrain est préparé là pour moi comme il ne le serait pour personne, c'est pour moi un signe non équivoque de la volonté de Dieu. Je serai là dans la situation d'un pasteur protestant qui aurait ses entrées libres et ses plus aimables relations dans les meilleures familles catholiques, et qui en profiterait pour mêler le parfum évangélique au parfum qui vient de Rome. Je ne dirai pas à mes amis : « N'allez plus à la messe, brouillez-vous avec M. le Curé, ne l'appelez plus pour vos malades, ne vous servez plus de son ministère pour les baptêmes et les enterrements. Non, je les inviterai simplement à venir m'écouter dans ma petite chapelle ; nous chanterons ensemble des cantiques, je leur expliquerai la Sainte Ecriture, nous prierons ensemble, je leur prêcherai l'Evangile ; je m'efforcerai de faire naître en eux la foi personnelle et la piété personnelle ; et quand les âmes seront entre les mains de Dieu, Dieu fera le reste.

» Lorsqu'ils seront convertis à l'Evangile, comme je l'ai été moi-même, ils se détacheront tout naturellement du catholicisme, et alors c'est à eux qu'il appartiendra de décider, dans la plénitude de leur liberté, s'ils veulent se faire protestants ou se constituer en Eglise libre. Je ne me crois pas le droit de trancher pour eux et d'avance cette question. »

De tels scandales, quand ils ne sont plus isolés, quand ils ne sont pas seulement la conséquence de ces malheureuses défaillances de l'homme, qui de tout temps ont existé et ne peuvent cesser entièrement, de tels scandales sont un grave symptôme, surtout s'ils sont le résultat d'une campagne et si leurs auteurs n'ont plus la pudeur de se cacher et de se taire.

Tandis que nous achevons ce livre, un fait nouveau vient donner une actualité poignante à cette constatation. Le Jeudi Saint, jour de l'institution de la Sainte Eucharistie et du Sacerdoce par Notre-Seigneur Jésus-Christ, à la veille de sa Passion, un prêtre, du haut de la chaire de son église, a fait acte d'apostasie.

L'*Eclair*, qui fut jadis la tribune toujours ouverte au promoteur du Congrès des Religions et qui continue de publier les articles de M. Victor Charbonnel ; l'*Eclair*, journal d'un trop grand nombre de membres du clergé, publiait la lettre suivante adressée à l'évêque de Beauvais :

« Marolles, 7 avril 1898.

» Monseigneur,

« Une vocation sincère m'avait conduit au sacerdoce dans la religion catholique, que je croyais être la religion du Christ. Après une longue et sérieuse étude des dogmes et des insti-

tutions de l'Église, j'ai dû reconnaître que je n'étais plus catholique et que je ne pouvais plus demeurer prêtre.

» C'est pour moi un devoir de loyauté de ne pas garder plus longtemps la direction de la paroisse que vous m'avez confiée. Je remets aujourd'hui entre vos mains ma démission.

» Devant Dieu, je puis me rendre ce témoignage que toute ma vie sacerdotale fut généreusement employée à répandre et à développer le sentiment chrétien dans les âmes. Et c'est pour continuer la même œuvre que je me sépare de votre Église catholique, mais non chrétienne.

» Que le Fils de Dieu, qui s'est révélé à mon cœur, avide de vérité et de vie, daigne consoler ceux que je quitte. Plus tard, ils comprendront à quelles graves convictions j'ai obéi. Ils se rendront compte, comme moi, que le principe même de l'organisation sociale catholique n'est qu'une reprise du judaïsme et de l'esprit romain de domination, sur le principe chrétien de la piété filiale et de la liberté des enfants de Dieu, et ils ne me condamneront pas si j'ai voulu délivrer ma foi et affirmer, contre une Église aveuglément autoritaire et oppressive, ma libre conscience religieuse.

» Que le Fils de Dieu me console moi-même et me soit en aide. La séparation que j'accomplis ne va pas sans brisements, sans douloureux sa-

crifices. Mais le devoir est à l'homme, et l'avenir est à Dieu.

» Puisque j'aurai fait loyalement, simplement mon devoir, j'aurai confiance en Dieu, maître de l'avenir.

» Je vous prie bien, Monseigneur, de me pardonner la peine que je risque de vous faire, et d'agréer l'expression de mes sentiments très respectueux.

» E. BOURDERY. »

En publiant le fait, l'*Eclair* le commente sur le ton d'une certaine allégresse. Il écrit :

« L'évasion continue.

» Décidément la chose est grave et doit préoccuper les chefs de l'Église. Il ne se passe pas de mois, ou même de semaine, sans que quelque prêtre, avec plus ou moins d'éclat, sorte du clergé. Depuis le jour où nous avons publié la lettre de démission que M. Victor Charbonnel avait adressée à l'archevêque de Paris, voici bien vingt ou vingt-cinq prêtres qui suivent son exemple.

» C'est un mouvement d'ensemble, et tel qu'il ne s'en produisit jamais, croyons nous, de semblable et si régulièrement continu.

» L'un de ces prêtres évadés, M. A. Bourrier, a fondé à Sèvres, villa Brancas, une maison hospitalière pour recevoir provisoirement ses col-

lègues. Il a créé un bulletin périodique, le *Chrétien Français*, pour répandre dans le clergé les idées qui le déterminèrent. Le succès a été extraordinaire. Cette petite feuille tire aujourd'hui — après quatre mois d'existence — à 6,000 exemplaires. »

En même temps, nous revient d'Amérique le douloureux écho de cet assaut livré à l'Église catholique, en France et à Rome même.

Nous lisons dans le *Literary Digest* de New-York (26 mars 1898) :

Mouvement évangélique dans la France catholique.

« Nous avons fait mention dans nos colonnes (25 décembre, 1897) d'un commencement d'agitation évangélique en France, parmi certains groupes de prêtres catholiques. Le mouvement paraît s'accroître au delà des frontières de ce pays. A Rome même, un nouveau journal vient de paraître : *La Nuova Roma*, qui est devenu l'organe des griefs du clergé contre la hiérarchie. Une tribune spéciale a été ouverte dans ce journal, sous le titre : « Délivrons-nous de la Papauté. » Dans chaque numéro, des lettres d'adhésion sont publiées que l'on dit émanées de membres du clergé et de laïcs d'Italie.

» Le centre du mouvement est la France. Là, l'organe de l'agitation est *Le Chrétien français*,

avec le sous-titre de : *Bulletin mensuel de la réforme évangélique dans le Catholicisme.* Rédigé par un groupe de prêtres et d'anciens prêtres, ce journal est édité par l'ex-abbé Bourrier, anciennement prêtre catholique, mais ordonné récemment ministre de l'Église réformée à Paris. Ce journal fait la réclame suivante :

« Nous avons des adhérents dans presque tous les diocèses de France, parmi le clergé de tous rangs, dans plusieurs cloîtres et communautés. Nous avons reçu même des témoignages de sympathie d'un membre élevé dans la hiérarchie. Plus de vingt moines et prêtres ont rompu les liens qui les enchaînaient à l'Église de Rome, afin de pouvoir prêcher l'Évangile dans toute sa pureté. *D'autres et en grand nombre croient qu'ils peuvent continuer à demeurer dans le sein de l'Eglise* ET QU'UNE RÉFORME PEUT ÊTRE EFFECTUÉE AU DEDANS DU CATHOLICISME. »

» Plusieurs des prêtres qui se sont joints à ce mouvement sont entrés dans le Séminaire de Théologie protestante de Paris comme étudiants, et plusieurs ont été ordonnés. Une organisation a été formée par une grande majorité du clergé protestant de la capitale de la France, dans le but d'encourager cette nouvelle agitation par toutes les voies possibles.

» Parmi ceux qui sont à la tête de ce mouvement, se trouve l'ancien prédicateur universitaire

de Marseille, le docteur Meliss, qui a été consacré prédicateur évangélique. Cette agitation a éveillé l'attention jusque dans les cercles politiques. Un discours sur ce sujet a été prononcé par M. Delpech, sénateur de l'Ariège. Les journaux religieux n'ignorent pas cette propagande, bien qu'ils la jugent de diverses manières. Dans plusieurs articles, ils ont témoigné la crainte que l'agitation ne fût plus sérieuse que les autorités ecclésiastiques ne sont disposées à le croire. Dans *La Vérité*, Arthur Loth, tout en reconnaissant qu'il y a quelques réformes désirables, pense que ceux qui les réclament sont surtout inspirés par l'esprit révolutionnaire et démocratique et non par un zèle vraiment évangélique.

» En ce moment, les journaux religieux des autres pays suivent ces développements avec grand soin. Le *Chronik* de Leipsick, à différentes reprises (Numéro 47 et 48 du dernier volume, et numéro 6 du présent), a donné sur ce sujet une information détaillée. Il dit tout récemment :

« Ce mouvement progresse fermement et représente pour l'Église catholique une perte de beaucoup d'hommes excellents dont l'acquisition est un gain énorme pour les Protestants. Nous ne pouvons que nous réjouir de cela et nous ne devons pas laisser des raisons de patriotisme ou de politique amoindrir l'élan de notre sympathie la plus entière. »

Ce qui s'accomplit ainsi dans la vieille Europe, nous le voyons se reproduire aux États-Unis, et cela, avec un succès d'autant plus grand, que le protestantisme y est plus puissant, et le catholicisme moins préparé à la résistance.

L'Université catholique de Washington, dont Mgr Keane fut recteur, est attaquée à son tour par la propagande protestante. Celle-ci se vante d'avoir déjà fait plus de victimes dans le clergé, en dix-huit ans, que le P. Hecker n'a groupé de disciples dans sa communauté, après quarante ans.

C'est à un journal catholique des États-Unis que nous empruntons ces détails, qu'il publie d'après un journal protestant :

Extrait de la *Review* du 27 janvier 1898 :

Une mission protestante pour les catholiques.

« J'ai vu l'information suivante dans un récent numéro du *Globe-Democrat*. Si le fait était vérifié, quelle ironie ce serait de voir le boulevard du catholicisme aux États-Unis devenir le piédestal du protestantisme !

» La mission protestante pourrait réussir, s'ils arrivent, comme ils s'en vantent, à prendre la place de Mgr Schroeder (1).

(1) On sait dans quelles circonstances, l'éminent professeur a été contraint, depuis, malgré le Saint-Siège, de quitter l'Université.

» Voici l'information à laquelle nous faisons allusion :

« On est sur le point d'établir à Washington
» une mission protestante pour travailler parmi
» les catholiques romains. Les hommes qui sont
» à la tête de cette mission sont des convertis du
» Catholicisme, dont quelques-uns étaient récem-
» ment étudiants à l'Université catholique de
» Washington. Il y a une mission semblable à
» New York-City. Elle a dix-huit ans d'existence
» et pendant ce temps, elle a reçu dans son sein
» 54 prêtres catholiques romains, dont 9 sont
» maintenant membres actifs du clergé protes-
» tant. La mission revendique depuis sa fonda-
» tion la conversion de 3,600 catholiques romains
» qui ont accepté son enseignement personnel et
» son influence. Ces convertis sont naturelle-
» ment dans les Églises de dénomination Pres-
» bytérienne, Méthodiste et Baptiste. Le chef de
» la mission de New-York, le Rev. James
» O'Connor, est un Presbytérien. Le travail, à
» Washington, sera semblable à celui qui a été
» entrepris à New-York-City, pendant les dix-
» huit années passées. La mission va commencer
» aussitôt qu'elle aura pu s'assurer une installa-
» tion convenable. Le côté matériel et financier
» est assuré. »

» — Qu'en disent nos organes « Libéraux » ?

» Bezimie. »

Nous n'avons pas appris que les « organes libéraux » d'Amérique aient répondu à cette question.

En tout cas, sans chercher à déterminer les responsabilités des partis, nous retenons seulement les faits.

Pendant que cet assaut furieux est livré à l'Église, tandis que nos séculaires ennemis se vantent de compter parmi nous des alliés qui resteraient dans l'Église pour *effectuer une réforme au sein du catholicisme;* c'est à une époque aussi troublée, que des catholiques s'écrient : « Il faut *abaisser les ponts-levis*, *abolir la douane*, *ouvrir* l'Église à tous les dissidents ! » C'est au moment où la guerre se déclare plus perfide, sinon plus ardente, du côté de nos adversaires, que les disciples du P. Hecker ne craignent pas d'engager les fidèles et le clergé à considérer l'autorité de l'Église et sa constitution comme désormais à l'abri de tout danger.

Après tant d'illusions et tant d'erreurs, il nous semble toucher ici au péril le plus imminent et à la plus inexcusable imprudence.

Jamais, au contraire, il n'a été plus nécessaire de lever les ponts-levis, d'armer les remparts de la cité sainte, et de placer des sentinelles toujours en éveil sur les points menacés.

Conclusion.

Et maintenant, il serait temps de conclure; mais cette tâche est moins la nôtre que celle du lecteur.

Le P. Hecker.

Sur la personne du P. Hecker, nous n'avons, semble-t-il, que peu à dire, car sa physionomie apparaît vivante et vraie dans les citations que nous avons données de sa Vie

Cette physionomie n'est pas sans charme, même pour nous qui ne sommes point suspect de faiblesse en sa faveur.

Nous comprenons qu'on l'ait aimé, et nous ne doutons pas que la divine bonté ne lui ait accordé des grâces peu communes.

Plus défiant de lui-même, plus soumis, plus humble, il eût pu devenir sinon un saint, du moins un homme d'une grande piété, un prêtre accompli.

La vie du P. Hecker.

Son malheur, après celui d'avoir manqué d'une direction spirituelle ferme et suivie, c'est d'avoir eu pour admirateurs et pour historiens des biographes trop peu discrets.

La science théologique, la connaissance des

éléments de la vie spirituelle, faute desquelles le P. Hecker s'égara si souvent, auraient permis à ses biographes : le P. Elliot et son traducteur anonyme, de ne pas mettre en évidence, sans le savoir, les côtés les plus défectueux d'un caractère qui appelait tant de réserve.

L'édition française, la seule dont nous ayons eu à nous occuper, en accentuant encore ce défaut de mesure et en prodiguant au P. Hecker des éloges outrés, l'a desservi devant l'histoire.

Les disciples du P. Hecker.

Ce que nous avons dit de sa *Vie*, nous le dirons, et plus encore, des disciples et des continuateurs de l'œuvre d'Hecker. Les Paulistes vivaient en paix à New-York et nous à Paris. Un livre qui, pour les élever, rabaissait toutes les familles religieuses et menaçait d'en altérer l'esprit par l'influence de ses doctrines, nous a obligé à dire aux fils d'Hecker ce qu'ils ne voudraient pas entendre. La faute n'en est point à nous.

Quant aux chefs de l'*américanisme*, à ceux qui mènent actuellement la campagne, ils ont tiré les conséquences des principes posés par leur maître et, en cela encore, n'ont pas servi sa mémoire.

L'américanisme.

Aujourd'hui, après l'examen que nous venons de terminer, sur les pièces rassemblées dans ce volume, et qui sont une faible partie de celles que l'on pourrait réunir; il est permis de considérer l'*américanisme* comme l'un des plus grands dangers qui menacent l'Église.

C'est la conclusion que cette étude a fait naître et a confirmée dans notre esprit; n'est-ce pas la vôtre, cher lecteur?

Puisse, cette conviction, se former aussi dans l'esprit de ceux que les apparences du bien et les entraînements de la mode ont un instant séduits; puisse-t-elle leur faire rejeter la coupe empoisonnée de l'erreur, qui déjà touche leurs lèvres! Ce serait pour nous une belle récompense.

En terminant la *Vie du P. Hecker*, son biographe anglais, le P. Elliot, disait de lui :

« Ce n'est pas un adieu que nous lui disons ici; car notre siècle et notre pays d'Amérique acclameront toujours davantage, à mesure qu'ils les connaîtront mieux, et sa personne et sa doctrine.

» Dieu conduit son Église à un apostolat qui développera, de plus en plus, dans le sein de la vérité et de la vertu catholiques les aspirations de l'humanité vers le progrès et vers le mieux : ce sera la gloire d'Isaac Hecker d'avoir enseigné les

principes et donné la méthode qui assureront le succès de cette œuvre splendide. » (Page 427.)

Nous n'avons pas à formuler de pareils vœux ni de telles espérances, mais si ce livre doit déplaire à plusieurs et nous attirer leurs reproches, nous répondrons que ce siècle qu'ils aiment est un siècle de libre discussion et de pensée indépendante : usant, pour notre part, d'une liberté qu'ils ne marchandent point à d'autres, nous faisons acte de cette initiative qu'ils préconisent et de cette « indépendance native » dont ils ne sauraient revendiquer le monopole pour eux seuls et pour leurs amis.

Dans un temps où tout le monde se mêle d'écrire, et où les plumes sont faites du même métal que les épées, nous usons du droit commun, en écrivant, et si quelqu'un se sent blessé par les coups que nous portons à l'erreur, eh bien ! qu'il dégaine à son tour !

FIN

TABLE DES NOMS DE PERSONNES

Alexandre (Prince), 152.
Alphonse (Saint), 42, 44, 50, 55 et suiv., 71, 79, 123, 151, 165.
Aristote, 176, 178.
Arnold (Edwin), 326.
Astor (Baruch), 177.
Astor (John Jacob), 177.
Athanase (Saint), 305.
Auber, 122.
Augustin (Saint), 84, 85, 246.

Baker (R. P.), 46.
Barat (Vén. Mère), 159 et suiv.
Barnabo (Cardinal), 63.
Baunard (Mgr), 159.
Bernard (Saint), 144, 206, 207, 300.
Bezimie, 386.
Bismarck, 156, 157.
Blondel, 96.
Booth (Général.), 230, 231.
Bossuet, 140.
Bouddha, 319, 331.
Bouix (Abbé), 139.
Bourdery, 379 et suiv.
Bourdoise, 164.
Bourrier, 381, 383.
Brownson, 99, 119 et suiv., 374 et suiv.
Brunetière, 274, 275.
Burnichon (R. P.), 149, 152, 153, 155.

Calvin, 84.
Carlyle, 19.
Catherine de Gênes (Sainte), 30, 151.
Catherine de Sienne (Sainte), 151.
Caussade (R. P. de), 140.
Cécile (Sainte), 140.
Chabrol (Comte de), 202, 206, 207.

Channing, 232.
Charbonnel, 216, 217, 231, 232, 233 et suiv., 251, 329, 379, 381.
Charles Borromée (Saint), 127.
Chocarne (R. P.), 139.
Clark (R. P.), 97.
Colomb (Christophe), 211.
Confucius, 319.
Corrigan (Mgr.), 268 et suiv.
Craven (Mme), 29.

Daniel, 355.
David, 319.
David (Dr J), 275.
Delpech (Senateur), 384.
Demolins, 149.
Deshon (R. P). 46.
Didon (R. P.), 237.
Dollinger, 126, 289.
Dominique (Saint), 151.
Dubourg (Mgr), 159.
Duchesne (Mme), 159 et suiv.
Dufresne (Abbé), 6, 83, 84, 85, 87, 113, 127, 139, 150, 167, 168, 213, 283, 289.
Dumay, 181.
Dupanloup (Mgr), 262, 358.

Edison, 232.
Elisabeth de Hongrie (Sainte). 158.
Elliot (R. P.), 14, 69, 222, 389, 390.
Emerson, 232, 320.
Esaü, 171.
Eugène III, 206, 301.
Ève, 355.
Fitzpatrik (Mgr), 118 et suiv.
Fonsegrive, 237.
François d'Assise (Saint), 23, 25, 151.
François de Sales (Saint), 84.
François-Joseph, 281.
François-Xavier (Saint), 163,
Fromm, 176.

Gaume (Mgr), 277.
Gerry (Commodore), 179.
Gibbons (Cardinal), 156, 216 et suiv., 221, 235, 272, 274, 282, 286.
Gladstone, 156, 157.
Goliath, 263.
Gould (Georges), 178.
Goyau, 237.
Grégoire XVI, 188, 191.
Grégoire (Léon), 245.

Hallays (André), 239 et suiv., 301, 302.
Hamilton (Deux Sœurs), 161, 162.
Harnak, 309.
Harwood (M. W. S.), 179.
Heine, 166.
Henri (Saint), 158.
Hewit (R. P.), 46, 59, 222.
Holzhauser, 127.
Hulst (Mgr d'), 236.

Ignace (Saint), 114, 127, 151, 165.
Ireland (Mgr), 1, 4, 6, 70, 83, 153, 154, 156, 172, 199, 202 et suiv., 216, 222, 223, 235, 236, 265 et suiv , 276 et suiv., 284.
Isoard (Mgr), 97.

Jacob, 171.
Jean (Saint), 167, 363 et suiv.
Jean Berchmans (Saint), 158.
Jean de la Croix (Saint), 109, 114, 139, 140 et suiv., 151.
Jéhovah, 331.
Jérémie, 32.
Jésus-Christ, 32, 86, 96, 102, 133, 135, 141 et suiv., 154, 206, 223, 254, 262, 300, 305, 310, 312, 313, 317 et suiv., 321 et suiv., 329, 331, 332 et suiv., 344, 355, 356, 374, 379, 380.
Job, 32, 105.
Jonas, 355, 359.
Joseph (Saint), 131, 132.
Justin (Saint), 84.

Kain (Mgr), 230, 231, 274.
Kant, 21, 25, 63, 67, 166, 169.
Keane (Mgr), 72, 73, 82, 83, 156, 172, 202, 207, 208, 211 et suiv., 238, 243, 253 et suiv., 271 et suiv., 294, 295.
Keunen, 355.
Klein (Abbé Félix), 2 et suiv., 21, 68, 82, 84, 90, 95, 96, 128, 130, 135, 146, 168, 202 et suiv., 211, 223, 236, 246.

Lafayette, 177.
Layton (Mary), 160, 161, 165.
Le Gras (Vén. Louise de Marillac, M^me^), 164.
Lemire (Abbé), 237.
Léon XIII, 90, 134 et suiv., 143, 156, 157, 171, 176, 187, 190 et suiv., 207, 228, 229, 238, 247, 248, 271, 277 et suiv., 284, 286, 296 et suiv., 349, 359, 363, 365, et suiv.
Leroy-Beaulieu, 244.
Levé, 238.
L'Hoir (R. P.), 9, 10, 26.
Lidwine (Sainte), 158.
Longfellow, 232.
Loth, 355.
Loth (Arthur), 377, 384.
Louis de Gonzague (Saint), 163.
Ludovic de Besse (R. P.), 139.

Mac Kinley, 157, 279 et suiv.
Mac Quald (Mgr), 265.
Madeleine de Pazzi (Sainte), 151.
Mahomet, 331.
Maistre (Joseph de), 94, 171, 172, 176.
Malone (Rév. M.), 268, 269.
Marcey (de), 76, 77.
Marguerite-Marie (B^se^), 151.
Marie, 142, 143, 305, 323.
Marie-Christine, 281.
Martinelli (Mgr), 276.
Maumus (R. P.), 181.
Mazzella (Card.), 299, 359.
Meissonier, 177.
Meliss (D^r^), 384.
Meynard (R. P.), 139.
Miles (M^me^ la Major), 230,231.
Miles (Georges), 46.
Moïse, 323, 326, 355.
Montalembert (Comte de), 37, 296.

Napoléon, 198.
Naudet (Abbé), 102, 237, 238, 245.

Nemours-Godré, 157.
Nicolas (Auguste), 94.
Noë, 329, 330, 355, 359.

O'Connell (Mgr D. J.), 86, 172, 180 et suiv., 192, 238, 254, 274, 353.
O'Connor (Rév. James), 386.
O'Gorman (Mgr), 208, 222, 223.
Olivaint (Serviteur de Dieu), 87.
Ollé-Laprune, 96.
Othmann (R. P.), 8, 26.
Ozanam, 90.

Paul (Saint), 76, 111, 136, 144, 167, 168, 224 et suiv., 305, 307, 308, 313, 321, 332, 338, 341, 374.
Périès (Abbé), 368.
Philippe de Néri (Saint), 37, 127.
Pie IX, 60, 63, 90, 154, 171, 187, 190 et suiv., 245, 296, 358.
Pierre (Saint), 167, 207, 298, 344.
Pierre d'Alcantara (Saint), 151.
Pikering, 29.
Planchat (Serviteur de Dieu), 87.
Prométhée, 323.

Quichotte (Don), 263.

Reuss, 355.
Richard (Card.), 249, 367, 381.
Ripley (Georges), 20.
Romanus, 285, 290 et suiv., 294 et suiv., 312 et suiv., 335, 336, 341, 342 et suiv., 350 et suiv., 372 et suiv.
Rousseau, 84.

Satolli (Card.), 107, 108, 247, 269, 270.
Saudreau (Abbé), 140.
Schelling, 167.
Schrœder (Mgr), 385.
Seigneret (Serviteur de Dieu), 87.
Seton (Élisabeth), 163.
Shakespeare, 177.
Sixte-Quint, 287.
Socrate, 319, 323.
Spording, 74.
Stanislas Kostka (Saint), 158.

Tacite, 323.
Thérèse (Sainte), 3, 109, 139, 143, 151.
Thomas a Kempis, 32.
Thomas d'Aquin (Saint), 108, 176.
Tiber, 285, 286, 293, 336.

Vannutelli (Card. V.), 274.
Veuillot (Louis), 261 et suiv., 296, — les Veuillot, 237.
Vianney (Vén.), 28, 87.
Victoria (Reine), 152.
Vincent de Paul (Saint), 151, 164, 165.

Walwoorth (R. P.), 46.
Ward (Dr), 296.
Weizsaker, 309.
Welhausen, 355.
Wordsworth, 320.

Zoroastre, 319, 329.

6588-45-1902.

6588-45-1902.

TABLE ANALYTIQUE

Actes des Apôtres, 224.
Activité personnelle, 104, 105, 130.
Agence Havas, 278.
Allemagne, Allemands, 155, 172.
Ame moderne, 2.
American ecclesiastical Rewiew, 76.
Américanisme, Américanisants, 49, 82, 86, 88, 170 et suiv., 202, 203, 207 et suiv., 218, 234, 238, 246, 250 et suiv., 277, 283 et suiv., 291 et suiv., 294 et suiv., 320, 347, 350 et suiv., 368,389, 390.
Américanisme (l') d'après le P. Hecker (Mgr O'Connell), 86, 180; 182, 192, 193, 274.
Amérique, Américains, 49, 152, 154, 158 et suiv., 170 et suiv., 170 et suiv., 211 et suiv., 254 et suiv., 273, 278 et suiv., 284 et suiv., 295, 357, 364, 375, 377, 382 et suiv., 390.
Ami du Clergé (l'), 28, 82.
Ancien-Testament, 304, 309, 345, 359, 362.
Angleterre, 282, 297, 303, 365 et suiv.
Anglo-Saxons, 145 et suiv., 181, 283.
Anonyme, 293.
Apologétique, 89 et suiv., 204, 313, 324.
Armée du Salut, 230, 231, 275.
Asie, 314 et suiv., 322, 326.
Autorité, 146, 175, — du Pape, 125, — de l'Église, 102, 111, 112, 125, 126, 138, 139, 284, 287 et suiv., 298 et suiv., 352, 357, 358, 369, 372 et suiv.

Autorité (l'), 238.
Ave Maria (le journal l'), 375.
Avènement (second), 304, 310.
Avenir de l'Église, 3, 4, 6, 116, 128, 167, 223, 243, 283, 285 et suiv., 306, 317, 328 et suiv., 373, 390.
Avenir (l') fiancé au P. Hecker, 24, 344.

Babel, 225.
Bal, 98.
Bible, 345, 354 et suiv., 359 et suiv., 378.
Bonnes œuvres, 15.
Bouddhisme, 169.
Brook Farm, 23, 24, 118.
Bruxelles (Congrès de), 213 et suiv., 228, 238, 312 et suiv., 333 et suiv., 348 et suiv., 353.
Bulletin de l'Institut catholique de Paris, 211.

Canada, 275.
Canadien (collège), 273.
Cardinaux, 35, 274, 276, 282, 299. — Voir Table des noms.
Catholicisme, 167, 168. — Voir Église.
Catholicisme libéral, 290 et suiv., 294 et suiv., 344 et suiv., 351 et suiv., 372 et suiv.
Catholic missionary union, 78.
Catholic World, 75, 78, 97, 226, 228, 253, 257, 295.
Celto-Latins, 145 et suiv. — Voir Latins.
Charité, 215.
Charité (Filles de la), 163.
Chicago. Voir Congrès des Religions.
Chine, 168, 218.
Chrétien Français (le), 382.
Chronik de Leipsick, 384.
Church Progress, 183.
Circulaires du Sup. gén. des Rédemptoristes, 47, 52.
Civiltà Cattolica, 359.
Clergé, 236, 237, 240 et suiv., 301, 306, 356, 360, 365, 368, 377 et suiv. — Américain, 6, 264, 267, 270, 385, 386.
Clercs régrs d'Holzhauser, 127.
Cloisons confessionnelles, 243, 244, 387.
Cloîtres, 168.
Communion, 36.
Conciles généraux, 284, 361, 362, 363, — de Florence, 362, — de Trente, 51, 150, 362, 363, — du Vatican, 125, 126, 128, 138, 146, 150, 285, 288, 289, 297, 352, 362, 366.
Concile où il n'y a pas d'anathèmes, 243.
Conclave, 286.
Concordats, 184.
Conclusions de cet ouvrage, 388.
Conférences des Paulistes, 73, 74, 77, 79.
Confessions de s. Augustin, 85.
Confiance, — en soi, 66, 102, 110, 111, 113, 147, 158, — du P. Hecker en ses idées, 34, — joyeuse, 97, 117, 229.

Congrès des religions, 169, 210, et suiv., 233 et suiv., 251, 274, 312 et suiv., 328 et suiv., 379.
Congrès international des savants catholiques, 353. — Voir Bruxelles, Fribourg.
Conseils évangéliques, 132, 158.
Conseils du P. Hecker au Pape, 35.
Constitution américaine, 192, 193.
Constitutions de saint Alphonse, 50.
Contemporary Rewiew, 290 et suiv., 294 et suiv., 342 et suiv., 353 et suiv.
Contrebande religieuse, 119, 375.
Controverses, 42, 44, 347.
Conversion du P. Hecker, 12, 18, 20, 118 et suiv.
Corinthe (Église de), 168.
Correspondant (le), 202, 206.
Coutume, 146.
Croix (journal La), 338.
Cuba, 157, 277 et suiv.
Curé d'Ars, 28, 87.

Déclassement des fortifications de l'Église, 128.
Décret du Chapitre général des Rédemptoristes de 1855, 51, 53.
Démocratie, 84, 157, 173, 175, 176, 178.
Dévotion des temps nouveaux, 130 et suiv.
Directeur, Direction de conscience, 30, 103, 104, 109, 112 et suiv., 139, 173.
Distractions innocentes du P. Hecker, 33.
Docete omnes gentes, 353.
Douane de l'Église, 90, 91, 119, 216, 301, 387.
Droit commun, 181 et suiv.

Eclair (l') 379 et suiv.
Ecuries d'Augias, 354.
Eglise catholique (l'), est la vraie religion, 352 et suiv., — son unité, 334 et suiv., — ses rapports avec l'Etat, 173, 180, — discens, non docens, 373, — son évolution, 302 et suiv., 335 et suiv., 348 et suiv., — choses mauvaises à éliminer, 337, 354, — ne pas s'en séparer mais s'en emparer, 335 et suiv., 352, — ère nouvelle, 134, 155, 166, — Eglise de l'avenir, 3, 223, 248, 250, 283, 285 et suiv., 306, 317, 328 et suiv., 383, 390.
Encycliques, *Quanta cura*, 186, — *Immortale Dei*, 187 et suiv., — *Libertas*, 295, — aux catholiques français, 176, 194, 195, — *Longinqua oceani*, 196 et suiv., 229, — *Divinum*, 134 et suiv., 143, — *Providentissimus Deus*, 359 et suiv., 372.
Episcopat américain, 217, 264.
Erreurs providentielles, 309, 310, 320, 355.

Espagne, 277 et suiv.
Esprit-Saint, 11, 15, 18, 19, 21, 28, 30, 60, 63, 65, 67, 69, 70, 84, 85, 91, 92, 93, 102, 103, 109 et suiv., 125 et suiv., 129 et suiv., 147, 150, 155, 166, 168, 175, 283, 288, 304, 345, 362, 363.
Etats-Unis, 3, 7, 41, 56, 57, 72 et suiv., 82, 98, 108, 156 et suiv., 170 et suiv.. 230, 235, 247, 264 et suiv., 271 et suiv., 277 et suiv., 284, 285, 385.
Etres invisibles, 13, 14.
Etudes du P. Hecker, p. 26 et suiv., 388.
Etudes (les) 149.
Eudistes, 65.
Europe, Européens, 213, 227 et suiv., 253 et suiv., 270, 285, 286, 290, 299, 364, 385.
Evangile, 167, 220, 236, 324, 344, 359, 378.
Evêques et Réguliers (S. Cong. des), 35, 40, 52, 56, 61.
Evolution, Evolutionnisme, Evolutionnistes, 2, 93, 148, 240, 241, 256, 302 et suiv., 311 et suiv., 328 et suiv., 349, 354 et suiv.
Expérience religieuse, 240, 241.
Expulsion du P. Hecker de l'ordre du S. Rédteur, p. 39 et s.

Fait immanent, 94 et suiv.
Fiançailles mystérieuses, 23, 24, 344.
Foi, 147, 149, 216, 243, 246, 250, 310, 360, 362.
Force, 155, 156, 168.
Formation sacerdotale, 4, 5, — Voir Clergé.
France, Français, 152, 159, 164, 172, 193 et suiv., 199, 234, 235, 240, 242, 253, 255, 257, 262, 264, 270, 284, 301, 334, 382 et suiv.
Fribourg (Congrès de), 86, 182, 192, 274, 353.
Fruitlands, 118.

Gazette de France (la), 238.
Globe-Democrat, 385.
Gouvernement (Forme de), 174, 176.
Grâce, 93 et suiv.
Grèce, Grecs, 168, 283, 304, 316, 323.

Hamburger Nachrichten, 157.
Hexateuque, 355.
Hindous, 169.
Hypothèse, 184 et suiv.

Ile des Saints, 158.
Illuminé, Illuminisme, 8, 20, 208.
Illusions, 12.
Imitation (l'), 102, 106.
Immanence divine, 169.
Impératif catégorique, 166.
Imprimatur, 29, 367 et suiv.
Incarnation, 312 et suiv.
Inde, Indiens, 158, 168, 218, 219.
Index, 124, 255, 363, 365 et suiv.
Indifférentisme, 186.
Individualité, Individualisme, 68, 109, 110, 123, 137, 138, 167, 333.

Infaillibilité pontificale, 127, 289, 297, 344, 357, 361, — autorité du Syllabus, 186 et suiv.
Innocence baptismale, 10, 11.
Inquisition (S. Cong. de l'), 364, 365.
Inspiration de la Sainte-Écriture, 362 et suiv.
Intolérance, 246.
Invention du P. Hecker, 252.
Irénique et polémique, 334, 350.
Irlandais, 172.
Islamisme, 169.
Italie, Italiens, 254, 282, 283, 285 et suiv., 382.

Japon, 218, 219.
Jésuites, 125 et suiv., 145, 299, 359.
Joseph (Sœurs de la Charité de Saint-), 163.
Journal de Roubaix, 286.
Journal du P. Hecker, 12 et suiv., 85.
Juifs, 176 et suiv., 304, 314 et suiv., 319, 323.

Kulturkampf, 155, 156.

Lancement de la Vie du P. Hecker, 201 et suiv.
Latins, 145 et suiv., 181, 282, 283.
Libéralisme, Libéraux, 198 et suiv., 234, 263, 264, 290 et suiv., 294 et suiv., 344 et suiv., 351 et suiv., 372 et suiv.
Liberté, 175, 181 et suiv., — des cultes, 184 et suiv.
Libres-penseurs, 168, 289.
Lumières surnaturelles, 9, 11, 12, 20, 28, 29, 69, 70, 75, 113, 139.

Maître du Sacré Palais, 29.
Malines (Congrès de), 180.
Matin (le), 280 et suiv.
Messe, 35 et suiv.
Méthodistes, 18, 19, 217.
Mexique, 281, 282.
Minimistes, 97, 175, 227.
Monde (le), 237, 238, 245, 246.
Musée des Familles, 75.
Musulmans, 169.
Mystères, 147, 148.
Mystique, 3, 4, 5, 14, 22, 92, 129 et suiv., 151, 153, 154, 158, 204, 223, 237.

Naturel surnaturalisé, 148, 149, 166.
New-York Herald, 156.
Nom de Jésus, 143, 144.
Nom de Marie, 143, 144.
North American Rewiew, 179.
Nouveau-Testament, 309, 345, 359, 362.
Nuova Roma (la), 382.

Oblats de saint Charles, 127.
Œuvres du P. Hecker, Exposé de la situation de l'Église en face des difficultés, des controverses et des besoins de notre temps, 28, 123, 125, 147, — L'Église et le siècle,

29, — Aspirations de la nature, 43, 97, 99, 149, 327. — Questions de l'âme, 64, 89, 94, 149, 327.
Ombres vagues, 22.
Oraison dominicale, 218, 220 et suiv.
Oratorien, 65, 127.
Ordres religieux, de l'essence de l'Église, 133.
Orthodoxie grecque, 168.
Ouvrier boulanger, 11.

Pacte de silence, pacte d'action commune, 242, 243.
Paganisme, Païens, 302, 303, 310, 316, 319, 323.
Palestine, 218.
Papauté, 342 et suiv., 350, 357 et suiv., 382.
Pape américain, 286 et suiv.
Particularisme, 155.
Passions, 108, 159, 175.
Patrie, 213, 214, 215.
Paulistes, 1, 7, 59, 60, 64 et suiv., 97 et suiv., 109, 127, 136, 156, 166, 195, 202, 204, 208, 222, 226, 248, 253, 308, 333, 374, 389. — Paulistes européens, 99, 100, 346.
Pentateuque, 355.
Perfection chrétienne, 67, 116, 129 et suiv., 154, 158, 173.
Perse, 218, 219, 315, 323.
Polémique, 243, 334, 350.
Politique du P. Hecker, 174.
Press Association, 277, 278.
Pressentiments du P. Hecker déçus, 33.
Prêtre moderne, 6, 28, 37, 87, — Voir Clergé.
Propagande (S. Cong. de la), 35, 63, 272.
Protestantisme, Protestants, 15, 42 et suiv., 148, 167, 168, 183, 193, 216, 219 et suiv., 229, 230, 239, 284, 289, 297, 374 et suiv.
Psaume 132, 225.

Quinzaine (la), 86, 203, 204, 237, 246.

Rapports intimes de Dieu et de l'âme, 2, 5.
Rédemptoristes, 7, 8, 39 et suiv., 63, 71, 79, 105, 112.
Reims (Congrès ecclésiastique de), 237.
Religieux nouveaux, 64 et suiv., 173.
Religion dans les religions, 237, 242, 329 et suiv.
Religion finale, 223, 312, 317, 328 et suiv. — Voir Avenir de l'Église, Église de l'avenir.
Renouvellement de l'Église, 127, 236, 283.
Réticence, 309.
Révélation, 147, 148.
Révolution, 262, 275.
Revue de Paris (la), 217, 234 et suiv., 242, 245, 329, 331.
Revue des Deux-Mondes (la), 274.
Revue du Clergé Français (la), 83, 113, 128, 150, 238, 289, 344.

Rewiew, de Chicago, 374 et suiv., 385.
Rome, Romains, 229, 254 et suiv., 264, 272 et suiv., 287, 290, 291, 296, 300, 303, 316, 323, 359, 365, 369, 370, 378, 382.
Russie, 168, 176.

Sacré-Cœur, 142.
Sacré-Cœur (Dames du), 159 et suiv.
Sacrements terrestres, 122.
Sages de l'antiquité, 319, 323, 326.
Saint ou fou, 8, 10, 14, 15 et suiv., 29.
Saint-Siège, 35. — Voir Papauté, Pape.
Saxons, 145, et suiv., 181, 283.
Science, 306 et suiv., 345 et suiv., 351 et suiv., 358 et suiv., 372, 373.
Semi-Pélagianisme, 95.
Séparation de l'Église et de l'État, 173, 180 et suiv.
Signal (le), 178.
Slaves, 168.
Sociétés secrètes, 179.
Sodome, 355.
Souffrances du P. Hecker, 30 et suiv.
Spiritisme, 99, 100, 347.
Star, 230, 276.
Stylites de nos jours, 131, 134.
Subjectivisme, 62, 67, 112, 166, 208, 242, 250, 313 et suiv.
Sulpiciens, 65, 127, 273.
Supériorité des Anglo-Saxons, 149 et suiv.
Surnaturel naturalisé, 148, 149.
Sybilles, 320, 323.
Syllabus, 60, 61, 184 et suiv., 200, 262, 358.
Symbole de Nicée, 143, 324.
Système du moins possible, 97. — Voir Minimistes.

Tablet, 366.
Témoins célestes (trois), 363 et suiv.
Teutons, 146, 283.
Théâtre, 98.
The Missionary, 78.
Thèse et hypothèse, 180 et suiv.
Tolérance, 240.
Torts de l'Église, 117 et suiv.
Toulouse (lettre à l'Archevêque de), 176.
Traditionalisme de l'Église, 263.
Transsubstantiation, 305.
Trinité, 135, 143, 305, 363 et suiv.

Université Catholique (l'), 76.
Université de France, 237.
Univers (l'), 98, 181, 237, 279.

Vérité (la), 176, 238, 377, 384.
Vérité de Québec (la), 183.
Vertus, naturelles, 11, 124, 153, — surnaturelles, 154, 158, — actives, 102 et suiv., 147, — passives, 31, 102 et

suiv., 146, 162, 163, 175, — cardinales, 102.
Vie intérieure, 139, 147, 149, 151, 166, 168.
Vieux-Catholiques, 288, 289, 297, 341, 351.
Vocation du P. Hecker, 4, 9, 11, 29, 43, 57, 87.
Vœux de religion, 53, 54, 55, 57, 58, 64, 65, 66, 134, 159, 164.
Voix intérieure, 20, 21.
Vulgate, 363.

Washington Post, 156, 224.
Washington (Université de), 73, 222, 271, 272, 385, 386.
Weekly Register, 366.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. IMPRIMÉS

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

LE PÈRE HECKER ET LES PAULISTES

I. Un Père de l'église américain. 1
II. Le P. Hecker. — Conduit par l'esprit. — Le fiancé de l'avenir. 8
III. Le P. Hecker, témoin de sa propre sainteté . . . 26
IV. L'esprit nouveau dans un ordre ancien. — L'exode du P. Hecker. 39
V. Les religieux de l'avenir. 62

SECONDE PARTIE

LES IDÉES DU P. HECKER

I. Pourquoi l'on admire le P. Hecker. 81
II. Apologétique nouvelle. — Système de la « joyeuse confiance » 89
III. Les vertus passives. — La direction du Saint-Esprit. 101

26 Aout 05

IV. Les torts de l'Église, d'après le P. Hecker. . . . 117
V. Quelques erreurs du P. Hecker sur la perfection chrétienne et l'action du Saint-Esprit 129
VI. La fin de l'Église latine. 145
VII. L'américanisme politico-ecclésiastique 170

TROISIÈME PARTIE

LES CAMPAGNES DE L'AMÉRICANISME

I. Le P. Hecker, chef de l'école américaine. 201
II. Première campagne. — Le Parlement des religions à Chicago. 210
III. Deuxième campagne : Échec d'une idée 233
IV. Troisième campagne : Autour d'un livre. 251
V. Quatrième campagne : sous les murs de Rome . . 271
VI. Sous les murs de Rome : Travaux d'approche. L'évolutionnisme religieux. 294
VII. L'évolutionnisme religieux (*suite.*) — Le Christ dans l'humanité 311
VIII. L'évolutionnisme religieux (*suite.*) — La religion dans les religions. — L'Église dans le siècle. . . 328
IX. Bastilles à prendre. 348
X. Un ultimatum. — Préparatifs d'assaut. — Conclusions 371

TABLE DES NOMS DE PERSONNES 393

TABLE ANALYTIQUE 397

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. DÉPÔT LÉGAL

ÉMILE COLIN — IMPRIMERIE DE LAGNY

BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE
3 7531 01779495 0